HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

10332

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL,

JOSEF HAAS
FREIBURG i. B.

ite par lui-même ; & traduite de l'Anglois par Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME TROISIÉME.

24994 3
22. 12. 30

A AMSTERDAM,
Chez J. RYCKHOFF, 1757.

PQ
2021
P5
1757
t 3-4

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE Mr CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL.

LIVRE QUATRIÉME.

LE Ministre ayant assez reconnu que rien n'étoit capable d'ébranler la constance de Gelin & de Johnston, il crut qu'après avoir réussi à les mettre mal avec leurs Compagnons, ils étoient trop foibles par le nombre, pour mériter désormais d'être ménagés. Il changea les maniéres douces & obligeantes qu'il avoit affecté de prendre à leur égard. On lui raporta quelques

emportemens qui étoient échapés à Gelin, en aprenant le mariage infâme de nos Compagnons : il en prit droit de le traiter avec une hauteur, qui lui fit comprendre aisément à quoi il devoit s'attendre dans la suite, & qu'il n'avoit plus dessein de garder de mesures avec lui. Cependant, l'affection qu'il me portoit eut le pouvoir de lui faire souffrir cette insulte avec modération. Il m'a dit dans la suite qu'il avoit peine lui-même à concevoir comment il s'étoit trouvé capable de tant de patience ; jamais le Ministre ne fut si proche de recevoir le traitement qu'il méritoit. Mais l'amitié de ce généreux François eut bien-tôt une matiére plus juste, & en même-tems plus triste à s'exercer. Elle lui fit exposer sa vie en désespéré pour sauver la mienne. Plus touché de la générosité que du bienfait, je confesse qu'elle lui a acquis sur moi des obligations, ausquelles tout le sang qu'elle m'a conservé, ne sera jamais capable de satisfaire.

Le terme de la grosseſſe d'Angélique étant arrivé, elle mit au monde le fruit de mon amour. Malheureux Pere ! Hélas ! j'étois alors languissant dans ma Prison, & accablé sous le poids de mes chaînes. J'ignorois jusqu'à la captivité de mon Epouse. A peine fut elle hors de ses premiéres douleurs, que le Ministre, qui croyoit n'avoir plus rien à ménager, fit assembler le Consistoire pour presser l'exécution de leurs premiéres délibérations. J'ai déja dit, que de la grosseſſe de mon Epouse avoit servi de prétexte pour la retarder. Les sentimens des Anciens se trouvérent les mêmes, malgré tous les efforts que Gelin & Johnston avoient faits pour les fléchir. On résolut de faire attacher dès le lendemain à la porte de l'Eglise, la Liste de mes crimes, avec le Jugement du Consistoire. Gelin n'aprit cette nouvelle qu'a-

vec le Public, c'eſt-à-dire, par la lecture de l'Ecrit fatal. Il ne tarda à l'arracher & à le mettre en piéces, qu'auſſi long-tems qu'il en eut beſoin pour le lire, & pour s'aſſurer qu'il y étoit queſtion de moi & de mon Epouſe. Cette action hardie fut raportée au Miniſtre, & elle donna lieu à une nouvelle Aſſemblée du Conſiſtoire; mais on jugea à propos, pour éviter de nouveaux troubles, de la laiſſer impunie, en faiſant ſemblant de l'ignorer. On n'en convoqua pas moins l'Aſſemblée générale de la Colonie. Elle ſe tint à l'Egliſe peu de jours après. Le Miniſtre, qui redoutoit l'éloquence de Gelin, & qui s'attendoit bien qu'il ne manqueroit pas de tenter dans cette occaſion ce qui lui avoit déja ſi heureuſement réuſſi, obtint ſans affectation un ordre du Conſiſtoire, qui portoit défenſe à mes cinq Compagnons de paroître à l'Egliſe le jour marqué pour ma Sentence; & il commanda particuliérement aux Portiers de ne les pas recevoir. Gelin & Johnſton employérent toutes les forces & tout leur tems, juſqu'à ce jour, pour tourner l'eſprit du Peuple en ma faveur, & pour animer les Parens & les Amis de leurs Epouſes & de la mienne, à entreprendre quelque choſe pour ma défenſe. Leur zèle fut inutile: on leur répondit, que la Loi étoit claire & préciſe, que le crime étoit notoire & avéré, & que l'exemple de Guiton & de ſa Maîtreſſe ne permettoit ni interprétation ni adouciſſement. A l'objection qu'on pouvoit leur faire naturellement en ma faveur, que je me croyois réellement marié avec Angélique; & qu'en ſupoſant même la validité de mon mariage du Sort, je n'étois coupable que d'une erreur, puiſque je n'en avois jamais eu cette opinion; on repliquoit, que c'étoit une excuſe ſans vraiſemblance, puiſque trois de mes Compagnons ve-

noient de faire connoître en se réuniſſant à leurs Epouſes, qu'ils n'avoient point ignoré leurs véritables engagemens, & qu'il n'y avoit point d'apparence que je les euſſe ignorés plus qu'eux. Ce fut ainſi que la lâcheté de ces trois perfides contribua, plus que toute autre choſe, à ma perte. Gelin m'a dit néanmoins, qu'il leur avoit été facile de reconnoître à la maniére dont le Peuple ſe défendoit contre ſes inſtances, que cette prévention étoit l'ouvrage du Miniſtre, qui s'étoit ſans doute efforcé ſourdement pendant trois mois de détruire tout le penchant que les Habitans de l'Iſle euſſent pu avoir à la pitié.

Enfin, le jour de l'Aſſemblée générale étant venu, mon Procès fut inſtruit réguliérement. On produiſit mes aveux & ceux de mon Epouſe : on entendit la dépoſition des Témoins ; toute ma Cauſe fut expliquée par un Ancien : & lorſque le Peuple eût témoigné qu'il étoit ſuffiſamment informé, on en vint aux voix, qui ſe donnérent ſuivant la méthode établie. Plus de deux tiers me furent contraires. Je dis à moi & à ma malheureuſe Epouſe : car on ne mit point de différence entre nos Cauſes. Nous fûmes déclarés coupables du même crime que Guiton, & condamnés au même ſuplice. Le jour de l'exécution fut marqué au lendemain ; & pour finir cette cérémonie d'une maniére digne de toute la procédure, le Miniſtre fit un diſcours touchant, dans lequel il marqua une vive compaſſion pour mon ſort, & il exhorta toute la Colonie à profiter de l'exemple de ma mauvaiſe conduite & de ma condamnation.

A quoi penſez-vous que je m'occupois dans ma Priſon, pendant qu'on décernoit ſi cruellement contre ma vie & contre celle de ma chére Epouſe ? Hélas ! je commençois à me flâter d'un meil-

leur

leur sort. Ma crédule espérance se fondoit sur la longueur de ma captivité ; & sur la bonté des Habitans de l'Isle, que je ne prenois point encore pour des hommes barbares & sans pitié. Je n'avois presque vû personne depuis trois mois que je portois mes chaînes. Le Ministre seul m'avoit visité quelquefois. Ses premiéres visites avoient toujours eu quelque chose de rude & d'insultant ; mais j'avois remarqué depuis peu, que ses maniéres s'étoient adoucies. Sa joye cruelle venoit aparemment de la proximité de ma condamnation & de mon suplice ; & moi dans ma folle simplicité, je l'expliquois comme un retour de bonté, qui m'annonçoit ma délivrance. Cette opinion s'étoit si bien imprimée dans mon esprit, que j'avois cessé depuis quelques jours de me livrer aux plaintes & aux gémissemens, qui avoient fait jusqu'alors ma seule occupation. L'image même de mon Epouse, dont la presence continuelle m'avoit fait verser tant de larmes, commençoit à se presenter à mon esprit sous une forme moins lugubre. Je la verrai, disois-je, il me sera permis de la revoir & de l'aimer. Chére Angélique ! on ne s'opposera plus à l'amour le plus tendre & le plus innocent qui fut jamais. Je te posséderai tranquilement, & je passerai le reste de ma vie dans tes bras. Oüi, dans le tems même qu'on portoit contre moi l'Arrêt d'une mort injuste & cruelle, je me faisois ainsi des idées chimériques de bonheur ; j'étois le jouet de cette même Puissance maligne, qui m'a rendu malheureux dès ma naissance, & qui n'a pris soin de conserver ma vie, que pour en faire un exemple de misére & d'infortune.

L'ombre de satisfaction qu'elle m'accordoit fut payé bien cher, avant la fin du jour. L'obscurité ne faisoit que commencer, lorsque j'enten-

dis un bruit terrible à ma porte. Je m'avançai pour prêter l'oreille. Je crus démêler la voix de Gelin, qui crioit d'un ton furieux & menaçant : Ouvre, ou je t'étrangle de mes propres mains. Le tumulte qui continuoit me fit croire qu'il étoit accompagné de plusieurs personnes, & je ne pouvois comprendre à quoi devoit aboutir cette étrange scène. Ma porte s'ouvrit : je vis entrer Gelin, Johnston, mes fidèles Compagnons, mes chers Amis ; & j'avois à peine eu le tems de les reconnoître, qu'ils me tenoient dans leurs bras, en me serrant de la maniére la plus tendre & la plus empressée. Ils étoient suivis de quinze hommes, qui remplirent ma chambre en un instant. Leur presence, & les marques qu'ils me donnoient de leur amitié, s'accordoient si bien avec les agréables idées dont je m'étois entretenu tout le jour, que je fus persuadé pendant un moment qu'ils m'aportoient la nouvelle de ma liberté. Dites-moi, chers Amis, m'écriai-je en leur rendant leurs embrassemens, suis-je libre? L'êtes-vous? Comment se porte ma chére Epouse ? Quelques soupirs, qui échapérent à Gelin avant de me répondre, me firent trop connoître qu'il n'avoit rien que de triste à m'aprendre. Ah ! Bridge, me dit-il d'un ton funeste, je viens te percer le cœur. Je te connois, je t'aporte le coup de la mort. Et sans me donner le tems de répliquer, il ajouta que dans l'état où étoient les choses il n'y avoit point de ménagemens à garder en m'aprenant mon malheur. Vous êtes condamné à mourir demain, continua-t'il en versant quelques larmes, vous & votre chére Angélique. Tout ce que je puis faire, mon cher Ami, c'est de vous défendre jusqu'à la derniére goute de mon sang, avec Johnston & ces quinze braves gens qui m'ont promis leurs secours. Il n'y a point un mo-

ment à perdre. Il faut du moins périr en gens d'honneur & de courage.

Ce discours ne peut vous paroître aussi étrange, qu'il fut terrible & accablant pour moi. Gelin vouloit délier ma chaîne & me faire sortir sur le champ avec lui. Non, non, lui dis-je en le repoussant d'une main tremblante ; non, cher Gelin, je veux être informé promptement de tous mes malheurs. Au nom de Dieu, ne me cachez rien. Si Angélique doit mourir, ah! ... Mais ne me cachez rien, repris-je en m'interrompant : si elle est déja morte, il n'est pas besoin que j'aille plus loin pour mourir. Il m'aprit alors en peu de mots une partie de ma misérable avanture, & le peu d'espérance qui me restoit si je n'entrois promptement dans les vuës qu'il avoit pour ma défense. Je sçus de lui que mon Epouse s'étoit délivrée heureusement d'un Fils, & que mes barbares Ennemis avoient à peine attendu pour la condamner à mourir avec moi, qu'elle fût remise de la douleur de ses couches. Cette nouvelle idée, jointe à l'horreur de sa condamnation & de la mienne, me mirent dans un état dont il est impossible qu'il y ait jamais eu d'exemple avant moi. Mon cœur étoit en proye tout à la fois à la tendresse & à la fureur ; déchiré par l'une, & touché par l'autre jusqu'à verser un ruisseau de larmes, en recommençant mille fois d'embrasser mes chers Amis, je ne trouvois point de paroles qui pussent suffire à ces deux transports: la fureur empêchoit ma tendresse de s'exprimer ; & ma tendresse sembloit arrêter toutes les expressions de ma fureur.

Johnston & Gelin étoient pénétrés de pitié, en voyant l'excès de ma douleur & de mon desespoir. Ils me dégagérent de mes chaînes, & ils m'expliquoient leur dessein. C'étoit de nous

armer avant que de sortir du Magasin ; pour aller d'abord à la Prison d'Angélique , & la tirer des mains de nos ennemis ; & de-jà à la maison de leurs Epouses , qu'ils vouloient avoir aussi avec nous. Ensuite nous devions retourner au Magasin, nous y enfermer comme dans une Forteresse , & ne mettre bas les armes qu'après avoir fait avec la Colonie des conditions qui pussent établir notre bonheur & notre tranquilité. Mon premier projet , me dit Gelin à l'oreille, n'étoit pas de traiter nos Ennemis avec autant de modération ; mais je n'aurois point obtenu, sans cette promesse , le secours des gens que je vous amène. Allons, chers Amis , leur dis-je en commençant un peu à respirer , allons nous mettre en possession de nos Trefors. Pour ce qui regarde nos Ennemis, ajoutai-je en parlant bas à Gelin , nous ne laisserons pas au Ciel tout le soin de nous venger. Je formois effectivement un dessein qui eût servi à punir le Ministre par l'endroit le plus sensible , en humiliant son humeur fiére & orgueïlleuse ; car toute mon indignation n'étoit point capable de me faire penser à tirer une autre vengeance de lui. Je voulois le prendre dans sa maison ; l'amener avec nous au Magasin, & le contraindre pendant quelques jours à fléchir devant nous, & à être le témoin des caresses que nous ferions à nos Epouses. Connoissant comme je faisois son caractére, j'étois sûr qu'il eût préféré la mort à cette espece de châtiment.

Nous ne perdîmes point de tems à nous armer, & nous ne nous contentâmes point de prendre des pistolets comme la premiére fois, nous primes chacun une épée, & un fusil. Nous sortimes du Magasin en bon ordre , en y laissant trois hommes pour nous en assurer l'entrée

à notre retour. A peine eûmes-nous fait quatre pas, que nous entendîmes le bruit confus d'une foule de Peuples qui paroiſſoit aſſemblée au long des maiſons. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût à notre occaſion. Mes Compagnons ſe ſouvinrent qu'il leur etoit échapé une précaution, dont le défaut nous pouvoit expoſer à de grands embarras : ils avoient oublié de s'aſſurer du Géolier, après être entrés au Magaſin. Nous jugeâmes que ce miſérable en étoit ſorti pour avertir le Miniſtre & les Anciens, de la violence avec laquelle Gelin & ſa Troupe s'y étoient fait introduire ; & que le bruit qui s'en étoit auſſi tôt répandu, cauſoit de la crainte & de l'émotion parmi les Habitans. Cependant, comme ce n'étoit point une raiſon qui pût nous empêcher d'avancer, nous continuâmes notre marche. Cinquante pas plus loin nous reconnûmes le Miniſtre qui venoit vers nous, un flambeau à la main, à la tête d'un gros d'environ cent hommes : & ce qui nous ſurprit le plus, fut de les voir armés la plûpart de bâtons, ou d'inſtrumens domeſtiques. J'avouë que dans le premier mouvement que me cauſa la vuë de mon cruel ennemi, je me ſentis porté à le mettre d'un coup de fuſil hors d'état de renouveler jamais ſes trahiſons & ſes injuſtices. Je doute que le Ciel m'eût puni d'un crime, qui eût empêché ce méchant homme d'en commettre peut-être une infinité d'autres. Je me fis néanmoins violence pour le laiſſer vivre, & pour redevenir bien-tôt l'objet de ſa perfidie. Malgré la hardieſſe avec laquelle il s'avançoit, il parut s'effrayer tout-d'un-coup lorſqu'il ſe vit abordé par quinze hommes armez d'épées & de fuſils. Ses gens parurent auſſi déconcertés que lui. Gelin prévint quelques paroles mortifiantes que

j'avois dessein de lui dire ; mais ce ne fut pas pour le traiter avec plus de douceur. Arrête, malheureux, s'écria-t'il en lui présentant le bout du fusil, & rends graces au Ciel qui nous a fait plus honnêtes gens que toi. Tu mériterois la mort, que tu préparois à donner à mon Ami. Nous voulons te laisser vivre pour ta propre punition ; car la vie doit être un fardeau pour un méchant qui a tant de crimes à se reprocher. Cependant, si tu l'aimes, il faut commencer dès ce moment à réparer tes injustices. Ce discours, qui sembloit devoir achever d'effrayer notre Ennemi, ou l'irriter davantage, ne produisit ni l'un ni l'autre de ces deux effets. Il eut le tems de se remettre en l'écoutant, & se croyant certain, par la maniére dont Gelin s'étoit exprimé, que nous n'en voulions point à sa vie, il éut assez d'adresse & de présence d'esprit pour ne marquer ni crainte ni colére. Il répondit tranquilement à Gelin, qu'il ne concevoit pas pourquoi il le traitoit si mal. J'ai sollicité votre liberté, lui dit-il, & je l'ai obtenuë. Si je n'ai pas rendu le même service à votre Ami, c'est que nos Loix, la Justice, & le Jugement du Consistoire & de la Colonie ne l'ont point permis. Mais il y a bien loin de la Sentence au Suplice ; & quoiqu'on en ait marqué le jour à demain, c'est une formalité qui n'entraine point nécessairement l'exécution. En un mot, si l'on n'a pu s'empêcher de condamner votre Ami, on peut lui faire grace après la condamnation. Je vous avouë même, continua-t'il, que je m'étonnois de ce que vous ne pensiez point à la demander ; & loin de vous sçavoir mauvais gré de ce que vous entreprenez pour sa délivrance, je vous promets de me joindre à vous pour l'obtenir. Votre action est har-

die : mais elle marque un naturel excélent : & j'aurai ſoin de la repreſenter du côté le plus favorable. Pour vos Compagnons, ajouta-t'il (je parle de nos Habitans que je vois armés avec vous) je confeſſe qu'il ſera difficile de les excuſer. C'eſt un attentat inoüi, qu'on ne leur pardonnera jamais ; & pour moi je leur déclare dès ce moment, que je les ſépare de notre Communion par le droit de mon Miniſtére, à moins qu'ils ne mettent bas les armes à l'heure même. Je prévois ce qui arrivera, reprit-il en s'adreſſant à eux, nous allons faire grace à Bridge, & vous êtes en danger d'être punis à ſa place. Quand vous pourriez éviter le ſuplice, vous voyez bien que vous allez vous rendre odieux & vous deshonorer à jamais dans la Colonie. Le repentir eſt encore de ſaiſon : croyez-moi, reportez vos armes au Magaſin.

Ce diſcours adroit & trompeur cauſa notre ruïne. Il eſt vrai qu'il attira au Miniſtre le châtiment qu'il méritoit ; mais de quelle utilité peut être à des malheureux la punition d'un perfide ? Nos foibles compagnons d'armes s'étant conſultés un moment, reprirent le chemin du Magaſin, malgré nos inſtances & nos reproches. Gelin ſe déſeſpéroit. Il n'eſt pas queſtion, me dit-il, de nous laiſſer tromper par de nouveaux artifices. Il faut périr ou ſortir avec ſuccès de notre entrepriſe. J'aprouvai ſon avis. Nous nous ſerrâmes, lui, Johnſton & moi ; & faiſant connoître à notre air que nous ne nous laiſſerions aprocher de perſonne, nous continûames notre route vers la priſon de mon Epouſe. Le Miniſtre nous preſſa en vain de nous arrêter, en renouvellant ſes perfides promeſſes. Nous lui répondîmes, en nous éloignant, qu'il n'y avoit que la mort qui pût interrompre notre deſſein ;

& qu'avant qu'on pût nous la donner, il y auroit d'autre sang répandu que le nôtre.

C'étoit notre résolution, & nous ne faisions que nous y confirmer en avançant. Il y avoit environ cent pas jusqu'au lieu où mon Epouse étoit renfermée. Nous rencontrâmes en chemin quantité d'Habitans qui couroient, avec toutes les marques de la surprise & de l'effroi, comme il arrive dans une allarme publique : mais ne s'en trouvant aucun qui s'oposât à notre passage, nos espérances alloient toujours en augmentant. Nous avions fait les trois quarts du chemin, lorsque nous entendîmes le bruit de plusieurs personnes qui accouroient derriére nous. Arrêtons, dis-je à Gelin, on nous poursuit. Quoiqu'il n'y eût point d'autre lumiére que celle de quelques chandelles, que des femmes effrayées tenoient à la porte de leurs maisons, nous découvrîmes quinze ou vingt hommes armés, qui nous joignirent en un moment. Il nous fut aisé de juger que leurs armes étoient celles de nos Déserteurs, que le Ministre leur avoit fait prendre. Ils nous dirent d'arrêter, & de mettre armes bas. Plûtot périr mille fois, répondit vivement Gelin. Avance le plus hardi ; il est mort sans quartier. Nous tenions en effet nos fusils prêts à tirer. Ils n'oférent s'aprocher davantage, & ils se contentérent de nous exhorter à nous rendre, & à considérer que nous n'étions pas les plus forts. Leurs conseils nous touchoient aussi peu que leurs menaces. Nous demeurâmes dans la posture où nous étions, jusqu'à l'arrivée du Ministre, qui parut bien-tôt escortée de ses cent hommes. Il avoit toujours son flambeau à la main, & la plûpart des personnes qui l'accompagnoient en ayant pris en chemin, nous nous trouvâmes tout-d'un-coup environnés d'une

grande lumiére. Fier du nombre, & irrité de nous trouver en défenſe, le Miniſtre traita ſes gens de lâches, qui redoutoient trois jeunes gens de notre âge. Ce reproche les fit avancer bruſquement. A toi donc, traître, puiſque tu le veux, s'écria Gelin en ajuſtant le Miniſtre, & il lui lâcha ſon coup, qui le fit tomber mortellement bleſſé. Nous déchargeâmes auſſi nos fuſils, Johnſton & moi. Nos deux coups bleſſérent quelques perſonnes. Notre diligence à tirer nos épées ne put égaler celle du Peuple à fondre ſur nous. Nous fûmes ſaiſis & déſarmés malgré notre furieuſe réſiſtance. Quelques Anciens qui ſe trouvoient dans la foule, nous firent conduire ſur le champ au Magaſin. On nous enferma chacun dans une Priſon différente. Je ne pus faire entendre que deux mots à mes chers Amis, en me ſéparant d'eux. Adieu, brave Gelin, m'écriai-je; adieu, cher Johnſton. Puiſſent votre généroſité & votre amitié n'être funeſte qu'à moi! Ce me ſera du moins une douce conſolation en mourant, d'avoir eu deux Amis ſi généreux & ſi fidèles.

En effet, je ne pouvois m'attendre qu'à un un prompt ſuplice; il ne me reſtoit pas la moindre eſpérance de le pouvoir éviter. Je me préparai à la mort, en rapelant tout ce que de ſi cruels malheurs pouvoient me laiſſer de force & de conſtance. Que j'eus de peine à ramener mon eſprit à la ſoumiſſion aux ordres du Ciel! Jamais on ne reſſentit de mouvemens ſi ſemblables au déſeſpoir. Mais le mien n'étoit-il pas excuſable? L'infortune a-t'elle des traits terribles que je n'euſſe point eſſuyés? Où prendre des motifs de patience contre les plus cruels de tous les maux, lorſqu'on a ſujet d'en accuſer également la rigueur du Ciel & la barbarie

des hommes ? Telle étoit ma situation. Tout ce qu'on apelle biens naturels, avantages de naissance, tendresses de parens, douceurs de fortune, ce que le Ciel accorde presque à tous les hommes, je considérois qu'il me l'avoit refusé ; & la vie, telle que je l'avois reçuë, étoit moins une faveur de sa main, qu'un don funeste & empoisonné. Les hommes m'avoient-ils traité avec moins de rigueur ? Hélas, repassez toutes les circonstances de ma triste Histoire. Arraché des bras de ma Mere, presqu'en naissant ; privé d'elle, par un accident que je ne puis rapeler sans honte & sans horreur ; élevé ensuite dans l'obscurité d'une affreuse Caverne, mes premiers regards ont été lugubres, & mes premiéres idées funestes. J'ai desiré de voir mon Pere, mon cœur s'en étoit fait une joye ; je n'ai trouvé en lui qu'un ennemi cruel, qui s'est fait violence pour épargner mon sang, & qui s'étoit proposé, en m'accordant la vie comme une grace, de la rendre si misérable, qu'il me fut impossible de joüir long-tems du bienfait. J'échape enfin à sa cruauté ; il se presente quelque ouverture à mes espérances. Mais à quoi aboutissent les promesses qu'on me fait d'une vie plus heureuse ? A mettre le comble à mes miséres, en multipliant les causes de mes douleurs, & en me faisant trouver les plus cruelles peines, dans ce qui fait ordinairement la félicité des autres. L'amour, l'amitié, tout se change pour moi en poison & en tourment. Un peuple entier qui faisoit profession de vertu, devient barbare lorsqu'il est question de me rendre malheureux & de me perdre. Un amour tendre & innocent est regardé comme un crime ; un saint Mariage passe pour Adultére ; on

me condamne au dernier suplice ; & s'il me reste à l'extrémité deux Amis fidèles qui s'interressent à mon sort, mon infortune se répand sur eux, & je les entraîne dans ma ruïne.

Quelle constance n'eut point succombé sous de si affligeantes considérations ? Mais jusques-là, mes plaintes ne supposoient encore que des maux de fortunes. Foibles douleurs, quand je les comparois à celles de l'amour ! Il falloit perdre Angélique. La perdre par ma mort eût déja été un tourment plus cruel, que tous ceux que mes ennemis me préparoient : mais penser en mourant qu'elle étoit destinée au même suplice ; la voir peut-être expirer à mes yeux ! Angélique, ma chére Epouse, tout ce que mon cœur aimoit ! Ah ! peines inexprimables, que nul autre que moi n'a jamais éprouvées ! Je me representois cette chére personne seule & languissante dans sa prison, chargée peut-être de chaînes aussi pesantes que les miennes, attendant la mort qu'elle croyoit inévitable : & connoissant, comme je faisois, le fond de son cœur tendre, je n'avois que trop de raisons de m'imaginer que son infortune n'étoit pas la plus forte cause de ses larmes. Elle s'afflige donc pour moi, disois-je, elle pleure ma mort, elle la craint peut-être plus que la sienne ; & je ne pourrai pas même lui dire, que je sens toutes ses douleurs, lui dire seulement que je l'adore, & que puisqu'elle est condamnée à mourir, je mépriserois la plus glorieuse fortune qui m'empêcheroit de mourir avec elle. Je me la presentois, foible encore, & à peine relevée de la douleur de ses couches : c'étoient-là de ces idées contre lesquelles, ni force d'esprit, ni Religion, ni aproche de la mort, ne pouvoient soutenir un moment ma constance. Cruel Ministre ! barbares Habitans ! quoi,

m'écriai-je, une femme de seize ans, une tendre & innocente créature, qui n'a point d'autre crime que de m'aimer, & d'être aimable, ne vous inspire point de compassion dans cet état? Etes-vous hommes? êtes vous des loups féroces, ou des tigres altérés de sang? Protestans cruels! est-ce-là cet esprit de douceur & d'humanité que votre Religion vous inspire? Ah, retournez dans vos Patries, que le zèle de la vérité, dites-vous, vous a fait quitter. Soyez y Turcs, Idolâtres, & ne violez pas les saintes Loix de la Nature, qui est la plus sacrée & la plus inviolable de toutes les Religions.

Je passai la nuit dans ces agitations violentes. La triste Madame Eliot avoit part aussi à mes plus tendres sentimens. Elle avoit eu pour moi ceux d'une Mere avant que j'eusse droit au nom de son Fils. J'étois sûr que la mort de sa Fille ne la toucheroit guéres plus que la mienne. Si j'eusse pu du moins la remercier de tant de bontés! s'il m'eût été permis de la voir encore une fois, & de lui demander pardon des mortels desordres que je causois malheureusement dans sa famille; Hélas! bonne & sensible comme elle étoit, elle n'aura pas résisté long-tems à une suite si continuelle de douleurs. L'amertume & les larmes auront accompagné sa malheureuse vieillesse jusqu'au tombeau. Tout a péri sans doute, & la Mere & la Fille, & le triste fruit de mon mariage. Je ne me flâte plus de revoir jamais rien de ce qui m'a été si cher: il faudroit pour cela des miracles du Ciel & de la fortune; & ce n'est point à un misérable comme moi, qu'il est permis de les esperer.

Le jour qui succéda à cette accablante nuit devoit donc être, suivant mon attente, le dernier jour de ma vie & de celle d'Angélique. Quel-

que inquiétude que j'euſſe pour Gelin & Johnſton, je ne pouvois me figurer qu'ils fuſſent condamnés à mort pour avoir entrepris de me mettre en liberté. Il y avoit aparence du moins, qu'on ne ſe porteroit à cette extrémité qu'en cas que le Miniſtre mourût de ſa bleſſure. J'avois cru remarquer que le coup n'étoit pas mortel, à la maniére dont il s'étoit ſoutenu lorſqu'on l'avoit relevé de ſa chûte. C'étoit un tourment de moins pour moi, que de pouvoir me flâter que la vie de mes chers Amis n'étoit point auſſi deſeſpéree que la mienne. Je n'attendois plus que le moment de mon exécution. Le Géolier m'ayant aporté quelque nourriture, je refuſai de la prendre, comme un ſecours inutile dans le peu d'inſtans qui me reſtoient à vivre. J'invoquois le Ciel, autant que mon trouble me le pouvoit permettre; & les plus ardens de mes vœux regardoient ma chére Epouſe. Je tâchois de familiariſer mon imagination avec ſon ſuplice, pour diminuer s'il étoit poſſible, quelque choſe de l'horreur que j'allois reſſentir à cette vûë; & ſupoſant toujours que nous ſerions exécutés enſemble, comme Guiton & ſa Maîtreſſe, je me mettois par avance dans toute les ſituations où je croyois pouvoir me trouver lorſque je ſerois précipité dans la Mer. J'examinois s'il n'y avoit point d'eſpérance que je puſſe y être de quelque ſecours à mon Epouſe, la ſoutenir entre mes bras dans les flots, me dérober avec ce cher fardeau aux yeux de nos Exécuteurs, regagner le rivage avec elle, & ſauver ſa précieuſe vie; ou dumoins, contribuer à lui rendre la mort plus douce, & employer mes forces juſqu'au dernier ſoupir, à lui en déguiſer les horreurs par les plus tendres témoignages de l'amour. Le jour ſe paſſa tout

entier, sans qu'il se presentât personne à ma prison. Admirez un des plus étranges effets de l'amour, je sentois une espéce d'impatience de voir arriver mes Gardes & mes Exécuteurs; non que la mort commençât me paroître moins terrible; mais l'ardeur pressante que j'avois de revoir Angélique, me faisoit oublier que ce plaisir ne me seroit accordé que pour m'être aussi tôt ravi cruellement. Toute mon attention se réünissant sur elle, & sur sa douceur que j'allois trouver à lui parler & à l'entendre, je perdois de vûë notre suplice, pour me livrer aux desirs d'une malheureuse & inutile tendresse.

Enfin l'obscurité ayant succédé au jour, je m'imaginai que notre exécution étoit différée au lendemain, & j'attribuai ce changement au trouble que nous avions causé la veille dans l'Habitation. J'étois dans cette pensée, lorsque j'entendis ouvrir brusquement ma porte. C'étoient quatre Gardes, qui s'aprochérent de moi sans parler. Ils m'ôtérent mes chaines; mais ils avoient aporté une corde, dont ils se servirent aussi-tôt pour me lier étroitement les mains. Je leur fis diverses questions, ausquelles ils refusérent constamment de répondre. Aprenez moi, du moins leur dis-je, si c'est au suplice que vous me conduisez? Verrai-je mon Épouse? Ne me sera-t'il pas permis de lui dire le dernier adieu? Ils me marquérent quelque regret de s'être obligez par serment à garder le silence. Consolez-vous, me dit l'un d'entr'eux; vous ne serez pas seul. Hé bien, lui répondis-je, je vous pardonne ma mort, s'il m'est accordé d'expirer en presence d'Angélique. Ils me firent sortir du Magazin; & sans s'écarter de moi d'un seul pas, ils me firent prendre avec eux la route qui conduisoit à la Mer. Je suis donc dans le chemin de la mort,

leur disois-je en allant ? ma vie & mes malheurs touchent à leur fin : J'en louë le Ciel. Mais où dois-je donc rencontrer mon Epouse ? Ils s'obstinérent à ne me pas répondre. J'admirois que la curiosité ou la compassion n'eussent amené personne sur mon passage, pour être témoin de ma derniére scène. Cependant, après nous être avancés environ l'espace d'un mille, je crus entendre le bruit de quelques personnes qui marchoient, les unes devant nous & les autres derriére. Je ne doutai point qu'Angélique ne fut dans l'une ou dans l'autre bande. Mon cœur s'émût, jusqu'à m'ôter presque entiérement le pouvoir de marcher davantage. Malheureuse Epouse, m'écriai je avec le plus amer sentiment que la douleur ait jamais produit, voilà donc quel etoit le triste sens de nos promesses ! C'est donc en périssant ensemble, que nous exécuterons le serment que nous avons fait de ne nous jamais séparer. Oh ! si la pitié, dis-je à mes Gardes, vous faisoit du moins consentir à me laisser les mains libres ! Si vous me permettiez de donner le dernier embrassement à ma chére Epouse ! Que craignez-vous ? N'oseriez-vous être un peu moins barbares que vos Maitres ? N'osez-vous cesser d'être cruels pour un moment? Ils ne me répondirent rien. Nous arrivâmes à l'entrée du chemin tortueux qui donnoit passage au travers du rocher. Nous le passâmes dans l'obscurité. Mais en sortant du côté qui touchoit à la Mer, j'apercus à la lumiére de quelques flambeaux, dix ou douze hommes au long du rivage, & je reconnus aussi-tôt Gelin parmi eux.

Il avoit les mains liées comme moi. C'étoit lui que j'avois entendu marcher devant nous avec ses Gardes ; & Johnston, qui suivoit par derriére, ne tarda aussi qu'un moment à paroître.

Je crus leur perte auſſi infaillible que la mienne. Deux ruiſſeaux de larmes qui coulérent tout-d'un-coup de mes yeux, & le ſurcroît d'horreur imprévuë dont je me ſentis ſaiſi, me firent connoître que je n'avois pas encore été ſi malheureux que je l'étois dans ce moment. Je m'aprochai avec tranſport de ces chers Amis, que mes liens ne me permirent pas même d'embraſſer. Les mouvemens paſſionnés qui ſervirent d'abord d'expreſſion à ma douleur, les perſuadérent aſſez que ce n'étoit point l'aproche du ſuplice qui me mettoit ainſi hors de moi-même: l'Amitié agiſſoit ſur mon cœur, auſſi impétueuſement qu'avoit fait l'Amour. J'avois peine à trouver des paroles qui répondiſſent à mes ſentimens. Gelin me prévînt. Sa voix me parut ferme, quoique ſes yeux n'euſſent point leur vivacité ordinaire. Voilà une ſcène bien tragique, me dit-il; mais il faut la ſoutenir en braves gens. Nous étions déterminés hier à mourir; il n'y aura que le genre de mort & l'heure de changés. J'ouvrois la bouche pour lui répondre, & j'euſſe été bien éloigné ſans doute d'affecter autant de fermeté que lui. Mes prémiéres paroles furent interrompuës par un Ancien, qui etoit à donner quelques ordres ſur la Chaloupe à mon arrivée, & qui s'aprocha de nous lorſqu'il nous vit tous trois réünis.

Ecoutez, nous dit-il, les ordres que j'ai commiſſion de vous déclarer. Il eſt évident que vous méritez la mort. Bridge y avoit été condamné juſtement, pour un crime qu'on n'avoit jamais pardonné dans cette Colonie; & Gelin & Johnſton ſe rendirent hier ſi coupables, que le ſeul fait porte ſa condamnation. Nous vivions paiſiblement dans cette Iſle, avant que de vous y avoir reçus. Vous y avez mis le trouble, en

séduisant nos Filles, en massacrant notre Ministre, & en voulant nous imposer des loix à force armée. Enfin, vous nous avez aporté toute la corruption de l'Europe, dont nous nous étions cru à couvert ici pour toujours. Voilà vos crimes : ils sont notoires, & nous n'avons point un Habitant dans la Colonie, qui n'ait opiné ce matin à votre suplice. Rien ne sembloit pouvoir vous sauver. Cependant, le Ministre se voyant prêt d'expirer, a fait prier le Consistoire de s'assembler chez lui. Il a reconnu avec humilité qu'il avoit pu contribuer à vos fautes, par une rigueur dont il se reprochoit les motifs : & le desir de faire sa paix avec le Ciel, l'a fait intercéder si vivement pour votre vie, qu'on n'a pû rien refuser à cet homme respectable, qui a servi pendant plus de vingans de Pere à la Colonie. Il est mort, & vous êtes assurez de vivre. Cependant, on a jugé qu'en vous faisant grace, il n'étoit point à propos de vous conserver plus long-tems parmi nous. Il n'arrive que trop souvent que les ressentimens se raniment Tout coupables que vous êtes, on doute que vous vous rendiez justice ; & qui sçait ce qu'on peut craindre de trois jeunes gens aussi hardis, & aussi entreprenans que vous ? D'ailleurs les difficultés de vos mariages sont d'une nature à ne se terminer jamais. Vous ne vous soumettrez point à la Sentence du Consistoire ; il n'est point disposé à la révoquer : ainsi, le parti le plus avantageux & pour nous & pour vous-mêmes, est de vous exiler pour jamais de cette Isle, & de vous mettre en état de retourner dans vos Patries. Tel est l'Atrêt du Consistoire que je vous annonce ici par commission. Il a ordonné que vous fussiez conduits sans bruit à la Mer, pour vous dérober aux re-

gards du Peuple, que la curiosité auroit sans doute amené en foule sur vos pas. Et pour vous ôter toute raison de vous plaindre, & de nous accuser peut-être de dureté, il m'a chargé de vous remettre une somme de dix mille écus, que vous diviserez en trois parts égales. Elle est dans la Chaloupe qui va vous porter à Sainte-Héléne. Partez, ajouta-t'il; vous ne tarderez point à trouver dans le Port un Vaisseau qui fera voile en Europe.

Qui s'imaginera, qu'après tant de transports & de douleurs dont j'ai fait le recit jusqu'à present, il pût y avoir quelque chose de plus terrible pour moi que tout ce que j'avois éprouvé? Non, la Sentence de ma mort & de celle d'Angélique, n'avoit pas fait sur moi l'impression que fit le fatal Arrêt de mon exil. Mes Compagnons sentirent le coup aussi vivement que moi. La vie qu'on nous accordoit ne nous parut point une grace; c'étoit un châtiment plus cruel que la mort même. La mort eût terminé nos peines; & la vie qu'on nous condamnoit à passer loin de nos Epouses, alloit être pour nous un suplice éternel. Non, non, m'écriai-je le premier, on ne me forcera ni à partir, ni à vivre. Je veux mourir, si je l'ai mérité: il n'y a que la mort qui puisse m'arracher de cette Isle, où tout le bonheur de ma vie est attaché. Pitoyable Vieillard, continuai-je en voyant l'Ancien qui s'éloignoit, & qui nous laissoit entre les mains de nos Gardes, ah! laissez vous toucher à la pitié. Voyez trois infortunés qui vous demandent la mort. O Dieu! refuse-t'on le suplice à des criminels qui le demandent comme une faveur? Arrêtez, écoutez-nous, ne nous forcez pas au dernier desespoir! Il tourna la tête pour nous dire qu'il étoit affligé de notre douleur, & de la nécessité où il étoit d'obéir au Con-

fistoire. Nous prîmes ce moment pour nous jetter tous trois à genoux, & nos prières furent si touchantes, qu'il est impossible qu'il les ait entenduës sans compassion; mais étant bien-tôt entré dans l'ouverture du rocher, nous comprimes en le perdant de vûë, qu'il ne nous restoit plus d'espérance. Gelin & Johnston, qui n'étoient pas moins troublés que moi, me demandérent quel parti nous avions à prendre. Vous êtes éloquent, dis je à Gelin, faites un effort sur l'esprit de nos Gardes. Il employa tout ce que peut la nature, aidée de la douleur: mais on avoit choisi exprès pour nous conduire, des inflexibles, ou plutôt des barbares, que rien ne fut capable d'amolir.

Cependant, ils nous pressoient de nous mettre en mer; & si nous eussions refusé plus long-tems de nous laisser mener à la Chaloupe, ils paroissoient se disposer à nous y traîner violemment. Nos mains étoient toujours liées, ce qui nous rendoit incapables de la moindre résistance. Je dis secrettement à Gelin: Notre malheur est maintenant sans remède; ne nous exposons point à des violences que nous sommes hors d'état de repousser. Mais si l'on nous conduit à Sainte-Héléne, qui nous empêchera de retourner ici, & d'y rentrer en état de nous faire craindre? Avec dix mille écus, nous léverions une Armée. Quoiqu'on ait pû nous dire de la situation inconnuë de cette Isle, nous la découvrirons, fut-elle au sein de la mer. Je fis entendre la même chose à Johnston: ils aplaudirent tous deux à ce projet. Nous nous embarquâmes. La Chaloupe étoit grande. Il y entra six de nos Gardes & deux Rameurs. La nuit étoit si obscure, qu'il falloit être aussi assuré qu'ils l'étoient de la route, pour oser se commettre à cette heure sur une mer parsemée de rochers. Nous voguâmes heureusement pen-

dant quelques heures. Quoique nos Gardes n'eussent plus les mêmes raisons de garder le silence, ils s'obstinérent encore à refuser de répondre à toutes nos questions. Les miennes ne regardoient qu'Angelique. L'ardeur de mon transport m'avoit empêché, après le discours de l'Ancien, de lui demander du moins quelque éclaircissement sur le sort de cette chére Épouse. Quelque apparence qu'il y eût qu'on ne l'avoit point exceptée du pardon, une simple vraisemblance ne suffisoit pas pour rassurer ma tendresse. Mes allarmes augmentérent extrêmement, lorsque je vis mes Gards sourds à mes interrogations. Ces insensibles eurent la dureté d'y fermer l'oreille jusqu'à la fin. Hélas! c'est cette funeste incertitude, dont rien n'a pu me faire sortir jusqu'aujourd'hui, qui cause encore mon plus cruel tourment.

Nous abordâmes au rivage de Sainte-Héléne. L'obscurité de la nuit duroit encore. Nos Gardes nous mirent brusquement à terre, & tirant de la Chaloupe le sac qui contenoit les dix mille écus en or, ils en firent trois parts, dont le poids plutôt que la valeur, étoit à peu près égal. Vous êtes liez d'intérêt & d'amitié, nous dirent-ils, vous ferez ensemble un partage plus exact de cette somme. Nous ne la divisons que pour vous la rendre plus facile à porter. Ils en mirent notre part à chacun dans nos poches, & nous laissans sur le rivage, ils se hâtérent de rentrer dans la Chaloupe, sans avoir délié nos mains. Quoi! leur dit Gelin, vous ne nous ôterez pas ces liens, qui vont nous faire passer ici pour des criminels & des infâmes? Ils s'excusérent sur les ordres qu'ils avoient reçus du Consistoire, & ils ne nous en cachérent point la raison; c'étoit la crainte que nous n'entreprissions de les retenir, ou de retourner malgré eux dans la Chaloupe pour rega-

gner l'Isle avec eux. Nous promîmes envain de ne pas mal user de notre liberté, s'ils vouloient nous l'accorder ; il nous fut impossible de rien obtenir. Je pris la parole en les voyant prêts à s'éloigner du rivage : Vous avez été sourds à nos questions, leur dis-je, & insensibles à nos priéres ; nous n'avons rien obtenu jusqu'à present de votre bonté & de votre compassion. Mais si vous n'avez pas perdu tout sentiment d'humanité, accordez-nous du moins en nous quittant, la seule grace qui nous reste à vous demander. Ainsi le Ciel puisse-t'il écouter tous vos desirs ! Quand vous serez retournez dans votre Isle : ah, cette Isle heureuse ! Quand vous y serez retournés, allez voir nos chéres Epouses, & dites-leur que c'est de notre part que vous y venez. Aprenez-leur, si-non tout l'excès de notre desespoir, qu'il vous est impossible de leur exprimer, du moins cette partie de nos douleurs dont vous avez témoins. Representez-leur ce que vous nous avez vû faire, racontez-leur ce que vous avez entendu. Dites à ma chére Angélique ; qu'il n'y a point de Sentence barbare ni de séparation cruelle, qui puisse m'empêcher d'être à elle, & de porter le nom de son Epoux ; qu'elle me doit sa foi & sa constance ; qu'elle peut se reposer sur la mienne : que je puis encore être trahi par des perfides, & outragé par des cruels, manquer de succès dans mes desseins, périr dans mes entreprises ; mais que tout le pouvoir de la fortune & la malignité des hommes ne l'effaceront jamais de mon cœur. Dites à sa malheureuse Mere, que je me reproche toutes ses peines, quoique je n'en sois, hélas, que la cause innocente ; que je les ressens plus vivement qu'elle ; que j'en suis puni par un mortel desespoir. Dites-leur à toutes deux... Ah ! di-

tes-leur ! ..... Mais nos barbares Conducteurs étoient déja si loin, qu'il leur étoit impossible de m'entendre. Peut-être même n'avoient-ils pas prêté l'oreille à mes suplications, lorsqu'ils étoient plus proches, & je n'ose me flâter que l'infortunée Angélique ait eu la consolation d'avoir ces derniers soins de mon amour. J'avois lâché exprès les termes d'entrepriſe & de dessein. Elle & sa Mere n'auront pas manqué d'en comprendre le sens, si on leur en a fait un rapport fidèle ; & sans doute qu'elles accusent tous les jours la rigueur du Ciel, qui en différe si long-tems l'exécution.

Je vous laisse à imaginer dans quelle étrange situation nous nous trouvâmes après le départ de la Chaloupe. Le jour ne commençoit point encore à luire, & nos Gardes ne nous avoient pas même accordé un flambeau pour nous éclairer. A peine la blancheur du sable pouvoit-elle servir à nous le faire apercevoir. Nous jugeâmes par le bruit des flots qui augmentoit incessamment, que la marée remontoit, & nous fûmes obligés de marcher quelque-tems dans l'obscurité, pour éviter les vagues qui commençoient à moüiller nos pieds. Nous nous assimes lorsque nous crûmes le pouvoir avec sureté, résolus d'attendre la fin de la nuit dans cette situation. Les efforts que nous fimes pour rompre nos liens, furent inutiles ; il fallut en perdre l'espérance, & nous résoudre à demander le lendemain ce service au premier inconnu qui se presenteroit. Je ne vous fatiguerai point du recit de nos gémissemens & de nos plaintes. Le jour commença enfin à paroître. Nous découvrîmes l'Habitation à cent pas de nous. Ce ne fut pas sans honte que nous en prîmes le chemin, ne prévoyant que trop à quoi nous allions nous trouver exposés. Quelques

Matelots qui étoient au long du rivage, furent les premiers qui nous aperçurent ; & la nouveauté du spectacle les ayant attirés, ils nous considérérent avec étonnement, sans avoir la hardiesse de s'aprocher. Il faut remarquer que l'Isle de Ste. Helène n'étant habitée que sur les bords par un petit nombre de Portugais, parmi lesquels il se trouve quelques François & quelques Anglois mêlés, tous les Habitans se connoissent parfaitement de nom & de visage ; de sorte que la vuë de trois hommes dans l'état où nous paroissions, devoit causer beaucoup de surprise. Nous prévinmes les Matelots, en les priant instamment de nous délier les mains. Après s'être consultés un moment, ils nous répondirent en mauvais Anglois, que ceux qui nous les avoient liées, ne l'avoient pas fait sans quelques raisons, & qu'il ne leur apartenoit point de les aprofondir ; mais qu'ils alloient nous conduire à leur Gouverneur, avec lequel nous pourrions nous expliquer. Nos instances redoublées ne les firent point changer de sentiment. Ils nous forcérent de les suivre. Etans obligés de traverser l'Habitation, nous nous vîmes en un moment environnés de la plus grande partie du Peuple. Notre douleur & notre confusion étoient extrêmes. Cependant, le Gouverneur s'étant rendu sur notre chemin, la premiére chose que nous lui demandâmes, fut d'écarter la populace, & de nous faire entrer dans quelque maison pour nous écouter. Il nous accorda cette faveur. Quoique Portugais, il parloit facilement les Langues Françoise & Angloise. Nous lui racontâmes le fond de notre avanture. Il l'entendit avec admiration ; & trouvant sans doute dans notre jeunesse & dans les expressions naturelles de notre douleur, dequoi s'exciter à la bonté & à la pitié, il nous

donna tous les témoignages que nous pouvions souhaiter de l'une & de l'autre. Son nom est *Dom Pedro Columella.*

Ce ne fut pas le premier jour, que nous lui découvrîmes nos véritables desseins. Nous le laissâmes long-tems dans la pensée, que nous n'attendions que le passage de quelque Vaisseau qui voulût nous porter en Europe. Gelin, qui est insinuant, s'employoit pendant ce tems là à nous concilier son estime & son amitié, pour le rendre peu à peu favorable à nos entreprises. Il y réussit. Dom Pedro conçut à la fin tant d'inclination pour nous, que nous ne fimes plus difficulté de lui demander son secours & celui de ses gens, pour nous faire retrouver nos Epouses. Nous nous étions souvent entretenus avec lui de cette Isle inconnuë, que nous avions quittée avec tant de regret, & à laquelle notre cœur étoit si attaché. Il avoit pris plaisir à nous faire raconter les circonstances de notre avanture, & à se faire expliquer l'origine & l'état de la Colonie : mais il ne nous avoit jamais marqué que sa curiosité le portât à tenter de la découvrir. Ce sont des gens, nous disoit-il, qui veulent être cachés ; je n'ai pas d'intérêt à les connoître. Je les vois venir ici, mais plus rarement aujourd'hui qu'autrefois, pour acheter de nous certains secours dont ils paroissent manquer. Ils ont besoin de fer & d'outils pour le travail. Ils nous laissent le choix d'être payés en argent comptant, ou en bestiaux & en fruits de leurs terres. Je sçai qu'il y a dans cette Mer quantité de petites Isles ; il faut qu'ils en habitent une. Dom Pedro ajoutoit, que son Prédécesseur avoit fait quelques tentatives inutiles pour parvenir à la connoissance de leur retraite, qu'il les avoit fait observer, & qu'en ayant retenu un jour quelques-uns prisonniers, il

il avoit employé les priéres & les menaces pour leur arracher leur secret ; mais que n'ayant pû ébranler leur fidélité & leur discrétion, il avoit pris le parti de les laisser tranquiles : que depuis dix ans qu'il commandoit à Ste. Héléne, il tenoit aussi la même conduite ; que leurs visites étoient fort rares, depuis un certain tems ; qu'il y avoit environ un an, qu'une de leurs femmes avoit fait le voyage d'Europe ; qu'elle étoit venuë s'embarquer à Ste. Héléne sur un Vaisseau de passage, & qu'elle y étoit retournée après quelques mois d'absence ; mais qu'il n'avoit pas eu la satisfaction de la voir & de lui parler, parce que ces gens, qui sçavoient à peu près le tems de son retour, ayans passé quelques semaines à l'attendre, avoient disparu avec elle au moment de son arrivée.

Quoique les relations du Gouverneur ne nous eussent rien apris dont nous ne fussions bien informés, elles avoient soutenu notre espoir. Nous ne fûmes pas plutôt assurés qu'il nous vouloit assez de bien pour se prêter à nos desseins, que nous lui proposâmes de nous accorder une de ses plus grandes Barques, avec quelques Soldats armés, & quelques Matelots expérimentés pour nous conduire. Il y consentit. Nous quittâmes Ste. Héléne. Nous passâmes plus de six semaines à parcourir toutes les parties occidentales de la Mer d'Ethiopie, au hazard de périr mille fois dans un si petit Bâtiment, qui étoit presque sans défense contre les vents & les flots. Nous visitâmes quantité d'Isles connuës, mais inhabitées, telles que Martin Vaz, Agosta, Los Picos ; & nous en découvrîmes plusieurs qu'on n'avoit point encore aperçuës. Le danger, qui augmentoit tous les jours par le dépérissement de notre Barque, n'auroit pas ralenti l'ardeur de nos recherches,

si nous n'eussions eu, mes deux Compagnons & moi, que notre misérable vie à ménager : mais nos Soldats & nos Matelots qui sentoient le péril & qui en frémissoient continuellement, nous déclarérent qu'ils étoient résolus de regagner Ste. Héléne. Ils nous représentérent, qu'il y avoit peu d'aparence que l'Isle que nous cherchions fût si éloignée ; qu'elle devoit être aux environs de Ste. Héléne, puisque nous confessions nous-mêmes que nous n'avions été que trois heures en Mer lorsque nous en étions sortis ; que c'étoit dans cette supposition, que le Gouverneur nous avoit prêté sa Barque, & qu'il leur avoit donné ordre de nous accompagner. Il nous fut impossible de leur communiquer une étincelle de notre hardiesse & de notre résolution. Cependant, comme nous les avions payés si libéralement qu'ils avoient quelque affection à notre service, ils s'engagérent à seconder jusqu'à la fin notre entreprise, si nous pouvions nous procurer un Bâtiment sur lequel il y eût plus de sûreté pour eux & pour nous-mêmes. Nous revinmes ainsi de notre premiére Course, avec le chagrin de voir nos espérances plus reculées que jamais.

Dom Pedro fut affligé de l'inutilité de notre voyage. La longueur de notre absence lui en avoit fait prendre une meilleure opinion. Il étoit disposé à nous accorder tout ce qui dépendoit de lui pour nous en faire entreprendre un plus heureux ; mais il n'y avoit point un seul Vaisseau dans le Port, & toutes les autres Barques ne surpassoient pas la nôtre en grandeur. L'Isle de Ste. Héléne n'est point un lieu de commerce. Elle est située favorablement pour les Vaisseaux qui ont fait le tour de l'Afrique en revenant des Indes Orientales ; & pour ceux qui retournent en Europe des parties les plus méridionales de

l'Amérique ; elle se trouve sur leur passage, & elle peut leur fournir toutes sortes de rafraîchissemens. C'est ce qui lui a fait donner le nom d'Hôtellerie de la Mer. Mais, à la réserve des Bâtimens qui y passent quelquefois de cette maniére, il n'y a dans son Port qu'un petit nombre de Chaloupes & de mauvaises Barques. Le Gouverneur nous donna un conseil, que nous eussions pû gouter, si nous eussions eu moins d'impatience ; c'étoit d'attendre en repos que le besoin amenât quelques Habitans de la Colonie à Ste. Héléne. J'ordonnerai, nous dit-il, qu'on leur cache avec soin que vous êtes encore parmi nous. Ils ne se défieront de rien; j'ai le secret d'un Phosphore merveilleux, que je ferai attacher, sans qu'ils s'en aperçoivent à la queuë de leur Chaloupe. Vous vous tiendrez prêts de ma Barque pour le moment de leur départ ; & j'espére que malgré l'obscurité qu'ils choisissent toujours pour partir, vous pourrez les suivre à quelque distance sans les perdre de vûë. Cette espérance toute puérile & toute incertaine qu'elle étoit, fut le seul fondement de notre patience pendant plus de six mois. Mais, loin de pouvoir recuëillir le fruit d'une si longue attente, nous eûmes le chagrin de ne voir même arriver personne de la Colonie dans toute cette espace, comme si nos ennemis se fussent défiés que nous étions encore à Ste Héléne, & que leur haine eût cherché à nous éloigner d'eux, autant que l'amour nous portoit à nous en aprocher.

Nous étions presque incessamment sur le rivage, à tourner nos regards inquiets vers toutes les parties de la Mer où ils pouvoient s'étendre. Quelque éloigné que put être l'objet de nos desirs, nous n'eussions guéres tardé à le découvrir si la vivacité de nos yeux eût égalé celle de nos

sentimens. Un jour que nous étions dans cette occupation, nous aperçûmes un Vaisseau qui s'avançoit pesamment vers le Port. Il nous fut aisé de remarquer qu'il avoit été battu de la tempête, & qu'il étoit menacé du naufrage. En effet, le Capitaine qui le commandoit ayant fait descendre quelques-uns de ses gens dans sa Chaloupe, les envoya promptement à la Ville, pour supplier le Gouverneur de lui faire donner du secours. Son Bâtiment faisoit eau de toutes parts, à peine espéroit-il qu'il pût résister jusqu'au Port. On fit partir sur le champ toutes les Barques, pour recevoir l'Equipage & une partie des marchandises. Cette diminution de poids ayant soulagé considérablement le Vaisseau, il vint heureusement surgir au rivage. C'étoit un Vaisseau Hollandois. Cependant, comme il n'étoit point en état de se remettre en Mer pour achever un aussi long Voyage que celui de Hollande, surtout avec une charge de deux cens mille écus; le Capitaine, qui ne vouloit rien risquer, prit le parti d'en faire construire un autre à Ste. Héléne. Il ne manquoit point d'Ouvriers, & l'Isle fournit du bois excélent. Son dessein n'eut pas été plutôt publié, que je remerciai le Ciel de le lui avoir inspiré. Rien ne pouvoit être plus favorable au succès du nôtre. Je formai celui d'acheter son Vaisseau brisé, & d'employer une partie de notre argent à le faire réparer. Quelque délabré qu'il fût, je crus qu'il pourroit servir à des Voyages moins longs & moins dangereux que celui du Capitaine Hollandois; sans compter la différence du fardeau, qui le rendoit encore de meilleur usage. Je proposai cette idée à mes Compagnons. Ils l'aprouvérent. Je ne perdis pas un moment à conclure le marché avec le Capitaine, & par l'entremise du Gouverneur,

nous compoſâmes fort raiſonnablement. J'employai auſſi-tôt les Ouvriers au travail. On fut preſque auſſi long-tems à réparer le vieux Navire qu'à conſtruire le nouveau ; mais enfin, notre ardeur ſurmonta toutes les difficultés. Le Capitaine fit tranſporter ſa cargaiſon & ſon canon, & il nous mit en poſſeſſion de tout le reſte.

J'aurois peine à vous exprimer avec quelle joye nous nous mîmes en Mer. Ce précieux Vaiſſeau faiſoit non-ſeulement une partie de nos richeſſes, mais le fond de nos plus ſolides eſpérances. Nous obtînmes du Gouverneur quinze Soldats bien armés, avec huit Matelots ; & nous étans fournis de vivres pour long-tems, nous nous promîmes que ſi l'Iſle de la Colonie n'étoit point un fantôme, & toute notre avanture une illuſion, nous viendrions à bout de découvrir l'objet de tant de deſirs & de recherches. Cependant, le Ciel ne nous a point encore permis d'en aprocher. Il y a près de trois mois que nous parcourons des Mers. Nous avons fait cent fois le tour de Sainte-Héléne, à cinq ou ſix lieuës de diſtance : rien ne s'eſt preſenté à nos yeux. O Ciel ! eſt-ce vous qui nous aveuglez par de rigoureux deſſeins, que nous ne ſçaurions comprendre ; ou ſi vous laiſſez à la fortune la diſpoſition de notre miſérable deſtinée, qui nous tourmente ſans relâche & ſans pitié ! Il y a donc trois mois que nous voguons au gré de quelque Puiſſance ennemie, qui nous pouſſe ſans ceſſe du côté opoſé à ce que nous cherchons : aujourd'hui proches de Sainte Héléne ; demain éloignez de cent lieuës, ſelon qu'il plaît aux vents, aux flots, aux tempêtes, & à la fortune. C'eſt par un orage extraordinaire que nous avons été pouſſez cette nuit ſur votre route. Nous avons éprouvé pendant huit ou dix heures, ce que l'élément

où nous sommes a de plus affreux & de plus terrible. Précieuse faveur néanmoins, & la plus douce que j'aye reçu dans toute ma vie, puisque je dois à cet accident la satisfaction de trouver un cher Frere : & le bonheur de l'avoir sauvé des mains de son Ennemi.

Bridge m'embrassa de nouveau, en finissant ce recit ; & son cœur aussi attendri par ma presence que par le souvenir de son infortune, se soulagea par une abondance de larmes, qui furent accompagnées des miennes. Il me raconta ensuite dans quel embarras il s'étoit trouvé en recevant la visite du Capitaine *Will.* Il a commencé, me dit-il, par me demander si je retournois en Angleterre. Je me suis servi de cette question comme d'une ouverture pour lui répondre. Je lui ai dit que c'étoit mon dessein, si la fortune & le vent ne s'y opposoient pas. Il m'a proposé, sans rien aprofondir davantage, de me charger d'un ennemi du Protecteur, qu'il avoit découvert dans son Vaisseau ; & il m'a révélé en peu de mots une partie des secrets que vous lui aviez confiés. Sa perfidie m'a fait horreur. Mais plus j'étois porté à vous secourir, plus j'ai jugé qu'il étoit besoin de dissimulation. C'est ce qui m'a porté à vous traiter jusqu'à son départ avec quelque aparence de dureté. Mon cœur feignoit de votre inquiétude ; car quoique je n'eusse été instruit qu'à demi par ce traître ; la nature m'avertissoit que c'étoit à mon cher Frere que j'allois être utile. Hélas ! je n'aperçois que trop qu'il n'est pas plus heureux que moi. Nous sommes nés du même Pere ; nous portons le châtiment de ses crimes. Mais mon recit ; ajouta Bridge, a duré trop long-tems. Il me tarde de vous faire connoître Gelin & Johston, qui sont surpris sans doute de me voir renfermé depuis

deux heures avec vous. Je vous prie de commencer à les aimer un peu, pour l'amour de moi, ces chers & fidèles Amis. Vous allez convenir, qu'ils méritent bien auſſi votre affection pour l'amour d'eux-mêmes. Il les fit prier auſſi-tôt de nous venir joindre.

J'ai donné à cette narration une étenduë qu'elle n'auroit point, ſi je l'euſſe raportée ſur le ſeul ſecours de ma mémoire. J'avertis mes lecteurs, qu'elle n'eſt point de moi. Elle eſt de mon Frere, qui a eu dans la ſuite aſſez de complaiſance ponr la mettre par écrit, à ma priére; & je n'ai fait que l'inférer dans Mon Hiſtoire. Ainſi, c'eſt lui-meme effectivement qui a raconté ici ſa propre avanture.

HISTOIRE
DE
Mr CLÉVELAND.

LIVRE CINQUIÉME.

QUOIQUE la presence continuelle de mes peines ne me laissât guéres de goût pour la joye, le bonheur d'avoir rencontré un Frere si aimable, son recit, ses caresses & l'attente de voir Gelin & Johnston, que je me representois sous une idée avantageuse, suspendirent ma tristesse pour quelques momens. Ils entrérent ; & moi, pour marquer à Bridge que j'avois déja pour eux les sentimens qu'il desiroit, j'allai au devant d'eux ; & les embrassai avec un air d'ouverture & de tendresse qui les surprit. Ils regardérent Bridge pour lui faire connoître leur embarras : Rassurez-vous, leur dit-il en s'attendrissant de nouveau ; ce Captif est mon Frere. Je l'ai déja instruit de nos infortunes ; il m'aidera à reconnoître les obligations que je vous ai. Il fallut leur expliquer

en peu de mots mon avanture ; & j'eus peine après cela à suffire à l'ardeur de leurs caresses & de leurs embrassemens. Gelin portoit dans ses yeux & dans ses mouvemens tout ce que mon Frere m'avoit dit de sa vivacité. Il n'étoit pas besoin de me le nommer, pour me le faire connoître. En un moment, il fut aussi familier avec moi, que s'il n'eût point eu d'autre Compagnon toute sa vie. Ses maniéres étoient aisées & sa figure prévenante. Johnston paroissoit plus timide & plus retenu. Il parloit peu, mais dans cette réserve il étoit aisé de remarquer un esprit judicieux, avec toutes les aparences d'un excélent naturel. Si vous êtes malheureux en amour, dis-je à mon Frere, vous êtes partagé bien heureusement du côté de l'amitié. Vos peines sont grandes, & vos consolations le sont aussi. Pour moi, tout est extrême dans mon infortune, & je n'y vois ni adoucissement ni reméde.

Il me répondit, qu'il ne connoissoit point encore assez mes peines, pour me proposer des remédes; mais que si je croyois l'amitié propre à les adoucir, c'étoit une consolation que j'allois avoir desormais comme lui. Ses compagnons me dirent aussi mille choses obligeantes, sur le fond que je devois faire sur leurs services & sur leur affection. Je voyois bien qu'ils pouvoient m'être utiles ; mais les services que je pouvois attendre d'eux étoient d'une nature à n'oser presque leur demander. Il eût fallu premiérement, que, sans écouter trop la prudence, & sans considérer le mauvais état de leur vaisseau & l'inégalité du nombre, ils m'eussent prêté leur secours pour délivrer Madame Lallin des mains du perfide Will. Le sort de cette bonne Dame me touchoit jusqu'au fond du cœur,

& j'aurois cru une partie de mon sang bien employée pour lui procurer la liberté. Au défaut de cette premiére faveur, que je ne pouvois les presser raisonnablement de m'accorder, j'aurois souhaité qu'ils m'eussent conduit sur ces traces jusqu'à la Jamaïque, pour me plaindre au Gouverneur Anglois de la violence du Capitaine Wil, & lui demander justice. Enfin, cette seconde démarche n'étant point encore sans danger, parce que le Capitaine Will, qui sçavoit tous mes desseins, ne manqueroit point de prévenir contre moi le Gouverneur; j'aurois voulu du moins qu'ils m'eussent conduit à la Martinique, où j'esperois de pouvoir trouver encocore Mylord Axminster; & qu'ils se fussent joints à ce Seigneur & à moi, pour sauver d'abord Madame Lallin, & pour favoriser ensuite l'exécution des ordres du Roi. Voilà les seuls services qui convenoient à mes peines, & qui pouvoient les adoucir.

Mais quelle aparence de les obtenir, ou de pouvoir même les proposer? Mon frere & ses amis avoient leurs propres infortunes, qu'ils croyoient aussi pressantes que les miennes. Ils avoient besoin, comme moi, d'assistance & de consolation; & ils attendoient peut-être de moi les secours que je pensois à leur demander. Cependant, je pris le parti de les sonder dès le premier jour, & de leur laisser entrevoir quelque chose de mes desirs, ne fut-ce que pour leur ôter l'espérance que je pusse consentir à les accompagner long-tems. Je leur apris les motifs de mon départ de France; les raisons d'honneur & d'amour qui m'apeloient à la suite du Vicomte d'Axminster; les obligations que j'avois à Madame Lallin, qui ne me permettoient pas de tarder à la secourir; enfin la résolu-

tion déterminée où j'étois de profiter des premiéres occasions de continuer ma route vers l'Amérique. Il est bien triste pour moi, leur dis-je, que la satisfaction de vous voir me soit ravie presque aussi-tôt qu'elle m'est accordée ; mais je me dois aux plus indispensables & aux plus saints de tous les engagemens. Comparez ma situation à la vôtre. Vous brûlez d'ardeur de revoir des épouses dont vous êtes surs d'être aimez, pour lesquelles vous n'aprehendez rien, & dont l'absence est la seule raison qui vous afflige. Il ne vous manque qu'un heureux coup de vent, qui vous pousse sur les bords de leur Isle. Vous êtes sûrs, dites-vous, ou de les enlever la nuit, ou de les obtenir de jour à force ouverte ; vous n'êtes point allarmés des obstacles ; vous n'avez besoin que d'un peu de patience, pour découvrir ce qui ne sçauroit echaper tôt ou tard à vos recherches. Heureux Amans ! de quoi accusez-vous donc la Fortune & l'Amour ? C'est à moi, que les plaintes conviennent. Je cherche mon Epouse : hélas ! je lui donne un nom qu'elle n'a point encore. Si j'étois assuré du moins qu'elle dût le porter quelque jour ! je la cherche, & je suis sûr de la trouver irritée. J'ignore si mes justifications auront le pouvoir de l'apaiser. Son pere me hait & me mépriſe ; la mort me seroit moins insupportable, que son mépris & sa haine. Quelle voye prendrai-je pour le trouver, & pour me remettre dans son estime ? Le Ciel m'en avoit offert une, dans cette Dame génereuse qui étoit la compagne de mon voyage : j'ai perdu son secours par une perfidie sans exemple. J'ai peut-être à me reprocher son malheur, auquel elle s'est exposée en partie par tendresse & par estime pour moi. Je suis un ingrat & un misera-

ble, si je perds un moment pour la secourir, & si je préfére quelque chose à un devoir si juste. Ainsi, voyez quel doit être le desordre de mon cœur, & la division de mes sentimens; apelé de deux côtés par l'amour, l'honneur, & la reconnoissance, & retenu ici par la presence & l'amitié d'un frere que je ne quitterai qu'avec un mortel regret.

Bridge me répondit, qu'il concevoit aisément que mes peines ne devoient point être inférieures aux siennes, & qu'il étoit vivement affligé de ne se trouver capable de rien pour ma consolation. Je fus fâché qu'il eût compris si mal le but de mon discours. Peut-être n'aurois-je osé m'expliquer plus clairement, si Gelin ne m'en eût donné l'occasion, en me proposant de les accompagner à la recherche de leur Isle. Je ne sçaurois me persuader, me dit-il, que nos efforts soient toujours inutiles. J'explique même votre rencontre comme un heureux présage. Nous touchons peut-être au moment de voir ce que nous cherchons. Or si ce bonheur arrive aussi-tôt que je l'espére, je consens de bon cœur à remonter en Mer avec vous, & à vous seconder dans toutes vos entrepriſes. Bridge & Johnston me firent la même promesse. Ils ajoutérent, que leurs Epouses seroient du voyage, & que nous pourrions nous établir tous ensemble dans quelqu'une de nos colonies, ou retourner de compagnie en Europe.

Je baissai les yeux en silence en méditant sur ce projet. Bridge s'aperçut bien que je ne le goûtois point; & il m'en demanda la raison. Je lui dis naturellement, qu'il m'étoit impossible d'y consentir. Mais, reprit-il, où espérez-vous trouver un Vaisseau qui vous porte en Amérique? Je lui répondis: cher Bridge, je ne vous cacherai pas mes espérances: je les fon-

de sur votre généreuse amitié, & sur celle de vos compagnons. Un délai de quelques mois ne sçauroit mettre de changement dans votre sort & dans celui de vos Epouses. Elles vous aiment; l'Amour vous les conserve; elles vous seront fidèles. Je vous conjure d'interrompre vos recherches pendant quelques jours, pour me conduire à la Martinique. Attendez, continuai-je en levant la voix, pour prévenir le premier mouvement qui les eût pu porter à rejetter ma demande, mes chers Amis, attendez; & ne refusez pas d'entendre mes raisons. Bridge & Johnston, vous êtes Anglois, vous êtes dans le parti du Roi Charles, notre légitime Souverain; songez quel honneur vous pouvez vous acquérir, & à quelles récompenses vous devez vous attendre en vous employant avec Mylord Axminster à l'avancement de ses intérêts. Ce Seigneur a besoin d'être soutenu par des personnes de résolution. Le courage fera plus que le nombre. En Amérique, vingt braves Soldats font une armée. Vous pouvez ainsi rendre au Roi, & à toute l'Angleterre, un service de la dernière importance, & cela sans vous exposer beaucoup: car Mylord Axminster est aimé dans nos Colonies; il lui suffira de se presenter pour être obéï, & à vous, de le conduire & de l'accompagner. Il ne sera pas plutôt reconnu dans sa Commission, qu'il vous accordera la liberté de retourner à votre entreprise, avec tous les secours qui pourront vous en assurer le succès; & je m'engage à retourner moi-même alors avec vous. Considérez, que ce que je vous propose est aussi avantageux que facile. Gelin n'est pas Anglois; mais il est généreux, & en travaillant pour sa gloire, il voit bien qu'il travaillera aussi pour sa fortune, & par conséquent

celle de son Epouse. Si le souvenir de Madame Riding, continuai-je en m'adressant à Bridge, pouvoit ajouter quelque chose à de si grands motifs, je vous parlerois de la tendresse infinie qu'elle a pour vous, & de la reconnoissance que vous lui devez. Quelle joye ne lui causeroit point votre presence, & quelle occasion plus favorable aurez-vous jamais de satisfaire à une partie de vos obligations pour le soin généreux qu'elle a pris de votre enfance?

Je ne sçai si ce fut la force de ces raisons, ou le ton de mes paroles, qui fit impression sur Bridge; mais je remarquai qu'il réfléchissoit profondément sur ce qu'il avoit entendu. Gelin fut le premier à répondre, qu'il trouvoit de la solidité dans ma proposition, & que, sans compter l'honneur de rendre un service considérable au Roi d'Angleterre, & la satisfaction de m'obliger, il croyoit, comme je l'avois dit, que je leur ouvrois une voye de fortune & d'établissement. Ils s'accordérent enfin tous trois à penser la même chose; & la seule difficulté qui parut les arrêter, fut la longueur du tems qu'une telle entreprise sembloit demander. Ils en revinrent à me presser de retourner avec eux vers leur Isle, & d'employer encore à leurs recherches un certain nombre de jours que nous limitrions; au bout desquels, si le Ciel ne les favorisoit pas plus qu'il n'avoit fait jusqu'alors, ils me donnoient leur parole de me conduire à la Martinique, & de seconder Mylord Axminster dans tous ses desseins. Cette spécieuse promesse ne m'ébranla point. Je renouvelai mes instances, & je leur representai si vivement la différence de nos situations, c'est-à-dire, le peu de risque qu'il y avoit pour eux à différer leur recherche, & l'importance dont il étoit pour

Mylord d'être promptement secouru, qu'ils se rendirent à mes desirs & à mes sollicitations. Charmé de cette victoire, je les enflâmai par de nouveaux motifs ; & pour ne pas laisser à leur ardeur le tems de se refroidir, je les engageai à retourner leurs voiles sur le champ vers l'Amérique. Leurs Matelots & leurs Soldats marquérent d'abord quelque mécontentement de notre résolution ; mais il nous fut aisé de les apaiser, en leur promettant des récompenses proportionnées à leurs services.

Bridge & ses Compagnons me firent valoir infiniment le sacrifice qu'ils m'avoient fait. Je confessai volontiers, qu'il surpassoit toutes les marques qu'ils pourroient recevoir de la reconnoissance de Mylord Axminster & de la mienne. Cependant il étoit vrai dans le fond, qu'ils ne pouvoient prendre de parti plus avantageux, à ne consulter même que leurs seuls intérêts. Ils eurent lieu de le reconnoître encore mieux dans la suite, & de se reprocher l'inconstance qui les fit changer de résolution. Nous voguâmes avec un vent si favorable, que nous n'employâmes point un mois à gagner la Martinique. Notre Pilote n'avoit malheureusement qu'une connoissance incertaine de ces Mers, & des Isles dont elles sont remplies. Il sçavoit la situation de la Martinique ; mais n'en ayant jamais fait le voyage, il n'en connoissoit point les Côtes ni les Ports : de sorte qu'au lieu de prendre sa route vers la partie occidentale de cette Isle, qui étoit alors la seule habitée par les François, il tourna alors tout-à-fait vers l'Orient, qui étoit encore un côté desert, ou peuplé seulement de Sauvages. On les nomme communément *Caraïbes*. Après un circuit de cinq ou six heures autour de la côte, nous arrivâmes à l'embouchu-

re d'une belle riviére, au long de laquelle les yeux pouvoient s'étendre fort loin dans les Terres. Nous y entrâmes sans balancer, & la campagne nous offrant des deux côtés des perspectives fort riantes, nous ne doutâmes point que ce quartier de l'Isle ne fût un des plus habités. Il l'étoit en effet, mais par les Caraïbes. Ces Peuples sont cruels, & il n'y eut qu'un bonheur extrême, qui put nous faire échaper de leurs mains. Comme la riviére se retréciſſoit à mesure que nous avancions, le Pilote qui craignoit que nous n'y trouvassions point par-tout assez d'eau, nous conseilla de prendre terre sur l'une ou sur l'autre rive, & de chercher à pied des traces d'hommes & des marques d'habitation. Son conseil fut suivi: Johnston demeura seul sur le Vaisseau, avec les Matelots & six Soldats, & nous en sortîmes bien armés, au nombre de douze. Nous suivîmes le bord de la riviére environ l'espace d'une lieuë, toujours persuadés qu'un païs si agréable ne pouvoit être sans quelque Colonie de l'Europe; une multitude de cabanes que nous découvrîmes dans un vallon, nous confirma agréablement dans cette pensée. Notre ardeur à marcher redoubla, & nous fûmes en un moment à portée de distinguer ce que nous n'avions aperçu qu'avec confusion dans l'éloignement. Je suis trompé, nous dit un de nos Soldats, si ces cabanes ne sont point habitées par des Sauvages. Il nous assura qu'ayant fait plusieurs fois le voyage de l'Amérique, il connoissoit la structure de leurs logemens. Cet avis nous engagea à nous tenir sur nos garde. Nous continuâmes néanmoins d'avancer, jusqu'à ce que nous aperçûmes plusieurs hommes nuds, que nous connûmes alors clairement pour les Habitans naturels de l'Isle.

Ils prirent la fuite à notre vûë. Nous étions si bien armés, que nous n'apréhendions point des gens qui nous paroissoient sans défense. Ainsi nous résolûmes d'entrer dans l'habitation, & de nous informer par des signes, si nous ne pouvions nous faire entendre autrement, de quel côté il falloit chercher l'établissement des François. A cinquante pas des premiéres cabanes, nous passâmes une haye qui bouchoit l'entrée d'une grande prairie, au milieu de laquelle l'habitation étoit placée. Nous étions sans défiance, lorsqu'en tournant la tête au long de la haye, du côté intérieur de la prairie, nous découvrîmes plus de deux cens Sauvages qui étoient assis tranquilement, & qui se levérent en poussans un grand cri, lorsqu'ils nous eurent aperçus. Toute notre résolution ne nous empêcha pas d'être effrayés. Quoique nuds, la plûpart avoient des armes. C'étoient des arcs, & de grands bâtons pointus, à peu près semblables à nos piques. Ils furent quelque tems à nous considérer, sans faire le moindre mouvement. Leur embarras étoit peut-être égal au nôtre, car nous demeurâmes de notre côté aussi immobiles qu'eux. Cependant comme il falloit prendre une résolution, & que ce soin paroissoit me regarder, puisque c'étoit pour me rendre service que mes Compagnons se trouvoient exposés au danger, je leur dis : Je crois qu'il y a un milieu à prendre ici, entre l'abattement & la témérité. Il faut voir s'il y a quelque chose à espérer de l'humanité de ces Sauvages. Je me charge volontiers d'aller à eux. Tenez vos armes en état, & ne quittez point la place où vous êtes. Ils ne s'allarmeront point sans doute, lorsqu'ils me verront venir seul, avec des apparences tranquiles. Je n'attendis pas la réponse de mes Compagnons, parce que j'apréhendois à tout moment

qu'il ne prit envie aux Sauvages de fondre sur nous. Nous n'étions éloignés d'eux que de vingt pas. Je m'avançai. Peut-être aurois-je eu moins d'assurance, si j'eusse eu le tems de faire plus d'attention au péril. Je conservai néanmoins assez de presence d'esprit pour observer en marchant la contenance des Sauvages, qui ne me parut point menaçante; & je découvris parmi eux un homme couvert d'une longue robe noire, que je crus reconnoître pour un Européen. Les ayant abordé, je les saluai par une profonde inclination. Ils s'assemblérent en un instant autour de moi, & ils tâtérent mes mains & mes habits, comme pour s'assurer que je n'avois point de mauvaises intentions. Je tâchai de me faire entendre par divers signes: ils me répondoient sans doute dans leur langage; mais je ne pouvois rien démêler à des sons, qui ne me paroissoient pas même articulés. L'homme vétu de noir, qui avoit passé quelque tems à me considérer, s'aprocha de moi, & je fus surpris de l'entendre me demander en François, de quelle Nation j'étois, & si je sçavois sa Langue? Je la sçai, lui dis-je, & je regarde votre rencontre comme un bonheur extrême. Apprenez-moi ce que nous avons ici à craindre ou à espérer. Il me répondit, qu'il y avoit peu de fonds à faire sur le caractére farouche & capricieux des Peuples de l'Isle, & qu'il admiroit notre hardiesse, de nous être hazardés à venir parmi eux en si petit nombre. La vôtre est bien plus grande, repris-je, puisque vous y êtes seul, & que vous paroissez vivre sans crainte avec eux. Il m'aprit, qu'il étoit Missionnaire François, & que le desir de donner quelques idées du Christianisme à ces Peuples barbares, lui faisoit compter pour rien les périls ausquels sa vie étoit exposée à tout moment. J'admire votre zèle, lui dis-je, si vous

n'avez point d'autre intérêt en vûë que celui de la Religion. Mais étendez votre charité jusqu'à nous, & tâchez de nous concilier l'esprit de vos Sauvages. Dites-leur, que nous ne leur demandons rien, & que nous n'avions point d'autre dessein que de sçavoir d'eux où sont les habitations des François.

Il se mit à discourir avec eux pendant quelques momens, & revenant à moi, il me rendit un fort bon compte de sa négociation. Il avoit obtenu d'eux qu'ils me laisseroient retourner avec lui vers mes Compagnons, pour nous informer lui-même de ce que nous desirions d'aprendre; & qu'ils nous permettroient de regagner notre Vaisseau, sans nous faire la moindre insulte. Je les quittai avec le Missionnaire, qui voulut m'accompagner. Gelin, charmé de rencontrer un homme de sa Nation, vouloit l'interroger sur quantité de choses qui eussent allongé beaucoup notre entretien; mais cet honnête-homme, qui connoissoit le naturel des Sauvages, & qui ne nous croyoit pas encore échapés tout-à-fait du péril, nous conseilla de profiter promptement de l'heureuse disposition où il les avoit mis, en nous faisant entendre qu'elle pouvoit changer. Nous nous contentâmes alors de lui demander quelques lumiéres sur la situation de la Colonie Françoise; & par un bonheur que nous n'espérions point, ses réponses servirent à nous éclaircir sur le principal objet de notre voyage. Après nous avoir dit que le Fort-Royal, qui étoit alors la plus considérable habitation des François, ne pouvoit nous échaper si nous continuyions de cotoyer l'Isle, il nous aprit, que n'en étant parti lui-même que quinze jours auparavant, il y avoit vû arriver un Vaisseau de France, sur lequel étoit un Seigneur Anglois avec sa famille. Il étoit clair, que ce ne pouvoit être

un autre que Mylord Axminſter. Cette penſée me cauſa toute la joye qu'on peut s'imaginer. Je me hâtai de faire une infinité de queſtions au Miſſionnaire. Quoiqu'il ne fût point informé des deſſeins du Vicomte, ni du terme de ſon voyage, il nous rendit un ſervice ineſtimable, en nous aprenant que ce Seigneur avoit trouvé, peu de jours après ſon arrivée au Fort-Royal, un Vaiſſeau Eſpagnol ſur lequel il s'étoit embarqué pour l'Iſle de Cube. La Martinique n'avoit rien après cela, qui pût nous arrêter. Je remerciai cent fois le Miſſionnaire, & je preſſai mes Compagnons de retourner au Vaiſſeau. Nous n'eûmes point de peine à le retrouver. Gelin eût ſouhaité que ſon Compatriote nous eût accordé ſon entretien juſqu'au bord de la riviére; mais il nous refuſa cette faveur, pour nous rendre un ſervice plus important. La connoiſſance qu'il avoit des Sauvages, lui fit craindre qu'ils ne nous laiſſaſſent point retirer auſſi tranquilement qu'ils l'avoient promis; & il crut devoir retourner à eux, pour les entretenir dans les ſentimens où il avoit tâché de les mettre.

Nous remontâmes en mer avec l'eſpérance preſque certaine de joindre Mylord Axminſter à la Havana, qui eſt la Capitale de l'Iſle de Cube. L'éloignement n'étoit point extrême, & ſuivant le raport du Miſſionnaire, il n'avoit pas ſur nous plus de quinze jours d'avance. Je conçus auſſi-tôt par quel motif il avoit pris le parti de ſe rendre à la Havana. Il eſpéroit y trouver encore l'ancien Gouverneur, Pere de ſon Epouſe, & tirer peut-être de lui quelques ſecours pour l'exécution de ſes entrepriſes. Mes vœux ardens nous obtinrent du Ciel un tems favorable. Nous gagnâmes la Havana, & nous fûmes reçus ſans difficulté dans le Port. Mais ce n'étoit que la moindre partie de

mes desirs, le succès m'en devint fort indifférent, lorsque je ne vis point l'autre accomplie. Mylord étoit venu dans l'Isle; il en étoit déja parti. Nous aprîmes cette triste nouvelle, en touchant la Terre. Mon sang se glaça tout-d'un-coup, je tirai un mauvais augure de ce premier renversement de mes espérances.

Nous entrâmes néanmoins dans la Ville. *Dom Francisco d'Arpez* en étoit encore Gouverneur. Nous demandâmes l'honneur de lui être presentés, & il nous reçut humainement. Je luis dis que je cherchois son Gendre. Je suis aussi fâché qu'il soit parti d'ici, me répondit-il, que vous l'êtes de ne l'y pas trouver. J'ai fait mille efforts inutiles pour le retenir. Dom Francisco ne s'expliqua ainsi d'abord que d'une maniére vague: mais m'étant ouvert à lui davantage lorsque j'eus reconnu qu'il étoit bien disposé pour Mylord, il ne fit pas difficulté de m'aprendre ce qui s'étoit passé entre ce Seigneur & lui dans le peu de séjour qu'il avoit fait à la Havana. Je l'ai vu arriver avec joye, me dit-il; & quoique je dusse peut-être conserver encore quelque ressentiment de l'ancien outrage qu'il m'a fait en enlevant ma Fille, sa presence, & les caresses de la petite Fanny, m'ont fait tout oublier. Il m'a raconté ses malheurs, & le dérangement de sa fortune; je lui ai offert ici un azyle, avec la moitié de mon bien; mes instances & mes offres n'ont point été capables de le retenir. Il m'a parlé de je ne sçai quelle Commission dont il s'est chargé pour le service du Roi son Maître, & il m'a proposé de lui donner quelque secours d'armes & de Soldats. Mais outre que je n'ai point ici presentement de Vaisseaux de guerre dont je puisse disposer, je n'ai pas cru que, sans un ordre particulier de mon Roi, il me fût permis de rien entrepren-

dre au préjudice de la République d'Angleterre ; qui eſt alliée maintenant à l'Eſpagne. Mon refus l'a chagriné. Il a pris l'occaſion d'un Vaiſſeau François qui faiſoit voile vers le Nord, pour ſe remettre en mer, après avoir tiré promeſſe du Capitaine qu'il relâcheroit dans quelqu'une des Colonies Angloiſes dont ſon Pere étoit autrefois Gouverneur. Je n'ai pu lui faire changer cette réſolution, ajouta Dom Franciſco, quoique je lui en aye repreſenté tous les dangers ; & je n'ai pas réuſſi mieux à lui perſuader de me laiſſer du moins ſa Fille, qui n'eſt guéres propre à l'accompagner dans une entrepriſe ſi périlleuſe.

Quoi dis-je au Gouverneur, vous ne ſçavez point à quel Port il avoit deſſein d'aborder, ni quelle route nous devons prendre pour ſuivre ſes traces ? Il m'aſſura qu'il l'ignoroit entiérement ; mais que, ſuivant ſes conjectures, il s'arrêteroit dans quelque partie de la Floride Angloiſe, & qu'il s'imaginoit que ce ſeroit à la Caroline ou dans la Virginie, à moins qu'il ne prît le parti d'aller droit juſqu'à la Nouvelle Angleterre. Des lumiéres ſi peu certaines ne pouvoient ſervir qu'à augmenter notre embarras. Ce fut néanmoins l'unique éclairciſſement que nous tirâmes dans l'Iſle de Cube. En redoublant mon inquiétude, elles enflâmérent mon ardeur ; & ſans penſer à faire un plus long ſéjour à la Havana, je preſſai mes Compagnons de remettre promptement à la voile. Nous gagnerons le continent leur dis-je, & nous mouillerons à chaque Port pour y prendre langue. Il ne me parut point, le premier jour, qu'ils fuſſent éloignés de ce ſentiment. Nous nous retirâmes le ſoir, dans le deſſein de remonter dès le lendemain en mer. Si je paſſai une nuit inquiéte & agitée, ce ne fut point la crainte de leur infidélité qui cauſa mon inſom-

nie ; je n'en avois jamais eu la moindre défiance : au contraire, le fond que faisois sur leur amitié, étoit ma seule consolation ; je ne me croyois point encore haï du Ciel, puisqu'il me laissoit trois Amis généreux & fidéles. Cependant, soit qu'ils eussent déja commencé à se repentir du voyage qu'ils avoiênt entrepris, soit qu'ils fussent effrayés de la longueur & de l'incertitude de la nouvelle route que je leur proposois, ils prirent cette nuit même la plus cruelle de toutes les résolutions. Ce fut Gelin qu'ils députérent au matin pour me l'annoncer.

Il entra seul dans la chambre où j'avois couché. Après un prélude de civilités Françoises, il me déclara, qu'il étoit chargé par ses Compagnons de me marquer le regret qu'ils avoient de ne pouvoir m'accompagner plus long-tems. C'étoit pour eux, me dit-il, un si mortel chagrin, qu'ils avoient passé toute la nuit à délibérer de quelle maniére ils devoient m'aprendre cette fâcheuse nouvelle, & qu'ils avoient senti tous la même répugnance à en accepter la commission. Mais l'état de leur propre fortune, & l'importance extrême dont il étoit pour eux de ne pas différer trop long-tems à retourner à la recherche de leurs Epouses, ne leur permettoit pas de s'engager dans une entreprise aussi douteuse & d'une aussi longue durée que la mienne. Ils m'offroiênt leur bourse, & tous les secours qu'ils étoient capables de m'accorder dans l'indigence où ils se trouvoient eux-mêmes. S'ils étoient assez favorisés du Ciel pour voir exaucer leurs desirs, ils me promettoient de reprendre la route d'Amérique avec leurs Epouses, & de se rendre au lieu qu'il me plairoit de leur assigner, pour me servir de tout leur pouvoir, & aux dépens même de leur vie. Enfin, dans la nécessité où ils étoient de me quitter,

ils, seroient au desespoir si je ne leur faisois point la justice de reconnoître, que c'étoit la raison & l'honneur qui leur imposoient cette loi ; & si je ne conservois pas pour eux autant d'estime & d'affection qu'ils m'en promettoient pour tout le reste de leur vie.

J'écoutai l'éloquent Gelin avec un serrement de cœur, dont tous mes efforts ne purent lui cacher qu'une partie. Je lui demandai si la résolution étoit bien certaine, & si ses Compagnons pensoient comme lui. Elle est inébranlable, me répondit-il vivement, & nous pensons tous de la même maniére. Le ton seul dont il fit cette réponse, me persuada qu'il étoit auteur du dessein, comme il en avoit été l'interprête ; & j'avouë que je conçus dès ce moment contre lui une aversion, qu'il m'a été ensuite impossible de surmonter. On verra combien j'ai eu depuis de nouvelles raisons de l'augmenter, & de quels accidens funestes elle a été l'occasion. Je n'ajoutai ni plaintes, ni priéres à la question que je lui avois faite ; mais continuant toujours de compter beaucoup sur Bridge, dont le caractére s'accordoit mieux avec le mien, je me rendis à sa chambre, où je le trouvai avec Johnston. Il vint au-devant de moi, d'un air triste & attendri. Accusez-en votre mauvais sort & le mien, me dit-il en m'embrassant, & croyez qu'après ma chére Epouse, vous êtes ce que j'aime le mieux. Je vais périr pour elle, s'il est nécessaire ; mais tout ce qui me restera de sang & de force après l'avoir délivrée, comptez que je l'employerai à votre service. Que dites-vous ? interrompis-je : hélas ! je ne vous demande pas tant. Mes intérêts n'ont pas besoin d'un secours qui puisse vous coûter du sang. Qu'ai-je à souhaiter de vous pour moi-même ? que vous me conduisiez seulement

lement dans quelque lieu d'où je puisse espérer de me rendre auprès de Mylord Axminster. Si je vous ai proposé quelque chose de plus dangereux, c'est pour l'intérêt de votre Roi, c'est pour votre propre honneur & pour votre avantage. Cette glorieuse entreprise a-t'elle des difficultés qui vous épouventent ? Renoncez-y, à la bonne heure. Mais pourquoi refuseriez-vous d'achever ce que vous avez commencé en ma faveur ? Il ne vous reste presque rien à faire. Aidez-moi du moins à gagner le continent. Mettez-moi dans le premier Port de la Caroline. Je vous rends alors votre foi & vos promesses. Vous m'abandonnerez sans infidélité. Mais l'honneur & l'amitié vous permettent-ils de me laisser dans cette Isle ? Cher Bridge ! ajoutai-je en l'embrassant tendrement, êtes-vous encore mon Frere ? Est-ce-là ce que j'attendois de votre générosité & de votre affection ?

Gelin, qui avoit été peut-être un peu piqué de ce que je l'avois quitté si brusquement dans ma chambre, prit la parole avec feu, sans laisser à mon Frere le tems de me répondre. Il me demanda quel sujet j'avois de me plaindre, & si je ne devois pas être satisfait de ce qu'ils avoient fait jusqu'alors pour mon service ? N'avoient-ils pas fait violence à leur plus chére inclination, en interrompant la recherche de leurs Epouses ? N'avoient-ils pas oublié leurs propres intérêts, pour s'attacher aux miens, qui n'étoient ni plus pressans, ni d'une autre nature que les leurs ? Nous devions trouver Mylord Axminster à la Martinique : je ne leur avois pas proposé d'abord d'aller plus loin ; ils avoient eu néanmoins la complaisance de pousser jusqu'à la Havana : dequoi pouvois-je les accuser ? S'étoient-ils engagés à parcourir toutes les Côtes de l'A-

mérique, & à m'accompagner jusqu'au fond de la Nouvelle Angleterre, où je ne manquerois pas de vouloir être conduit si nous ne rencontrions point Mylord sur la route ? Quand ils eussent pu négliger jusqu'à ce point leurs chéres Epouses, le mauvais état de leur Vaisseau leur permettoit-il raisonnablement de recommencer un voyage de six ou sept cens lieuës, sur-tout vers les Mers du Nord, où la navigation est plus difficile ? Non, non, mon cher Monsieur Cléveland, ajouta le disert Gelin en branlant la tête, vous n'avez point de reproches à nous faire, & peut-être avez-vous quelques actions de graces à nous rendre. Considérez que nous sommes Amans, comme vous, & que nous avons les mêmes empressemens & les mêmes desirs. Nos devoirs ont même quelque chose de plus indispensable que les vôtres : il est question de nos Epouses, & votre inquiétude n'est que pour une Amante. Pour ce qui regarde le Roi d'Angleterre, nous aurions souhaité de pouvoir être utiles à ses intérêts ; mais il nous est encore moins possible de lui rendre service qu'à vous. Il nous tiendra compte de notre bonne volonté, s'il peut sçavoir quelque jour combien elle étoit sincére.

Après une explication si nette & si positive, je sentis bien qu'il me restoit peu de choses à espérer. Bridge entreprit néanmoins d'adoucir ce que la réponse de Gelin avoit eu de trop dur. Il me fit des excuses, il m'embrassa plusieurs fois, il répandit même des larmes, & il m'offrit pour conclusion de passer encore la Mer de Bahama, & de me conduire jusqu'à la pointe de la Presqu'Isle de Tegesta, d'où je pouvois pénétrer par terre jusqu'au fond du Continent. Ma douleur & un juste sentiment de fierté, me

firent prendre le parti de refuſer cette offre ; d'autant plus que la Preſqu'Iſle étant habitée par les Eſpagnols, & ſa diſtance de l'Iſle de Cube n'étant que d'environ trente lieuës, je comptois de trouver facilement à la Havana l'occaſion d'un Vaiſſeau pour le paſſage. Partez, leur dis-je, je ne puis vous retenir malgré vous : mais ſi je juge bien de la ſituation de votre fortune & de vos véritables avantages, le parti que vous prenez ne vous paroîtra pas toujours le meilleur, & vous regretterez peut-être quelque jour de m'avoir manqué de parole. Ils vouloient entrer de nouveau en juſtification, & me prouver qu'ils avoient rempli toute l'étenduë de leur promeſſe ; mais je me retirai auſſi-tôt en refuſant de les entendre. Ils me laiſſérent ſeul dans ma chambre, pendant quelques momens. J'étois réſolu de les laiſſer paſſer, ſans les voir davantage. Cependant Bridge ſe preſenta à ma porte un moment après. Il me renouvella d'un air triſte, les aſſurances du regret qu'il avoit de me quitter ; & il me pria de lui accorder deux choſes, ſans leſquels il ſe croyoit, me dit-il, le plus coupable & le plus malheureux de tous les hommes. L'une étoit de recevoir cent piſtoles qu'il m'offroit pour faciliter mon voyage ; & l'autre, de lui marquer exactement dans quel lieu du Monde il pouvoit ſe flâter de me rejoindre, auſſi-tôt qu'il auroit réüſſi dans la nouvelle recherche qu'il alloit entreprendre. Je n'acceptai ſon argent qu'après de longues inſtances. Pour ſa ſeconde priére, je le fis convenir qu'il m'étoit impoſſible d'y ſatisfaire. Je vois moins clair que vous, lui dis-je, dans la deſtinée qui m'attend. C'eſt le hazard qui va régler ma courſe ; & je n'ai rien de certain à attendre, que beaucoup d'inquiétudes & de

nouvelles douleurs. Adieu donc, reprit-il avec un air de triſteſſe dont je fus touché; je ſouffre mortellement de la néceſſité de vous quitter; mais mon cœur ſe doit tout entier à l'amour. Si le Ciel me prépare quelque bonheur, je ne lui demande que celui de vous revoir après avoir retrouvé mon Epouſe. Ils partirent le même jour. Dans le fond, je crus leurs regrets ſincéres. L'engagement qui les apeloit, étoit plus fort que toutes les loix & que toutes les promeſſes. Je jugeai d'eux par moi-même : quelle raiſon aſſez forte, quel pouvoir eût été capable de me faire perdre de vûë un ſeul moment Mylord Axminſter & ſa Fille ?

Je demeurai donc ſeul à la Havana, & avec ce motif pour me conſoler, que j'étois libre du moins, & que je pouvois prendre les meſures qui conviendroient le mieux à mes deſſeins. Je faiſois beaucoup de fond ſur la bonté du Gouverneur. Ce fut à lui que je m'adreſſai, non-ſeulement pour ſçavoir dans quel tems je pouvois compter qu'il s'offriroit une occaſion de quitter ſon Iſle, mais pour prendre auſſi ſon conſeil ſur la route que je devois choiſir, & pour l'interreſſer à me prêter quelque aſſiſtance. Je n'eſpérois pas qu'il fit pour moi, ce qu'il avoit refuſé de faire pour Mylord Axminſter & pour ſa Fille ; mais je ne lui en demandois pas tant. Auſſi ne fit-il pas difficulté de m'accorder tout ce qui dépendoit de lui. Il me fit preſent d'un Négre, qui étoit depuis long-tems ſon eſclave, & dont il connoiſſoit la fidélité. Ce n'étoit point tant un Valet qu'il avoit deſſein de me donner, qu'un Guide & un Interprête, parce que cet Eſclave avoit parcouru une grande partie du Continent de l'Amérique, & qu'il ſçavoit les principales Langues qui y ſont en uſage. Le Gou-

verneur ajoûta à ce preſent une ſomme d'argent conſidérable, & quelques Paſſeports en maniére de recommandation, pour me procurer une reception favorable de tous les Eſpagnols entre les mains deſquels il pouvoit m'arriver de tomber. Pour ce qui regardoit ma route & le tems de mon départ, il me marqua beaucoup de regret de ne pouvoir me donner d'éclairciſſement, ni de ſecours. Je fus obligé d'attendre à la Havana le paſſage de quelque Vaiſſeau qui fit voile vers les Colonies Angloiſes, & de remettre toute la conduite de mon voyage au hazard. Deux mois ſe paſſérent dans cette attente: je les employai à l'étude de la Sageſſe, comme au ſeul moyen d'adoucir le chagrin d'un ſi long retardement, & de modérer l'impatiente ardeur que j'avois de rejoindre tout ce que mon cœur aimoit. Enfin, le Ciel exauça une partie de mes deſirs. Il amena un Vaiſſeau de St Domingo, qui portoit diverſes Marchandiſes dont il devoit faire le debit au long de la Côte même où je ſouhaitois d'aborder. Je n'eus point d'autre grace à demander au Capitaine que de me recevoir ſur ſon Bord. Je partis avec mon Eſclave, & les libéralités du Gouverneur d'Arpez, qui me fit promettre, en me conduiſant au Vaiſſeau, d'employer tout mon crédit auprès de Mylord Axminſter pour le porter quelque jour à retourner dans l'Iſle que je quittois.

Nous traverſâmes heureuſement le Canal de *Bahama*, & lorſque nous eûmes paſſé la pointe de la Preſqu'Iſle de *Tegeſte*, nous ne fîmes plus que côtoyer le rivage, en prenant terre dans tous les Ports & dans toutes les Habitations où le Capitaine pouvoit ſe défaire de ſes Marchandiſes. Nous moüillâmes d'abord dans quelques petits Ports Eſpagnols qui ſe rencon-

rérent les premiers sur la Côte ; mais ce fut envain que j'y demandai des nouvelles de ce que je cherchois. Je ne fus pas beaucoup plus heureux dans une Habitation de Presbytériens François, que nous trouvâmes plus loin. Ils ne connoissoient pas même le nom de Mylord. Cependant, ils m'aprirent que quelques mois auparavant, un Vaisseau de leur Nation qui venoit de *Cuba*, s'étoit arrêté pendant deux jours dans leur rade, & qu'ils y avoient remarqué quelques Anglois qui ne paroissoient point des personnes du commun : je suivis le penchant que tous les malheureux ont à se flâter, & j'osai croire que c'étoit Mylord même & sa suite dont on me parloit. Ces foibles raisons ne laissérent point de relever extrêmement mon espérance. Nous gagnâmes de-là quelques petits Ports de la *Caroline* : mais quoique nous eussions affaire à des Anglois, de qui je devois attendre naturellement plus de lumiéres, je n'en reçus aucune pendant l'espace de plus de cent lieuës de côtes. Mes inquiétudes commencérent à devenir plus fortes ; j'avois peine à concevoir que Mylord, qui ne cherchoit qu'à prendre terre dans un Port Anglois, en eût passé un si grand nombre sans s'arrêter. Ce qui redoubloit ma crainte, étoit la résolution du Capitaine Espagnol, qui m'avoit déclaré plusieurs fois, que son dessein n'étoit pas d'aller plus loin que la Baye de *Chesapeak*. Mylord ne s'étant point arrêté à la Caroline, il y avoit aparence qu'il avoit poussé jusqu'à la *Virginie*, ou peut-être même jusqu'à l'extrêmité de nos Colonies dans la *Nouvelle Angleterre* : & quel espoir pouvoit-il me rester de le rejoindre, si j'étois obligé de retourner sur mes pas avec le Vaisseau Espagnol, ou d'attendre dans quelque Port desert & sans nom, la

commodité d'un autre Vaisseau qui ne pouvoit s'y rencontrer que par hazard ? Il fallut avancer pendant quelque tems, avec ces allarmes. Nous avions déja gagné les côtes de la Virginie, & nous aprochions de la Baye de Chesapeak, lorsqu'à l'entrée même de cette grande Baye, dans un petit Port nommé *Riswey* où notre Capitaitaine se proposoit de finir son voyage, j'apris enfin ce que je desirois si impatiemment d'entendre ; c'est-à-dire, que Mylord Axminster, Fils de l'ancien Gouverneur de tous ces Païs, y avoit abordé peu de mois auparavant ; & que le Vaisseau qui l'y avoit aporté ayant continué sa route vers le Nord, Mylord s'étoit pourvu d'une grande barque, avec laquelle il étoit entré dans la Baye, pour se rendre à *Jamstwon*, qui est une des principales Villes de la Virginie ; qu'il y étoit arrivé heureusement avec sa suite : & que je pouvois compter absolument sur ce raport, puisque je l'entendois faire par les personnes mêmes qui avoient conduit sa barque, & qui étoient revenuës à Riswey peu de jours après lui avoir rendu ce service.

Je benis le Ciel, à la fin de ce recit ; & le transport de ma joye fut si visible, que tous ceux qui en furent témoins marquérent de l'admiration. J'observai que quelques-uns des principaux Habitans du Bourg paroissoient après cela me regarder avec plus d'affection, & qu'ils s'entretenoient en jettans les yeux sur moi, comme s'ils eussent pris quelque intérêt à ma personne. Je ne doutai point qu'ils ne fussent occupés à former leurs conjectures sur le sujet de mon voyage, & sur celui de ma joye ; je m'imaginai même, que la part qu'ils y paroissoient prendre, venoit de quelque cause secrette, que j'expliquai à l'avantage de Mylord Axminster. Je ne me

trompois point. Ce Seigneur qui avoit trouvé la mémoire de son Pere & la sienne encore vivantes dans le cœur de ce petit nombre de bons Anglois, n'avoit pas balancé à se faire connoître d'eux, & à leur annoncer sa commission. Ils s'étoient soumis jusqu'alors au nouveau Gouvernement établi en Angleterre ; mais c'étoit moins par choix & par inclination, que par un mouvement aveugle qui entraîne ordinairement le Peuple sans examen & sans liberté : de sorte que n'ayant point d'intérêt particulier qui les attachât à la personne du Protecteur, ils ne firent point difficulté de reconnoître l'autorité du Roi, & de rentrer promptement dans leur devoir, lorsqu'ils y furent rapelés par le Fils de leur ancien Gouverneur, dont ils avoient autrefois suivi si volontiers les ordres. Cette petite habitation fut donc la première conquête que Mylord Axminster fit pour son Maître, & elle ne lui coûta que la peine de se nommer, & de déclarer ses intentions. Il en obtint ensuite fort facilement tout ce qui lui étoit nécessaire pour gagner Jamestown ; les Habitans n'eussent pas même refusé de le suivre en Corps, & de former une Compagnie pour sa défense, s'il eut cru avoir besoin de ce secours. Je fus informé de ce détail par toutes les personnes du Bourg auxquelles j'eus occasion de parler ; & je n'en trouvai point une seule qui ne fût disposée favorablement pour Mylord & pour moi-même.

Ils m'offrirent de me faire conduire aussi à Jamestown. J'acceptai leurs offres, & quittant le Capitaine Espagnol qui retournoit vers S. Domingo, je me remis entiérement à la bonne foi de mes Compatriotes. Ils m'accordérent une Barque & quatre Matelots. Nous entrâmes dans la Baye, où le vent s'accorda mal pendant quelque-tems avec l'impatience de mes desirs. Ce-

pendant, comme je n'apréhendois plus d'autre obſtacle, je comptois pour rien un ſi leger retardement ; lorſqu'étant à l'embouchure de la riviére de *Powhatan*, qui ſe décharge dans la Baye, & par laquelle il falloit remonter pour Jameſtown qui eſt ſitué ſur ſes bords, j'aperçus un Vaiſſeau de guerre prêt à ſortir de cette riviére, & qui paroiſſoit faire voile vers la grande Mer. Je ne doutai point que ce ne fût un Vaiſſeau Anglois : mais la joye que cette rencontre auroit pu me cauſer, ſe changea dans une crainte & une triſteſſe mortelle, auſſi-tôt que je crus le reconnoître pour le Vaiſſeau du Capitaine *Tohn Will*.

Ma conjecture ne ſe trouva que trop certaine. C'étoit le Vaiſſeau de ce perfide. Hélas ! c'étoit lui-même ; & le frémiſſement que j'éprouvai tout-d'un-coup, m'annonça auſſi-tôt que ſa vuë, le précipice où j'allois tomber. Mais pourquoi parler de mes propres périls ? Quelque inévitable que ma perte dût paroître, le Ciel ſçait que ce ne fut point la premiére penſée qui m'occupa. J'avois à m'allarmer pour quelque choſe de plus cher & de plus précieux que ma vie & ma liberté. Le Capitaine Will venoit de Jameſtown ; il y avoit ſans doute rencontré Mylord, un perfide ne l'eſt jamais à demi ; je ne crus pas devoir douter un moment qu'il n'eût mis le comble à l'horrible traitement qu'il m'avoit fait en achevant de me perdre dans la perſonne de ce Seigneur. Je ne voyois rien qui pût l'en avoir empêché : Son Vaiſſeau étoit ſi bien armé, qu'il n'y avoit point d'aparence que Jameſtown lui eût réſiſté ; de ſorte qu'en ſupoſant que le Vicomte eût été reçu dans cette Ville auſſi favorablement qu'à Riſwey, il n'étoit pas vraiſemblable qu'il ſe fût mis aſſez tôt en état de repouſſer notre ennemi par la force. Je concluois donc

qu'il avoit été opprimé & saisi par ce traître, qui le menoit aparemment à Londres, pour le livrer au Protecteur.

J'eus le tems de faire ces réflexions, à cause de l'éloignement du Vaisseau. Elles me causérent toute la douleur qu'on peut s'imaginer. Cependant, elles ne m'ôtérent point la force & la liberté d'esprit dont j'avois besoin dans une si dangereuse conjoncture. C'est en quoi je puis dire que j'ai toujours été différent des autres hommes, & ce que je puis nommer véritablement le fond de mon caractére. Je ne sçai si l'on trouvera qu'il y ait de l'ostentation à le publier ; mais quand j'aurois quelque gloire à espérer de ces sortes d'aveux, elle m'auroit coûté trop cher pour me faire naître un sentiment aussi frivole que celui qu'on apelle vanité. Il est donc vrai que j'ai toujours sçu prendre assez d'empire sur mes peines, pour conserver l'usage libre de ma raison : mais il ne l'est pas moins, que cette fermeté d'esprit qui a pu contribuer à la sagesse de ma conduite, n'a jamais servi de rien à la tranquilité de son ame. Les malheureux peuvent être distingués communément en deux classes. L'une, de ceux qui succombent en quelque sorte sous le poids de leurs miséres, & qui y deviennent quelquefois moins sensibles, par cette raison même qu'ils n'y résistent point ; à peu près comme un arbre est moins blessé par le vent, lorsqu'il céde à l'impétuosité de son souffle. L'autre classe est de ceux qui se roidissent contre le malheur, & qui parviennent aussi de cette maniére à en diminuer le sentiment ; ne fût-ce que par cette raison, que l'effort qu'ils font pour résister, occupant une partie de l'attention & de la force de leur ame, il lui en reste moins pour sentir ce qui doit l'affliger. Pour moi, je puis me placer dans une troi-

même classe, & je suis peut-être le seul Individu de ma malheureuse espéce. J'ai combattu toute ma vie contre la douleur, sans que mes combats ayent jamais pû servir à la diminuer; mon âme ayant toujours eu assez d'étenduë pour être capable tout à la fois, & de l'effort qu'il faut pour résister à l'infortune, & de l'attention qui la fait sentir. Je souffris donc mortellement de toutes les pensées qui m'agitoient: mais je n'en fus point abattu jusqu'à ne pouvoir prendre une résolution. La premiére à laquelle je m'arrêtai sans balancer, fut de me livrer volontairement au Capitaine Will, si je pouvois découvrir que Mylord & sa Fille fussent sur son Vaisseau. Il n'y avoit point de prison, ni de sort cruel, qui ne me parussent doux, si je les partageois avec eux. Mais comme je n'étois point absolument certain de leur malheur; je crus qu'il falloit employer l'adresse pour m'en éclaircir. J'avois heureusement changé d'habits dans l'Isle de Cuba. Il me parut facile d'achever de me déguiser, en défigurant mon visage. Je fis l'ouverture de mon dessein aux Matelots qui me servoient de guides. Ils consentirent volontiers à me rendre service. Je pris de l'un d'eux une mauvaise perruque, dont je me couvris la tête; & m'étant sali le visage & les mains avec la vase qui étoit au fond de la Barque, je me mis dans un état qui n'auroit pas permis à mes meilleurs amis de me reconnoître. Ensuite, n'appréhendant plus de paroître aux yeux du Capitaine Will, je priai mes Matelots de me conduire droit au Vaisseau. Nous nous en aprochâmes à la portée de la voix. J'aperçus le Capitaine qui étoit sur le Pont. Il nous fit signe de la main, de nous aprocher davantage; & le tems étant devenu fort doux, nous n'eûmes pas de peine à gagner le pied des échel-

les. Mon dessein étoit de monter sur le Vaisseau moi-même. Cependant je fis réfléxion que ce seroit une imprudence, supposé que Mylord n'y fût point ; & j'aimai mieux m'en éclaircir d'abord par le raport de mes Compagnons, étant toujours libre à leur retour, de suivre la résolution que j'avois prise, si ce cher Seigneur étoit dans les prisons du Capitaine. J'instruisis en peu de paroles le plus sensé de mes Matelots, & j'attendis l'éclaircissement de mon sort dans la Barque, pendant qu'il alloit subir les interrogations du Capitaine. Il revint en moins de quatre minutes. Consolez-vous, me dit-il, Mylord est sans doute en sûreté, car le Capitaine ignore ce qu'il est devenu. Je suis trompé, s'il ne le cherche, ajouta le Matelot. Il m'a demandé d'un air chagrin, si je n'avois pas entendu parler de lui. Il a voulu sçavoir où nous allons, & d'où nous sommes partis. Je l'ai satisfait, & il m'a ordonné de me retirer.

Ce recit fit naître l'espérance & la joye dans mon cœur. Nous ne perdîmes point un moment pour nous éloigner. Le seul chagrin qui me resta jusqu'à Jamestown, me vint du souvenir de Madame Lallin, que je croyois toujours entre les mains de son ravisseur. Je la recommandai de nouveau à la protection du Ciel, & quoique je destinasse ma vie au service de Mylord & de sa fille, je sentis que la reconnoissance me l'auroit fait exposer volontiers pour secourir cette Dame. Nous arrivâmes enfin à Jamestown. En arrivant, il nous parut qu'il y avoit quelque confusion sur le Port, & que les habitans y étoient dans l'attente de quelque événement extraordinaire. Une grande partie d'entr'eux vint avec empressement jusqu'au bord du rivage, pour y recevoir notre Barque ; & je remarquai qu'ils témoignérent de la

surprise de n'y apercevoir qu'un inconnu, avec un Négre & quatre Matelots de Rifwey. Ils nous demandérent si nous n'avions point rencontré le Vaisseau du Capitaine Will, & ils n'ajoutérent rien à cette question. J'entrai dans la Ville sans pouvoir m'assurer encore si je pouvois les regarder comme mes amis, & sans avoir osé les interroger sur ce qu'il m'importoit le plus de sçavoir. La crainte de nuire aux intérêts de Mylord par quelque indiscrétion, me fit prendre un ton différent du mien : Je feignis d'être amené à Jamestown par des raisons de commerce, & je me logeai dans une maison fort simple, en prenant la précaution de me faire accompagner par mes quatre Matelots, que je ne voulois pas perdre de vuë jusqu'à ce que je visse plus clair parmi tant d'obscurités.

L'Anglois chez lequel je me trouvai logé étoit heureusement un zèlé Royaliste, qui gémissoit de ce qui s'étoit passé tout récemment à Jamestown. A peine fus-je entré chez lui, que m'épargnant l'embarras de l'interroger, il me demanda lui-même si j'étois informé de ce qui venoit d'arriver; & ce que je pensois du nouveau Gouvernement d'Angleterre. Il me fit cette question d'un air à me faire pénétrer dans ses desirs. Je lui fis une réponse dont il fut satisfait; de sorte que ne gardant plus de mesure dans le reste de notre entretien, il s'emporta avec violence contre le Protecteur & le Parlement, & sur-tout contre le Capitaine Will. Je pris occasion de ses invectives contre le dernier, pour me faire instruire de ce qu'il avoir fait à Jamestown. Voici ce que je pus recueillir de son recit.

Mylord Axminster étoit arrivé heureusement dans cette Ville deux mois auparavant. Il n'y avoit pas trouvé moins de penchant à la soumis-

sion, qu'à Riſwey. Le Gouverneur, & le plus grand nombre des Habitans, l'avoient reçu avec le même zèle qu'ils euſſent pu marquer pour la perſonne du Roi. Il avoit paſſé quinze jours dans cette Ville, occupé à prendre des meſures pour ramener le reſte du Païs à l'obéiſſance; & ſe croyant ſûr en particulier de la fidélité de ceux de Jameſtown, il en étoit ſorti pour ſe rendre à *Powbatan*, qui eſt une Ville conſidérable, ſituée comme Jameſtown ſur la riviére qui porte ſon nom, mais beaucoup plus enfoncée dans les terres. Il ne trouva nulle part plus de peine à ſe faire reconnoître en qualité de Gouverneur pour le Roi Charles; de ſorte que ſon entrepriſe eût réuſſi par-tout paiſiblement, s'il n'eût point eu d'autre obſtacle que de la part des habitans du Païs. Les choſes étoient en cet état, lorſque le Vaiſſeau du Capitaine Will étoit arrivé à l'impourvû au Port de Jameſtown. J'ai déja dit qu'il étoit trop bien armé pour trouver beaucoup de réſiſtance dans une Ville qui ne s'attendoit point d'être attaquée, quoiqu'elle ſoit d'ailleurs une des plus fortes Places du Païs. Le Gouverneur avoit été contraint d'ouvrir ſes Portes au Capitaine, ce qu'il avoit fait avec d'autant moins de regret, que ne s'attendant point d'avoir long-tems un ſi mauvais hôte; il eſpéroit de ſe retrouver après ſon départ dans la liberté de retourner à ſon devoir, & de ſuivre ſes inclinations. Mais s'il étoit ſincérement attaché aux intérêts du Roi, avec le plus grand nombre de ſes habitans, il s'en trouvoit néanmoins quelques-uns qui étoient dans d'autres ſentimens. Ceux-ci ne tardérent point à découvrir à John Will l'arrivée de Mylord & le progrès des affaires du Roi. C'étoit tout ce que ce perfide deſiroit d'aprendre, & ce qui l'avoit porté à venir de la Jamaïque à la Virginie, pour ſe-

faire un mérite en Angleterre de son zèle pour le Protecteur. Il fit donc au Gouverneur & aux Habitans de Jamestown, des reproches fort vifs de leur changement, & il se hâta de prendre des mesures pour oprimer l'ennemi de la République d'Angleterre.

Pendant ce tems, Mylord étant tranquile à Powhatan; & cette Ville étant beaucoup moins capable de défense que Jamestown, rien n'étoit plus facile que de l'y surprendre. Le Capitaine Will fit prendre terre à deux cens hommes, de trois cens qu'il avoit sur son Vaisseau; il se mit à leur tête, sans perdre un moment, & il se fit conduire par terre à Prowhatan. C'étoit fait sans doute de Mylord; qui ne pouvoit échaper de ses mains, s'il eût été pris au dépourvû. Mais le Gouverneur de Jamestown eut la générosité de lui dépêcher secrettement un de ses domestiques, pour l'avertir du péril qui le menaçoit. Quelque diligence que pût faire ce Messager, il eut beaucoup de peine à prévenir John Will; de sorte que ce ne fut point sans un secours particulier du Ciel, que le Vicomte trouva le tems & le moyen de s'éloigner de la Ville avec la suite. Il n'avoit point d'autre voye de salut à choisir, étant destitué d'armes, & hors d'état de résister à deux cens hommes de troupes réglées. Will eut ainsi le regret d'avoir fait une démarche inutile. Cependant, il n'épargna rien pour découvrir les traces de Mylord, & il employa plus de quinze jours à le faire chercher, soit à Powhatan, soit aux environs. Voyant qu'il n'en pouvoit avoir de nouvelles, il revint à Jamestown, où il demeura encore plus d'un mois à continuer ses recherches, & à envoyer une partie de ses Soldats de différens côtés. Enfin, s'imaginant que My-

lord auroit peut-être regagné la Mer pour prendre la route d'une autre Colonie il prit le parti de quitter Jamestown, & de le chercher dans tous les établissemens des Anglois. J'avois rencontré son Vaisseau le jour même de son départ. Pour la confusion que j'avois remarqué sur le port en arrivant, elle venoit de deux causes ; du départ de John Will, dont il y avoit peu d'habitans qui ne ressentissent beaucoup de joye ; & de l'espérance qu'ils avoient en voyant venir ma Barque au long de la riviére, que ce pourroit être Mylord qui avoit évité heureusement son ennemi ; & qui prenoit assez de confiance en eux pour retourner dans leur Ville. Si je trouvai quelque chose de consolant dans ce recit, parce qu'il m'assuroit du moins que le Vicomte étoit hors du péril, il y avoit aussi dequoi me causer beaucoup d'inquiétude & de chagrin. Après une course si longue & tant de recherches, je n'étois guéres plus avancé qu'en quittant l'Isle de Cuba ; car je n'étois pas moins incertain de la route que je devois prendre & du succès que je pouvois espérer. Je m'informai si Mylord avoit eu quelque relation de confiance & d'amitié avec quelque habitant de Jamestown. On me nomma plusieurs personnes qu'il avoit vuës particuliérement : mais on m'en nomma un trop grand nombre, pour me pouvoir persuader qu'il les eût mis tous dans sa confidence ; & la crainte de commettre une indiscrétion en m'ouvrant trop legérement, me fit prendre la résolution de quitter cette Ville sans m'être ouvert à personne. Je pris le chemin de Powhatan avec mon Esclave, me flâtant que si j'avois quelques lumiéres à attendre sur le lieu de retraite que Mylord avoit choisi, c'étoit dans la derniere Vil-

le d'où il étoit parti avec sa famille. Je fis cette route bien tristement. Mes espérances, dont j'avois cru le terme si proche à Riswey, sembloient s'être reculées à l'infini. Ce qui m'en restoit étoit même si foible & si confus, qu'il se changeoit tous les jours en crainte, & dans certains momens en desespoir. L'amour occupoit toujours le premier rang dans mon cœur : mais ce n'étoit point ses douceurs qu'il me faisoit sentir. L'impatience de rejoindre Mylord y tenoit une place à peu près égale. Madame Riding venoit ensuite. Il s'y mêloit aussi de l'inquiétude pour la malheureuse Madame Lallin ; & tous ces sentimens étoient accompagnés de mes desirs & de mes vœux ordinaires pour le repos d'une vie tranquile & propre à l'étude de la Sagesse. De sorte que voyant s'éloigner de plus en plus les seules choses qui pouvoient me satisfaire, je sentois souvent mon courage prêt à m'abandonner, sans rien trouver hors de moi qui fût capable de le soutenir.

Iglou, c'étoit le nom de mon Esclave, avoit déja vécu assez long tems avec moi pour connoître la situation de mon ame, & il m'étoit assez affectionné pour entrer dans mes peines. La grande connoissance qu'il avoit de toute cette partie de l'Amérique, & son adresse que j'avois mise plus d'une fois à l'épreuve, étoient mes seules ressources. Je l'en avertissois souvent, pour l'exciter à me servir avec zèle, & je lui faisois espérer des récompenses proportionnées à ses services. Nous arrivâmes à Powhatan. La retraite de Mylord & les recherches du Capitaine y faisoient encore l'entretien de tout le monde. Je gardai en arrivant les mêmes mesures qu'à Jamestown, m'informant sans éclat de la maniére dont les choses s'étoient passées, & cherchant

à recueillir des discours publics quelque motif d'espérance, & quelque régle de conduite. Chacun plaignoit Mylord ; & parloit diversement du chemin qu'il avoit pris ; mais il n'y avoit rien de favorable à conclure de cette diversité. Il me vint à l'esprit, que si Mylord avoit fait confidence de sa route à quelqu'un, ce devoit être à un Gentilhomme Anglois chez lequel il s'étoit logé avec sa famille à Powhatan. Je ne perdis pas un moment pour former une liaison étroite avec ce Gentilhomme, & voyant qu'il faisoit quelque difficulté de s'ouvrir à moi par un excès de discrétion, je l'excitai à la confiance en lui aprenant ce que j'étois à Mylord, & les raisons qui me faisoient prendre tant d'intérêt à son sort. Enfin cette voye me réussit, & c'étoit la seule de laquelle je pusse attendre un heureux éclaircissement.

J'apris de cet honnête homme ce qui n'étoit connu que de lui, & ce qu'il eût continué de cacher à tout autre qu'à moi. Non seulement il avoit rendu à Mylord tous les services du zèle & de l'amitié pendant son séjour à Powhatan ; mais à la premiére nouvelle de l'arrivée du Capitaine Will, il s'étoit chargé du soin de son évasion & de celui de sa sûreté. Il lui avoit conseillé de prendre par terre le chemin de la Caroline, & l'ayant d'abord conduit lui-même à un bien de campagne qu'il avoit à quelque distance de Powhatan, il lui avoit fait trouver sur le champ des voitures & des provisions pour cette route, avec deux Guides fidéles qui connoissoient parfaitement le Païs. Il avoit eu deux raisons de donner ce conseil à Mylord : l'une étoit pour l'aprocher des Espagnols, chez lesquels il seroit plus à portée de chercher un asile, s'il y étoit contraint par la fureur de ses

ennemis ; l'autre avoit été l'espérance de faire prendre le change au Capitaine Will, qui ne s'imagineroit point que le Vicomte fût retourné sur ses pas, & qui continueroit sans doute à le chercher vers le Nord, lorsqu'il auroit perdu l'espoir de le trouver dans la Virginie. Mylord étoit parti avec sa Fille & Madame Riding, accompagnée de six Gentilshommes Anglois, de huit domestiques, & de ses deux Guides, ce qui lui composoit une suite de seize personnes. Vous le trouverez infailliblement, me dit son Libérateur, ou à *Warwik* qui est de ce côté-ci la première Habitation de la Caroline ; ou du moins à ..... s'il a jugé à propos de pénétrer davantage dans le Païs.

Après ces heureuses nouvelles, je ne demeurai à Powhatan, qu'autsi long-tems qu'il falloit pour acheter deux chevaux ; & comptant sur les promesses d'Iglou qui s'engagea à me conduire sûrement à Warwick, je refusai d'accepter un autre Guide qui me fut offert par le Gentilhomme Anglois. Je lui demandai en partant ce qu'il pensoit de la disposition des Habitans du Païs, & s'il croyoit que Mylord pût y retourner avec sûreté. Il me répondit, qu'il ne connoissoit personne dans la Ville, qui ne fût disposé à rentrer dans l'obéissance du Roy, & qu'il portoit le même jugement du reste de la Providence, mais qu'il craignoit qu'on n'osât se livrer à ses véritables sentimens, tant que le Vaisseau du Capitaine Will tiendroit tout le Païs dans le respect & dans la crainte : que le dessein de Mylord étoit de former, s'il pouvoit, un Corps de Troupes dans la Caroline, & de chercher ensuite l'occasion de rejoindre le Capitaine, & de lui faire payer la frayeur qu'il lui avoit causée à Powhatan. Je partis suivi du seul

Iglou. Nos chevaux étoient vigoureux. Ayans à traverſer un Païs deſert, & d'une aſſez longue étenduë, nous prîmes des proviſions pour la plus grande partie du chemin.

Je jugeai, par les incommodités qu'il me fallut eſſuyer ſur la route, de celles que Mylord & ſa chére famille avoient dû ſouffrir avant moi. Il eſt vrai qu'ayans deux chariots couverts, ils avoient pû paſſer moins durement les nuits, & ſe mettre du moins à l'abri des injures de l'air. Pour moi, qui étois privé de cette douceur, je me trouvois obligé de m'arrêter auſſitôt que l'obſcurité commençoit, & de choiſir pour lit le gazon le plus commode que je pouvois apercevoir. Je me croyois trop heureux, lorſque je découvrois quelque arbre, dont le feüillage étoit propre à me ſervir de couverture. Iglou m'offroit tous ſes habits pour me garantir du moins de l'exceſſive fraîcheur de la nuit; mais je m'obſtinai à les refuſer, par un ſentiment d'humanité. Je ne voyois point que ma qualité de Maître lui fit perdre celle de l'homme, ni qu'elle pût lui ôter par conſéquent le droit naturel qu'il avoit à des ſecours qui lui étoient auſſi néceſſaires qu'à moi. Nous avançâmes auſſi pendant quelque-tems au travers de mille difficultés, & nous gagnâmes les montagnes *Apalaches*. Quoique j'ignoraſſe abſolument la diſpoſition des lieux, je ne laiſſai point de m'apercevoir qu'Iglou me faiſoit tourner beaucoup vers le Couchant, & que nous laiſſions la Caroline un peu trop ſur la gauche. Je lui en demandai la raiſon. Il m'expliqua la néceſſité qu'il y avoit de prendre la route au long des Montagnes pour éviter des marais impraticables que nous aurions trouvés devant nous. Cette chaîne de Monts & de Rochers, qu'on apelle Apalaches régne au long

des Colonies Angloises pendant une espace immense, & les sépare d'une quantité prodigieuse de peuples barbares qui habitent le milieu du Continent. Mais quoiqu'elle soit assez haute pour fermer presque continuellement le passage, elle s'abaisse en quelques endroits jusqu'à se diviser par des vallées profondes & étroites, dont les divers détours forment des gorges & des voyes de communication. Nous en traversâmes un grand nombre. Je remarquai qu'Iglou n'aprochoit jamais de ces ouvertures sans jetter les yeux de côté & d'autre avec une attention inquiéte. Il évita plus d'une fois de répondre aux questions que je lui fis sur son inquiétude, & son silence fit naître enfin la mienne. J'exigeai absolument qu'il s'expliquât. Vous le voulez, me dit-il d'un air sérieux; vous en serez peut-être moins tranquile. Ces embouchures nous exposent toujours à quelques périls. Quoique les Sauvages qui habitent de l'autre côté des Montagnes ne soient point cruels & sanguinaires, ils sont adonnés presque tous au vol & à la rapine. Vous ne seriez point en sûreté, s'ils nous apercevoient. Cet avis fit un effet terrible sur moi. Je sentis frémir tous mes membres. Croyez vous, répondis je aussi-tôt, que Mylord soit venu par cette route? Il me dit qu'il n'en doutoit point, si les Guides lui avoient fait prendre la plus courte & la plus commode. O Ciel! m'écriai-je, vous sçavez pour qui j'implore votre secours. En effet, j'étois bien éloigné de faire tomber mes craintes & mes vœux sur moi-même. Je ne fus plus occupé que du danger de ce que j'aimois, je n'avançai qu'en tremblant, & en faisant mille questions à Iglou sur le naturel des Sauvages, & sur la maniére dont ils en usoient avec leurs prisonniers.

Il connoissoit parfaitement leurs usages, étant né lui-même parmi ces peuples, mais dans un quartier plus éloigné. Il s'efforça de me rassurer. Cependant, après quelques jours de marche, nous découvrîmes tout-d'un-coup un Corps d'environ cent Sauvages, qui venoient du fond d'une Vallée, & qui ne pouvoient continuer leur chemin sans croiser le nôtre. Iglou, tout émû, me conjura d'arrêter. Je me charge de votre sûreté, me dit-il; mais il faut que vous tâchiez d'y contribuer en vous cachant soigneusement. Il me fit mettre pied à terre, & m'ayant fait avancer vers quelques buissons qui étoient à notre droite, il me recommanda de m'y tenir avec nos chevaux jusqu'à son retour. Ne quittez point ce poste, reprit-il, parce que tant que je serai assûré que vous y êtes, j'aurai l'adresse d'en éloigner les Sauvages. Ne vous allarmez pas non plus de mon retardement, quand vous devriez passer ici deux ou trois jours à m'attendre. En parlant, il se dépoüilloit de ses habits; & je fus surpris en un moment, de le voir nud, avec l'air & la forme d'un Sauvage. Il me pria encore d'être sans inquiétude, & de compter sur sa fidélité. Je le laissai faire, sans lui demander même quel étoit son dessein. Il me quitta, en baisant mes mains pour me donner un témoignage d'affection. Je demeurai seul assis derriére les buissons qui me couvroient entiérement, & tenant moi-même les rênes de nos deux chevaux. Je ne veux point déguiser mes craintes; elles étoient extrêmes: mais je prens le Ciel à témoin, que ce n'étoit point mon propre danger qui m'occupoit. Je n'avois devant les yeux que Mylord & Fanny. Quel devoit être leur sort, s'ils avoient eu le malheur de tomber sans précaution dans le précipice qu'on m'alloit faire éviter! Tout mon sang se glaçoit à cette

penſée. Loin de vouloir fuir des mains des Sauvages, je me ſerois livré mille fois à eux, ſi j'euſſe pû m'aſſurer que Mylord ne ſe fût point échapé du même danger.

Je perdis Iglou de vûë, & je paſſai le reſte du jour dans la ſituation où il m'avoit laiſſé. J'étois accablé d'un mortel ennui, lorſque je l'entendis revenir dans l'obſcurité. Il eut ſoin de me faire entendre ſa voix, pour prévenir la frayeur que ſon aproche m'auroit pû cauſer. Eh bien, Iglou, lui dis-je, que vas-tu m'annoncer? Mylord & Fanny ſont ils la proye de quelque Sauvage, & faut-il avoir le même ſort? Il voulut envain me diſſimuler ſes propres ſoupçons; j'entrevis ſon embarras, & je lui ordonnai d'être ſincére. Il me répondit, que le péril étoit paſſé pour moi; que les Sauvages avoient pris une autre route, ſur des faux avis qu'il leur avoit donnés; & que ſi nous en avions encore quelques-uns à craindre, ce ne ſeroit plus aſſurément les mêmes: mais que puiſque je voulois être informé de la vérité, il y avoit lieu de croire que Mylord avoit été moins heureux que moi. Je me ſuis mêlé, continua-t'il, avec les Sauvages, & n'ayant point eu de peine à reconnoître leur Nation, je ne leur ai pas non plus caché la mienne. J'ai fait ſemblant de m'être égaré depuis quelque-tems dans ces lieux, & d'avoir beſoin qu'ils m'apriſſent par où je devois retourner à mon Habitation. Ils m'ont rendu le ſervice que je leur demandois; mais ils ont voulu ſçavoir avant que de me quitter, ſi je n'ai pas rencontré quelques priſonniers qui ſe ſont échapés de leurs mains depuis pluſieurs jours. Ils ne m'ont point dit ce que c'eſt que ces priſonniers, & je n'ai oſé les preſſer de me l'aprendre, de peur de me rendre ſuſpect: j'ai profité ſeulement de cette

ouverture, pour éloigner de vous le péril, en leur faisant entendre que j'ai rencontré effectivement ce qu'ils cherchent, du côté opposé à celui où nous allons. Ils ont pris aussi-tôt le chemin que je leur ai montré. Mais pour m'exprimer sincérement, ajouta Iglou, je tremble que les prisonniers dont ils ont parlé, ne soient Mylord & sa suite; car je juge par quelques-unes de leurs réponses, qu'ils n'ont point de guerre avec leurs voisins. Ce bon Esclave m'exhorta là-dessus à ne pas perdre de tems pour nous éloigner, & à profiter même de la nuit, qui n'étoit point si obscure qu'elle pût nous empêcher d'avancer.

Ce recit me jetta dans une consternation inexprimable. Ah! Iglou, lui dis-je, il n'est pas question d'aller plus loin, ni de quitter ce lieu, sans être assuré de ce que je dois craindre ou espérer pour Mylord. Il faut le chercher, dussai-je y perdre la vie & la liberté. Aide-moi, comme tu as déja fait, & dis-moi quel conseil tu peux me donner. Il me confessa que son embarras égaloit le mien, & qu'il lui étoit impossible de deviner de quel côté nous devions commencer nos recherches. Si Mylord est encore accompagné de ses Guides, me dit-il, il y a de l'aparence qu'il aura repris son chemin vers la Caroline; mais s'il n'a personne avec lui pour le conduire, je ne vois rien qui puisse régler nos conjectures sur sa route. Tout étoit en effet si obscur & si désespérant dans la conduite que je devois tenir, que je n'y voyois pas le moindre jour. La situation où je devois m'imaginer qu'étoit Mylord, étoit un autre abîme qui mettoit toutes mes idées en confusion: car s'il étoit vrai qu'il se fût échapé des mains des Sauvages après avoir eu le malheur d'y tomber, dans quel état avoit-il pû se trouver en fuyant? Devois-je penser qu'il eût conservé ses voitures, sa

suite,

suite, ses provisions ? Etoit-il même vraisemblable qu'il eût pû sauver Fanny & Madame Riding ! Cette dernière réfléxion me pénétroit jusqu'au fond de l'ame. O Dieu ! répétois-je à tout instant, votre protection auroit-elle manqué à Fanny ? L'auriez-vous abandonnée dans le plus horrible de tous les dangers ?

Je me persuadai, après y avoir pensé longtems, que si Mylord s'étoit sauvé avec sa suite, il ne devoit par être fort éloigné du lieu où je me trouvois. Les Sauvages ne l'eussent pas cherché de ce côté, s'ils n'eussent eu quelque raison de croire que c'étoit par-là qu'il avoit choisi sa route. Et en raisonnant sur les mesures qu'il pouvoit avoir prises pour se dérober à leurs poursuites, il me paroissoit qu'il avoit dû penser d'abord à se cacher, plutôt qu'à s'écarter, parce que l'un lui auroit été plus difficile que l'autre dans un Païs qu'il ne connoissoit point. Ce fut le Ciel sans doute, qui m'inspira ce raisonnement. Ah ! ce fut le Ciel, & je lui en rends graces encore aujourd'hui : car c'étoit fait sans cela, de tout ce qu'il y avoit d'aimable & de vertueux sur la terre. Dieux ! dans quelle description suis-je obligé d'entrer ici ! & comment mes Lecteurs croiront-ils, après l'avoir lûë, qu'il puisse me rester quelque chose de plus triste & de plus attendrissant à leur raconter dans ces Mémoires ?

Je fis entrer Iglou dans ma pensée, & nous étans déterminés à ne pas quitter le lieu où nous étions sans en avoir parcouru toutes les parties, nous attendîmes impatiemment la fin de la nuit pour commencer notre recherche. Nous montâmes à cheval à la pointe du jour, & nous visitâmes exactement tout ce qui avoit la moindre aparence d'être propre à servir de retraite. Val-

lées, bois, hayes épaisses, nous ne laissâmes rien à parcourir & à examiner dans un circuit de plus de quatre ou cinq lieuës. Nous ménageâmes si peu nos chevaux, que malgré l'ardeur du Soleil qui se faisoit vivement sentir, nous les tînmes en action pendant la plus grande partie du jour; & ce ne fut qu'à la fin de l'après-midi, que les croyans épuisés de fatigue, & ne pouvans plus résister nous-mêmes à la nôtre, nous prîmes le parti de nous arrêter dans des bruyéres assez hautes, pour y prendre quelque rafraîchissement. Je me couchai sur l'herbe qui étoit fort épaisse, moins abattu par l'exercice violent que je venois de faire, que par la méditation continuelle de mon infortune. Iglou s'occupoit à quelques pas de moi du soin de nos chevaux, ou à me préparer quelque nourriture. Je fus étonné de le voir se courber tout-d'un-coup, & venir vers moi en rampant sur ses mains. Bon Dieu! lui dis-je avec un battement de cœur, qu'y a-t'il de nouveau, Iglou; qu'as-tu découvert? Il me répondit, qu'il venoit d'apercevoir quelques Sauvages dans l'endroit le plus épais de la bruyére; mais qu'en tenant la même conduite que nous avions observé la veille, il espéroit que nous pourrions non-seulement éviter leur rencontre, mais tirer peut-être d'eux quelque utile éclaircissement. Il me recommanda de demeurer dans la situation où j'étois. Nos chevaux étoient derriére quelques arbres, où il les avoit placés à la fraîcheur, pour les remettre de la chaleur qu'ils avoient essuyée; de sorte que ne voyant point de changement à faire pour eux ni pour moi, il se hâta de se dépoüiller de ses habits, pour joindre promptement les Sauvages. Il ne fut point absent plus d'un quart-d'heure; au bout duquel

je le vis revenir, accompagné d'un homme nud comme la main, mais qui avoit la peau beaucoup plus blanche. Je n'osai me flâter pendant un moment, qu'il m'aportoit d'heureuses nouvelles, & qu'un Sauvage qui le suivoit si tranquilement, ne pouvoit être notre ennemi. Hélas! dois-je donner le nom d'heureuses aux nouvelles qu'il m'aportoit? Qu'on lise, & qu'on en juge.

Cet homme nud, que je prenois pour un Sauvage, s'aprocha de moi avec lui. Il me regarda fixement, sans que ni l'un ni l'autre prononçât une parole. Enfin il se jetta à mon cou, & me serrant de toute sa force: C'est lui-même, s'écria-t'il plusieurs fois, c'est M. Cléveland! Je me dégageai de ses bras, & ne sçachant quel jugement je devois porter de son action, je lui demandai d'un ton ému, qui il étoit; & puisque je le reconnoissois pour Anglois à son langage, par quelle avanture il se trouvoit nud dans cette région deserte. Vous ne me reconnoissez pas? reprit-il en versant des larmes. Ah! suivez-moi donc, & venez reconnoître l'infortuné Vicomte d'Axminster qui nous attend à cent pas d'ici: venez reconnoître sa Fille, Madame Riding, & une partie des Officiers qui les ont suivis depuis Roüen, & parmi lesquels vous devez aussi vous souvenir de m'avoir vû. Le cher nom de Mylord Axminster, celui de sa Fille & de Madame Riding; l'assurance de n'être qu'à cent pas d'eux, & d'en être déja attendu; l'amour, l'amitié, la reconnoissance; que sçai-je? tout ce qu'il y eut jamais de tendre & de touchant, se fit sentir si vivement à mon cœur, que ne pouvant soutenir tant d'émotion, je tombai sans mouvement & sans connoissance. Ce-

pendant, mes esprits ne tardérent point à revenir. J'ouvris les yeux, & considérant un moment celui qui m'avoit parlé, je le reconnus pour M. *Youngster*, l'Ecuyer de Mylord. A peine eus-je la force d'ouvrir la bouche, & de lui tendre les bras, couché encore comme j'étois. Je vous reconnois, lui dis-je d'une voix foible, vous êtes Youngster, l'Ecuyer de mon cher Seigneur & de mon cher Pere. Ah ! que m'avez-vous dit ? Où le trouverai-je ? Hatez-vous de m'y conduire. Et Fanny ? ajoûtai-je en pouvant à peine prononcer ; ne me flâtez-vous pas ? reverrai-je Fanny ? Mon trouble étoit si grand, que joint à l'épuisement où je me trouvois de l'exercice du jour & de n'avoir point encore pris de nourriture, je fus obligé de me faire soutenir par Iglou, tandis que M. Youngster me fit sa réponse.

Il me dit, que loin de me flâter, il me déclaroit qu'il n'avoit qu'un recit horrible à me faire, & d'affreuses nouvelles à m'annoncer : Que j'en aprendrois mieux toutes les circonstances de la bouche même de Mylord ; mais qu'en attendant, il croyoit devoir me prévenir sur l'état où je l'allois trouver avec le reste de sa suite, qui se réduisoit à un fort petit nombre de personnes : Qu'ayant été trahi par ses guides, attaqué par une troupe de Sauvages, & fait prisonnier malgré la résistance de ses gens, dont la plûpart avoient péri en le défendant, il avoit passé environ quinze jours dans l'habitation de ses farouches vainqueurs : Qu'on l'avoit dépoüillé non-seulement de son équipage, mais de tous ses habits, lui, Fanny, Madame Riding, & tout le monde qui lui restoit : Qu'ils avoient été obligés de se faire eux-mêmes des ceintures d'hèrbes & de roseaux, &

de composer pour les Dames & pour les deux femmes qui étoient auprès d'elles, de misérables tuniques de la même matiére, qui suffisoient à peine pour mettre leur pudeur en sûreté : Que les Sauvages ne les ayans point traité d'ailleurs avec dureté, & ne les ayans pas même gardé avec contrainte, ils avoient jugé à propos, suivant l'avis de Mylord, de prendre le tems de la nuit pour se mettre en liberté : Qu'ils avoient pris des mesures si justes, que leur évasion n'avoit point été aperçuë : Qu'il y avoit quatre jours entiers qu'ils étoient partis de l'habitation ; mais qu'ils ne s'en croyoient point fort éloignés, parce qu'ils n'avoient osé jusqu'alors marcher que la nuit, & que dans l'état où ils étoient, leur marche n'avoit pû être que fort lente : Que Mylord affectoit de suporter son malheur avec courage, & de consoler ceux qui l'accompagnoient : mais qu'il n'étoit que trop aisé de voir qu'il étoit pénétré jusqu'au fond du cœur : Qu'il avoit pris la peine jusqu'alors de porter lui-même Fanny dans ses bras, pour lui épargner la fatigue de la marche, & qu'il avoit refusé constamment de laisser ce soin à ses domestiques, qui ne pouvoient retenir leurs larmes en le voyant marcher ainsi à leur tête : Qu'ils avoient été assez heureux pour se munir de quelques provisions en quittans les Sauvages ; mais que n'ayans pû être fort abondantes, il falloit s'attendre à les voir bien-tôt manquer : Enfin, que si j'étois assez revenu de ma foiblesse pour être en état de marcher, il alloit me conduire vers Mylord, qui me verroit sans doute avec plaisir : Que c'étoit par son ordre qu'il étoit venu, pour s'assurer si c'étoit en effet moi-même qui le cherchois, comme l'Esclave le lui avoit fait entendre : Qu'il en doutoit

encore, non-seulement parce qu'Iglou ne prononçoit point exactement mon nom; mais beaucoup plus à cause du peu d'aparence qu'il y avoit que je pusse me trouver en Amérique, moi qu'on croyoit marié à Roüen avec Madame Lallin.

J'écoutois ce discours avec une consternation qui me rendoit immobile. Aussi-tôt que M. Youngster eut cessé de parler, je lui pris la main, que je serrai sans rien répondre; & quoique je me sentisse si foible que j'avois toujours besoin d'être soutenu, je me mis en chemin vers l'endroit où étoit Mylord, en continuant de m'apuyer sur Iglou. M. Youngster marchoit devant moi. Nous arrivâmes en un moment à la bruyére. Elle étoit mêlée de quelques arbrisseaux, ce qui lui donnoit l'aparence d'un petit bois. Je n'aperçus d'abord personne, quoique mes regards se répandissent de tous côtez avec une avidité extrême. Enfin, M. Youngster m'ayant fait tourner autour d'un buisson qui faisoit le coin de l'endroit le plus touffu de la bruyére, je découvris un spectacle qui m'eût fait mourir mille fois de pitié & de douleur, si je n'eusse été prévenu. Japerçus Mylord, nud, étendu sur l'herbe, & la tête apuyée languissamment sur sa main. Il avoit trois de ses domestiques assis auprès de lui, qui se levérent en me voyans. Il voulut faire la même chose; mais le prévenant avec un mouvement tout passionné, je me jettai à genoux auprès des siens, & je les embrassai avec une ardeur que nul autre que moi n'a jamais sentie. Ciel! vous en fûtes témoin. Oh! qu'il se passa en un instant d'étranges choses dans mon ame!

Mylord ne s'opose point à cette vive effusion de ma douleur & de ma tendresse; mais

il ne me dit rien. Je levai la tête après l'avoir tenuë ainſi panchée pendant quelques momens, & je tournai mes yeux ſur les ſiens. Je remarquai quelques larmes qui couloient le long de ſes joüës. Son viſage me parut pâle & défait. Il me regardoit auſſi, ſans rompre le ſilence, comme s'il eût été incertain de la maniére dont il devoit en uſer avec moi. Cet embarras, dont il ne m'étoit que trop aiſé de connoître que la raiſon, me cauſa un mortel redoublement de triſteſſe. Je ne pus retenir mes plaintes. Ah ! Mylord, lui dis-je, m'avez-vous fermé votre cœur, & me refuſerez-vous une legére marque de bonté & de tendreſſe, lorſque je viens la chercher au bout du monde, avec le deſſein d'y mourir à vos pieds ? Hélas ! que vous ai-je fait, & comment tant de reſpect & d'attachement ne ſert-il qu'à m'attirer votre haine ? Je m'efforçai en vain d'en dire davantage : des ſentimens tels que les miens ne pouvoient s'exprimer par des paroles. Mylord connut aiſément, que ma douleur n'étoit point contrefaite. Il me tendit la main. Je ne vous haïs pas, me dit-il ; & je ſuis perſuadé que mon malheur vous cauſe une ſincére compaſſion. Aprenes-moi par quel hazard vous vous trouvez dans cette ſolitude. Je lui fis connoître, autant que je le pus dans le deſordre où j'étois, que ce qu'il apeloit un effet du hazard, en étoit un de ma tendreſſe immortelle pour lui & pour ſa fille ; que ç'en étoit un deſeſpoir où ſon départ de France m'avoit jetté, & de la réſolution inébranlable où j'étois d'employer mon ſang & ma vie à ſon ſervice. Je lui apris que je n'étois demeuré en France après lui qu'auſſi long-tems qu'on m'y avoit arrêté dans une priſon, que depuis plus de ſix mois, je parcourois les mers & les deſerts de l'Amérique,

en cherchant ſes traces, & en m'affligeant de la difficulté de les trouver, réſolu de paſſer toute ma vie dans cette recherche, & de compter pour rien tous les périls & toutes les peines. Enfin, je m'expliquai aſſez pour le perſuader de mon innocence, & de l'injuſtice qu'il m'avoit faite de la ſoupçonner.

Ce fut alors que je reconnus mieux que jamais la bonté & la généroſité de cet aimable Seigneur. Ne pouvant douter que je ne fuſſe tel qu'il ſouhaitoit, il ne ménagea plus ni ſes ſentimens ni ſes expreſſions. Il m'embraſſa d'un air qui marquoit du tranſport, & il me tint longtems entre ſes bras, ſans prononcer une parole. O Ciel, s'écria-t'il enfin, vous déployez ſur moi toute votre puiſſance. Vous me faites ſentir toutes les extrêmitez de la douleur & de la joie. Je ſuis le plus infortuné de tous les hommes; mais Cléveland ne m'a point trahi: il m'aime encore. & vous m'accordez la ſatisfaction de le revoir! Il recommença alors à me ſerrer contre ſa poitrine, en me donnant mille noms tendres, & en m'arroſant de ſes larmes. J'en verſois auſſi, & ſes careſſes paſſoient juſqu'au fond de mon cœur.

J'avois été partagé juſqu'à ce moment, entre le ſoin de ma juſtification, & la pitié de ſon malheur; mais commençant à n'être plus occupé que de ce dernier ſentiment, toute mon attention ſe réünit ſur l'état où je le voyois. Il s'en aperçut à l'air triſte & pénétré dont mes regards s'attachoient ſur lui. Je lis dans vos yeux, me dit-il, à quel point mon infortune vous touche. Il eſt vrai qu'elle eſt extrême, & je cherche en vain ce qui m'attire du Ciel un traitement ſi rigoureux. Je reprens quelque eſpérance, ajouta-t'il; vous me conſolerez, mon

cher Fils, & votre presence m'empêchera de mourir de douleur. Il me parla de Fanny & de Madame Riding. Elles vous verront sans doute avec joye, me dit-il ; mais j'apréhende extrêmement que la pauvre Fanny n'ait plus long-tems la force de résister à ses peines & aux miennes. Elle est déja d'une foiblesse qui me fait tout craindre pour sa vie. Je ne répondis à ce discours de Mylord qu'en baisant ses mains, avec une ardeur qui lui fit assez entendre mes pensées & mes sentimens. Je comprens que vous souhaitez de la voir, reprit-il, & je puis vous répondre d'avance qu'elle sera charmée de vous retrouver de l'affliction pour elle. Mais dans l'état où elle est avec Madame Riding & ses femmes, je vous conseille, pour ménager leur modestie, d'attendre que la nuit nous amène l'obscurité. Elles ne sont qu'à vingt pas d'ici, & je vois que le Soleil est prêt à se coucher. Il fallut me faire cette violence. Je jettois néanmoins les yeux de tous côtés, dans l'espérance de l'apercevoir; Je crus même avoir remarqué sa tête qui s'élevoit au-dessus de l'herbe, & mes regards demeurérent comme fixés vers cet endroit. Ses traits, son air, le son de sa voix, tout se renouvelloit déja dans mon cœur ; & transporté du plaisir que j'allois sentir à la revoir, il y avoit des momens où j'oubliois son infortune & celle de son Pere, pour ne m'occuper que de mon bonheur & de ma joye.

Je proposai néanmoins à Mylord dans cette intervalle, de prendre une partie de mes habits pour se couvrir, & d'envoyer aux deux Dames mon linge, & tout ce que nous pourrions rendre propre à leur usage. Je n'avois avec moi que le seul habit dont j'étois vêtu, avec un large manteau : ayant été obligé de laisser mes hardes

à Powhatan, pour charger nos deux chevaux de vivres & de provisions : mais j'étois pourvû suffisamment de linge. Iglou étoit d'ailleurs fort bien vétu, & il avoit un manteau comme moi ; de sorte que nous pouvions trouver dans notre superflu dequoi couvrir Mylord, & fournir du moins quelques commodités aux deux Dames. Mon juste-au-corps étant trop étroit pour lui, il ne refusa point d'accepter mon manteau, après avoir pris une chemise : il envoya à sa Fille, ma veste, le manteau d'Iglou, du linge, & tout ce qui pouvoit être propre à son usage & celui de Madame Riding. Je ne fais pas difficulté, me dit-il, d'accepter les secours que vous m'offrez. C'est à votre Pere & à votre Epouse que vous rendez service.

Quoique Fanny & Madame Riding dussent être en état de paroître modestement avec les habits que nous leur avions envoyés, Mylord souhaita encore que j'attendisse à leur parler dans l'obscurité, pour leur épargner un reste de confusion qu'elles ne manqueroient point d'avoir à la premiére vûë. Je me fis une violence extrême. Il employa le tems qui me restoit jusqu'à la nuit, à me raconter toutes les circonstances de son départ de France, & de son arrivée en Amérique. Il ne me cacha point le chagrin que l'opinion de mon infidélité avoit causé à sa Fille, à Madame Riding, & à lui-même. Il me confessa même qu'il s'étoit repenti plus d'une fois d'avoir quitté si brusquement l'Europe, & de ne s'être pas convaincu du moins de mon changement par mon propre aveu ; autant par un reste d'amitié qui avoit toujours combattu fortement pour moi dans son cœur, que par tendresse pour Fanny, qui n'avoit pas eu un moment de joye & de tranquilité depuis qu'elle étoit sortie de Roüen. Enfin il me

demanda quel fond je faisois sur mon Esclave, & si nous étions, lui ou moi, assez bien instruits de la route pour gagner sûrement quelque habitation Angloise ou Espagnole ? Je répondis aux premiéres parties de son discours, par de nouvelles marques d'attendrissement & de reconnoissance. Pour ce qui regardoit Iglou, je priai Mylord de se reposer sur sa fidélité, & sur la connoissance qu'il avoit de tous ces lieux. Il voulut l'interroger lui-même. Iglou répondit de fort bon sens à toutes ses questions : mais Mylord, qui se croyoit déja fort avancé vers la Caroline, fut étonné d'aprendre qu'il nous restoit à faire environ cent lieuës. Cette nouvelle lui causa un violent chagrin. Il demanda avec empressement à mon Esclave, si nous avions encore à craindre la rencontre de quelques Sauvages ? Iglou lui dit que cela dépendoit de notre bonne fortune, parce que ces Barbares changeoient souvent d'habitation, & qu'il s'en trouvoit toujours quelques-unes au long des Montagnes. Je remarquai que l'inquiétude de Mylord n'étoit que pour sa Fille ; & comme cet intérêt m'étoit aussi cher qu'à lui-même, je pressai Iglou de chercher tous les moyens qui pouvoient nous rassurer contre le péril. Ce bon Esclave, après avoir réfléchi quelques momens, nous fit cette proposition : Je suis Amériquain, nous dit-il, de la Nation des Abaquis. C'est une Nation douce, & beaucoup plus humaine que la plûpart des autres Sauvages. Elle habite une fort belle Valée dont elle est en possession depuis long-tems, & qui n'est guéres plus loin qu'à trente lieuës d'ici. Je m'y rendrai promptement, si vous le souhaitez, & je vous amenerai de-là une escorte suffisante pour vous conduire en sûreté. Il ajouta, pour inspirer de la confiance à Mylord ; que sa famille tenoit

un des premiers rangs dans sa Nation ; qu'il l'avoit quittée il y avoit cinq ou six ans, par le pur desir de satisfaire sa curiosité en voyageant dans les Colonies de l'Europe ; qu'ayant été pris par les Espagnols & vendu au Gouverneur de l'Isle de Cube, il avoit vécu fort doucement dans son esclavage ; qu'il se souvenoit d'avoir vû Mylord à la Havana au Palais du Gouverneur ; enfin, qu'il avoit beaucoup d'affection pour les Européens, & tant d'attachement pour moi, qu'il étoit prêt à exposer même sa vie pour notre service.

Mylord l'entendant parler avec tant de zèle & de raison, me demanda encore une fois si l'on pouvoit se fier à ses offres jusqu'à un certain point. Je crois, lui dis-je, pouvoir vous en répondre presqu'autant que de moi-même. Je l'ai reçu de Dom d'Arpez, qui m'a garanti sa fidélité, & je l'ai mise depuis à quantité d'épreuves. Mylord voulut sçavoir là-dessus si les trente lieuës qu'il y avoit jusqu'à son habitation étoient tout-à-fait hors de notre route, si son Peuple étoit aussi humain qu'il le prétendoit, s'il étoit assuré d'en obtenir du secours, & si l'on y étoit aussi nud que parmi les autres Sauvages. Les réponses d'Iglou satisfirent extrêmement le Vicomte. Il lui dit, qu'à le prendre de certains endroits par lesquels nous devions passer pour gagner la Caroline, il n'y avoit point à se détourner de plus de dix lieuës pour aller à la Vallée des Abaquis ; qu'il étoit sûr d'obtenir d'eux tout ce qu'il leur demanderoit, non-seulement par le crédit de sa famille, mais encore plus par la joye que toute la Nation auroit de le voir après une absence de six ans ; qu'il n'y avoit rien de plus doux que le naturel & les usages de ce Peuple. & pour leur façon de se vêtir, qu'ils étoient

nuds à la vérité pendant sept ou huit mois de l'année, à cause de l'excessive chaleur ; mais qu'ils se couvroient, pendant l'hyver, de la peau des bêtes qu'ils tuoient à la chasse.

Le Vicomte me prit en particulier. Après tant de malheurs, me dit il, je ne sçai si je dois prendre la moindre confiance à la fortune. Mais si je croyois votre Esclave sincére & son raport fidéle, je regarderois ce qu'il vient de m'aprendre, comme un bonheur dans la triste situation où nous sommes. Outre les périls que nous avons à courir jusqu'à la Caroline, & la longueur du chemin qui m'épouvente, je me sens une extrême répugnance à me presenter dans une habitation Angloise, avec ce misérable équipage. Si j'osois compter sur les Abaquis, nous tâcherions de gagner tous ensemble leur Vallée, & nous nous y fournirions de vêtemens & de vivres ; & nous faisans accompagner des plus résolus, nous serions à couvert des insultes, non-seulement des autres Sauvages, mais peut-être de celles mêmes du Capitaine Will. Il me demanda ce que je pensois de ce projet. Je lui renouvelai les assurances que je lui avois données du bon caractére d'Iglou, & je lui dis que je remettois tout le reste à sa prudence. Il fit aprocher encore une fois cet Esclave, & lui ayant fait répéter ce qu'il avoit déja entendu, avec de nouvelles circonstances, il conclut qu'en six jours, ou plutôt en six nuits, car c'étoit une sûreté qu'il vouloit toujours prendre, nous pourrions nous rendre à la Vallée des Abaquis. Ce qui nous restoit de vivres pouvoit nous suffire jusques-là ; de sorte que le dessein de ce voyage fut regardé comme une résolution prise.

Pendant que nous étions dans cet entretien,

& que l'ardeur impatiente que j'avois de revoir Fanny interrompoit à tous momens mon attention, la nuit prit enfin la place du jour. Je le fis remarquer à Mylord. Il entendit ce que cela signifioit. Nous prîmes notre chemin vers l'endroit où nous étions attendus par les deux Dames. L'obscurité n'étoit pas si profonde, qu'on ne pût distinguer fort bien les objets. J'aperçus Fanny. Hélas! dans quel état l'aperçus-je! Quel nom donnerai-je aux sentimens de tendresse qu'une vuë si chére & si souhaitée me fit naître? comment exprimerai-je en même-tems la douleur & la compassion dont je me sentis pénétré?

Ses femmes avoient employé assez adroitement le linge & les habits que j'avois envoyés pour la couvrir. Mais elle avoit encore la tête & les pieds nuds. Ses cheveux étoient éparts sur ses épaules. Elle étoit assise proche de Madame Riding, & elle avoit la tête apuyée sur ses genoux. Comme elle tenoit les yeux fermés, & qu'il ne paroissoit pas qu'elle nous eût aperçû: Regardez-nous, ma Fille, lui dit Mylord; c'est Cléveland que je vous améne. Elle jetta les yeux sur moi, & elle les baissa aussi-tôt avec un profond soupir. Je sçavois bien qu'elle n'étoit point encore informée de mon innocence; de sorte qu'avec les plus violens transports dont on ait jamais été agité, je ne laissois pas de demeurer froid & immobile à l'extérieur, sans avoir même la hardiesse de me jetter à ses genoux. Son pere, qui jugea aisément d'où venoit son silence & ma timidité, la fit lever en la prenant par la main. Faites donc, lui dit-il, quelques honnêtetés à Cléveland. Nous l'avons accusé injustement: il nous a toujours aimé. Elle se leva, & je me jettai alors à genoux devant elle avec une ac-

tion si passionnée, qu'elle n'eut pas besoin d'autre interprétation de mes sentimens. Je voulois baiser ses pieds; elle m'arrêta, & me priant d'une voix basse de me lever, je vis qu'elle versoit une abondance de larmes, & qu'elle se faisoit effort pour retenir ses soupirs & ses gémissemens. Mylord aussi attendri que moi de l'état où il la voyoit, me dit de l'embrasser Ah! Mylord, m'écriai-je, je ne demande que d'être souffert à ses genoux! & m'y jettant pour la seconde fois, je lui dis que je ne quitterois cette situation qu'avec la vie, si elle ne reprenoit pas les sentimens de bonté qu'elle avoit eu pour moi. Soyez sans inquiétude, me répondit le Vicomte, je vous réponds qu'elle vous aime, & que nous sommes tous fort satisfaits de vous revoir.

Madame Riding m'assura la même chose en m'embrassant tendrement. Je leur adressai à tous trois, l'un après l'autre, mille choses tendres & touchantes; & Mylord s'étant assis & nous faisant signe de l'imiter, je pris ma place aux pieds de ma Souveraine, avec plus de joye que je n'en aurois eu sur le premier Trône de l'Univers.

Je ne sçai comment le cœur peut passer si subitement d'une certaine situation, à celle qui lui est opposée: un instant produit quelquefois cette étrange vicissitude. Est-ce donc qu'il y a si peu de différence entre les mouvemens intérieurs, qui sont la douceur & la joye? Ou plûtôt n'est-ce pas en effet le même mouvement, qui prend différens noms selon qu'il change d'objet & de cause? Qu'on y fasse attention: une véritable joye a les mêmes symptômes qu'une excessive douleur. Elle excite des larmes, elle ôte l'usage de la voix, elle cause une délicieuse langueur, elle attache l'ame à consi-

dérer la cause de ses émotions ; & de deux hommes transportés, l'un de joye & l'autre de douleur, je ne sçai lequel souffriroit le plus volontiers qu'on lui arrachât le sentiment dont il joüit. Pour moi, qui n'avois pû retenir mes pleurs à la vûë du triste état où j'avois trouvé Mylord & sa fille, je m'aperçus que j'en versois encore lorsque je commençai à n'être plus occupé que du bonheur de les revoir & d'être rentré dans leur estime. J'avois les yeux attachés sur Fanny : l'obscurité ne pouvoit me faire perdre un seul de ses regards. Je lui reprochai tendrement, à elle & à son pere, les peines mortelles que leurs injustes soupçons m'avoient causées ; je demandai d'en être dédommagé par le redoublement de leur affliction : ils me le promirent de la maniére la plus tendre ; & Fanny elle-même, autorisée par son Pere, & touchée des témoignages de ma passion, ne se refusa point à mes innocentes caresses.

Nous passâmes dans cet état une partie de la nuit, & nous confirmans dans la résolution de nous remettre à la conduite d'Iglou, nous partîmes quelques heures avant le jour, pour prendre le chemin de la Vallée des Abaquis. Les deux Dames se servirent de nos chevaux. Nous étions continuellement autour d'elles, & si attentifs à leur rendre toutes sortes de services, qu'elles ne souffrirent point d'autre incommodité pendant sept nuits de marche, que celle du mouvement du cheval. Nous nous arrêtions au point du jour dans quelque lieu couvert, & nous passions le tems jusqu'au soir à nous entretenir de nos avantures, ou à prendre du repos & quelques rafraîchissemens. Il me vint à l'esprit plus d'une fois de proposer à Mylord l'accomplissement de ses promesses, c'est-à-dire, l'exécution

de mon mariage avec sa fille. J'en parlai à Fanny. Qui sçait, lui dis-je, à quoi le Ciel nous réserve ? Un mal entendu m'a exposé au malheur de vous perdre, dans un tems où nous n'apréhendions rien de la fortune. Aujourd'hui nous sommes peut-être à la veille de quelque nouvelle disgrace, qui peut nous séparer plus longtems que jamais. Ah ! s'il falloit vous quitter sans être à vous !.... Hélas ! repris-je après un moment de réflexion, soit après, soit avant le bonheur de vous être uni, il ne faut plus espérer que je puisse vivre sans vous. Mais quelle plus douce consolation pourrois-je souhaiter, même en mourant, que de vous apartenir par les liens du mariage ? Chére Fanny, n'y consentez-vous pas ? Ai-je quelque chose à combattre dans votre cœur.

Elle me répondit que j'en étois le maître absolu ; qu'elle me laissoit le soin de notre bonheur commun, & qu'elle le souhaitoit autant que moi. Nous ne tarderons donc guéres à l'obtenir, repris-je, & je m'adressai sur le champ à Madame Riding, que je priai de faire cette proposition à Mylord. Elle ne refusa point de s'en charger ; mais elle me fit craindre d'y trouver quelque difficulté, parce qu'il n'y avoit point d'aparence, me dit-elle, qu'il consentit à me donner sa fille sans les cérémonies de l'Eglise. Cependant, elle fit naître l'occasion de lui en parler, & elle fut surprise de lui entendre dire, non-seulement qu'il y avoit déja pensé, mais que son dessein étoit de prévenir ma demande si nous pouvions joüir d'un moment de tranquilité chez les Abaquis.

Notre route s'acheva fort heureusement. Lorsque nous fûmes à une certaine distance de la principale Habitation, Iglou nous fit entendre

qu'il étoit à propos qu'il y entrât seul, pour disposer son Peuple en notre faveur, & le préparer à nous voir sans crainte & sans étonnement. Je le pris à l'écart. Iglou, lui dis-je, tu vois avec quelle confiance nous t'abandonnons notre vie & notre liberté. J'ai répondu de toi à Mylord. Ne trahis point ton Maître, & souviens-toi de la bonté avec laquelle je t'ai toujours traité. Il se jetta à mes pieds avec un transport de joye, & il me protesta que loin de mériter que j'eusse la moindre défiance de sa fidélité, il alloit me faire voir non seulement qu'il nous étoit dévoüé entiérement, mais encore, que les Européens ne rendent point justice aux Amériquains, en les prenans tous pour des hommes brutaux & farouches. Il nous quitta, en nous promettant de ne pas nous causer d'impatience par sa lenteur. Quoique Mylord eût été l'auteur de ce voyage, je remarquai que se voyant si proche d'être livré à la discrétion d'un Peuple barbare & inconnu, il n'étoit pas exempt d'inquiétude. Pour moi qui connoissois parfaitement mon Esclave, je n'avois point d'autre crainte que celle qui est inséparable de l'amour, même dans l'éloignement du danger.

Iglou revint vers le milieu du jour. Mais s'il se presenta d'abord seul, ce ne fut que par une précaution semblable à celle qu'il avoit voulu garder avec ses compatriotes, c'est-à-dire, par la crainte de nous causer quelque allarme, si nous l'eussions vû trop bien accompagné. Nous entendimes son raport avec un empressement. Il nous dit d'un air satisfait, que nous connoîtrions bien-tôt s'il étoit considéré parmi les siens. Il nous prévint seulement sur quelques-unes de leurs coutumes, qui pourroient nous paroître bizarres & incommodes; & il nous pria particuliérement de ne pas

nous offenser de la curiosité avec laquelle on s'aprocheroit de nous observer nos maniéres & notre figure. Il n'avoit point fini son discours, que nous vîmes sortir de l'habitation un gros de Sauvages, qui n'étoit pas composé de moins de cinq ou six cens personnes. Iglou nous pria encore de ne pas nous allarmer. Il nous aprit que c'étoit par l'ordre des Chefs, & pour nous faire honneur, que tous les Habitans s'étoient assemblés pour venir au-devant de nous. Ils s'avancérent en effet vers le lieu où nous étions. S'étans arrêtez à cinquante pas de distance, ils parurent attendre qu'Iglou retournât à eux pour leur marquer la conduite qu'ils devoient tenir. Je lui dis qu'il nous feroit plaisir d'empêcher toute cette Troupe de s'aprocher, & qu'il suffisoit qu'il nous amenât les principaux. Pendant qu'il alloit à eux, Mylord donna ordre au petit nombre de personnes qui composoient sa suite, de garder beaucoup de mesures avec les Sauvages, & de les traiter toujours avec douceur.

Il n'y en eut que douze ou treize qui se détachérent du Corps, & qui suivirent Iglou. Nous nous tînmes debout pour les recevoir. Iglou leur ayant montré Mylord, comme celui à qui ils devoient rendre leurs premiers respects, ils le saluérent en courbant le corps & en croisant les bras de mille façons différentes. Ils me firent ensuite les mêmes civilités; & ils n'en adressérent pas moins aux deux Dames. Cette premiére cérémonie se passa en silence. Iglou prit enfin la parole pour eux, & il nous assura en leur nom, qu'ils étoient charmés de nous voir, & qu'il n'y avoit point de services qu'ils ne fussent disposés à nous rendre. Mylord lui ordonna de leur répondre, que nous étions persuadés de leur générosité & de leur bonne foi, & que c'étoit sur

ce fondement que nous n'avions point apréhendé de venir parmi eux pour leur demander leur assistance & leur amitié.

Aussi-tôt que ces complimens furent finis, & qu'ils parurent prendre confiance à l'air ouvert & sincére que nous tâchions de répandre dans nos maniéres & sur nos visages, ils nous firent des caresses beaucoup plus familiéres. Ils nous baisérent plusieurs fois au front & à la poitrine. Ils nous regardoient avec une aparence d'etonnement, & je crus apercevoir du bon sens & de la réfléxion dans la maniére dont ils se communiquoient leurs remarques. Leur figure n'avoit rien d'effrayant. Tous les Sauvages de cette partie de l'Amérique ont communément la taille haute & droite. Ils sont bazanés, mais sans être noirs ni olivâtres. La couleur de leur peau est une espéce de brun foncé, qu'ils aportent presqu'en naissans, & qui se soutient dans le même état pendant toute leur vie. Ils sont nuds, excepté au milieu du corps. On voit briller un certain feu dans leurs yeux, qui fait bien juger du fond de leur ame; & quoiqu'il y ait en général quelque chose de farouche dans leur air & dans leurs regards, on ne sçauroit dire que ce soit férocité, ni que leur air extérieur soit capable de causer de l'épouvente. La plûpart étoient armés d'arcs & de fléches, & quelques-uns avoient la tête ornée de plumes, qui traversoient bizarrement leurs cheveux.

Quelque attention qu'ils eussent tous à nous observer, j'en remarquai deux qui s'attachérent à moi plus particuliérement, & qui me renouveloient à tous momens leurs caresses. Iglou me fit connoître que l'un étoit son pere, & l'autre son frere. Il leur avoit déja dit que j'étois son Maitre, & que je l'avois toujours traité

avec une indulgence qu'on n'a point ordinairement pour un Eſclave ; de ſorte qu'ils s'efforçoient à l'envie de me marquer leur reconnoiſſance. Ils conſervérent cette diſpoſition ſi conſtamment, qu'ils ne ſe laſſérent point dans la ſuite de m'en donner ſans ceſſe de nouvelles preuves.

Iglou nous propoſa de nous rendre dans l'Habitation ; nous y conſentîmes. A peine l'eut-il dit aux autres Sauvages, que ſur un ſigne qu'ils firent à ceux qui ne s'étoient point encore aprochés, nous les vîmes accourir vers nous avec précipitation. Il falut eſſuyer pendant long-tems leurs ſalutations & leurs careſſes. Il y avoit parmi eux quelques femmes, qu'Iglou preſenta à Fanny & à Madame Riding. L'une étoit ſa ſœur. Il me pria d'engager Fanny à recevoir ſes ſervices, & à ſouffrir qu'elle fût continuellement auprès d'elle. Ces femmes étoient de la même couleur que leurs Epoux, mais elles avoient quelque choſe de plus doux dans le viſage & dans les yeux. Fanny traita avec bonté la ſœur d'Iglou, qui s'apelloit *Rem.* Nous entendions pendant ce tems-là un bruit confus de paroles dont nous ne pouvions diſtinguer l'articulation ; & comme les marques d'amitié ſe renouveloient ſi ſouvent qu'elles commençoient à nous devenir incommodes, je témoignai à Iglou que nous ſouhaitions d'être conduits dans quelque lieu où nous puſſions être plus tranquiles. Il me dit qu'on nous avoit préparé des logemens où nous ſerions les maîtres, & dont on n'accorderoit l'entrée qu'à ceux que nous y voudrions recevoir ; mais qu'il falloit donner quelque choſe à l'ardeur de ſon Peuple dont la conduite ſe régloit ordinairement par les premiéres impreſſions. Nous fûmes obligés, pour ſuivre ce conſeil, de ſouffrir qu'on nous portât à

l'habitation d'une maniére extrêmement bizarre. Chacun de nous fut pris par deux Sauvages, qui nous firent asseoir sur leurs mains, qu'ils tenoient liées l'une à l'autre par les doigts, pour composer une espéce de banc ; & nous faisans passer les bras à droit & à gauche sur leurs épaules & autour de leur cou, ils nous transportérent dans cette posture, avec une légéreté surprenante, l'espace de plus de cinq cens pas qu'il y avoit jusqu'à l'habitation. Nous trouvâmes fort peu d'ordre & de netteté dans leurs ruës & dans leurs maisons. Leurs ruës ne sont nullement pavées ; mais le fond en est de sable, ce qui les rend très-incommodes en Eté, à cause de la poussiére que le moindre vent agite continuellement. Les maisons sont composées d'un mélange de bois, de terre & de cailloux. Elles n'ont point de double étage, mais en récompense elles sont si larges, qu'une seule suffit communément pour loger deux ou trois familles. Il n'y a que les principaux Chefs qui en ayent des particuliéres. On en tenoit prête pour nous une des plus commodes. Nous y entrâmes avec joye, pour nous délivrer de la foule du Peuple ; & quoique les Chefs y fussent entrez avec nous, ils eurent la complaisance de se retirer lorsqu'Iglou les eut averti de notre part que nous avions besoin de repos.

En effet, la fatigue & les inquiétudes d'un si dangereux voyage nous avoient rendu le repos absolument nécessaire. Iglou nous fit aporter par quelques Sauvages, qui avoient reçu ordre de nous servir, un grand nombre de peaux dont il nous fit composer des lits, aussi conformes qu'il lui fut possible aux usages de l'Europe. Il triomphoit de joye en nous faisant rendre ces services, qui nous marquoient non-seulement son affection, mais encore l'autorité de sa famille, & la consi-

dération où il étoit parmi les Abaquis. Il ne nous avertissoit pas même d'une autre galanterie qu'il nous avoit fait préparer, & par laquelle il vouloit agréablement nous surprendre. Tandis qu'il étoit à nous entretenir de quelques coutumes de sa Nation, nous vîmes notre porte s'ouvrir, & une douzaine de jeunes filles entrer avec des corbeilles chargées de viandes roties, & des meilleurs fruits du païs. Elles nous les servirent, sinon avec magnificence, du moins avec assez de propreté pour ne nous laisser rien apercevoir de dégoûtant. Nous ne pûmes refuser d'en manger quelque chose, quoique la faim ne fut pas notre besoin le plus pressant. Les filles Sauvages danserent pendant notre repas. Iglou les animoit, croyant ce spectacle fort propre à nous divertir. Enfin je lui fis connoître que nous souhaitions de demeurer libres.

Avant que de nous livrer au sommeil, nous nous entretînmes long-tems de l'état de notre fortune. Mylord nous témoigna qu'il étoit fort satisfait d'avoir pris le parti de venir chez les Abaquis. Tout ce que nous avions vû jusqu'alors de cette Nation, répondoit parfaitement aux promesses d'Iglou. Nous étions du moins assurés de pouvoir nous y délasser tranquilement pendant quelques jours. Pour l'escorte que nous eussions souhaité d'obtenir jusqu'à la Caroline, nous ne crûmes point que ce fût une proposition à faire dès les premiers momens de notre arrivée. C'étoit Iglou qui devoit nous ménager cette faveur, & nous commencions à voir fort bien qu'il ne lui seroit pas difficile de nous la faire accorder. Tout s'achemine heureusement, reprit Mylord après ces réfléxions ; & je ne sçai comment nous pourrons assez reconnoître les obligations que nous avons à Cléveland. Un discours si obligeant fut

une ouverture extrêmement favorable pour mes desirs. J'y répondis aussi-bien de la maniére la plus propre à faire connoître leur ardeur ; & Mylord, qui comprit le sens de ma réponse, me dit ouvertement, que Fanny seroit mon Epouse quand je voudrois la recevoir. Quand je le voudrai ! O Dieu ! m'écriai-je, peut-il y avoir à present le moindre délai, & remettrons-nous à un autre jour ce qui peut être exécuté dès ce moment ? Vous allez trop vîte, reprit Mylord ; attendons du moins que le jour vienne nous éclairer. J'ai fait réfléxion, ajouta-t'il, que nous sommes sans Ministre : mais cette difficulté n'empêchera point que je ne vous donne ici ma Fille. L'autorité Sacerdotale n'ajoûte rien d'essentiel à celle d'un Pere. Mon consentement & ma bénédiction supléeront au défaut des cérémonies de l'Eglise, & nous le réparerons dans la suite par une célébration plus canonique.

Cette assurance formelle me mit dans la plus douce situation où je me sois trouvé de ma vie. J'oubliai tous mes malheurs. Je me flâtai même qu'il ne pouvoit plus m'en arriver, & que j'allois être élevé pour toujours au-dessus de la fortune & de tous les revers. Il est vrai que ma joye étoit mêlée de quelque tristesse, lorsque je pensois à l'état auquel Fanny étoit réduite, & aux misérables circonstances qui alloient accompagner le plus heureux de tous les événemens. Quelle fête ! Quelle pompe nuptiale ! Dans le fond de l'Amérique, au milieu d'un Peuple barbare, dépourvû des commodités les plus nécessaires à la vie ? Je craignois même que Fanny, touchée comme elle étoit de l'excès de notre misére, n'en fût moins sensible à notre bonheur commun, & que cela ne me dérobât quelque chose de sa tendresse & des marques

ques que j'osois en attendre. Je lui communiquai mes craintes. Sa réponse les confirma Hélas ! me dit-elle, quelle bizarre destinée ! Quels auspices pour les suites de notre amour & de notre mariage ! Elle prononça ces quatre mots en me serrant la main, & en laissant tomber quelques larmes. Je frémis moi-même d'un si triste présage : mais rejettant ce mouvement comme une foiblesse, je ne pensai qu'à rassurer Fanny. Notre tendresse, lui dis-je, & notre constance l'emporteront sur la malignité de notre sort. Je ne m'allarme de rien, si vous m'aimez. Ah ! si je vous aime, reprit-elle tendrement ! N'est-ce pas encore un présage terrible pour moi que vous en puissiez douter ? Non, ajoûta-t'elle en redoublant ses larmes, je ne serai pas plus heureuse que ma Mere. J'eus beaucoup de peine à dissiper ses frayeurs & son agitation, & j'y employai une partie de la nuit, pendant que Mylord & Madame Riding la passoient à dormir.

J'étois d'autant plus pénétré de l'inquiétude & des pressentimens de Fanny, que je la connoissois d'un caractére d'esprit solide, & fort supérieur aux petites craintes du vulgaire. Cependant, comme je ne prévoyois rien, du moins par raport à elle & à moi, qui dût me causer de véritables allarmes, je ne laissai pas de passer tranquillement une nuit qui devoit être suivie du plus heureux jour de ma vie. Tous les desirs de mon cœur seront demain satisfaits, disois-je en dormant ; j'obtiendrai ce que j'aime ; j'en serai plus fort contre les coups de la fortune. L'étude de la sagesse sera desormais ma seule occupation ; j'y trouverai toujours assez de ressource pour me défendre contre les maux d'une certaine nature. L'indigence, par exem-

ple, n'aura jamais le pouvoir de me causer un moment de chagrin. Si je suis foible par quelque endroit, c'est par le cœur; & c'est heureusement de ce côté-là que je serai le moins exposé, puisque j'épouserai demain Fanny, & rien dorénavant ne sera capable de me séparer d'elle, non plus que de Mylord & de Madame Riding. Le sommeil me prit dans ces pensées, & je ne me réveillai le lendemain que pour le reprendre avec un renouvellement de joye & de contentement.

Iglou, qui fut informé de la conclusion si prochaine de mon mariage, se donna beaucoup de mouvement sans m'en avertir, pour engager ses compatriottes à la célébrer d'une maniére éclatante. Je passe sur cette Fête ridicule que nous fûmes obligés de souffrir par des vuës d'intérêt. Nous n'y considerâmes que l'utilité dont notre complaisance nous pouvoit être, pour nous concilier de plus en plus les Sauvages. Il fallut accepter un festin qui nous fut offert par les principaux, & consentir à prendre place à table avec eux. Mylord se fit même un plaisir de nous faire observer leurs cérémonies. Il en laissa la direction au pere d'Iglou, qui tenoit un des premiers rangs dans l'Assemblée. Aussi-tôt que ce souper fut fini, ce Sauvage vint me prendre à la place où j'étois assis, pendant que sa fille prenoit aussi Fanny par la main. Ils nous firent avancer tous deux au milieu de la maison, & tous les assistans formérent un cercle autour de nous. Rem, sœur d'Iglou, me presenta une espéce de corde, composée d'écorce d'arbre, elle me fit entendre qu'il falloit que je la reçusse pour lier Fanny à la ceinture. Elle me fit serrer fortement les nœuds. Ensuite offrant à Fanny le bout de la

même corde qui étoit fort longue, elle l'aida à me la passer aussi autour du corps, & à me lier comme elle l'étoit elle-même. Nous tenions ainsi l'un à l'autre à la distance de deux ou trois pas. Tous les Sauvages s'aprochérent alors successivement, & feignirent l'un après l'autre d'employer toute leur adresse pour desserrer nos nœuds. A mesure que chacun d'eux se retiroit, il témoignoit par un branlement de tête & par quelques paroles, que son entrepriſe n'avoit pû réüſſir. Lorſqu'ils eurent tâché de nous délier par adreſſe, ils revinrent dans le même ordre, & ils parurent faire de grands efforts pour rompre la corde. Cette tentative n'ayant pas eu plus de ſuccès que la premiére, le pere d'Iglou & ſa fille nous conduiſirent auprès de Mylord, & ils lui dirent, comme nous l'aprîmes enſuite par l'explication d'Iglou, qu'ils avoient trouvé ſa fille liée comme il la voyoit, qu'ils s'étoient efforcés inutilement de la mettre en liberté, & que c'étoit à lui à tenter s'il réüſſiroit plus heureuſement. On lui avoit mis entre les mains une corde qu'on lui fit jetter pour toute réponſe autour de ſa fille & de moi, il nous lia ainſi étroitement l'un avec l'autre, & outre les nœuds qu'il fit à ſa propre corde, il en ajoûta quelques-uns à ceux que nous avions faits à la nôtre. Les Sauvages témoignérent leur aplaudiſſement par de grands cris. L'un d'entr'eux dit alors en élevant la voix, que les efforts qu'on avoit faits pour nous délier s'étans trouvés inutiles, & le pere lui-même ayant contribué à ſerrer nos liens, il n'y avoit plus rien au monde qui dût être capable de les rompre; que nous n'avions à nous plaindre de perſonne, puiſque nous nous en tenions chargés volontairement; qu'il étoit bien clair que c'étoit le Soleil même qui nous avoit

inſpiré cette envie ; qu'il beniroit notre union ; & que nous devions lui promettre par reconnoiſſance de ne nous repentir jamais de l'avoir formée.

Les Abaquis adorent le Soleil, & ne reconnoiſſent point d'autre Divinité. Il eût fallu, pour achever notre mariage ſelon leurs coutumes, prendre cet Aſtre à témoin de la conſtance de notre engagement. Mais ayant d'autres principes de Religion, je choiſis ce moment pour jurer une foi éternelle à Fanny en preſence du Ciel & de ſon Pere ; & elle fit en même-tems la même choſe à mon égard, par l'ordre de Mylord, qui lui dicta lui-même ſes expreſſions. Il nous fit ajouter à ce ſerment, la promeſſe de nous preſenter aux pieds des Autels auſſi-tôt que nous en aurions la commodité, pour y recevoir la bénédiction d'un Miniſtre ; & il nous donna enſuite la ſienne avec les plus vives marques de tendreſſe & de ſatisfaction. Je me jettai à ſes genoux, dans un tranſport de joïe & de reconnoiſſance. J'y demeurai quelque-tems, ſans pouvoir m'exprimer. Tant de bonheur & de contentement me paroiſſoit un ſonge. Je me demandai mille fois, ſi j'étois encore ce malheureux Cléveland, accoutumé à ſouffrir & à ſe plaindre ; & je me crus réconcilié pour toujours avec la fortune.

Après avoir ſouffert pendant quelques momens les careſſes & les félicitations bizarres des Sauvages, nous retournâmes à notre cabane. Mylord, qui avoit été fort content du zèle de ces barbares, changea la réſolution qu'il avoit priſe de ne leur pas propoſer ſi-tôt de nous accorder une eſcorte. Il crut au contraire que ce ſeroit dans la premiére ardeur de leur amitié que nous en obtiendrions plus facilement ce ſecours ; &

il s'occupa avec Iglou à concerter de quelle manière il leur feroit cette propoſition. Je leur laiſſai ce ſoin, tandis que j'étois occupé avec ma chére Epouſe à ſatisfaire mon amour & le ſien.

J'étois tendre & paſſionné, & Fanny l'étoit autant que moi. Cependant, croira-t'on que dans une nuit toute conſacrée à la joïe & aux douleurs de l'amour, la triſteſſe & la douleur me firent encore ſentir leur amertume? Etrange caprice du ſort, qui ne m'a jamais laiſſé goûter de plaiſir ſans mélange! Je tenois Fanny dans mes bras; je n'aurois pû me former même l'idée d'une condition plus douce: mais dans le tems que je recevois ſes plus tendres careſſes, je m'aperçus qu'elle pouſſoit des ſoupirs qui ne pouvoient partir d'un cœur heureux & tranquile. Je lui en fis des reproches, auſquels elle ne put répondre ſi bien, qu'elle ne me laiſſât beaucoup d'inquiétude. J'en aurois accuſé ſon indifférence, ſi j'euſſe pu douter de ſon amour: mais j'en avois des preuves, que rien n'étoit capable de me rendre ſuſpectes. Je remarquai même qu'elle s'affligeoit de m'avoir laiſſé découvrir quelque choſe de ſon trouble, & qu'elle s'efforçoit de me faire prendre une autre opinion de ſes ſoupirs. Je la preſſai envain de s'expliquer, à moi qui l'adorois, à moi qui ne voulois vivre que pour lui plaire. Elle ſe plaignit à ſon tour de l'injure que je faiſois à ſa tendreſſe, elle me força de renfermer mes agitations dans mon cœur. Mais elles n'en ſubſiſtérent pas moins, & je ſentis trop bien qu'il manquoit quelque choſe à ſa félicité, & par conſéquent à la mienne.

N'anticipons point ſur cette nouvelle ſource de peines. Quoique je n'en aye guéres eſſuyé de plus ſenſibles, elles ont été précédées par un ſi grand nombre d'autres infortunes, qu'en ſuivant

simplement l'ordre des événemens de ma vie ; j'aurois toujours de quoi soutenir l'attention de mes Lecteurs.

Les nouvelles assurances que je reçus de l'affection de Fanny furent si persuasives, que les joignant aux preuves passées, je ne crus pas pouvoir en douter un moment sans lui faire injustice. Ainsi je conclus à n'attribuer les marques de sa tristesse qu'à la mauvaise situation de notre fortune, à mille incommodités que tout notre zèle ne pouvoit l'empêcher de ressentir. Je sçavois d'ailleurs, que le fond de son humeur étoit une mélancolie douce qui l'abandonnoit rarement, même dans la condition la plus heureuse ; loin d'avoir de l'éloignement pour ce caractère, je le goûtois extrêmement, parce qu'il dispose toujours un cœur à la tendresse & à la fidélité. Je me contentai donc de la faire souvenir que ce n'étoit point à moi qu'elle devoit faire un mystère de ses peines ; puisqu'elle étoit bien assurée que ma vie même ne seroit jamais épargnée pour les dissiper ou pour les prévenir. Elle eut la prudence de ne laisser rien apercevoir à Mylord de ce petit démêlé. Nous aprîmes le matin qu'Iglou avoit choisi ce jour-là pour proposer notre départ aux Sauvages, & pour leur demander la faveur que nous attendions d'eux. Il n'y avoit point de raisons qui pussent nous empêcher de l'espérer, de sorte que nous comptions sur d'heureuses nouvelles à son retour. Il revint néanmoins d'un air à nous faire craindre que sa commission n'eut point réussi. Je me suis hâté de venir seul, dit-il tristement à Mylord, pour vous prévenir sur le sujet qui va amener ici nos principaux Chefs. Je leur ai expliqué vos desirs, & l'intention où vous êtes de vous rendre incessamment à la Caroline. Ils ont paru affligés de vo-

tre résolution, qui les privera si-tôt du plaisir de vous voir. Cependant, lorsque je leur ai fait entendre que vos affaires le demandent nécessairement, & que vous regarderez comme une preuve de leur amitié qu'ils y consentent, ils se sont accordés tous d'une voix à vous laisser la liberté que vous desirez. Pour l'escorte, elle vous sera accordée, aussi nombreuse que vous la demanderez, & le desir d'en être est déja si répandu, que chacun sollicite avec empressement pour obtenir cet honneur. Je croyois l'affaire heureusement finie, continua Iglou; & je me disposois à revenir pour vous en rendre compte, lorsqu'un des plus anciens de la troupe a fait une proposition qui va vous causer beaucoup de chagrin. C'est de vous laisser partir, à la vérité; mais de retenir ici mon Maître & ma Maîtresse. Iglou parloit de Fanny & de moi. Ce dessein, ajouta-t'il, a été reçu de tout le monde avec des cris de joye & d'aplaudissement. Je me suis efforcé en vain de le faire changer, en leur représentant que vous feriez difficulté d'y consentir. Ils ne m'ont point écouté, & vous allez les voir ici en foule pour vous le déclarer à vous-même.

Ce recit nous causa tout l'étonnement qu'on peut s'imaginer. Je ne pus m'empêcher de faire des reproches à Iglou de nous avoir engagés dans cet embarras, & de lui demander où étoit sa bonne foi & celle de ses compatriotes? Ce pauvre garçon ne me répondit que par des larmes, qui marquoient sa sincérité & son desespoir. Les Sauvages ne tardérent point à paroître. Ils firent expliquer leur demande à Mylord par Iglou; & sans attendre sa réponse, ils nous environnérent Fanny & moi, pour nous donner des témoignages de la joye qu'ils avoient de nous conser-

ver parmi eux. Je me dégageai de leurs mains, & m'aprochant de Mylord, je l'embraſſai, & je le ſerrai de mes bras en tâchant de leur faire entendre par mes ſignes que je ne voulois point me ſéparer de lui. Nous dictâmes à Iglou tout ce que nous crûmes de plus propre à les attendrir ou à les perſuader. Il ne parut point qu'ils fiſſent même attention à la force de nos raiſons. Ce n'étoit plus qu'un bruit tumultueux de gens qui danſoient autour de nous, & qui nous baiſoient affectueuſement au front & à la poitrine. Mylord voyant bien qu'il ſeroit difficile de les faire changer de penſée, prit le parti de leur faire dire qu'il demandoit quelque-tems pour délibérer ſur leur priére. Ils ſe retirérent, ſur quelques inſtances que nous leur fimes de nous laiſſer ſeuls.

Il ſeroit difficile de ſe repreſenter notre incertitude & notre affliction. Nous tinmes conſeil ſur cet étrange événement. Il ne ſembloit pas qu'il y eût deux partis à prendre : car, abandonner Mylord pour demeurer parmi les Abaquis, n'étoit pas même une choſe à mettre en délibération. Mais la difficulté étoit de trouver les moyens de s'en défendre. Iglou nous confeſſoit avec larmes, que les Sauvages ne revenoient guéres d'une réſolution qu'ils avoient une fois priſe avec tant de joye & d'unanimité ; & que ce n'étoit ni par raiſonnemens, ni par priéres qu'il falloit eſpérer de les fléchir. Ils avoient conçu, me diſoit-il, de l'affection pour Fanny & pour moi. Ils prétendoient nous en donner une forte marque en nous retenant, même malgré nous. Vous obtiendrez d'eux, ajoutoit Iglou, tout ce que vous exigerez de leur zèle & de leur amitié ; ils vous accorderont une autorité abſoluë dans la Nation : vous les gouvernerez.

Cette maniére de s'expliquer nous fit douter pendant quelques momens s'il ne nous trompoit pas, s'il n'agiſſoit point de concert avec ſes compatriotes. Mais nous rendîmes plus de juſtice à ſa bonne foi, lorſque nous le vîmes prêt à ſuivre la réſolution à laquelle Mylord s'arrêta. Ce fut de nous dérober ſecrettement, & de prendre pendant la nuit le chemin de la Caroline, au riſque de retomber dans tous les dangers que nous avions cru pouvoir éviter en venant chez les Abaquis. Nos deux chevaux étoient encore dans ma diſpoſition. Il n'y avoit d'embarras que pour les vivres, dont nous apréhendions de ne pouvoir nous fournir aiſément. Iglou promit d'y employer toute ſon adreſſe. Ce projet nous rendit plus tranquiles. Mais il nous fut aiſé de remarquer dès le même jour, que les Sauvages avoient quelque défiance de notre deſſein, & qu'ils nous obſervoient. Nous aprîmes d'Iglou quelque-tems après, qu'on en avoit nommé vingt pour veiller nuit & jour ſur nos démarches, & que ſous prétexte de nous rendre ſervice, ils demeureroient ſans ceſſe dans la Cabane qui touchoit à la nôtre. Cette nouvelle cauſa tant de chagrin & d'impatience à Mylord, que ſi le petit nombre de domeſtiques qui lui reſtoit n'eût point été nud & ſans armes, il eût penſé à nous ouvrir un paſſage par la force. Mais j'étois le ſeul qui eût une épée & deux piſtolets, & je n'étois pas trop bien pourvu de poudre. Notre malheur nous parut preſque ſans reméde, ou du moins nous crûmes n'en pouvoir attendre que du hazard & de la longueur du tems.

Mylord étoit inconſolable. Outre l'ennui du ſéjour & les incommodités de notre ſituation, il faiſoit réflexion à tous momens, que cette eſpéce de captivité le rendoit inutile aux affaires

du Roi. Rien ne l'affligeoit tant que cette pensée. Il employa un mois tout entier à méditer sur notre fuite, ou à solliciter les Sauvages sur tous les moyens qu'il crut les plus propres à les ébranler. Iglou le seconda de tout son zèle. Enfin, ne voyant nulle aparence de réüssir, & prévoyant bien que les difficultés ne feroient qu'augmenter à l'avenir, parce que l'habitude de nous voir seroit encore un lien plus fort pour les Abaquis, il prit un parti qui nous étonna extrêmement. Je suis résolu, nous dit-il un jour, de vous quitter pendant quelque-tems, & d'accepter l'escorte des Sauvages sous la conduite d'Iglou. Je vous laisserai tous mes domestiques. Mon absence ne sera point de longue durée. Si je réussis à la Caroline, je me mettrai facilement en état de revenir assez fort pour vous tirer de cette prison : si mes entrepriſes ne tournent point heureusement, vous me reverrez bien-tôt ici pour la partager avec vous. Après tout, continua-t'il, je ne vois nul danger pour vous pendant mon éloignement. C'est par affection que ces Barbares vous retiennent. Ils sont d'un caractére fort humain. Je vais vous les attacher encore plus en leur offrant volontairement ce qu'ils ont demandé, & en leur faisant valoir cette preuve de mon estime & de ma confiance. Conduisez-vous doucement avec eux ; entrez dans leurs maniéres & dans leurs usages : ils continuëront de vous respecter comme ils ont fait jusqu'aujourd'hui. Et plus j'y pense, ajouta-t'il, plus je trouve dequoi me consoler de la nécessité où je suis de vous laisser ici sans moi : vous y serez plus en sûreté que si vous me suiviez dans la nouvelle expédition que je vais entreprendre.

Je n'avois rien à opoſer au raisonnement de Mylord, pour ce qui concernoit Fanny ; car

j'étois persuadé par la connoissance que j'acquérois de plus en plus de l'humeur des Sauvages, qu'il n'y avoit rien à apréhender parmi eux, & je concevois bien qu'à la réserve de certaines incommodités, elle auroit moins à souffrir chez les Abaquis que dans un voyage difficile & plein de dangers. Mais je me trouvois partagé entre Mylord que j'aurois voulu suivre, & mon Epouse que je ne pouvois abandonner. Vous verrai-je partir, dis-je à ce cher Seigneur, sans sçavoir ce que j'ai à espérer pour le succès de vos desseins, ni même pour la sûreté de votre vie? Vous allez vous exposer à mille dangers que je ne partagerai pas. Nous ne serons pas même informés des lieux où la Fortune va vous conduire. Quelle vie allons nous mener dans les allarmes où nous sommes continuellement! Et sans parler de nos propres peines, comment voulez-vous que Fanny se console de votre absence? Il me répondit, que nous l'aurions present sans cesse, elle dans moi, & moi dans elle; que nous faisions tous deux la meilleure partie de lui-même; & que nous ne devions point douter par conséquent qu'il ne nous ramenât l'autre aussi promptement qu'il lui seroit possible, pour la rejoindre à celle qu'il laissoit après lui. Les pleurs de Fanny n'eurent pas plus de force que mes objections pour l'arrêter. Il nous ordonna même absolument de ne rien opposer davantage à sa résolution, & il chargea Iglou presqu'aussi-tôt de demander l'escorte aux Sauvages.

Sa demande & la promesse de nous laisser dans l'habitation, furent reçuës de ces Barbares avec une joye incroyable. Ils laissérent à Mylord le choix des sujets & du nombre. Cent hommes lui parurent suffire. Il se reposa sur Iglou du soin de les choisir, & ne voulant plus d'autre

délai que celui qui étoit néceſſaire à ſes gens pour préparer leurs armes & leurs proviſions, il ne tarda point à partir auſſi-tôt que cela fut exécuté. Ce ne fut qu'avec les plus preſſantes inſtances que nous l'engageâmes à prendre avec lui la moitié du moins de ſes Domeſtiques. Il nous laiſſa Youngſter, en qui il avoit beaucoup de confiance, avec deux autres Anglois qui l'avoient ſuivi depuis Roüen. Ses adieux, la maniere touchante dont il pria ces braves gens de veiller à notre ſûreté, nous pénétrérent juſqu'au fond du cœur. Je ne recommandai pas avec moins d'ardeur à Iglou la vie & les intérêts de mon cher pere & de mon cher Seigneur. Nous le vîmes partir. Hélas! que ne me fut il permis de le ſuivre! J'aurois répandu tout mon ſang pour le défendre; J'aurois attiré ſur moi ſeul tous les malheurs qui le menaçoient. Il ne m'en eût coûté que la vie, & ç'eût été la plus legére de toutes les pertes que j'étois deſtiné à ſouffrir.

Cependant, je demeurois chargé d'un précieux dépôt, qui devoit me la rendre chére. Fanny, dis-je à mon Epouſe, lorſque je me trouvai ſeul avec elle & Madame Riding, c'eſt à préſent que nous allons éprouver ſi l'amour ſuffit pour rendre deux cœurs tranquilles & heureux. Nous n'avons plus d'autre reſſource. Madame Riding aura les conſolations de l'amitié, & nous celles de l'amour. Elle me répondit par un mouvement comme involontaire: Ah! ſi j'étois du moin bien aſſurée que vous m'aimez! Elle n'ajouta rien, & je remarquai que Madame Riding lui avoit fait ſigne des yeux de ne pas s'expliquer davantage. Je me contentai ſur le champ de repartir avec ma tendreſſe ordinaire, qu'elle ne devoit pas ſe plaindre de ſon ſort, ſi elle pouvoit être heureuſe par la poſſeſſion d'un

bien dont elle avoit une si parfaite assurance. Mais quelque éloigné que je fusse de soupçonner le moindre mystére dans son expression, je ne laissai point d'interroger en particulier Madame Riding, & de lui demander si elle comprenoit quelque chose aux doutes de Fanny ? Cette Dame s'efforça d'écarter mon inquiétude par une flâteuse réponse ; ce qui ne m'empêcha point de trouver dans son air & dans le tour de ses paroles une espéce de contrainte, qui eût été capable de m'allarmer si j'eusse eu l'esprit tourné naturellement aux soupçons. Mais n'en pouvant former de raisonnables, je ne témoignai point d'empressement pour être mieux éclairci.

Je remarquai ainsi, à chaque occasion, les seules lumieres que j'aye jamais euës sur un des plus terribles événemens de ma vie. Fanny étoit tendre & fidèle : mais avec ces qualités qui la rendoient capable d'une grande passion, il lui en manquoit une essentielle pour être heureuse du côté de l'amour. Mon bonheur étoit attaché au sien. Ainsi, nous étions destinés tous deux, elle à me rendre malheureux sans le vouloir, & moi à l'être sans le mériter.

L'affection des Sauvages devint si vive lorsqu'ils se crurent assurés que c'étoit volontairement que nous consentions à demeurer avec eux, qu'ils ne s'occupérent qu'à nous en donner des preuves continuelles. Leur premier soin fut d'aporter à l'envie dans notre Cabane tout ce qui pouvoit servir à l'embellir. Nos murs, & le pavé même de nos chambres furent couverts de peaux. Comme l'ardeur du Soleil paroissoit nous incommoder, ils transplantérent quelques abres d'une grosseur considérable, dont ils environnérent notre maison, pour nous fournir de l'ombre ; & voyans que nous n'étions pas disposés à suivre

leur façon de se vêtir, ou plûtôt à nous tenir presque nuds comme eux, ils nous firent present d'un grand nombre de peaux, les plus belles du monde, dont nous nous composâmes des habits fort commodes. Rem, sœur d'Iglou, étoit sans cesse auprès de mon Epouse. Son Frere lui avoit recommandé à son départ de ne pas s'en écarter un moment. Elle avoit la pénétration vive & la mémoire facile, de sorte qu'elle aprit en peu de tems assez d'Anglois pour nous entendre. Je me fis aussi une occupation d'aprendre la Langue des Abaquis, j'y réüssis plus promptement que je ne l'avois espére. Cette connoissance fut un nouveau lien qui nous attacha encore plus les Sauvages. Je n'eus pas plûtôt commencé à m'expliquer avec un peu de facilité dans leur Langue, que j'eus peine dans la suite à me procurer un moment de solitude & de liberté. Ils s'empressoient à toutes les heures du jour de me venir voir, & de m'entretenir. Leur étonnement paroissoit extrême, lorsqu'ils entendoient sortir de ma bouche quelque chose qui s'accordoit avec leurs idées, ou qui leur en faisoit naître de nouvelles. Ils se regardoient les uns les autres avec admiration. Je leur donnai quelques conseils, dont ils se trouvérent si bien, qu'ils s'accoutumérent peu-à-peu à ne rien entreprendre sans me consulter. J'étois de toutes leurs Assemblées; & quelque peu de goût que j'eusse pour leurs divertissemens, il falloit en être aussi : on m'y faisoit toujours prendre la premiére place. Enfin, je reconnus aisément que mon crédit ne feroit qu'augmenter sans cesse, avec ma facilité à m'exprimer; & qu'il ne me seroit pas même difficile de parvenir, comme Iglou me l'avoit prédit, à les régler & à les gouverner.

C'étoit un avantage qui ne piquoit point assurément mon ambition. Cependant, deux mois s'étant déja écoulés depuis le départ de Mylord, & l'inquiétude que j'avois de ne point recevoir de ses nouvelles, ne me permettant point de vivre tranquile, je résolus de mettre la disposition des Abaquis à l'épreuve. Je communiquai à Fanny cette résolution & mes motifs. Elle en aprouva un, qui étoit l'envie d'acquerir assez d'empire sur les Sauvages pour leur faire entreprendre tout ce qui me paroîtroit convenir aux intérêts de Mylord, ou du moins ce qui étoit nécessaire pour nous éclaircir du sort de son voyage. Pour le second, qui venoit de ma tendresse pour cette chére Epouse, & qui n'étoit que le dessein de m'assurer de plus en plus contre l'inconstance des Sauvages, elle eût souhaité, me dit-elle, que j'eusse pris une voye propre seulement à les soutenir dans les sentimens qu'ils avoient eus pour nous jusqu'alors, mais qui n'eût point été capable de nous les attacher davantage. Sa réflexion étoit fort juste; car à juger de l'avenir par ce qui nous étoit arrivé, nous devions nous attendre qu'il ne nous seroit jamais facile de sortir de leurs mains, & les difficultés ne pouvoient manquer de croître à mesure que leur attachement augmenteroit. Je répondis néanmoins à Fanny, que des craintes éloignées ne devoient point l'emporter sur l'utilité presente dont mon autorité seroit infailliblement pour Mylord; qu'en devenant, s'il étoit possible, le principal Chef des Abaquis, j'allois me mettre en état de rendre service non-seulement à mon Pere, mais peut-être même au Roi Charles; que cette Nation étoit nombreuse & résoluë; que si je réüssissois à la rendre capable de discipline, je ne doutois point que je n'en pusse former un

Corps considérable, & me faire craindre peut-être en Amérique en me mettant à leur tête : qu'il étoit sûr du moins que nous n'avions point à choisir d'autre voye pour découvrir ce que Mylord étoit devenu, & pour nous employer utilement à son secours.

Outre l'amour & la confiance qui ne me permettoient point de rien déguiser à Fanny, j'avois une forte raison de lui faire sçavoir mes desseins. Je m'étois aperçu qu'un Sauvage des plus accrédités de la Nation, & dont le suffrage emportoit ordinairement la balance dans toutes les délibérations publiques, s'aprivoisoit extrêmement auprès d'elle. On croira sans peine que ce n'étoit point la jalousie qui m'avoit rendu si clair-voyant : mais j'étois persuadé que si ce bon Abaquis, qui se nommoit *Moou*, entreprenoit d'inspirer aux autres de me choisir pour leur Chef, il obtiendroit leur consentement sans opposition. J'avois déja fondé le vieil Iglou qui étoit fort considéré dans la Nation, & je lui avois trouvé un dévouëment sans réserve à mes intérêts. Je priai donc Fanny de faire entendre à Moou, de quelle importance il étoit pour le bien des Abaquis de profiter de toutes les lumiéres que j'avois aportées de l'Europe. Elle exécuta si bien cette commission, que Moou entra tout-d'un-coup dans toutes nos vuës, & ne se donna point un moment de repos jusqu'à ce qu'il eût inspiré les mêmes sentimens à ses Compagnons. Il rendit compte du succès de ses soins à mon Epouse ; & pour se faire aparemment un mérite de son zèle, il parut deux jours après à notre porte, sans avoir averti de son dessein, accompagné de la plus grande partie des Habitans, qui prononçoient mon nom avec de grands cris ; & qui me priérent par sa bouche de me charger du Gouvernement de la Nation. J'affectai de mar-

quer quelque incertitude à cette proposition. Elle servit à redoubler l'ardeur des Sauvages. Ils la portérent si loin, qu'ils eussent employé infailliblement la contrainte, si je n'eusse élevé la voix pour leur faire connoître que j'acceptois leurs offres. J'ajoûtai néanmoins, que j'y mettois une condition. Comme je m'engagerai, leur dis-je, à ne rien épargner pour le bien public & pour rendre la Nation heureuse & florissante, il me paroît juste qu'on s'engage aussi par un Serment solemnel à me respecter & à m'obéïr. On ne me répondit que par des acclamations qui marquoient le consentement. Je promis alors sans réserve, d'employer toutes mes lumiéres & tous mes soins à l'établissement d'un Gouvernement sage, qui distingueroit bien-tôt les Abaquis de tous les autres Peuples de l'Amérique. J'indiquai l'Assemblée générale au lendemain, & congédiant la multitude, je priai les principaux Chefs d'entrer dans ma Cabane, pour conférer sur quelques articles qui concernoient nos intérêts communs.

En acceptant, leur dis-je, l'autorité que vous m'offrez, j'entens qu'elle soit absoluë. Je n'exigerai jamais rien, ajoûtai-je, dont je ne vous fasse connoître la justice: mais il faut que mes réglemens soient suivis avec exactitude. Je leur demandai là-dessus quelle étoit la forme de leurs Sermens, & par quels liens je pourrois compter de les retenir dans l'obéïssance. Ils me dirent que le Soleil étant leur toute-puissante & redoutable Divinité, je ne devois pas craindre qu'ils fussent jamais tentés de se parjurer après l'avoir attesté; qu'ils apréhenderoient trop le sort de quelques-uns de leurs Peres, que le Soleil avoit puni avec une extrême rigueur pour avoir violé leurs sermens. Ils me racontérent ensuite diverses histoires, pleines d'absurdités & de contradictions, telles

que l'imposture les invente & que la superstition les fait croire dans toutes les fausses Religions. Il n'étoit pas question de les détromper. Au contraire, je crus pouvoir tirer d'abord des avantages considérables de leur simplicité & de leur erreur, remettant à leur faire prendre dans la suite des idées plus justes de ce qu'ils devoient craindre & adorer.

Une précaution que je pris encore, fut de leur demander s'ils avoient parmi leurs voisins quelque Peuple aussi docile & aussi humain qu'eux, qu'on eût pu inviter à s'unir sous son Gouvernement à la Nation des Abaquis, pour composer ainsi un Etat plus nombreux, & plus propre par conséquent à recevoir une forme solide & durable. J'étois déja informé que le nombre des Abaquis ne passoit pas six mille, en y comptant même plusieurs petites Habitations qui étoient liées d'amitié avec eux, & qui n'étoient pas situées à une longue distance du Bourg principal où nous étions. Ils me répondirent, qu'ils n'avoient point d'autres Voisins que les *Rouintons*; que loin de pouvoir s'unir ou lier quelque commerce avec eux, c'étoit un Peuple si féroce & si cruel, qu'il ne falloit en attendre que des hostilités & des insultes, qu'ils étoient de tout tems ennemis déclarez des Abaquis, par cette seule raison, que l'humanité & la barbarie ne peuvent s'accorder; qu'il se passoit peu d'années sans quelque combat sanglant, qui affoiblissoit l'une ou l'autre Nation; que les derniers avantages ayant été remportés par les Abaquis, leurs cruels ennemis avoient essuyé des pertes si considérables qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'ils pussent se remettre de long-tems; mais que ceux qui étoient échapés au carnage, ne respirans que la vengeance, attendoient sans doute impatiemment que leurs forces fussent rétablies pour recommencer la Guerre.

Cette réponse me donna occasion de demander à mes Abaquis, comment il se pouvoit faire que leur Nation fût si peu nombreuse, aussi-bien que la plûpart de celles qui habitent cette vaste partie du Continent de l'Amérique. C'étoit une remarque que j'avois déja faite plusieurs fois avec étonnement, car j'avois peine à concevoir qu'un Peuple sain & vigoureux, qui habitoit depuis longtems une Vallée dont l'air & les fruits étoient excélens, se fût si peu multiplié, qu'on y pût compter à peine cinq ou six mille personnes. Ils me satisfirent par deux raisons. L'une étoit la guerre presque continuelle qu'ils entretenoient avec leurs Voisins, & qui ne finissoit ordinairement que par l'extinction presqu'entiére de l'une des deux Nations. Il falloit quelquefois plus d'un demi siécle aux vaincus pour réparer leurs pertes. J'ai apris dans la suite qu'il en est de même à peu près de tous les autres Peuples de l'Amérique. Les Abaquis me répondirent en second lieu, que c'étoit une espéce de loi parmi eux, de ne pas s'étendre au-delà des bornes de leur Vallée, parce que tous les environs étoient sablonneux & stériles; de sorte que s'il arrivoit que leur jeunesse devint trop nombreuse, & que la Nation se multipliât excessivement, ils se déchargeoient de tous ceux qui leur étoient incommodes, en les envoyans chercher au loin quelque nouvelle Contrée propre à former un autre Habitation.

J'employai ainsi une partie du jour à tirer de ces bons Sauvages tous les éclaircissemens qui pouvoient être utiles à l'emploi que j'avois accepté. Je les interressai même particuliérement au soutien de mes entreprises, en leur promettant de les consulter souvent comme j'avois fait ce jour-là, & de leur marquer dans toutes les occasions mon estime & ma confiance. Je distinguai sur-

tout Moou & le vieil Iglou. Ce fut à eux que je donnai le soin de régler la cérémonie du lendemain. Iglou avoit le sens fort droit, & j'avois remarqué plusieurs fois qu'il étoit capable de réflexion, ce qui n'est pas ordinaire parmi les Sauvages. D'ailleurs, l'attachement que son Fils avoit pour moi, & la priére qu'il lui avoit faite en partant de veiller à mes intérêts, le rendoit extrêmement zêlé pour mon service. Je résolus de le tenir sans cesse auprès de moi, & de lui laisser, commé à une espéce de premier Ministre, le soin de quantité de choses que je ne pourrois point exécuter moi-méme. Pour Moou, qui étoit d'un caractére moins paisible & moins judicieux, je me proposai de l'employer d'une autre maniére, qui seroit conforme à ses inclinations. Je lui devois quelque distinction, non-seulement pour le bon office qu'il m'avoit rendu, mais encore parce qu'il étoit assez considéré & assez entreprenant pour se faire craindre si je l'eusse négligé, & pour me rendre des services considérables si je pouvois lui faire prendre un certain attachement pour ma personne.

Ayant passé le reste du tems à méditer seul sur l'ordre que je voulois établir dans la Nation, je me rendis le lendemain au lieu de l'Assemblée, qui étoit une vaste Prairie à quelque distance de l'habitation. J'étois accompagné des principaux Sauvages. J'admirai en allant, l'inclination qu'ont tous les hommes à flâter ce qu'ils regardent comme supérieur à eux. Ce n'étoit point à des vuës d'intérêt ou d'ambition que je devois attribuer l'empressement des Sauvages à s'aprocher de moi, & les efforts qu'ils faisoient pour me plaire. Ne connoissant point les honneurs & les richesses, ils n'en avoient ni l'espérance ni le desir. C'étoit donc dans ces Bar-

bares un mouvement naturel, causé par cette seule idée, qu'ils alloient me voir élevé au-dessus d'eux, & dans un degré de Grandeur qu'ils commençoient à craindre & à respecter, quoiqu'il fut leur ouvrage. Je m'attache avec complaisance à cette réflexion, parce que je trouve dans ce penchant des hommes à la soumission & à la dépendance, un caractére marqué de la puissance d'un Souverain Etre, qui les a faits tels qu'ils sont, & qui les avertit par-là, non-seulement qu'ils ont un Auteur & un Maître, mais encore que c'est vers lui qu'ils doivent diriger leurs premiers respects & leurs principales adorations.

L'Assemblée des Sauvages qui m'attendoit avec impatience, éleva des cris jusqu'au Ciel en me voyant paroitre. Moou & le vieil Iglou avoient mis de l'ordre dans les rangs. Ils m'avoient préparé une place où je pouvois être aperçû de tout le monde. J'avois consenti en partant de chez moi de me laisser couvrir la tête de plumes. Je portois l'Arc sur l'épaule, le carquois au côté; & comme je devois être vû pour la premiére fois d'un grand nombre d'Abaquis, & d'autres petits Peuples qui ne faisoient, comme j'ai dit, qu'un même Corps avec eux, & qui étoient venus aussi de leurs Habitations pour la cérémonie du Serment, je m'efforçai de prendre un air propre à leur inspirer l'opinion que je voulois qu'ils eussent de moi. Les cris cessérent aussi-tôt que j'eus fait entendre par quelques signes que j'avois dessein de parler. Ma Harangue étoit méditée, & dans le goût qu'il falloit pour leur plaire. J'exposai la proposition qu'on m'avoit faite de me charger du soin de les gouverner. Je fis valoir la difficulté que j'avois

euë à y consentir, & les instances pressantes par lesquelles on m'y avoit déterminé. Ce n'étoit point répugnance, leur dis-je, qui m'avoit rendu si difficile à vaincre, je souhaitois sincérement leur bien : je voulois les rendre heureux, paisibles, les faire craindre & respecter des Rouintons leurs Ennemis ; mais j'apréhendois qu'étans accoutumés à ne dépendre de personne, ils ne se portassent point volontiers à l'obéïssance : je ne ne pouvois me résoudre à accepter l'autorité qu'ils m'offroient, s'ils ne juroient par le Soleil d'exécuter mes volontés ; & je craignois de les exposer à des punitions cruelles, s'ils devenoient parjures. Je raportai là-dessus tous les exemples fabuleux qu'on m'avoit apris des terribles effets de la colére du Soleil. J'en ajoutai d'autres avec des circonstances capables de les effrayer ; & je donnai toute la force qu'il me fut possible au ton de ma voix, à mes gestes, & à mes regards. Mon principal dessein étoit de leur faire regarder le serment qu'ils alloient faire comme une cérémonie redoutable. Je n'avois point d'autre lien pour m'assurer d'eux ; & j'étois persuadé, par ce qu'on m'avoit dit la veille, que c'étoit le seul moyen de les rendre capables de discipline. Je conclus donc en leur demandant s'ils étoient disposez à jurer de m'obéïr, c'est-à-dire, à s'exposer aux plus affreux châtimens, s'il leur arrivoit de manquer de respect pour mes ordres.

Je m'étois exprimé avec tant de force sur l'article des punitions qu'ils avoient à craindre, que j'apréhendai en finissant mon discours que l'impression n'en fût trop vive, & qu'elle ne refroidît un peu leur ardeur. Toute l'Assemblée demeura quelque-tems en silence, comme si elle eût été suspenduë entre le desir & la frayeur.

Cependant ayant renouvelé ma demande d'un ton beaucoup plus doux, ils reprirent courage, & ils me témoignérent par leurs cris qu'ils brûloient d'envie de me voir leur Chef & leur Gouverneur.

Je fis ſigne alors à Iglou & aux Principaux de commencer la cérémonie. Je m'attendois de leur voir dreſſer quelque Autel & accompagner leur ſerment de quelques pratiques idolâtres & ſuperſtitieuſes; mais je remarquai, avec joye, que rien n'étoit plus ſimple que le culte qu'ils rendoient au Soleil. Ils n'avoient ni Prêtres, ni apareil de Religion. Tout conſiſtoit à le reconnoître pour leur Divinité; & chacun étoit libre de l'honorer à ſa manière, ſans s'aſſujettir à aucune méthode, & ſans s'aſſembler même jamais pour cela. Je compris qu'ils n'auroient par conſéquent nulle formule particuliére de ſerment; & pour mettre quelque uniformité dans ce qu'ils alloient faire, je dictai en peu de mots à Iglou ce que je ſouhaitois de leur entendre prononcer l'un après l'autre. Les principaux s'aprochérent de moi, & répétoient docilement les mêmes paroles après Iglou. Tous les autres vinrent tour à tour ſans bruit & ſans confuſion. J'admirai leur modeſtie, & je ne pus l'expliquer que comme une marque de leur reſpect & de leur vénération pour le Soleil. La cérémonie dura pendant la plus grande partie du jour, avec le même ordre & le même ſilence. Je jugeai plus avantageuſement que jamais du caractére d'un Peuple ſi religieux, & je ne doutai point que je ne puſſe réüſſir à le civiliſer & à le gouverner heureuſement.

Ce qui me perſuada encore plus que leur retenuë pendant la cérémonie venoit d'un fond réel de religion, fut le bruit qui ſuccéda à leur ſilence

aussi-tôt qu'elle fut achevée. Il me seroit difficile d'exprimer leurs transports & les marques de leur joye. Je ne pus trouver un moment pour recommencer à leur parler comme je me l'étois proposé. Je fus reconduit à l'Habitation avec tant de tumulte & des témoignages si extraordinaires d'affection, que le premier usage que je fus obligé de faire de mon autorité, fut pour les faire finir. Je me renfermai dans ma Cabane avec ma famille, à qui la longueur de mon absence avoit causé de l'inquiétude, & j'exigeai de mes nouveaux Sujets qu'ils me laissassent prendre un peu de repos.

Youngster me conseilla, pour achever d'établir mon pouvoir, de choisir avec la direction d'Iglou, un certain nombre de Sauvages sûrs & fidèles, qui me servissent comme de Gardes, & qui fussent employés à faire exécuter mes volontés. Je n'aprouvai point ce conseil. Je n'ai eu que deux buts, lui dis-je, en acceptant le Gouvernement. Le premier, est de me rendre utile à Mylord, & s'il est possible, aux affaires du Roi. Je ne vois point que des Gardes pussent me rendre ce premier but plus facile. L'autre, est de m'employer, autant que le premier me le permettra, à civiliser ces pauvres Sauvages, à les tirer des ténèbres de l'idolâtrie, & à leur faire goûter quelque idée de Morale & de Discipline; je n'apercevois point encore comment des Gardes pouvoient servir à ce projet. En un mot, dis-je à Youngster, je ne prétens point ici à l'Empire, & bien moins encore à la Tyrannie. Si le Ciel me condamne à demeurer plus long-tems que je ne le souhaite avec les Abaquis, ce ne sera point par ma fierté & ma rigueur que je leur ferai sentir mon autorité. Je m'efforcerai au contraire de contribuer à leur bonheur

bonheur & à leur repos. Mais si j'ai besoin de votre conseil sur quelque chose, ajoutai-je, c'est sur les moyens de rendre incessamment service à Mylord, & de nous assurer en premier lieu de ce qu'il est devenu. Prenons là-dessus de justes mesures avant que de rien exiger des Sauvages.

Nous raisonnâmes long-tems sur cette importante matiére. Madame Riding & mon Epouse, qui étoient de notre entretien, me communiquérent aussi leurs pensées. Youngster s'offroit à entreprendre le voyage de la Caroline; mais il ignoroit absolument le chemin, il n'y avoit point d'aparence qu'il le pût trouver sans guide. Je m'étois déja informé avec soin, s'il y avoit quelqu'un dans l'Habitation qui en fût mieux instruit. Les Abaquis ne s'éloignoient guéres de leur Vallée, & les longs voyages de mon esclave Iglou étoient regardés comme une chose sans exemple parmi eux. Il sembloit donc qu'il n'y eût qu'un miracle du Ciel qui pût nous faire sortir d'embarras. J'avois quelque connoissance de l'Astronomie, & j'en pouvois tirer quelque secours pour reconnoître notre situation à l'égard de la Caroline; mais la pratique de ces régles est toujours difficile & incertaine. Les proportions d'éloignement entre les corps célestes & les cercles & les lignes qui répondent sur la Terre, ne peuvent être connuës que d'une maniére fort générale; & dans des lieux aussi vastes & aussi deserts que les Campagnes de l'Amérique, la moindre erreur ne pouvoit manquer de causer un égarement considérable. Cependant, ne voyant point de voye plus sûre, je résolus enfin de prendre cinq ou six Sauvages des plus vigoureux & des plus hardis, & de les flâter par toutes les aparences qui pouvoient les animer, & de les envoyer

vers la Mer, au risque de tout ce qui pouvoit leur arriver. Voici quel étoit mon raisonnement. Quoiqu'il ne fût point naturel d'espérer qu'ils allassent directement à la Caroline, il pouvoit arriver qu'un heureux hazard les y conduisit. Mais en supposant qu'ils s'écartassent autant que je le pouvois craindre, je ne concevois pas qu'en avançant toujours vers la Mer suivant les directions que je voulois leur donner, ils pussent manquer du moins d'arriver, ou dans la Virginie s'ils s'écartoient trop à gauche, ou dans la Presqu'Isle de Tegestes, s'ils prenoient trop sur la droite. Or dans l'une ou l'autre de ces deux contrées, ils devoient trouver infailliblement quelque Colonie de l'Europe. J'avois dessein de leur confier une Lettre, écrite en trois Langues différentes, c'est-à-dire, en Anglois, en François & en Espagnol, ces trois Nations étans les seules qui ayent des Etablissemens sur cette Côte d'immense étenduë. Ma Lettre devoit contenir une priére honnête par laquelle j'interressois ceux à qui elle seroit presentée, à traiter favorablement mes Envoyés, & à m'instruire par un mot de réponse de ce qu'ils pourroient avoir apris touchant la personne de Mylord, & le succès de son entrepriſe. Ce plan me parut d'autant plus possible, qu'il ne me sembloit pas que depuis la Vallée des Abaquis jusqu'à la Mer, il dût y avoir beaucoup plus de cent lieuës. J'en jugeois par l'espace que j'avois traversé depuis Ryswey jusqu'à Powhatan, & depuis cette derniére Ville jusqu'au lieu où nous étions.

Youngster, qui avoit un extrême attachement pour Mylord, insistoit à vouloir accompagner les six Sauvages : mais ne voyant point qu'il pût servir à faire réüssir plus heureusement leur commission, & pressentant qu'il naîtroit des oc-

casions où son secours seroit nécessaire à Fanny, j'exigeai absolument qu'il demeurât auprès d'elle. Aussi-tôt que je fus fixé à cette résolution, je fis apeler Iglou, à qui j'ordonnai de me choisir six de ses plus braves & de ses plus intelligens Abaquis. Il ne tarda point à me les amener. J'employai toute mon adresse pour échauffer leur zèle & leur courage. Ils s'estimérent si honorés de ma confiance, qu'ils me parurent disposés à tout entreprendre. Je commençai dès ce jour-là à leur donner des instructions nécessaires pour leur route; & comme je me défiois de leur pénétration, je les retins encore deux ou trois jours pour leur renouveler plusieurs fois mes leçons. Ils partirent enfin avec ma Lettre, & tout ce qu'ils purent porter de provisions. Leur départ soulagea notre inquiétude, & nous tâchâmes, par nos ardentes priéres, d'interresser le Ciel à benir leur voyage.

La vie que nous menâmes ensuite chez les Abaquis n'auroit point été sans agrémens, si nous eussions été en état de les goûter. Mais mon Epouse, toujours livrée à une tristesse secrette, ne paroissoit sensible à rien de tout ce qui pouvoit servir à la diminuer. Je ne pouvois être tranquile, en la voyant si abbatuë. Je l'ai déja dit, je ne me défiois point de son amour. Son cœur étoit plein de moi. Il n'y a point d'artifice qui puisse tromper un Epoux tendre & passionné. J'étois sans cesse auprès d'elle, & la moindre froideur auroit-elle pû échaper à un amour aussi vigilant que le mien? Non, elle m'adoroit; & c'étoit le sujet de mon désespoir, qu'avec tant de tendresse elle parût encore desirer quelque chose dont la privation l'affligeoit mortellement. L'inutilité de tant d'efforts que j'avois faits pour tirer d'elle l'aveu de ses pei-

nes, me portoit bien à croire qu'il y entroit un peu de tempérament, ou peut-être un peu trop de sensibilité pour notre malheureuse fortune : mais je ne pouvois néanmoins m'empêcher d'apercevoir fort souvent des marques qui me faisoient entendre autre chose. Si je lui faisois un reproche tendre de sa mélancolie, si je m'efforçois de la dissiper par des protestations d'amour & par un redoublement de caresses, j'avois presque toujours le chagrin de lui voir répandre quelques larmes. Elle paroissoit d'abord s'attendrir en me regardant, & ses yeux demeuroient ensuite attachés sur moi avec un air de curiosité & d'inquiétude, comme si elle eût cherché à découvrir dans les miens quelque chose qu'elle souhaitoit & qu'elle n'apercevoit point. La crainte de lui déplaire m'empêchoit de l'interroger d'une manière trop pressante : mais sa peine n'en passoit pas moins jusqu'au fond de mon cœur : & j'étois d'autant plus à plaindre, que n'en connoissant point la cause, ni même la nature, je ne pouvois donner d'explication ni de bornes à la mienne.

J'espérai que les soins que j'allois prendre pour le Gouvernement des Sauvages, & auxquels je la priai de joindre les siens, pourroient contribuer à la mettre dans une situation plus tranquille. Je me charge, lui dis-je, de régler tout ce qui a raport aux Hommes ; & votre occupation, avec Madame Riding, sera de mettre l'ordre qui vous paroîtra le plus convenable parmi leurs Femmes. Elle consentit à s'occuper de cet emploi. Je lui en laissai effectivement la disposition absoluë ; & je fis avertir toute la Nation par un Cri public, que c'étoit à elle que toutes les Femmes devoient obéïr, comme à leurs Maîtresses & à leur Gouvernante.

Pour moi, je crus devoir commencer l'exécution du plan que j'avois formé, par l'établissement de la sûreté publique. Cet article n'étoit pas moins important pour nous que pour les Abaquis. J'avois une terrible idée des Rouintons, sur le recit qu'on me faisoit tous les jours de leur cruauté. Ces Sauvages inhumains n'étoient éloignés de nous que de dix lieuës. L'envie de nous attaquer pouvoit les prendre à tous momens. Je pensai d'abord à nous mettre du moins en état de ne pas apréhender leurs surprises. Je fis creuser autour de l'Habitation, un fossé de quinze pieds de profondeur. J'obligeai tous les Sauvages d'y travailler, sans en excepter même les Femmes : & je mis-là moi-même la main au travail pour les exciter. Cet ouvrage, auquel environ six mille personnes s'employoient continuellement, fut achevé en moins de quinze jours. Nous nous trouvâmes ainsi environnés d'eau de toutes parts. Je ne laissai pas même de chemin de communication; mais je fis placer d'espace en espace des ponts mobiles, & je chargeai quelques Sauvages du soin de les retirer tous les jours à l'entrée de la nuit. Toute la Nation parut extrêmement satisfaite de cette invention. Rien ne marque mieux la stupidité des Sauvages de l'Amérique, que de voir qu'ils manquent d'industrie, même pour leur conservation, quoique la Nature seule dût suffire pour leur en inspirer. Ils ne l'emportent guéres en cela sur les Bêtes ; c'est-à-dire, que toute leur méthode dans la Guerre consiste à se jetter impétueusement les uns sur les autres & à se battre avec furie, jusqu'à ce que le plus maltraité ou le plus fatigué soit contraint de céder & de prendre la fuite.

Avant que de rien entreprendre pour le bien

des Abaquis, j'avois médité long-tems sur le changement extérieur qu'il me sembloit d'abord à propos de mettre dans leur forme de vie, & dans leur maniére de se vêtir. C'est quelque chose de si choquant pour un Européen, que de les voir nuds, hommes & femmes, presque sans aucun egard pour la pudeur, que j'avois résolu, sans délibérer, de les obliger à se couvrir le corps; & j'y voyois peu de difficulté, non-seulement parce qu'ils étoient pourvûs d'une multitude incroyable de peaux de Tigres, de Léopards, & d'autres animaux qu'ils tuoient à la chasse; mais parce qu'ils étoient accoutumés à s'en revêtir pendant l'Hyver, & qu'il n'étoit question que de leur conserver cet usage pendant l'Eté. Cependant, lorsque je vins à réfléchir plus particuliérement sur ce dessein, je fus porté par d'autres raisons à changer de sentiment. Le motif de la pudeur, qui étoit le seul que j'eusse de souhaiter qu'ils fussent couverts, ne me parut pas aussi fort que les inconvéniens inévitables qui suivroient bien-tôt de l'établissement des habits. A le bien prendre, la honte d'être nud n'est point un sentiment naturel; c'est un préjugé de l'éducation. & un simple effet de l'habitude. J'en avois une preuve certaine & presente dans mes Sauvages mêmes, qui ne rougissoient point de leur nudité, & qui regardoient cet usage comme une chose indifférente. Pourquoi leur faire perdre cette innocente simplicité, dans laquelle ils étoient accoutumés de vivre? Au contraire, il me parut qu'ils suivoient bien plutôt en cela l'inspiration droite de la Nature. Elle les avertissoit par la rigueur du froid, qu'il étoit nécessaire qu'ils se couvrissent en Hyver: & la chaleur leur faisoit regarder leurs vêtemens en Eté comme des cho-

ſes ſuperfluës & incommodes. Si je les oblige, diſois-je, à ſe vêtir dans toutes les ſaiſons, ils ſentiront bien-tôt que c'eſt par une autre vuë que celle de ſatisfaire aux beſoins naturels ; ils regarderont leurs habits comme des ornemens ; ils ſe piqueront peu-à-peu de propreté & de goût dans leur parure ; ils en viendront aux recherches curieuſes, aux affectations, aux modes, & à tous les effets ridicules de la vanité & de l'amour propre, dont on voit tant de miſérables exemples en Europe. Je veux qu'ils ne reçoivent de moi que ce qui peut leur être utile, & je croirois leur rendre un fort mauvais office en les faiſant ſortir d'une groſſiéreté innocente pour leur ouvrir le chemin qui conduit au luxe & à la moleſſe.

Je fis à peu près le même raiſonnement ſur ce qui concernoit leur façon de ſe loger & de ſe nourrir. Leurs viandes étoient groſſiéres & mal-aprêtées. C'étoit la chair inſipide de tous les animaux qu'ils tuoient dans leurs Forêts. Ils n'y mettoient nulle diſtinction. Leurs Campagnes ne manquoient point pourtant d'Oiſeaux de toute eſpéce, ni leurs Riviéres & leurs Etangs de Poiſſons délicats : mais il leur étoit bien plus facile de tuer avec leurs fléches un Buffle ou une Chévre ſauvage, qu'une Perdrix ou un Faiſan ; & la Nature leur aprenoit à prendre toujours les voyes les plus ſimples & les plus faciles. Ils étoient d'ailleurs d'une conſtitution robuſte, & rien n'étoit ſi rare parmi eux que les maladies de foibleſſe & de langueur. Ainſi je crus encore que ce ſeroit les traiter en ennemis, que d'introduire parmi eux le pernicieux uſage de nos ſauſſes & de nos ragoûts. Si c'eſt un malheur pour les hommes que les organes s'altérent, & qu'ils ayent beſoin du ſecours continuel des alimens pour les réparer, les plus

heureux sans doute sont ceux qui se le procurent à moins de frais & d'embarras.

Pour leurs maisons, elles étoient commodes, sans être belles ni régulières. On y étoit à l'abri des injures de l'air, & le corps trouvoit à s'y reposer librement dans toutes les postures que demandent ses besoins. Que faut-il de plus à des hommes qui ne s'attendent point à faire un séjour éternel sur la terre? Quelle nécessité de construire des maisons qui durent plus long-tems que nous? N'est-ce pas un mal que notre infirmité nous oblige à vivre cachez presque continuellement sous un toit, & qu'elle nous prive ainsi de la vûë du Ciel, qui est le plus beau spectacle de la Nature: cependant, nous ne sçaurions nous dispenser de nous faire à nous-mêmes ces espéces de prisons. Mais la raison ne demande point que nous y mettions des ornemens capables de nous y attacher.

Le seul changement que je résolus donc de faire parmi les Sauvages, regardoit la Religion & le fond des mœurs. Le premier de ces deux articles n'étoit point une entreprise à tenter tout-d'un-coup. On sçait avec quelle force les hommes sont entraînés par les préjugés de la Religion qu'ils ont reçuë en naissant. Je voulois ménager les occasions, & faire naître quelques événemens qui pussent rendre les Abaquis capables de recevoir des impressions fortes & durables. Ma pensée se dévelopera mieux dans la suite par les effets. En attendant ces heureuses conjonctures, je m'appliquai tout à la fois à régler la Police extérieure, & à établir dans l'intérieur des familles ces principes d'ordre & de subordination, qui sont le plus ferme lien de la société.

Quoique les Abaquis ne fussent point dans le même degré de grossiéreté & d'ignorance que plu-

fleurs autres Peuples de l'Amérique, & qu'il leur restât du moins quelques sentimens d'humanité & quelque connoissance de la Loi naturelle, j'avois remarqué dans un grand nombre de leurs usages des singularités si barbares, qu'elles m'avoient inspiré autant d'horreur que de compassion. Ils avoient coutume, par exemple, lorsqu'il leur naissoit un Enfant, d'examiner avec soin s'il aportoit quelque signe d'une mauvaise constitution, ou s'il avoit quelque membre contrefait & mal disposé. Ceux qui avoient ainsi quelque défaut naturel, étoient sacrifiés sans miséricorde. Outre cette abominable pratique qui faisoit périr un nombre infini d'innocens, ils avoient encore celle d'observer, cinq ou six jours après la naissance, s'il ne paroissoit pas sur le visage de ceux-mêmes qui étoient assez sains pour avoir échapé à la rigueur de la premiére Loi, quelques marques qui fussent d'un mauvais présage pour l'avenir. Ils en distinguoient d'heureuses & malheureuses, & ils ôtoient encore la vie impitoyablement à ceux qui ne les avoient point telles qu'ils souhaitoient. Il n'étoit point étonnant, qu'avec cette coutume & les deux raisons que j'ai déja aportées, la Nation fût si peu nombreuse. Je n'épargnai rien pour leur faire concevoir l'inhumanité de cette conduite, & lorsque je crus avoir fait quelque impression sur eux par mes discours, j'ordonnai par un cri public, que tous les Enfans fussent élevés désormais sans distinction.

Les familles étoient séparées, & à la réserve d'un fort petit nombre qui se joignoient quelquefois ensemble par des raisons particuliéres, chacune avoit son logement à part, & se procuroit par son propre travail les choses nécessaires à la vie. Mais malgré cette union, ils connoissoient peu les relations du sang, & les devoirs mutuels

de la Parenté. Le Fils n'étoit obligé à aucun respect pour son Pere, & le Pere n'en exigeoit point de ses Enfans. A peine un jeune Abaquis avoit-il atteint l'âge où l'on commence à pouvoir se passer du secours d'autrui, qu'il ne dépendoit plus de personne, & qu'il se trouvoit en égalité non-seulement avec les Vieillards, mais avec ceux mêmes de qui il tenoit la naissance. Ils n'avoient même aucuns noms particuliers pour exprimer la qualité de Pere. La plûpart suivoient cet usage dans toute son étenduë, & ne marquoient pas plus d'attention pour leurs Parens que pour les autres. Il s'en trouvoit néanmoins quelques-uns, dans lesquels la Nature étoit assez forte pour conserver ses droits. Tel étoit Iglou & toute sa famille. Je n'ai jamais vû d'exemple de tant d'amitié & d'une si parfaite union entre des proches. Il ne me fut pas difficile de reconnoître peu-à-peu ceux qui leur ressembloient, & je me fis une étude de me les attacher particuliérement, étant persuadé qu'il n'y en avoit point dont j'eusse plus de zèle & de fidélité à espérer, que de ceux qui étoient capables de ces sentimens naturels. Mais ce qui me parut surprenant, fut de voir régner dans les familles une concorde admirable, malgré l'indépendance où ils étoient les uns à l'égard des autres. Les querelles & les divisions étoient presqu'inoüies parmi eux. J'attribuai cette tranquilité à deux causes : au caractére naturel de la Nation qui étoit doux & ennemi de la violence ; & à la crainte commune qu'ils avoient des Roüintons qui les tenoient sans cesse en allarme, & ausquels il leur eût été difficile de résister, s'ils se fussent divisés.

Cependant, pour établir leur paix & leur union sur des fondemens plus solides, je leur expliquai les devoirs de la Nature, qui assujettit jus-

qu'à un certain point les Enfans à l'autorité paternelle. Je leur fis comprendre, que s'ils étoient obligés de s'aimer les uns les autres, parce qu'ils étoient Citoyens d'un même lieu, & unis par les mêmes intérêts, ils devoient quelque chose de plus particulier à ceux qui les touchoient encore de plus près par le bienfait de la naissance & de l'éducation : qu'en changeans de demeure, ils pouvoient perdre les relations de la société, mais que rien n'étoit capable de rompre les liens du sang : qu'en croissans même & en avançans en âge, ils n'acquéroient point de droits qui pussent diminuer ceux de leurs Peres, puisque la force & la santé portoient toujours sur la vie qu'ils avoient reçuë d'eux, comme sur leur principe : qu'ils ne devoient rien trouver de gênant dans un devoir dont l'exécution ne s'exigeoit jamais avec dureté & avec rigueur ; que le tems viendroit d'ailleurs où les Enfans auroient leur tour, & qu'après avoir respecté leurs Peres, & leur avoir rendu leur obéissance, ils auroient aussi des Enfans dont ils se feroient obéir & respecter.

D'un autre coté, j'instruisis les Peres des bornes raisonnables que devoit avoir leur autorité, & de la maniére tendre & compatissante dont ils devoient l'exercer : que quelque droit que la Nature, & les Réglemens que j'allois établir leur accordassent sur leurs Enfans, ce n'étoit point pour leur propre satisfaction qu'ils devoient en user, que c'étoit pour le bien de ces mêmes Enfans, & pour l'avantage général de la Nation : que leur qualité de Peres leur imposoit à eux-mêmes des obligations, que je tiendrois la main à leur faire observer, qu'une attention continuelle, des soins sans ménagement, de la sagesse, de la bonté & de la patience, étoient

les devoirs paternels : comme du respect, de l'attachement, & de la soumission étoient ceux des Enfans. Je ne me contentai point de leur expliquer ces maximes en public ; je visitai chaque famille pour les leur répéter en particulier dans leurs maisons, & je ne commençai à les faire exécuter qu'après leur avoir fait confesser que leur vie en seroit plus douce, leur union plus assurée, & la forme extérieure de leur société plus riante & plus agréable.

Lorsqu'ils furent ainsi disposés à ce grand changement que je regardois comme la partie la plus essentielle de mon dessein, j'établis l'ordre qui me parut le plus facile à observer, & le plus propre à subsister long-tems. Dans chaque famille, je réglai que le plus âgé seroit considéré comme le Chef, à moins qu'il ne fût incapable de tenir ce rang pour quelque raison considérable, dont le jugement apartiendroit à un Tribunal supérieur. L'ordre de la naissance devoit régler de même tous les autres rangs. Je ne jugeai point à propos d'exclure les Femmes des droits que j'accordois aux Hommes. La Nature leur y donne les mêmes prétentions qu'à nous ; & si le principal fondement de l'autorité des Peres sur leurs Enfans est le bienfait de la naissance & de l'éducation, il semble qu'une Mere y dévroit avoir la meilleure part, elle à qui ces deux faveurs coûtent si cher. J'ordonnai donc par une Loi irrévocable, que le pouvoir & l'autorité suivroient l'âge, sans distinction de Sexe.

Mais cet ordre ne regardant que l'intérieur des familles, je formai aussi-tôt un Corps, ou un Conseil, dont je bornai les Membres au nombre de vingt, & je le composai de ceux

qui m'avoient paru les plus raisonnables & les plus modérés dans toute la Nation. Quoique je n'en excluſſe point les Femmes, j'y mis néanmoins certaines exceptions qui me ſemblérent néceſſaires. Comme le but de cet Etabliſſement étoit d'en faire un Souverain Tribunal auquel je voulois laiſſer toute mon autorité lorſque je quitterois la Nation, je m'attachai extrêmement à prendre toutes les meſures qui pouvoient le rendre reſpectable. La premiére régle que j'établis pour le choix des Membres, fut celle de l'âge. Les Hommes n'y devoient point être admis s'ils n'avoient atteint quarante ans, & les Femmes ſi elles n'étoient au-deſſus de cinquante. Cette inégalité que je mettois entre les Femmes & les Hommes, n'étoit point injurieuſe pour leur Sexe. Elle étoit fondée ſur la même raiſon qui a porté la plûpart des Légiſlateurs à réſerver au nôtre la connoiſſance & le maniement des affaires publiques, c'eſt-à-dire, ſur les incommodités de la groſſeſſe auſquelles la Nature aſſujettit les Femmes juſqu'à un certain âge, ſur les ſoins qu'elles ſont obligées de prendre pour la nourriture & l'éducation des Enfans. Mais comme elles ſont délivrées de cet embarras à cinquante ans, & que je ne voyois point d'autre raiſon qui les rendît moins capables que nous à cet âge des ſoins du Gouvernement, je voulus qu'elles y priſſent autant de part que les Hommes. Je ſçai que les mauvais plaiſans & les ennemis de cet aimable Sexe rejettant ſur d'autres cauſes l'uſage preſque généralement établi d'éloigner les Femmes des affaires, ils l'attribuent à leur foibleſſe & à leur ignorance. Mais j'avois un exemple chez les Abaquis, qui détruit cette injuſte accuſation,

Les Femmes y vivans ſans contrainte, & n'y recevans point une autre éducation que celle des Hommes, y étoient auſſi vigoureuſes & auſſi prudentes que les Maris; preuve aſſez forte, que ſi elles le ſont moins dans la plûpart des autres Païs du Monde, c'eſt par un effet de l'injuſtice & de la tyrannie des hommes, qui les attachent contre l'ordre de la Nature à des occupations qui les amoliſſent, & qui uſurpent ainſi ſur elles une autorité qu'elles devroient partager avec eux.

Outre l'âge, il falloit, pour être admis dans le Conſeil, avoir mené une vie ſage & exempte de reproche. Quoique les Abaquis euſſent été juſqu'alors ſans Loix, & à parler proprement, ſans Religion, ils ſçavoient fort bien faire un juſte diſcernement entre les Vertus & les Vices. La douceur, la fidélité dans les promeſſes, la tempérance même, étoient en eſtime parmi eux, & ne le cédoient qu'à la hardieſſe & à la valeur, qui étoit le ſouverain dégré de diſtinction. C'étoit par les premiéres de ces qualités que le vieil Iglou s'étoit fait conſidérer, & Moou par les ſecondes. Je réglai, qu'un Membre du Conſeil devoit poſſéder du moins les premiéres. Lorſqu'une place viendroit à vâquer dans le Conſeil, chaque famille devoit choiſir dans ſon ſein une perſonne de l'un ou l'autre ſexe qu'elle jugeoit propre à la remplir, & c'étoit au Conſeil même que je laiſſois à décider enſuite qui mériteroit la préférence.

Au reſte, cet établiſſement avoit deux objets. Le premier étoit la connoiſſance & le gouvernement général des affaires & des intérêts de la Nation. Les Conſeillers devoient s'aſſembler à des jours réglés, & traiter enſemble de tout ce qui concernoit le public. C'étoit une

peine que j'étois disposé sans doute à leur épargner pendant tout le tems que j'avois à vivre avec eux ; mais je voulois les mettre peu-à-peu dans une habitude d'ordre & de police, qui pût se soutenir lorsqu'ils m'auroient perdu. Il falloit à ce Peuple bon, mais grossier, quelque chose de simple, & en même-tems de si visiblement utile, qu'il sentît lui-même la différence avantageuse de l'état où je le voulois mettre, d'avec celui où je l'avois trouvé.

Le second emploi des Conseillers devoit être l'inspection particuliére des familles. Je divisai toute la Nation en vingt parties, qui répondoient au nombre des Membres du Conseil. Chaque Conseiller devoit avoir sa demeure dans le Quartier qui lui seroit assigné, s'informer exactement de tout ce qui pouvoit arriver de contraire à l'ordre, & faire son raport au Conseil, à qui il apartiendroit d'en juger après une délibération commune. On s'imaginera peut-être, que c'étoit donner trop d'occupation à un seul Tribunal, composé seulement de vingt personnes, que de lui attribuer ainsi l'administration de toutes les affaires publiques & particuliéres : mais on doit faire attention que des Sauvages, nuds, sans ambition & sans avarice, n'avoient pas des intérêts bien difficiles à démêler ; & qu'à la réserve de quelques querelles que le hazard pouvoit faire naître, il ne devoit guéres arriver d'occasion où la sagesse & la pénétration du Conseil eussent beaucoup à s'exercer. Pour ce qui regardoit les Loix, je ne crus point devoir en établir un grand nombre. Celles de la Nature suffisoient, & leur plus importante partie se trouvoit déja comprise dans l'ordre que je mettois dans les familles. Vivez dans l'union ; ayez les uns pour les autres les mêmes égards de douceur & de patience, que chacun souhaite qu'on

ait pour lui-même : telle fut la seule Loi politique que je tâchai de faire goûter aux Abaquis, & dont je m'efforçai de leur faire comprendre la nécessité. Je ne laissai pas d'établir des punitions pour certains crimes, des récompenses & des distinctions pour les actions extraordinaires de vertu, & d'abolir quelques coutumes superstitieuses de leurs Assemblées ; & sur-tout de faire quelques Réglemens utiles touchant la proye qu'ils raportoient de leurs Chasses, qui étoit presque la seule chose qui donnât quelquefois lieu parmi eux aux querelles & aux divisions.

Trois jours m'ayans suffi pour ces divers établissemens, & la docilité des Sauvages semblant me répondre desormais du succès de toutes mes entreprises, je formai un autre dessein, dont l'exécution auroit peut-être été d'abord plus difficile. Je compris que si la subordination que j'avois établie dans les familles me coûtoit quelque peine à soutenir & à confirmer, l'obstacle viendroit bien moins des Anciens qui trouvoient leur compte dans l'obéïssance de leurs Enfans, que de la jeunesse qui est naturellement ennemie de la dépendance, sur-tout dans une Nation barbare & accoutumée à une excessive liberté. Je résolus donc d'employer les jeunes Abaquis à quelque exercice qui pût servir tout à la fois à les tenir occupés, & à leur faire prendre insensiblement l'habitude du joug. J'avois un prétexte fort naturel, dans la crainte qu'ils avoient des Rouitons leurs ennemis. Je leur fis entendre que ces terribles voisins m'épouvantoient peu, & qu'il me seroit facile d'arrêter leur furie, & de les détruire même entiérement ; mais qu'il falloit qu'il apriſſent de moi auparavant l'art d'attaquer & de se défendre ; qu'avec les instructions que je leur

donnerois sur cette matiére, ils alloient devenir invincibles : que c'étoit le plus important secret que j'eusse aporté de l'Europe : enfin, qu'il étoit néceſſaire que leur jeuneſſe renonçât pour quelque tems à la chaſſe, & qu'elle s'occupât entiérement de la pratique de mes leçons. J'avois beſoin de toutes ces précautions pour retenir douze ou quinze cens jeunes & fiers Abaquis dans l'habitation, & pour les préparer à la contrainte des exercices militaires.

Ils acceptérent néanmoins ma propoſition de bonne grace. Je les diviſai auſſi-tôt en pluſieurs bandes, à l'imitation de nos Compagnies & de nos Régimens. Je nommai des Chefs généraux & ſubalternes, dont Moou fut le principal. C'étoit la récompenſe que je lui deſtinois pour le ſervice important qu'il m'avoit rendu. Ce Sauvage étoit brave & réſolu, mais vif & turbulent. J'eus regret dans la ſuite de me trouver forcé par ſa mauvaiſe conduite, à le traiter autrement que mon inclination ne me l'eût fait deſirer.

L'entrepriſe de former les Abaquis à la guerre ſurpaſſoit ſans doute mes forces, car je n'avois jamais fait mon étude du métier des armes. Mais outre qu'il n'y a point de ſcience dont un homme de bon ſens ne puiſſe trouver les principes en ſoi-même avec un peu de réfléxion, je comptois ſur Youngſter qui avoit ſervi en Angleterre avec honneur, & ſur lequel j'avois deſſein de me repoſer de cette partie de mon Gouvernement. Il s'y prit d'une maniére admirable, & qui réuſſit au-delà de mon attente. Son air étoit impoſant, & ſon humeur ſévére. En peu de mois il établit une diſcipline ſi exacte parmi les jeunes Abaquis, que je fus ſurpris de leur trouver tout à la fois tant d'adreſſe & d'obéiſſance. Je ne remarquai qu'une choſe à

condamner dans sa méthode ; il maltraitoit quelquefois trop sévérement ceux qui manquoient au devoir. Je lui en fis des reproches, & je le fis convenir que c'est une pratique absolument mauvaise dans un Officier, que de traiter ses Soldats avec une hauteur qui éteint leur fierté & leur courage. Il faut les former à l'obéissance, sans les accoutumer à l'esclavage. Au reste, il y a peu d'exercice dans la Guerre dont il ne les eût rendus capables. Il avoit même inventé plusieurs sortes d'armes, dont les coups étoient bien plus redoutables que ceux de leurs fléches & de leurs massuës. Au défaut de fer, il avoit trouvé le moyen de leur composer des sabres d'un bois pesant qu'il faisoit durcir au feu, & qu'il rendit si affilés par le moyen de quelques pierres tranchantes, qu'il n'y avoit point d'acier plus propre à faire de larges & profondes blessures, sur-tout parmi des Sauvages qui ont le corps nud & sans défense. Il leur avoit formé des Piques armées d'os, des Poignards qu'ils portoient à côté de leur Carquois, & d'autres instrumens meurtriers qui étoient peut-être autant de presens pernicieux qu'il faisoit aux Sauvages, mais dont l'invention étoit justifiée par une fin aussi juste que celle de se défendre de la cruauté des Rouintons. Avec cela, la Garde se faisoit exactement auprès de ma demeure, & dans plusieurs autres endroits de l'habitation. Youngster se donnoit lui-même chaque nuit la peine de visiter tous les Postes, pour accoutumer ses Eléves à la vigilance, il ne laissoit point de petite faute sans punition : de sorte que non-seulement nous étions en assurance contre les surprises de nos Ennemis, mais en état même de les braver, si je n'eusse cru qu'il étoit de la justice de les laisser en paix, tant qu'ils voudroient eux-mêmes y demeurer.

Il s'étoit passé deux mois entiers depuis le départ de mes six Envoyés. Je ne sçavois qu'augurer de leur lenteur ; & nos inquiétudes pour Mylord croissoient au point de ne pas nous laisser un moment de repos. Un jour que nous étions à nous entretenir tristement, le vieil Iglou vint m'annoncer avec un transport de joye qui lui venoit de l'espérance de m'en causer beaucoup, que les six Abaquis arrivoient à l'heure même dans l'habitation ; & qu'ils avoient avec eux un Etranger, vêtu à l'Européenne. Mon impatience ne me permit point de les attendre. J'allai au-devant d'eux. Effectivement, ils étoient accompagnés d'un Anglois ; mais son visage m'étant inconnu, je craignis de m'être trop flâté en me promettant d'heureuses nouvelles. Il fallut écouter d'abord les Abaquis, qui me racontérent tumultueusement les embarras & les fatigues qu'ils avoient essuyés dans leur voyage, & avec combien de peines ils étoient enfin arrivés dans la Virginie. Ils avoient erré long-tems sans être assurés de leur route ; tirans sur la gauche, au lieu d'aller droit à la Caroline, ils avoient suivi le pied des Monts Apalaches, par cette seule raison que le chemin leur avoit paru commode ; de sorte qu'en s'éclaircissans peu à-peu par la rencontre de quelqu'autres Sauvages, ils avoient découvert heureusement les environs de Powhatan qui sont fort cultivés, d'où il leur avoit été facile de gagner cette Ville. Ils n'avoient rien de plus interressant à me dire, n'ayans pû rien comprendre au langage qu'ils y avoient entendu ; mais ils ajoutérent que l'Etranger qu'ils avoient avec eux pourroit m'instruire davantage.

Cet Anglois me fit comprendre en effet, qu'il avoit des choses d'importance à me communiquer, & qu'il étoit venu exprès de Powhatan.

dans ce dessein. Je me hâtai de le conduire chez moi ; & là, en presence de mon Epouse & de Madame Riding, qui attendoient aussi impatiemment que moi qu'il ouvrît la bouche, il tira d'abord une Lettre, qu'il me pria de lire avant que de s'expliquer davantage. J'en reconnus aussi-tôt le caractére. Elle étoit de Madame Lallin. La rougeur me monta sur le champ au visage. J'aurois souhaité de pouvoir cacher cette Lettre aux yeux de mon Epouse, & je demeurai un moment incertain si je l'ouvrirois en sa presence.

Pour développer ce mystére, je dois avertir ici, que j'avois gardé le silence jusqu'alors sur le voyage & sur le malheur de Madame Lallin. Avec quelque innocence que je me fusse conduit à l'égard de cette Dame, j'avois cru que puisque son mauvais sort nous avoit séparés, & qu'il y avoit peu d'aparence que nous puissions jamais nous rejoindre, il étoit inutile que je fisse connoître à Mylord & à sa Fille la résolution qu'elle avoit prise de m'accompagner. On peut se souvenir qu'avant notre départ même de Roüen, j'avois eu quelque inquiétude sur l'effet que sa presence pourroit produire dans l'esprit de Fanny. La reconnoissance & la pitié m'avoient fait passer néanmoins sur cette considération ; mais la suite des choses ayant tourné si malheureusement pour elle, si je ne m'étois pas cru obligé de faire à mon Epouse un recit dont je n'avois rien d'avantageux à attendre, quoique je fusse assez assuré de son cœur pour ne me pas défier qu'elle pût jamais s'imaginer quelque chose de plus que la vérité. Cependant, je concevois bien que venant non-seulement à découvrir indirectement, & en quelque sorte malgré moi, le voyage de cette Dame & les relations que j'a-

vois euës avec elle, mais à trouver peut-être dans sa Lettre quelques expressions tendres qui marqueroient la douleur que lui avoit causé notre séparation, elle auroit un juste sujet, sinon de s'allarmer jusqu'à me soupçonner d'une perfidie, du moins de trouver étrange que j'eusse manqué de confiance pour elle, & que je lui eusse déguisé une avanture si extraordinaire avec tant de soin. Cette pensée, qui se presenta à mon esprit dans toute sa force, me jetta dans le dernier embarras. Il m'étoit impossible néanmoins de prendre un autre parti que celui d'ouvrir ma Lettre. Il fallut m'y déterminer; & le seul secours que je tirai d'un moment de réflexion, fut de réünir toutes mes forces pour conserver du moins un air libre & une contenance tranquile.

Mais toute mon adresse & mes efforts étoient bien inutiles. Le coup de ma ruïne étoit porté. Pourquoi tenir plus long-tems mon Lecteur suspendu? Ma triste Epouse étoit déja trop malheureusement instruite de l'arrivée de Madame Lallin en Amérique, & cette mélancolie profonde dont elle s'obstinoit à me cacher la cause, n'en avoit point d'autre que les soupçons de la jalousie. Fatale passion! Mon Esclave Iglou l'avoit fait naître par un zèle inconsidéré à raconter tout ce qu'il avoit apris de mes avantures, soit de moi-même qui m'étois quelquefois trop ouvert dans les plaintes qui m'étoient échapées en sa presence, soit par d'autres informations qui ne sont jamais venuës à ma connoissance. La curiosité avoit porté mon Epouse à l'interroger. Moins elle avoit trouvé de clarté dans ses réponses, plus elle croyoit avoir de justes sujets de s'allarmer. Mon silence sur tout ce qui concernoit Madame Lallin avoit achevé de confirmer ses doutes, c'est-à-dire, de lui percer le cœur. Elle se

croyoit trahie ; ou du moins, si elle pouvoit se persuader que les marques presentes de mon amour étoient sincéres, elle ne les regardoit que comme le retour d'un homme qui l'avoit abandonnée quelque-tems, & qui revenoit à elle, parce qu'il n'avoit pû conserver ce qu'il lui avoit préféré. Cependant, sa douceur, son respect pour la volonté de son Pere, & son inclination même, plus forte que son ressentiment, l'avoient fait consentir à recevoir ma main ; mais elle portoit le trait au fond du cœur, & mes plus tendres caresses ne pouvoient l'en arracher. Madame Riding, à qui elle s'étoit ouverte en confidence, tâchoit en vain de la guérir par ses consolations & de lui rendre le repos. C'étoit par son conseil qu'elle me déguisoit le sujet de ses peines, car Fanny n'étoit pas capable d'elle-même de soutenir long-tems une si violente dissimulation ; son cœur ne forma jamais de sentiment qui ne fût droit & sincére. D'ailleurs, l'intention de Madame Riding ne sçauroit être condamnée. Elle craignoit que des explications de cette nature ne missent du refroidissement entre nous, & que le reméde par conséquent ne fût beaucoup plus dangereux que le mal. Voilà le triste nœud des infortunes de ma malheureuse Epouse, & des miennes. On la verra obstinée à se taire pendant une longue suite d'années, m'aimer avec une passion sans borne, & devorer continuellement ses plus mortelles peines ; & moi, toujours sûr de mon innocence & de ma fidélité, agir inconsidérément dans cette supposition, & me rendre coupable non-seulement de mes propres malheurs, mais encore du crime des autres, en donnant lieu sans le vouloir aux événemens les plus tragiques & les plus sanglans. Justice éternelle ! qui entreprendra d'ex-

pliquer tes desseins : Tu m'as accoutumé à en ressentir les plus tristes effets, sans oser les aprofondir, & sans en murmurer.

J'ai peut-être satisfait trop-tôt la curiosité de mes Lecteurs. Pour rendre mon Histoire plus interressante, & lui donner les graces d'un Roman, j'aurois dû remettre à la fin de mon Ouvrage l'éclaircissement que je me suis hâté de donner en cet endroit. Mais suis-je capable de chercher à plaire, & ai-je promis autre chose dans ces Mémoires que de la sincérité & de la douleur ? Il m'en eût trop coûté, de laisser l'innocence de ma chére Epouse & ma propre constance exposées un moment au doute & aux soupçons. Qu'on se souvienne seulement, que dans les événemens que j'ai à raconter, mon sort m'étoit plus obscur qu'il ne l'est maintenant à mes Lecteurs, & que la source principale de mes peines est de n'avoir pas eu plutôt les mêmes lumiéres.

J'affectai donc toute la liberté d'esprit dont j'étois capable en ouvrant la Lettre de Madame Lallin ; & pour prévenir plus parfaitement les soupçons de mon Epouse, je lui dis avant de commencer à la lire, que j'en connoissois l'écriture, & que pour lui en faciliter l'intelligence, je voulois lui aprendre que cette Dame étoit partie de Roüen avec moi pour faire le voyage de l'Amérique. Nous avons été jusqu'à present, ajoutai-je, si occupés de nos propres peines & de nos avantures, que ce n'étoit point le tems de vous amuser par le recit des infortunes d'autrui. Mais c'est une relation que je vous promets quand vous jugerez à propos de l'entendre. Je lus alors du ton ordinaire la Lettre de Madame Lallin. Elle me marquoit une joye extrême d'avoir apris si heureusement que j'étois en Amérique, & que j'avois échapé à la malignité du Capitaine Wil-

Elle s'étoit sauvée elle-même de ses mains par adresse; & dans l'espérance de trouver Mylord à Powhatan, ou dans quelqu'autre endroit de la Virginie, elle s'y étoit renduë de la Jamaïque où elle avoit abandonné son Ravisseur. Le hazard ayant conduit mes six Sauvages à Powhatan, ils y avoient presenté ma Lettre au premier Anglois qu'ils avoient rencontré. Le nom de Mylord avoit excité la curiosité de tous les Habitans, de sorte que ma Lettre ayant couru par toute la Ville, elle étoit tombée à la fin dans ses mains. C'étoit elle qui avoit engagé, par une grosse récompense, un Anglois de Powhatan à suivre mes Sauvages à leur retour. Elle m'assuroit que si elle n'eût consulté que mes desirs, elle les eût accompagné elle-même; mais que cette entreprise lui étant impossible, elle me conjuroit de lui faire sçavoir promptement de mes nouvelles, & par quel moyen nous pourrions nous rejoindre. Pour ce qui regardoit Mylord, elle me marquoit le desespoir que lui causoit, comme à moi, l'incertitude de son sort. On n'en avoit rien apris à Powhatan depuis sa fuite. Mais elle croyoit pouvoir m'assurer, disoit-elle, qu'il n'avoit rien à craindre desormais du Capitaine Will, qui s'étoit rebuté de ses inutiles recherches, & qui se disposoit à faire voile vers l'Europe. Enfin elle me demandoit des nouvelles de Fanny & de Madame Riding, & elle paroissoit s'interresser fort sincérement à leur infortune.

Tel étoit le sens de cette Lettre, dont la vuë m'avoit causé tant de frayeur. Toutes les expressions y étant sages & mesurées, je me remis mieux que jamais de mon inquiétude, & je ne fis pas difficulté de raconter en peu de mots aux deux Dames le motif & les principales circonstances du voyage de Madame Lallin. Elles m'écoutérent

assez

assez tranquilement. Madame Riding rompit cet entretien, pour le faire tomber sur les affaires de Mylord. Je n'insistai point davantage, & n'apercevant nulle émotion sur le visage & dans les yeux de Fanny, je demeurai fort tranquile sur ce qui venoit d'arriver. Je fus très-satisfait aussi de l'article de la Lettre, qui concernoit Mylord. Le départ de John Will diminua beaucoup ma crainte. Je crus pouvoir me flâter avec raison que ce Seigneur étoit à la Caroline, qu'il y avoit été reçû sans opposition, & qu'il attendoit pour nous donner de ses nouvelles, qu'il eût mis de l'ordre & de la tranquilité dans cette grande Province. Il est vrai qu'il s'étoit écoulé déja bien du tems depuis son départ; mais quelque ingénieuse que la tendresse soit à se tourmenter, je ne voyois rien qui pût m'allarmer avec fondement. L'escorte nombreuse, dont il étoit accompagné, me rassuroit contre la crainte des autres Nations Sauvages qu'il pouvoit avoir rencontrées; & en supposant même que ce malheur lui fût arrivé en chemin, j'avois lieu de me persuader qu'il s'en étoit délivré heureusement, parce qu'il ne me sembloit pas possible que tous ses compagnons eussent péri, & qu'il n'en fut pas revenu quelqu'un pour nous annoncer cette nouvelle. J'obtins sur moi par ces faux raisonnemens de ne pas me livrer trop à l'inquiétude, & je me fis ainsi une cruelle illusion sur les deux coups les plus funestes qui m'ayent jamais été portés par la fortune. Il falloit répondre à Madame Lallin. Je le fis sans mystére & sans difficulté. Mon Epouse me vit écrire ma lettre. Je marquai simplement à cette Dame, que j'étois ravi du bonheur qu'elle avoit eu de se mettre en liberté. Je lui conseillai de demeurer à Powhatan, jusqu'à ce que l'occasion se présentât de

nous rejoindre. Je lui apris mon mariage ; & je la priai pour notre intérêt commun, de ne rien épargner pour découvrir ce que Mylord étoit devenu. Les six Sauvages ayans consenti de retourner à la Virginie avec l'Anglois qu'ils avoient amené, je leur fis promettre de revenir par la Caroline, & je mandai en grace à Madame Lallin de leur donner des Guides, & toutes les commodités nécessaires pour le succès de leur voyage.

Je goûtai plus de repos après leur départ, que je n'avois fait depuis long-tems. Je ne pouvois manquer d'être bien-tôt informé avec certitude de ce qui étoit arrivé à Mylord ; & Fanny faisant plus d'efforts que jamais sur elle-même, parvint à me déguiser entiérement le trouble continuel de sa jalousie. Elle suivoit aparemment le conseil de Madame Riding. Il y avoit déja quelque-tems que sa grossesse s'étoit déclarée. Les Abaquis en témoignérent une joye extrême. Ils avoient dans ces occasions certaines cérémonies superstitieuses qu'ils pratiquoient à l'égard de leurs Femmes, & qu'ils me proposérent par raport à la mienne. Je rejettai leurs offres, & je profitai de cette circonstance, comme j'avois déja fait de plusieurs autres, pour dissiper peu-à-peu leur aveuglément. Ils m'écoutoient avec admiration, lorsque je leur parlois d'une autre Divinité que le Soleil, plus ancienne & plus puissante que lui, dont il étoit lui-même l'ouvrage & dont il recevoit continuellement sa chaleur & sa lumiére. Mais comme ils n'étoient point capables d'être convaincus par la force d'un raisonnement, je ne m'étois jamais aperçu que mes discours eussent fait sur eux l'impression que je desirois ; & j'attendois toujours, pour entreprendre de changer leur Religion, qu'il survint quelque événement extraor-

dinaire que je puſſe faire tourner adroitement au ſuccès de ce deſſein. Il s'en preſenta un, dont je tirai tout le fruit que j'eſpérois. Peut-être trouvera-t'on quelque choſe d'irrégulier ou du moins de trop inhumain dans les moyens que j'employai; mais je crois ma conduite juſtifiée par mes intentions, ſur-tout à l'égard d'un Peuple groſſier qui ne pouvoit être ébranlé d'une autre maniére.

Moou avoit, comme j'ai dit, d'excélentes qualités. Il avoit le corps bien fait & vigoureux, il étoit ſobre, adroit, entreprenant, généreux, & d'une intrépidité qui le faiſoit regarder avec raiſon comme le plus brave de tous les Abaquis. Mais ſon humeur vive & bruſque le rendoit difficile à ménager, & je m'étois étonné pluſieurs fois qu'Youngſter, qui étoit un autre caractére impérieux & violent, eût vécu ſi long-tems en bonne intelligence avec lui. Ils eurent enfin un gros différend ſur quelque point de la diſcipline militaire, & étans tous deux trop emportés pour s'arrêter à certaines bornes, ils ſe ménagérent ſi peu, qu'ils devinrent ennemis iréconciliables. Je fus inſtruit auſſi-tôt de ce démêlé. Youngſter m'en expliqua naturellement la cauſe, & quoiqu'il eût manqué peut-être d'un peu de prudence, il étoit clair par ſon recit que Moou étoit le ſeul coupable. Il le ſentit ſans doute lui-même; car lui ayant fait donner ordre de me venir rendre compte de ſa conduite, il refuſa de ſe rendre chez moi, & il demeura renfermé pendant quelques jours dans ſa Cabane, ſans ſe laiſſer voir même de ſes meilleurs Amis. Son obſtination me cauſa de l'embarras. Je ne pouvois fermer les yeux ſans danger ſur un refus qui bleſſoit mon autorité; & j'apréhendois d'un autre côté en le prenant ſur

un ton absolu, de révolter contre moi la plus grande partie de la jeunesse, qui lui étoit entiérement dévouée. Je me servis d'abord d'Iglou & de quelques autres Sauvages des plus modérés, pour le porter doucement à rentrer dans le devoir. Leurs efforts furent inutiles. Cet esprit violent & vindicatif ne pouvoit digérer l'insulte qu'Youngster lui avoit fait en le maltraitant de plusieurs coups. Il s'emportoit ouvertement en menaces & en projets de vengeance, non-seulement contre lui, mais contre moi-même & contre toute ma famille. Le mal commença à me paroitre si sérieux, que je me crus obligé d'y aporter un prompt reméde. Je m'y déterminai bien plus encore, lorsque j'apris du vieil Iglou que toutes les nuits Moou recevoit la visite de quantité de jeunes gens qui étoient dans ses intérêts, & que suivant les aparences, ils concertoient ensemble les moyens de satisfaire leur ressentiment. Le soir du même jour qu'il m'annonça cette nouvelle., un jeune Abaquis s'introduisit chez moi dans l'obscurité, & m'ayant pris en particulier, il me fit un recit qui m'effraya. Il avoit sçu d'un autre les desseins de Moou. C'étoit de s'attrouper la nuit avec ceux qu'il avoit engagés dans sa querelle, de fondre sur ma Maison, & de se défaire de moi & de tous mes gens, en épargnant seulement Fanny, dont il vouloit faire son Epouse; & de prendre ensuite sur la Nation l'autorité qui ne m'avoit été accordée, disoit-il, qu'à sa sollicitation.

Je remerciai vivement le jeune Sauvage. Un danger si pressant demandant toute ma diligence & tous mes soins, je fis avertir secrettement tout ce qu'il y avoit d'Abaquis sur lesquels je

pouvois faire un fond assuré ; je leur recommandai de passer la nuit autour de ma demeure, & de ne laisser aprocher personne sans mes ordres. Ensuite, réfléchissant sur les moyens de prévenir Moou, & ne voyant point de sûreté à le faire arrêter dans sa Maison, je résolus de me délivrer de lui par la voye la plus sûre, qui étoit de le faire tuer en secret. Mon Emploi me donnoit ce droit sur la vie d'un sujet rebelle & parjure. Ce fut cette derniére réflexion qui m'en fit naître une plus étenduë, & propre à faciliter le dessein que j'avois d'amener les Abaquis à la connoissance du vrai Dieu. Je m'applaudis aussi-tôt de cette pensée ; & je pris pour l'exécuter des mesures qui me réüssirent parfaitement.

J'assemblai tous les Sauvages qui se trouvérent autour de ma maison, & n'étant pas fâché d'en avoir un plus grand nombre encore pour témoins, je fis apeler tous ceux qui habitoient les Cabanes voisines. Les voyant disposés à m'écouter, je les fis souvenir du serment par lequel ils s'étoient engagés à m'obéïr, & de la punition à laquelle devoient s'attendre ceux qui auroient la témérité de le violer. Moou, leur dis-je, s'est rendu coupable du plus criminel parjure : si le Soleil que vous adorez étoit un Dieu aussi puissant que vous vous l'êtes figurés jusqu'aujourd'hui, il n'auroit pas tardé si long-tems à lui faire sentir sa vengeance. J'ai laissé passer exprès quelques jours, pour vous faire apercevoir que vous vous trompez malheureusement dans l'objet de votre culte, & que c'est le Dieu que j'adore qui est seul capable de se venger & de punir. Je vous annonce donc de sa part, que ceux d'entre vous qui manqueront à l'obéïs-

sance, recevront de lui un horrible châtiment, & que Moou en sera le premier exemple. Allez lui faire à lui-même cette déclaration, ajoutai-je en me retournant vers Iglou ; & exhortez-le à se reconnoître, s'il veut éviter le suplice terrible qui le menace.

Je ne congédiai les Sauvages, qu'après les avoir priez pour leur propre intérêt de profiter du malheur de Moou, & d'ouvrir les yeux sur ce qui arriveroit bien-tôt. Etant rentré ensuite chez moi avec Youngster, je lui communiquai mon dessein, & je le chargeai lui-même de l'exécution. Mais comme j'aurois souhaité d'accompagner la mort de Moou de quelque circonstance extraordinaire, capable de causer de l'effroi aux Abaquis, nous cherchâmes par quel stratagême nous pourrions en imposer à ce Peuple crédule & grossier. Si j'eusse eu de la poudre en abondance, j'aurois trouvé mille moyens de les épouventer, soit par le bruit, soit par d'autres effets qui leur étoient inconnus ; mais j'en avois aporté si peu de Powhatan, qu'en ayant donné une partie à Mylord avec les deux pistolets de mon Esclave Iglou, il ne m'en restoit guéres plus d'une demie livre. Cependant, Youngster crut que cela pourroit suffire pour le projet qu'il forma ; & tout puérile qu'il étoit, il lui réüssit heureusement. Il prit la boëte même où je tenois ma poudre renfermée, qui étoit une corne épaisse, & fortifiée par trois ou quatre cercles de cuivre. Il la ferma avec beaucoup de soin, en pressant la poudre pour lui donner plus de force ; & il laissa seulement une petite ouverture, à laquelle il fit tenir une susée. Il attacha ensuite à la boëte une petite corde, qui devoit servir à la soutenir. Ayant apris avec ce-

la mes deux pistolets qu'il avoit chargés il se fit suivre de nos deux autres Anglois, dont le secours lui étoit nécessaire. Son dessein étoit de monter sur le toît de la Cabane de Moou, avec l'aide des deux Anglois. L'obscurité de la nuit l'empêchoit de craindre d'être aperçu. Il devoit s'aprocher de la cheminée, qui n'étoit qu'un large trou pratiqué dans le toît suivant l'usage de la plupart des Nations de l'Amérique, mettre le feu à la fusée, laisser pendre la boëte dans le Cabane à une certaine hauteur; & comptant que l'étonnement de voir les étincelles de la fusée attireroit aussi-tôt Moou & ses Compagnons au-dessous du trou qui servoit de cheminée, il espéroit de pouvoir l'ajuster & le tuer d'un coup de pistolet. Le bruit du coup, la mort du Rebelle, le fracas que feroit aussi-tôt la boëte qui ne pouvoit manquer de se briser en mille piéces, étoient des circonstances qui devoient sans doute effrayer les Sauvages; mais j'apréhendois qu'il ne prît envie à quelqu'un d'entre eux de sortir trop promptement de la Cabane, que Youngster ne fût aperçu sur le toît, qui n'étoit pas fort élevé. Il s'obstina à vouloir en courir tous les risques. Ses deux Compagnons devoient se retirer aussi-tôt qu'il y seroit monté; & il comptoit que dans l'obscurité de la nuit, il ne lui seroit pas difficile de se dérober lui même avec adresse. Si je l'en eusse voulu croire, il eût mis le feu à la Cabane en se retirant, pour achever de rendre la scène terrible. Mais je m'y oposai absolument, par la crainte d'une incendie générale, qu'il nous auroit peut-être été impossible d'arrêter.

Au moment qu'il alloit partir, le vieil Iglou vint me faire le raport de sa commission. Sa presence

me fit naître une nouvelle idée, qui servit encore au succès de mes vûës. Lorsqu'il m'eut raconté que Moou avoit ri de mes menaces, & qu'il paroissoit craindre aussi peu les châtimens du Ciel que les miens, je lui ordonnai de retourner sur le champ pour renouveler ses exhortations au Rebelle, & je lui dis de se faire accompagner de quelques Membres des plus âgés & des plus considérés du Conseil. C'étoit dans le dessein qu'ils fussent presens à la mort de Moou, & qu'ils pussent eux-mêmes en recuëillir le fruit. Je les fis partir sans perdre de tems, & Youngster n'en perdit pas non plus pour se rendre au même lieu par un chemin différent. Je ne pus résister à la curiosité qui me porta à le suivre moi-même à quelque distance; & l'obscurité m'étant favorable, je demeurai à cinquante pas de la Cabane de Moou. Je n'y fus pas long-tems sans voir paroître quelques étincelles de la fusée, qui sortoient par le trou du toît. La boëte creva presqu'aussi-tôt, avec un fracas plus grand que je m'y étois attendu. Ce n'étoit pas l'intention d'Youngster, qui s'étoit proposé de tuer auparavant Moou; & je fus quelques momens à craindre qu'il ne lui fût impossible d'ajuster son coup par la cheminée, ce qui auroit ruiné entiérement notre entreprise. Mais le bruit du coup de pistolet qui se fit bien-tôt entendre, me fit juger que tout s'étoit exécuté heureusement. Les deux Anglois passérent près de moi dans le même instant, sans m'apercevoir; & Youngster n'ayant point tardé à les suivre, j'apris de lui qu'il avoit réüssi avec tant d'adresse & de bonheur, que le Ciel sembloit avoir conduit sa main. A peine avoit-il laissé descendre sa boëte, que les Sauvages, frapés de l'éclat des étincelles, s'en étoient apro-

chés avec admiration. Ils étoient au nombre de vingt-cinq ou trente. La fusée s'étant consumée un peu trop promptement, il n'avoit pû reconnoître assez-tôt Moou, pour tirer d'abord sur lui. La boëte avoit crevé avec beaucoup de violence. Ce contre-tems n'avoit servi qu'à le favoriser, en répandant l'effroi dans la troupe. Quelques-uns avoient été blessés dangereusement par les éclats de la boëte, & tous s'étoient jettez à terre en poussans un horrible cri, excepté Moou que rien n'étoit capable d'épouventer. Ce fier Sauvage avoit levé les yeux vers l'ouverture du trou, pour chercher la cause d'un si étrange événement; de sorte que rien n'avoit été plus facile à Youngster que de lui casser la tête d'un coup de pistolet.

Nous nous retirâmes aussi-tôt à ma maison, pour attendre l'effet de cette scène. Nous n'y étions que d'un instant, lorsque nous entendîmes un bruit épouventable qui paroissoit venir de tous les quartiers de l'Habitation. Ceux d'entre les partisans de Moou qui avoient pû fuïr, s'étoient rendus chacun dans leurs Cabanes où leur effroi & leur consternation avoient rendu témoignage, autant que leurs discours, au prodige qui venoit d'arriver. Tout le monde s'empressoit de courir pour voir le cadavre de Moou, & cinq ou six jeunes Abaquis qui étoient encore à terre auprès de lui, retenus par leur frayeur autant que par leurs blessures. On ne manqua point d'être bien-tôt informé des avertissemens que j'avois fait donner aux Rebelles une heure auparavant. Il étoit si clair que leur punition ne pouvoit être qu'un effet de mes menaces, qu'il ne se trouva personne qui en eût le moindre doute. Cette opinion étant devenuë générale,

& se trouvant confirmée par le raport de ceux qui avoient entendu ma harangue & mes prédictions, on commença à craindre que le Dieu dont j'avois annoncé la colére, n'en fit sentir de nouvelles marques; & l'effet de cette crainte fut si étonnant, que tous les Abaquis de l'Habitation vinrent en un moment environner ma Cabane en jettans des hurlemens affreux, & en me conjurans de paroître & de leur accorder mes secours.

Je sortis, pour les rassurer par ma presence. Quoique la nuit ne fût point fort avancée, je me trouvai presqu'aussi éclairé qu'en plein jour. Ils avoient allumé un nombre infini de flambeaux, tels qu'ils en ont l'usage; ce sont de longs bâtons de bois sec enduits d'une espéce de résine. Les cris cessérent à ma vûë, & les voyans disposés à m'écouter, je fis aporter un banc sur lequel je montai pour me faire entendre plus facilement. Je leur parlai avec force du crime de Moou & de la justice de son châtiment. Quelque sévére qu'il eût été, je les assurai que mon Dieu étoit un bon Maître qui n'exerçoit la vengeance qu'à regret, & qui eût pardonné même au parjure Moou, s'il ne se fût point obligé à mériter d'être puni; mais que le voyant endurci dans sa révolte, & le Soleil, qu'ils avoient cru jusqu'alors si redoutable, n'ayant point assez de puissance pour le ramener au devoir, j'avois sollicité moi-même la punition terrible dont plusieurs d'entr'eux venoient d'être témoins; que ceux qui suivroient l'exemple de Moou, devoient s'attendre au même malheur. J'ajoutai, que j'avois ordre de ce même Dieu, qui sçavoit si bien punir, de leur offrir des faveurs & des bienfaits s'ils vouloient l'adorer; qu'ils connoissoient main-

tenant sa puissance ; qu'elle s'employeroit pour leur bonheur, & pour la destruction des Roüintons leurs ennemis ; qu'aimant sincérement leur Nation, comme ils en devoient juger par le zèle que j'avois marqué jusqu'alors pour leurs intérêts, je n'étois point capable de leur rien proposer qui ne fût pour eux d'un solide avantage ; que je devois néanmoins les avertir, qu'après l'offre que je lui avois faite de la protection & de l'amitié de ce grand Dieu, ils devoient s'attendre à sa haine, s'ils ne la recevoient point avec reconnoissance ; & qu'en refusant de la préférer au Soleil, ils s'attireroient infailliblement le même sort que Moou.

J'avois parlé d'une voix si haute & si distincte, qu'il ne leur étoit rien échapé du sens de mon discours. Ils me firent connoître par leurs cris & leurs aplaudissemens, qu'ils étoient prêts à suivre toutes mes volontés. Je leur ordonnai de se rendre après midi dans la prairie des Assemblées, où je leur expliquerois ce que la nuit ne me permettoit pas d'achever.

Ils marquérent beaucoup de joye en se retirant. La mienne étoit aussi très-vive, de me voir si heureusement délivré de toutes mes craintes, & à la veille de réüssir dans un projet que j'avois toujours eu extrêmement à cœur. Je méditai sur la forme que je devois faire prendre à leur Religion. Mon incertitude ne dura pas longtems. Ils n'avoient que les lumiéres les plus simples de la Nature, & je ne les croyois pas capables d'en recevoir d'autres. J'examinai sur ce principe ce que l'Etre infiniment juste pouvoit exiger d'eux. Il me parut que le point essentiel de leurs obligations étoit de reconnoître un Dieu Tout-puissant, leur Créateur & leur Maître ab-

ſolu, de l'adorer ſans partage; & d'eſpérer ſes récompenſes. Telles furent les bornes que je crus devoir donner à leur Foi. Pour le culte, je réſolus de bannir les cérémonies myſtérieuſes, parce qu'elles dégénérent tôt ou tard en ſuperſtition; & que n'ayant pas à vivre toujours avec eux, je voulois éviter tout ce qui pouvoit les faire retourner à l'Idolâtrie. Je ne jugeai pas même à propos de leur donner des Temples. Quel uſage en euſſent-ils fait? Ils les euſſent orné. Leurs idées ſe fuſſent bien-tôt renfermées dans l'étenduë de leurs murs, & ne ſe fuſſent point élevées plus haut que la voûte. Inſenſiblement ils euſſent placé des Idoles, avec un redoublement d'ignorance & de ténébres. Au lieu qu'en leur faiſant enviſager tout l'Univers comme un Temple magnifique que Dieu s'eſt fabriqué de ſes propres mains, & Dieu lui-même aſſis au-deſſus des nuës comme ſur un Trône où il eſt prêt ſans ceſſe à écouter nos vœux & à recevoir nos adorations, il me ſembla qu'une ſi noble & ſi reſpectable idée ſeroit capable de fixer leur attention, & de s'imprimer dans leurs cerveaux groſſiers, d'une maniére ineffaçable. Je m'arrêtai abſolument à cette derniére méthode, & j'y ajoutai ſeulement deux choſes, que je regardai comme deux ſecours néceſſaires à la foibleſſe d'eſprit des Abaquis: l'une fut d'établir que deux fois chaque ſemaine, c'eſt-à-dire, tous les trois jours, il ſe feroit dans la Prairie une aſſemblée de Religion, à laquelle toute la Nation ſeroit obligée d'aſſiſter, l'autre, de compoſer une Priére courte, mais d'un ſens clair & expreſſif, que tout le monde aprendroit, ſans exception. Et de peur qu'il n'arrivât à quelqu'un de l'oublier ou de manquer à la reciter, mon deſſein

étoit d'ordonner que chaque Chef de famille la prononçât tour à tour à haute voix dans les assemblées générales de la Prairie, c'est-à-dire, deux fois la semaine ; & que les mêmes Chefs la fissent répéter tous les jours, chacun dans sa famille, à toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe que j'avois soumises à leur autorité. Quelque simple que cet ordre de Religion puisse paroître à mes Lecteurs, la connoissance que j'avois du caractére des Abaquis me rendit presque sûr qu'il étoit le seul propre à subsister longtems, sur-tout lorsque j'eus résolu d'engager les Membres du Conseil par un serment solemnel qu'ils feroient à leur réception, à y tenir la main dans leurs Quartiers respectifs, & à ne laisser jamais interrompre ni affoiblir l'usage de la Priére.

Le matin du grand jour où se devoit faire cet heureux changement, j'apris qu'un grand nombre des principaux Abaquis s'étoient assemblés dans une maison particuliére, & qu'ils y étoient depuis quelque-tems à conférer ensemble, avec un air de secret qui sembloit renfermer du mystére. Comme il pouvoit rester encore quelques semences de la révolte de Moou, j'en fus allarmé. J'allois m'y transporter moi-même, lorsqu'on m'avertit qu'ils s'étoient séparés, & que quelques uns d'entr'eux venoient droit à mon logis. Je pris la précaution de me tenir sur mes gardes. C'étoient trois des principaux Vieillards, tous trois membres du Conseil, qui m'étoient députés de la part des autres. Etans entrés chez moi, l'un d'eux m'aprit fort respectueusement le sujet de sa visite. Tous les Abaquis sentoient fort bien, me dit il, que le Dieu que je voulois leur faire adorer étoit plus puissant que le Soq

leil ; mais ils souhaitoient beaucoup de sçavoir où étoit ce Dieu qui ne s'étoit jamais fait voir à eux comme le Soleil, & dans quel endroit du monde il faisoit sa demeure. C'étoit sur quoi ils me prioient de les instruire, avant que de les obliger d'abandonner leur ancienne Divinité. Cette question & les réflexions qui devoient sans doute l'avoir fait naître, me parurent extrêmement profondes pour les Abaquis. Je leur répondis avec douceur, que j'étois charmé de leur sagesse, & que je satisferois si pleinement à leurs difficultés, qu'il ne leur resteroit pas le moindre scrupule. Et comme je les connoissois effectivement pour les plus raisonnables de toute leur Nation, je leur expliquai le Système de Religion que je voulois leur faire embrasser. Ils aprouvérent tout ce qu'ils avoient entendu : mais je fus étonné de leur voir renouveler à la fin leur première objection. Ce Dieu, me dirent-ils, ne se montre donc jamais ? J'avouë que cette nouvelle interrogation m'embarrassa ; non par la difficulté d'y répondre, mais par celle que je craignois à leur persuader que ce qu'ils ne voyoient pas, pût exister réellement. Le Ciel m'inspira néanmoins le tour qu'il falloit pour faire sur eux une forte impression. Non, leur répondis-je, il ne se montre pas ; mais il se fait connoître par d'autres marques. N'entendez-vous pas souvent le Tonnerre ? Ils me dirent qu'ils l'entendoient, & qu'ils le craignoient beaucoup. Hé bien, repris-je, c'est le grand Dieu qui remuë ainsi le Ciel, & qui fait trembler la Terre. Vous avez vû la pluye, la grêle, la neige ; vous avez senti l'ardeur du feu, la rigueur du froid ; vous voyez croître vos arbres & vos fruits, tout ce qui sert à votre nourriture ; c'est lui qui produit

ainſi ce qui ſe paſſe continuellement à vos yeux : Et vous vous plaignez, ingrats Abaquis, de ce qu'il ne s'eſt jamais fait connoître à vous ! La vérité de ma réponſe, le ton peut-être dont je la prononçai, ou plutôt la bonté infinie de Dieu qui vouloit tirer ces pauvres Sauvages de leur aveuglement, leur deſſilla ſi entiérement les yeux, qu'ils me parurent tranſportés de joye de ſe trouver tout-d'un-coup au milieu de la lumiére. Ils me proteſtérent qu'ils n'adoreroient jamais d'autre Dieu que le mien ; & m'ayans quitté dans ces ſentimens, ils les répandirent plus que jamais dans l'habitation, en aprenant à tous ceux qui ſe trouvoient à leur rencontre, que rien n'étoit égal au Dieu que je leur avois annoncé, puiſque c'étoit lui qui produiſoit les arbres, les fruits, le feu, le Tonnerre, & ce qu'il y avoit de plus admirable dans la Nature.

Ils étoient tous dans cette religieuſe diſpoſition, lorſqu'ils ſe rendirent l'après-midi à l'aſſemblée. J'y fus charmé de leur zèle, juſqu'à verſer des larmes de joye. Fanny & Madame Riding qui voulurent être témoins de ce pieux ſpectacle, en furent auſſi attendris que moi. Ils écoutérent mes diſcours avec une reſpectueuſe attention. Je leur propoſai le plan que j'avois formé ; je réglai le tems & l'ordre des aſſemblées ; je leur découvris avec les plus vives expreſſions, & ſous les plus fortes images, la grandeur du Maître qu'ils alloient ſervir, ce qu'ils devoient attendre de ſa bonté s'ils le ſervoient fidélement, & de ſa colére s'ils oublioient jamais les engagemens qu'ils alloient prendre. Malgré leur groſſiéreté, je leur fis comprendre qu'indépendamment des plaiſirs & des récompenſes que je promettois après la vie à leur fidélité, la

Religion qu'ils embrassoient seroit d'un extrême avantage pour le bien de la Nation, & pour le soutien des Loix que j'y avois établies ; qu'après l'obligation d'honorer le Dieu tout-puissant, elle ne leur en imposoit point d'autres que celles que je leur avois déja prescrites ; c'est-à-dire, de s'aimer les uns les autres, & de contribuer de tout leur pouvoir au bien public & particulier. Je les exhortai sur-tout à la reconnoissance pour les faveurs continuelles qu'ils recevoient du Souverain Etre, c'est lui, leur dis-je, qui vous a donné la naissance, qui vous conserve & qui vous fournit libéralement tout ce qui vous plaît & qui vous est utile. Ne sentez-vous pas qu'il faut aimer celui qui vous comble ainsi de ses bienfaits ? O bons Abaquis ! la Nature vous a donné un cœur : aprenez à en faire usage ; & si vous êtes sensibles à quelque chose, soyez-le aux faveurs que vous éprouvez continuellement.

Ce bon Peuple étoit dans un silence, qui exprimoit son consentement & son admiration. Je remarquai que la plûpart tournoient les yeux vers le Ciel, lorsqu'ils m'entendoient prononcer le nom de Dieu ; comme s'ils eussent cherché à le voir dans le lieu où je leur avois dit qu'il faisoit son séjour, & qu'il étoit sur son Trône à les observer & à juger de la sincérité de leur hommage. Enfin je renouvelai leur attention en leur parlant de la Priére que j'avois composée pour eux ; & les ayant exhorté à me suivre de cœur, je la prononçai à haute voix, les yeux & les bras levés. Ils imitérent tous ma posture. Je dois le confesser ; un sentiment de joye délicieuse se répandit dans mon ame, en finissant le dernier acte de cette auguste Cérémonie. Peut être le Ciel ne reçut-il jamais d'hommage plus

ſincére & plus naturel, que celui qui lui étoit rendu dans ce moment par des cœurs ſimples où régnoit la droiture & l'innocence ; & j'ai toujours regardé comme une des plus glorieuſes & des plus fortunées circonſtances de ma vie, la part que je puis m'attribuer à ce grand changement.

Je m'occupai pendant quelques jours du ſoin de faire aprendre ma Priére à tous les Chefs de famille, afin qu'ils puſſent l'aprendre eux-mêmes à leurs Enfans. Fanny & Madame Riding ne s'épargnérent pas non plus pour rendre le même ſervice aux Femmes Sauvages. Elles s'étoient déja emploïées heureuſement à leur inſpirer des ſentimens de pudeur & de modeſtie, de l'attachement & de la fidélité pour leurs Epoux, de la tendreſſe & de l'attention pour leurs Enfans ; & à leur faire perdre quelque choſe de leur rudeſſe & de leur barbarie, ſans y rien ſubſtituer néanmoins qui pût les conduire un jour à la corruption des mœurs & à la molleſſe. Nous prenions toutes nos meſures de concert & avec délibération, & le but commun de nos ſoins étoit de délivrer les Abaquis de tout ce qui les avoit ravalé juſqu'alors au-deſſous de la qualité d'hommes. Cette réflexion étoit de Fanny : A le bien prendre, me diſoit-elle, tout ce qui eſt opoſé à la raiſon, ou qui s'en écarte par quelque excès, n'apartient point à l'humanité ; & dans ce ſens, l'on trouveroit peut être autant de Sauvages & de Barbares en Europe, qu'en Amérique. La plûpart des Nations de l'Europe s'écartent des bornes de la raiſon, par leurs excès de molleſſe, de luxe, d'ambition, d'avarice ; celles de l'Amérique, par leur groſſiéreté & leur abrutiſſement. Mais dans les unes & dans

les autres, je ne reconnois point des hommes. Les uns sont en quelque sorte au-delà de leur condition naturelle; les autres sont au-dessous; & les Européens & les Amériquains sont ainsi de vrais Barbares, par raport au point dans lequel ils dévroient se ressembler pour être véritablement hommes. C'est à ce point, ajoutoit-elle, qu'il faut élever, s'il est possible, nos pauvres Abaquis; & notre étude doit être de le faire par des moyens qui puissent les y fixer.

Pendant que nous rendions ces importans services à nos Sauvages, & que l'Emploi que j'avois accepté me les faisoit regarder comme un devoir, nous ne perdions point de vuë nos propres intérêts. Nos vœux les plus ardens étoient toujours pour la conservation de Mylord Axminster, pour le succès de ses entrepriſes, & pour le bonheur de le rejoindre. Notre inquiétude sur son sort ramenoit là tous nos entretiens. La grossesse de mon Epouse étoit si avancée, que de quelque maniére que les évenemens pussent tourner, il ne falloit pas penser à quitter les Abaquis avant qu'elle fût délivrée. Quelques semaines se passérent encore. Enfin, le moment des couches de Fanny arriva. Elle mit au monde une Fille, qui ressembloit, me dit-on, à son malheureux Pere. Triste objet de la plus cruelle sentence du sort! Hélas! sous quels affreux auspices étois-tu née! Je la pris dans mes bras; & le cœur plein de tous les sentimens paternels, le premier souhait que je fis pour elle, fut d'être plus heureuse que son Pere & sa Mere. Mes vœux ne furent point écoutés.

Mon Epouse se rétablit promptement de ses douleurs. Tous ses soins se tournérent sur sa Fille. On sçait ce que c'est que la tendresse d'une

jeune Mere. Je remarquai qu'il en rejalliſſoit quelque choſe juſques ſur ſon humeur. Elle en devint moins mélancolique. Ses yeux me parurent moins rêveurs ; & ſoit que ce cher gage de notre amour eût redoublé ſon affection pour moi & diſſipé ſes ſoupçons, ſoit que la ſeule joïe d'être Mere produisît ce changement, je m'aperçus que ſes carreſſes étoient plus vives & plus ouvertes qu'elles n'avoient jamais été. Les miennes ne pouvoient guéres redoubler, car je n'étois point capable d'inégalité dans mes attentions pour Fanny : cependant, ſa tranquilité mit dans mon cœur quelque choſe que je n'y avois point encore ſenti. J'en marquai ſecrettement ma joye à Madame Riding, qui y prit part, ſans s'expliquer davantage.

Je continuai pendant quelque tems à gouverner paiſiblement les Abaquis. Quelques-uns de leurs Chaſſeurs ayans rencontré un jour un gros de Rouintons au milieu d'une forêt, l'antipathie des deux Nations ne leur permit point de ſe ſéparer ſans en venir aux mains. Les Abaquis furent maltraités Ils s'échapérent qu'avec perte d'une partie de leurs gens ; & parmi le reſte, il y en eut peu qui revinrent ſans bleſſures. Ce malheur ranima toute la haine de la Nation contre ces cruels voiſins. La Jeuneſſe ſur-tout, que les leçons continuelles d'Youngſter entretenoient dans une humeur guerriére, & qui ſouhaitoit paſſionnément de faire l'eſſai de ſes nouvelles armes, me ſollicita vivement de lui laiſſer tirer vengeance de l'inſulte que les Abaquis venoient de recevoir. Je balançai ſi je devois leur accorder cette permiſſion. La guerre m'a toujours fait horreur. C'eſt la honte de la raiſon & de l'humanité. Excepté le cas d'une juſte dé-

fense, qui doit faire gémir, même après la Victoire, une Bataille est le dernier attentat où l'extravagance & la fureur puissent se porter; & dans les principes de ma Morale, un Héros guerrier n'est qu'un monstre infâme. Avec ces sentimens, je ne devois pas me rendre facilement aux instances de mes Sauvages. Cependant, la même raison qui m'avoit porté à leur faire prendre une teinture de discipline militaire sous la direction d'Youngster, me fit penser que ce seroit un extrême avantage pour eux, d'humilier les Rouintons avant mon départ, & d'ôter une fois pour toujours à cette barbare Nation l'envie & le pouvoir même de les inquiéter. Je résolus de prendre moi-même la conduite de cette Guerre pour contenir les Abaquis dans la modération. Je me flâtai aussi que les Rouintons n'étoient pas absolument intraitables, il ne me seroit pas impossible de les gagner peu-à-peu, & de les engager peut être à se réconcilier si bien avec les Abaquis, qu'ils renonçassent de part & d'autre à leur haine, & qu'ils s'unissent pour ne composer qu'une même Nation.

M'étant donc expliqué avec Youngster sur les mesures qui convenoient à ce dessein, je déclarai publiquement que je croyois la Guerre juste & nécessaire; & que pour donner aux Abaquis un nouveau témoignage de mon affection, je leur promettois de me mettre à leur tête. Les cris de joye retentirent jusqu'au Ciel. On ne pensa plus qu'aux préparatifs. J'en laissai le soin à Youngster; & je m'occupai pendant quelques jours à rassurer Fanny & Madame Riding, à qui cette résolution causoit de mortelles allarmes. Leur crainte étoit juste, s'il y eût eu pour moi beaucoup de risques à courir. Il est certain que je

n'eusse pu, sans une extrême folie, les exposer à tout ce qu'elles pouvoient apréhender de fâcheux, si ma mort, ou quelqu'autre accident, les eût privé de ma presence & de mon secours. Mais j'étois sûr que les Rouintons ne tiendroient pas un moment devant moi. Leur petit nombre, qui ne pouvoit s'être réparé depuis les pertes récentes qu'ils avoient essuyées, & l'opinion qu'ils avoient de moi sur les bruits qui s'en étoient répandus certainement jusqu'à eux, me faisoient regarder cette expédition comme une partie de chasse de quatre jours. D'ailleurs, je me proposois bien moins de les réduire par les armes, que de les gagner par la douceur & par l'offre de mes bienfaits. Je fis donc comprendre aux deux Dames qu'elles ne devoient point s'allarmer le moins du monde, & qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi, non plus que pour elles; qui étoient aussi sûrement dans l'habitation, que dans la meilleure Ville de l'Europe.

En effet, étant parti deux jours après, à la tête d'un Corps d'Abaquis, composé de leur plus belle Jeunesse, je me rendis en moins de douze heures auprès de la principale habitation des Rouintons. Quoiqu'ils s'attendissent bien que leurs Voisins marqueroient quelque ressentiment de leur derniére perte, je ne m'aperçus point qu'ils fussent sur leurs gardes avec cette vigilance que la crainte inspire. Mais tel est, comme je l'ai déja fait observer, le génie de la plûpart de ces misérables Peuples. Ils ne connoissent ni régles, ni défense, ni précautions de sagesse. Ils en viennent aux mains, & s'égorgent brutalement, sur les moindres démêlés; le plus foible fuit, & le vainqueur se retire, jusqu'à ce que l'occasion se presente de renouveler le combat. Il m'eût été facile de fon-

dre sur l'habitation, & d'exterminer les Rouintons jusqu'au dernier. Mon dessein étoit tout différent. Ayant fait arrêter mes Compagnons, je députai Youngster, qui s'offrit hardiment pour ce dangereux message, avec trois Abaquis qui connoissoient les lieux ; & je leur donnai ordre de proposer la paix à nos Ennemis, à trois conditions.

La 1. qu'ils se hâtassent de ramasser leurs armes, & de les aporter hors de l'habitation, pour les brûler en notre presence.

La 2. Qu'ils abandonnassent aussi-tôt leur Canton, pour venir former un nouvel établissement dans la Vallée des Abaquis, où je leur promettois qu'on leur fourniroit toutes sortes de secours & de commodités.

La 3. Qu'ils y fussent soumis à mon Gouvernement.

S'ils refusoient d'accepter mon amitié à ces trois conditions, je ne leur laissois que le choix, de fuïr du Canton pour n'y revenir jamais, ou d'être tous massacrés sans exception & sans quartier.

Je chargeai Youngster de leur faire cette déclaration d'un air fier ; mais de prendre ensuite des maniéres douces & humaines pour les exciter à la confiance, & d'exhorter même quelques-uns des principaux d'entr'eux à me venir trouver sans armes ; pour recevoir des marques de la bonté que je leur promettois.

On voit que pour agir avec cette confiance & cet air d'empire, je devois être tout-à-fait sûr du succès de ma conduite. J'avois du moins cette espéce de sûreté, qui porte sur la parfaite connoissance du caractére de ceux avec lesquels on doit traiter. J'avois avec moi quinze cens hommes bien

armés ; j'étois certain, par des informations assurées, que le nombre des Rouintons réünis ne passoit pas huit cens, en y comprenant leurs Enfans, & leurs Femmes ; & je sçavois que la coutume générale des Sauvages est de fuïr sans combat, lorsqu'ils se sentent inférieurs en nombre. Je n'aprehendois qu'une chose ; c'étoit que les Rouintons ne conçussent trop de frayeur lorsqu'ils me sçauroient si proche d'eux, & que se défiant de mes propositions, ils ne prissent aussi-tôt le parti de se sauver avec la facilité que des Sauvages nuds ont toujours à le faire. Mes Députés se présentérent hardiment à l'entrée de l'Habitation, & pour prévenir toute insulte, leur premier soin fut de faire connoître qu'ils étoient soutenus par un Corps de quinze cens hommes. Cette nouvelle, & la déclaration qu'ils firent aussitôt du sujet de leur arrivée, se répandirent en un instant parmi les Barbares, & produisirent une partie de l'effet que j'avois prévu, c'est-à-dire, que la plûpart ne consultans que leur crainte, se sauvérent promptement dans les forêts voisines. Cependant, plusieurs de ceux qui s'étoient amassés d'abord autour d'Younster, & auxquels il s'étoit adressé, ne voyans rien qui dût les effrayer, demeurérent tranquiles à l'écouter. Il les flâta par ses discours & ses promesses, & il n'épargna rien pour leur faire sentir l'avantage de ses offres. Il crut les avoir ébranlés ; mais comme ils étoient en petit nombre, & qu'il étoit à souhaiter que les fuyards pussent être engagés à revenir dans l'Habitation, il s'imagina que le seul moyen étoit de quitter ceux qui l'avoient écouté, en les priant de faire comprendre aux autres qu'ils devoient être sans crainte ; & que rien n'étoit plus avantageux pour leur Nation, que de s'unir par une bonne

Paix avec les Abaquis. Il leur laiſſa le reſte du jour & la nuit ſuivante pour délibérer, & il leur promit de retourner à eux le lendemain avec la même douceur & les mêmes intentions. Ce fut inutilement qu'il s'efforça de m'en amener quelques-uns : perſonne n'eût la hardieſſe de le ſuivre.

Je fus ravi de voir Youngſter qui revenoit tranquilement, & j'en augurai bien de ſa négociation. Son raport augmenta mes eſpérances. Je loüai ſa conduite, & je pris le parti d'attendre juſqu'au lendemain. Nous n'étions point éloignés de l'Habitation ; mais une petite Colline, au pied de laquelle j'avois aſſis mon Camp, nous en cachoit la vuë. J'avois choiſi cette ſituation pour ne pas effrayer trop nos Ennemis par une aproche bruſque & précipitée. Youngſter mit un ordre admirable dans notre petite Armée, avec toutes les précautions qui pouvoient nous empêcher de craindre la ſurpriſe. Le reſte du jour s'écoula ſans le moindre mouvement de la part des Rouintons.

La nuit étant devenuë fort ſombre, on vint m'avertir lorſque je commençois à prendre un peu de repos, qu'on voyoit des tourbillons de fumée épaiſſe s'élever au ſommet de la Colline, avec un éclat de lumiére qui ne pouvoit ſignifier qu'un grand incendie. J'allai m'éclaircir par mes propres yeux. Il me fut aiſé de juger que c'étoit l'Habitation des Rouintons qui étoit en feu, & je ne doutai pas un moment que cette cruelle Nation ne l'y eût mis volontairement. Je donnai ordre que perſonne ne s'écartât juſqu'au jour, apréhendant quelque autre effet du déſeſpoir de ces miſérables. J'envoyai le matin Youngſter à la découverte, avec une partie de

mes

mes gens. Son raport fut tel, à peu près, que je me l'étois imaginé. Les Rouintons, soit par défiance de mes promesses, soit par un effet d'inhumanité & de barbarie, avoient mieux aimé abandonner le Païs, que de se soumettre. Ils avoient mis le feu en partans, non-seulement à leur grande Habitation, mais à plusieurs petits Hameaux répandus aux environs. Leurs Cabanes, qui étoient de bois sec, étoient déja entiérement consumées; & ce qui marquoit mieux leur caractére féroce & cruel, ils avoient égorgé leurs Vieillards & leurs Malades. Youngster trouva encore leurs cadavres qui avoient échapé aux flâmes.

Je m'affligeai de cette nouvelle par un sentiment d'humanité. Mais un trait de cette barbarie me faisant assez connoître que je m'étois flâté vainement de pouvoir civiliser un Peuple si brutal, je regardai comme un bonheur pour les Abaquis d'être entiérement délivrés de ces dangereux Voisins. Tel fut le succès de cette expédition, qui ne devoit pas allarmer beaucoup, comme on le voit, Madame Riding & mon Epouse, puisque mes Sauvages n'eurent pas même l'occasion d'y tirer un coup de fléche. Je ne me serois pas tant étendu sur un événement si leger, s'il n'eût produit peu de tems après des effets si terribles, que mon sang se glace encore de l'engagement où je me suis mis de les raconter.

HISTOIRE
DE
Mr CLEVELAND.

LIVRE SIXIÉME.

LA tranquilité & le bon ordre me parurent si bien établis parmi les Abaquis, que sans penser à multiplier leurs Loix & leurs obligations, je me bornai à les contenir dans l'observation exacte de celles qu'ils avoient déja. C'étoit le seul moyen d'assurer le fruit de mes travaux, qui eût été fort incertain après mon départ, si je n'eusse pris soin de lier ainsi ces bons Sauvages par les chaînes de l'habitude. Quelques mois se passérent donc encore à répéter nos exercices ordinaires, & à attendre le retour des Sauvages que j'avois fait partir pour la Virginie avec l'Envoyé de Madame Lallin. Je remettois après leur retour à prendre une résolution qui pût nous conduire

à quelque chose de raisonnable & d'assuré, espérant toujours de tirer de leur raport quelques lumiéres capables de me déterminer. Je ne pouvois juger exactement de la longueur de leur voyage, ni du tems qu'ils avoient besoin d'y employer. C'étoit le principal sujet de mon embarras. Il m'étoit venu plus d'une fois à l'esprit, sur-tout depuis les couches de mon Epouse, de partir avec elle & le reste de ma famille, pour tenter moi-même de trouver le chemin de la Caroline. Ce n'est pas que je m'attendisse à de grandes difficultés de la part des Abaquis, qui nous étoient trop affectionnés pour consentir volontiers à notre départ: mais j'eusse réüssi peut-être à les tromper en leur faisant entendre que nous ne les abandonnions point sans retour. Nous eussions pris une Escorte, ce qui eût encore aidé à leur persuader que notre dessein n'étoit pas de les quitter absolument; & nous n'eussions point eu de peine à nous en défaire, si le Ciel eût béni notre route, & nous eût fait tomber dans quelque Habitation Angloise ou Espagnole.

Quelque dangereux que fût ce plan, il n'y en avoit point d'autre à choisir, en supposant que nous ne reçussions point de nouvelles de Mylord. Je m'y arrêtai à la fin, comme un malade fait à un remède amer & douloureux qu'il craint presque autant que ses maux. Je le communiquai même à mon Epouse & à Madame Riding, qui ne balancérent point à l'aprouver, & qui se disposérent hardiment à en courir tous les risques. Nous n'étions plus retenus que par la foible espérance que nos Sauvages pourroient arriver au moment que nous y penserions le moins. Elle ne fut pas trompée. On nous les annonça un jour. Mon

émotion fut si grande à cette nouvelle, que j'eusse peine à me soutenir. Ce fut bien pis, lorsque je vis mon Epouse tomber évanoüie de surprise & de saisissement.

Si l'on se figure en effet quelle devoit être notre inquiétude & notre ennui, après quinze mois de séjour dans une habitation de Sauvages, plus d'un an qui s'étoit écoulé sans que nous eussions entendu parler de Mylord, on concévra que le plus leger espoir ne pouvoit manquer de nous causer une agitation extraordinaire. Mais si ce n'étoit pas la joye, c'étoit du moins une incertitude de sentimens, qui nous avoit mis d'abord dans cette violente situation. Il fallut bien-tôt éprouver d'autres mouvemens, dont la nature étoit moins équivoque; ce fut ceux de la plus mortelle crainte, & par conséquent de la tristesse la plus profonde & la plus accablante.

Les Sauvages s'étoient rendus d'abord à Powhatan. Ils y avoient vû Madame Lallin, qui leur avoit facilité autant qu'elle avoit pû les moyens de gagner la Caroline. Avec le secours d'un Virginien qui sçavoit la Langue Angloise, ils avoient suivi les Côtes de la Mer, en s'informant dans tous les lieux habitez si l'on avoit vû Mylord Axminster, ou si l'on avoit quelque connoissance de son sort, ils n'avoient rien apris de ce qu'ils cherchoient. Desespérans de réüssir mieux par de plus longues recherches, ils avoient repris leur route vers notre Vallée, au travers de mille périls, & dans une incertitude continuelle du chemin. Enfin le hazard, ou plutôt la Providence qui ne vouloit plus nous laisser ignorer nos malheurs & qui nous en préparoit encore de plus terribles, avoit permis qu'ils eussent rencontré dans de vastes Deserts un de leurs

Compatriotes, un de ces braves Abaquis qui avoient servi d'escorte à Mylord. Ils le ramenoient avec eux, & ce fût par lui même que nous nous fimes raconter aussi-tôt la funeste avanture de Mylord & de ses Compagnons.

Ce malheureux n'avoit pas été éloigné de cinq ou six journées de la Vallée des Abaquis, qu'il avoit été attaqué par un nombre de Sauvages à peu près égal au sien. Il les avoit mis en fuite, avec peu de perte. Ces Barbares, qui étoient des Habitans du grand Desert de *Drexara*, & qui passent pour les plus cruels de l'Amérique, n'avoient pas été découragés par leur défaite. La vuë de Mylord qui étoit à cheval & vêtu, aussi-bien que les Anglois de sa suite, les avoit animés à retourner à la charge, dans l'espoir du butin. Ils s'étoient attroupés seulement en beaucoup plus grand nombre, & coupans le chemin aux Abaquis à quelque distance du lieu du premier combat, ils avoient fondu sur eux avec tant d'impétuosité & une grêle si terrible de fléches, qu'ils en avoient couché par terre une grande partie. Le reste effrayé de se voir envelopé de toutes parts en un moment, & se trouvant même hors d'état de recourir à la fuite, avoit rendu les armes pour se conserver la vie. Ils étoient demeurés prisonniers avec Mylord & ses Anglois. Les vainqueurs avoient partagé cette riche proye, & s'étoient divisés eux-mêmes pour prendre différentes routes. La plupart des Sauvages du Desert de *Drexara* sont Antropophages, du moins à l'égard de leurs prisonniers. Ils n'habitent proprement aucun lieu, ils sont sans cesse errans, à la chasse des Bêtes & des Hommes, qu'ils regardent comme leur plus friand gibier. La seule raison qui leur fait donner le nom de Sauvage de *Drexara*, est que cher-

chans les Montagnes & les Bois comme les lieux les plus propres à la chaſſe, ils aiment ce grand Deſert, qui eſt rempli de bêtes féroces, parce qu'il eſt couvert de forêts d'une très-grande étenduë.

J'étois tremblant & conſterné en écoutant cette premiére partie de la relation du Sauvage, & je n'oſois le preſſer de m'aprendre ce que j'avois le plus d'envie de ſavoir. Un début ſi terrible me faiſoit attendre le ſort le plus affreux pour l'infortuné Vicomte. Fanny étoit de ſon côté dans une agitation capable d'inſpirer la pitié. Nous continuâmes de prêter notre attention, ſans oſer ouvrir la bouche pour proferer un ſeul mot. Heureuſement, nous dit le Sauvage, je ſuis tombé en partage avec Mylord & vingt de nos Compagnons, à une bande des moins cruelles & des moins avides de chair humaine. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent mangé d'abord ſix d'entre nous, pour raſſaſier leur premiére ardeur; mais ils ſont accoutumés d'aller chaque année ſur le bord d'une grande Riviére, où ils trouvent des hommes blancs, & vêtus d'habits, auſquels ils donnent leurs Priſonniers, pour recevoir d'eux quelque choſe qu'ils aiment beaucoup. Nous avons été conſervez pour cela au nombre de ſeize, & l'on nous a fait faire un long voyage pour arriver à la Riviére; mais les hommes blancs n'y ſont pas venus cette année. Nous avons été reconduits vers le Deſert de *Draxara*, pour attendre l'année prochaine. Cependant, ajoûta le Sauvage, je ſuis ſûr que tous mes Compagnons ne verront point ce tems-là; car de ſeize que nous étions, il y en a déja quatre qui ont été mangés depuis notre retour de la Riviére. Il nous raconta enſuite de quelle maniére il s'étoit ſauvé,

& par quel bonheur il avoit rencontré ſes Compatriotes, après avoir erré deux mois dans des Païs qui lui étoient inconnus.

J'ai ſçu depuis, que ces Hommes blancs avec leſquels les Sauvages faiſoient une eſpéce de commerce de leurs Priſonniers, étoient les Eſpagnols de *Penſacola*, qui remontent en certain tems la grande Riviére du S. Eſprit, & qui achettent des Eſclaves pour quelques verres d'eau-de-vie, ou pour quelques denrées de nulle valeur.

J'ordonnai à l'Abaquis de ſe retirer après ſon recit; & l'état où j'étois ne m'empêchant point de faire réfléxion ſur celui où je voyois mon Epouſe, je fis en un inſtant ce que non-ſeulement je n'avois jamais fait, mais dont je ne m'étois point encore crû capable. Je renfermai dans mon cœur la plus vive, & la plus preſſante de toutes les douleurs; & moi, qui me ſentois prêt à ſuccomber ſous ma peine, & à tomber ſans force, j'en trouvai aſſez pour affecter de la conſtance, pour prendre une contenance tranquile, & pour entreprendre en un mot de conſoler ma chére Epouſe. C'eſt ici que j'apréhende de n'être plaint deſormais de perſonne. Un perſonnage tel que j'ai été capable de le ſoutenir, & que je vais le repreſenter paroîtra ſi étrange, & peut-être ſi contraire aux idées communes, que ſi l'on me fait la grace de le croire poſſible, on s'imaginera ſans doute qu'il mérite moins de pitié que d'admiration. Il faut avoir éprouvé les douleurs qu'un autre ſent, ou ſentir du moins qu'on peut les éprouver, pour être capable de s'y interreſſer par la compaſſion; & non-ſeulement il ne ſe trouvera perſonne, qui ait ſenti des maux tels que les miens, mais à peine ſe trouvera-t'il quelqu'un qui les puiſſe comprendre.

La réſolution que je pris donc en ce moment, de me rendre maître de tous les témoignages extérieurs de ma peine, devint une régle que j'ai ſuivie depuis avec une incroyable conſtance. Je ne prévoyois point à quoi je m'engageois. La conſidération de mon Epouſe, dont je voulois ſoutenir le courage par mon exemple, m'engagea à former intérieurement cette eſpéce de vœu, qui renfermoit peut-être trop de témérité. J'ai eu néanmoins la force de l'éxécuter : Mais qu'il m'en a couté ! & que le ſouvenir même que j'en conſerve, eſt encore rempli d'amertume ? Chere Fanny, dis-je à mon Epouſe, il faut benir le Ciel de ce qu'il permet du moins que nous ſoyons informés du malheur de Mylord. Le ſecours de la Providence ne ſçauroit manquer à l'innocence & à la vertu. Vous voyez qu'il l'a déja éprouvé en tombant heureuſement dans la bande la plus humaine des Sauvages. Il recévra la même protection juſqu'à la fin. Peut-être a-t'il déja été livré aux hommes blancs dont l'Abaquis nous a parlé. Ce ne peut être que des Anglois, ou des François, ou des Eſpagnols ; & quelque Nation que ce ſoit de l'Europe, il eſt ſans danger, s'il eſt hors des mains des Sauvages. Oüi, me répondit-elle en ne raiſonnant que trop juſte ſur le ſujet de nos craintes ; oüi, s'il eſt hors des mains des Sauvages : mais quelle aparence qu'il ſoit délivré de ces bêtes cruelles ? Il n'y a que deux mois, ſuivant le raport de l'Abaquis, qu'ils ſont revenus de leur grande Riviére, ils n'y doivent retourner que l'année prochaine ; & qui ſçait s'ils épargneront ſi long-tems la vie de mon cher Pere ? Elle fondoit en larmes en parlant ainſi ; & ſa tendreſſe lui repreſentant vivement tout ce qu'elle avoit à craindre, elle paroiſſoit auſ-

si effrayée que si elle eût vû Mylord prêt d'être dévoré par les Sauvages. Je lui dis pour la rassurer, que ces Barbares étans accoutumés à faire commerce de leurs Prisonniers, il n'y avoit nulle raison de craindre qu'ils ne suivissent point leur usage ordinaire ; que je préviendrois d'ailleurs tous les effets de leur cruauté, mon dessein étant de me mettre incessamment à la tête de deux mille Abaquis, & de me servir des lumiéres que je pourrois tirer de celui qui avoit été compagnon de Mylord, pour prendre le chemin du Desert de Drexara ; que le Ciel seroit mon guide dans une entreprise où sa bonté & sa justice étoient interressées ; enfin que j'espérois de trouver Mylord, ce qui étoit le seul point difficile, & que rien ne me seroit si aisé que de le délivrer.

Fanny avoit trop de solidité d'esprit pour se laisser flâter par de fausses espérances. Elle sentit aussi parfaitement que moi toutes les difficultés de mon dessein, & voici le parti qu'elle prit sur le champ. Je suis persuadée, me dit-elle, que vous n'abandonnerez point mon Pere, & que vous exécuterez ce que vous venez de me promettre ; mais je vois les périls & l'incertitude d'une telle entreprise. Vous ne pouvez point me laisser ici derriére vous, au risque de tout ce qui peut m'arriver pendant votre absence, & presque certaine en vous quittant, de ne vous revoir jamais. Il n'y a donc pour moi nul autre parti à prendre, que celui de partir avec vous. Nous retrouverons mon Pere, ou nous périrons tous ensemble en le cherchans. Quelque étrange que fut cette proposition, je ne pouvois raisonnablement la combattre. Cependant, je lui fis apercevoir plusieurs raisons qui la rendoient presque impossible. Nous n'avions

point de voitures pour elle, sa Fille, & Madame Riding, & pour leurs deux Femmes. Cette seule difficulté étoit insurmontable. Elle me répondit qu'elle la sentoit, & qu'elle n'en étoit point effrayée ; qu'elles iroient à pied comme moi, aussi souvent que leur foiblesse le pourroit permettre ; que si elles se trouvoient trop fatiguées, il seroit aisé de leur composer des espéces de brancards que je serois porter par nos Abaquis ; que si j'en prenois deux mille avec nous, ils pourroient se succéder tour-à-tour, & nous rendre ce service sans beaucoup de peine & d'embarras. Pour les provisions de vivres, qui formoient une autre difficulté, elle ne put être arrêtée par la crainte d'en manquer, & elle se résolut à faire comme moi son principal fond sur la prodigieuse quantité de bêtes fauves qu'on trouve de tous côtés en Amérique, & que nos Sauvages ne manqueroient pas de tuer continuellement.

Nous partirons, lui dis je en l'embrassant, chére Fanny, nous partirons. J'admire votre courage, & je veux me persuader que c'est pour lui donner un heureux succès, que le Ciel vous l'inspire. Je ne tardai point à communiquer notre résolution aux Abaquis. Je ne leur en parlai que comme d'une expédition que je voulois entreprendre pour venger leurs Compagnons & pour délivrer Mylord. Toute la Nation s'offrit avec ardeur ; mais faisant beaucoup moins de cas du nombre que du courage & du bon ordre, je déclarai que je ne voulois être accompagné que de ceux qui avoient été disciplinés par Youngster. C'étoit un Corps d'environ deux mille hommes, qui paroissoient tous résolus & vigoureux. Ceux que nous laissâmes dans l'Habitation, marquérent du chagrin de voir partir

avec moi mon Epouse & toute ma famille ; mais ils n'eurent pas néanmoins le moindre soupçon qu'ils alloient nous perdre pour toujours. Dans toute autre circonstance, nous n'eussions peut-être pas quitté sans quelque regret ce bon Peuple, dans lequel nous n'avions trouvé pendant un si long séjour, que de la docilité, de la soumission & tous les témoignages d'un sincére attachement. Le souvenir de leurs bienfaits n'est jamais sorti de ma mémoire, & j'ai prié le Ciel pendant toute ma vie d'affermir parmi eux la connoissance & l'amour du bien que je me suis efforcé de leur inspirer.

Quoique j'eusse borné le nombre de ceux qui devoient être de notre expédition, je ne pus refuser la satisfaction de me suivre à quelques particuliers qui m'avoient été les plus affectionnés. J'eus regret de ne pouvoir l'accorder au vieil Iglou, qui, consultant moins son âge & ses forces, que son zèle, auroit entrepris de me suivre au bout du monde. Mais je consentis que Rem, sa Fille, accompagnât mon Epouse ; sans parler de son attachement qui méritoit cette récompense, je crus qu'il y auroit mille occasions où ses services pourroient être utiles à Fanny & à ma Fille. Enfin nous partîmes, après nous être mis sous la protection du Ciel, & l'avoir sollicité mille fois par les plus ardentes effusions de notre cœur.

Ciel ! quel départ & quelle entreprise ! Je sçavois à peine de quel côté tourner nos premiers pas. Je concevois seulement qu'étant dans la Floride au-delà des Monts Apalaches, j'avois au Midy le Golfe du Méxique, & à l'Orient les Côtes de la Mer du Nord. Il me paroissoit assez vraisemblable que les hommes blancs, dont le Sauvage m'avoit parlé, n'étoient autres

que les Eſpagnols, qui devoient remonter quelque grande Riviére depuis le Golfe du Méxique; car je n'en connoiſſois point vers la Mer du Nord juſqu'à la pointe de Tegeſte, qui fût de la grandeur de celle que le Sauvage m'avoit repreſentée. Pour le Deſert de *Drexarà*, je l'appelle de ce nom, en traduiſant littéralement celui que le priſonnier Abaquis lui donnoit, je n'en avois jamais entendu parler : l'unique connoiſſance que je puſſe en avoir, je la tirois de la comparaiſon que je faiſois de ſon recit, avec l'opinion où j'étois que les Hommes blancs étoient des Eſpagnols ; & j'en concluois, que ce Deſert devoit être, par raport à nous, au Midy, ou un peu plus ſur la droite en tirant à l'Occident. A la vérité, cela s'accordoit mal avec la route des trois Sauvages que j'avois envoyés à la Caroline, & avec la rencontre qu'ils avoient faite du priſonnier ; mais je ſçavois de leur propre aveu, qu'ils n'avoient point tenu de route certaine, & je jugeois par la longueur de leur marche, qu'ils s'étoient prodigieuſement égarés. Telles étoient les lumiéres, ou plutôt les profondes obſcurités qui ſervoient de guides à notre malheureux voyage. Il faut néanmoins que je le confeſſe, pour ne pas donner une idée trop affreuſe de mon embarras ; j'avois un autre eſpoir, ſans lequel il y auroit eu une extrême folie à me précipiter ainſi dans un Labyrinthe inexplicable. Je comptois ſur les éclairciſſemens que je pourrois tirer des diverſes Nations qui ſe trouveroient ſur notre route, & je n'apréhendois point leur rencontre, parce que j'étois aſſez bien eſcorté pour ne rien craindre de leur barbarie.

Nous marchâmes les huit premiers jours avec beaucoup de facilité. Quoique la chaleur fût

assez grande, le zèle de mes Abaquis se soutenoit merveilleusement. Ils portoient sans répugnance les quatre brancards des Femmes; comme ils se succédoient au moindre signe de lassitude, il ne me parut point qu'ils fussent fatigués de cet exercice. Je les animois d'ailleurs en marchant à leur tête; & sentant le besoin que j'avois de leur secours, je prenois un air de confiance & de résolution, capable de leur en inspirer. Cependant, soit qu'ils ne fussent point aussi endurcis à la fatigue que les Sauvages vagabonds qui sont accoutumés à marcher continuellement, soit que la chaleur & le changement d'air pussent contribuer à les affoiblir, il y en eut un grand nombre qui se trouvérent attaqués tout-d'un-coup d'une maladie dangereuse. Ce fâcheux accident nous contraignit d'arrêter. Je choisis pour prendre quelques jours de repos, une prairie agréable, au long d'une Riviére, dont les bords étoient couverts d'arbres assez touffus pour nous défendre de l'ardeur du Soleil. Cette précaution n'empêcha point qu'il ne me mourût en deux jours trente de mes plus braves Sauvages. Je ne tardai point à m'apercevoir par les progrès du mal, qu'il étoit contagieux. Je perdis quinze hommes le jour d'après, & l'on venoit m'avertir à tous momens qu'il y en avoit quantité d'autres qui étoient menacés du même sort. En moins de sept jours il s'en trouva huit cens de malades, & environ deux cens emportés par la force du mal. Plein d'une mortelle inquiétude pour le danger de mon Epouse, je la fis écarter avec ses femmes du gros de la Troupe, & je défendis sous peine de mort aux Sauvages de s'aprocher du lieu où elle étoit. Je chargeai Youngster du soin de veiller auprès d'elle, tandis que je m'occuperois à chercher quel-

que remède au mal de mes pauvres Abaquis. Mais le brave & fidèle Youngſter fut atteint lui-même de cette funeſte maladie, & je le vis expirer deux jours après.

Le courroux du Ciel me pourſuivoit. De tant de malheureux qui expiroient à mes yeux, j'étois ſans doute le plus à plaindre, quoique la bonté de mon tempéramment me ſoutînt contre l'air infecté que je reſpirois à tous momens. J'étois ſans ceſſe au milieu de mes Abaquis, à les exhorter, à les conſoler, à les interroger ſur la nature & les ſymptômes de leur mal. Je ſéparois les malades d'avec ceux qui ne l'étoient point encore; je faiſois tranſporter les morts, de peur que le danger n'augmentât par l'infection des cadavres; j'étois par-tout, je prêtois la main moi-même à l'ouvrage le plus pénible, je me ménageois moins que le plus miſérable de mes Sauvages. Cependant, il me venoit ſouvent à l'eſprit, qu'un zèle ſi inconſidéré pouvoit devenir pernicieux à mon Epouſe. Je craignois, en retournant le ſoir auprès d'elle, de lui communiquer quelque choſe de l'air contagieux que j'avois reſpiré. Je pris le parti de me laver chaque jour dans la riviére, avant que de la revoir, & de me couvrir de peaux différentes de celles que je portois en viſitant les Malades. Qu'auroit-ce été, ſi le mal m'eût attaqué moi-même! Affreuſe crainte! J'en détournois mon attention, comme un criminel tâche d'éviter la penſée de ſon ſuplice. Je compoſois mon viſage en m'aprochant de Fanny, & loin de lui aprendre les progrès continuels de la maladie qui m'enlevoit tous les jours douze, quinze, & quelquefois vingt Abaquis, je la flâtois par l'eſpoir d'un heureux changement. Elle feignoit de me croire, & dans le tems que je lui déguiſois

ainſi nos maux pour lui épargner le chagrin de les connoître, elle diſſimuloit de même en affectant de les ignorer, de peur que ce n'en fût un nouveau pour moi que de l'y croire trop ſenſible.

Dans ce terrible deſaſtre, ce fut un bonheur extrême, qu'elle, ſa Fille, & ſes Femmes ſe conſervaſſent dans une ſanté parfaite. Nous paſſâmes trois ſemaines entiéres dans le même lieu, ſans la moindre aparence que nos miſéres puſſent diminuer. Il m'étoit mort environ quatre cens Sauvages, & le mal continuant à ſe répandre, j'étois menacé de les perdre tous avec le même malheur. Je réſolus de changer d'air, en plaçant mon camp ſur une éminence qui ne paroiſſoit éloignée que d'une journée des vaſtes prairies où nous étions. Je donnai ordre aux Sauvages de ſe préparer au départ. Mais je crus m'apercevoir qu'ils ne recevoient pas volontiers cette nouvelle. Quoique le lieu où je voulois les conduire fût aſſez proche, il s'avançoit ſur notre route, & quelques-uns d'entr'eux me firent connoître qu'ils s'attendoient moins à la continuer, qu'à retourner promptement vers leur Habitation. Nouveau ſujet d'une extrême inquiétude. Je ceſſai de les preſſer, pour me donner le tems d'aprofondir leurs diſpoſitions. Je reconnus bien-tôt que leur refus n'étoit point un mouvement qui fût né tout-d'un-coup. Ils s'étoient aſſemblés pluſieurs fois pendant la nuit, pour délibérer ſur le parti qu'ils devoient prendre ; & la diſcipline s'étant beaucoup relâchée parmi eux depuis la mort d'Youngſter, ils avoient murmuré contre moi, comme s'ils euſſent dû m'accuſer du malheur qui leur étoit arrivé. Je les trouvai donc ſi aigris & ſi mal diſpoſez à l'obéiſſance, que j'aprehendai de ne

pouvoir les contenir long-tems dans le respect qu'ils avoient eu pour moi jusqu'alors. Les conséquences n'en pouvoient être que très-funestes. La moindre, & celle à laquelle je devois m'attendre naturellement étoit de me voir abandonner tout-d'un-coup, & de demeurer avec ma famille à la merci des Bêtes, ou d'autres Sauvages aussi cruels qu'elles. J'employai pendant quelques jours les sollicitations & les instances, auprès de ceux dont la fidélité m'étoit moins suspecte, & je les engageai à faire eux-mêmes leurs efforts pour ramener l'esprit de leurs Compagnons. Ils y travaillérent inutilement. La vuë même de cinq ou six cens de leurs semblables qui étoient encore atteints de la maladie, & qu'ils devoient par conséquent se résoudre à laisser après eux, ne fit nulle impression sur les Rebelles, & n'eut pas le pouvoir de les faire consentir du moins à attendre leur rétablissement. Il sembloit qu'après avoir déclaré le desir qu'ils avoient de retourner sur leurs pas, ils eussent quelque chose à craindre s'ils différoient à partir. Ils étoient sourds à toutes mes raisons, ils refusoient de les entendre; semblables à un troupeau de Bêtes qui se portent impétueusement toutes ensemble vers le même lieu, lorsqu'elles y sont déterminées par quelque mouvement dont elles ne voyent pas même la cause. Enfin, je ne reconnus plus dans mes bons Abaquis, qu'une troupe de Sauvages capricieux & infléxibles.

Le mal me parut sans remède. Le seul qui me restoit, & que je me déterminai à tenter, acheva de me perdre, en donnant occasion à ces misérables d'exécuter tout-à-fait leur résolution. Je les fis assembler autour de moi, & leur ayant reproché d'un air fier leur inconstance & leur perfidie, j'ajoutai, que j'étois assez bien instruit

truit néanmoins que le nombre des perfides étoit petit, & qu'il y en avoit beaucoup parmi eux qui étoient disposés à me demeurer fidèles: que je voulois les connoître, & faire d'eux la distinction qu'ils méritoient, prêt à consentir que les autres s'éloignassent pour jamais de ma presence, & qu'ils retournassent sur le champ à l'Habitation. Mon espérance étoit que la honte de passer publiquement pour perfides, les retiendroit peut-être malgré eux dans le devoir. J'ordonnai en même-tems, que ceux qui vouloient m'abandonner passassent à ma gauche, & que les autres se tinssent à ma droite. J'observois leur contenance. Il se passa quelques momens, sans que personne osat quitter sa place. Ils se regardoient les uns les autres, avec un air d'étonnement & d'incertitude. Enfin, quelques-uns des plus mutins s'étans placés brusquement à ma gauche, ils furent suivis aussi-tôt du plus grand nombre. A peine eurent-ils pris un moment pour se connoître, & s'assurer les uns des autres, qu'ils me tournérent le dos avec un grand cri, & qu'ils prirent la fuite tous ensemble en tirans vers l'habitation. Il en restoit à ma droite plus de trois cens dont j'avois lieu du moins de croire la fidélité assurée; mais ceux-ci mêmes, voyans fuïr leurs Compagnons, & ayans demeuré quelque-tems comme incertains à les regarder, me quittérent tout-d'un-coup pour les suivre, sans que mes priéres ni mes reproches fussent capables de les arrêter.

Quelle idée pourrois je donner ici de ma douleur & de ma consternation! ce sont-là de ces excès qui ne peuvent se representer. Je demeurai absolument seul au milieu de la prairie. Les deux Anglois qui me restoient ne quittans point mon Epouse, & le quartier des Malades étant à

cinq cens pas dans un endroit couvert d'arbres ; je ne me trouvai pas même accompagné d'un seul Sauvage de qui je pusse espérer le foible soulagement qu'on trouve à avoir quelqu'un pour témoin de ses peines. Ce n'étoit pas à mon Epouse que je voulois les confier ; elle les eût partagé, & les siennes n'étoient propres qu'à augmenter mon désespoir. Il fallut les dévorer dans le fond de mon cœur. Je m'assis sur l'herbe, dans le lieu même où j'étois. Avec quelque rigueur que le Ciel parût s'obstiner à ma perte, j'y levai mes yeux pour interresser sa bonté & pour attester sa justice. Je lui demandai, sinon les consolations qui pouvoient diminuer mes douleurs, du moins un secours de lumiéres qui pût diriger ma conduite, & me faire voir quelque jour à l'espérance, dans un état où je ne pouvois me persuader qu'il eût réduit personne avant moi. O Dieu ! m'écriai-je mille fois, est-ce le desespoir qui vous honore ? Si c'est par bonté que vous formez vos Ouvrages, comment prenez-vous plaisir à les détruire ? Que voulez-vous que je devienne ? Que ferez-vous de Mylord, de ma malheureuse Epouse & de ma Fille ? Qu'ai-je donc gagné à vous invoquer, si vous n'écoutez jamais mes priéres ? O Dieu ! écoutez-moi, & prenez pitié de vos malheureuses Créatures.

Cependant, après avoir passé quelque-tems dans ces agitations, je recuëillis tous mes esprits, pour tirer des circonstances de notre misére les foibles ressources que je pourrois y apercevoir. Il me parut d'abord qu'il n'y avoit point à délibérer sur le lieu vers lequel nous devions penser à prendre notre chemin. Toute aparence d'espoir eût été vaine, excepté du côté des Abaquis. Lorsque j'eus reconnu entiérement la nécessité de prendre ce parti, je me repentis amérement de n'a-

voir pas cédé à l'impatience des fugitifs. Mais ce regret étant inutile, j'examinai s'il y auroit desormais de la sûreté pour nous, même parmi ces Sauvages, après le tour de perfidie dont leur Jeunesse avoit été capable. Je m'imaginois qu'ils pourroient craindre que je ne les punisse; & la honte du crime, ou la crainte du châtiment acheve quelquefois de faire violer tous les devoirs à ceux qui ne sont encore coupables qu'à demi. Cependant, je me flâtai que ma douceur pourroit me les réconcilier, & faire renaître en eux la confiance. Il y avoit deux difficultés qui me causérent beaucoup plus de crainte & d'embarras. L'une regardoit les périls de la route. Nous allions nous trouver exposés à la rencontre & aux insultes de tous ceux qu'il plairoit au Ciel d'amener sur notre chemin: mais le danger étoit égal; de quelque côté que nous puissions tourner, & nous n'eussions pas été plus sûrs de l'éviter en nous déterminant même à ne pas changer de lieu. Il falloit donc s'en remettre à la Providence, & continuer d'implorer son secours. Le second obstacle étoit la fatigue d'une marche de dix jours, que les deux Dames & leurs Femmes ne pouvoient avoir la force de suporter. Je n'avois que Rem & mes deux Anglois: du grand nombre de Sauvages qui étoient malades, il n'y en avoit pas un de qui je pusse espérer la moindre assistance. C'étoit une nécessité que les deux Femmes-de-chambres marchassent à pied, quelque peine qu'il leur en pût couter; & je me résolus à me charger moi-même de l'emploi de porter mon Epouse avec Rem, tandis que les deux Anglois rendroient le même service à Madame Riding.

Je pensai ensuite à ce qu'alloient devenir les misérables Sauvages que nous serions obligés de laisser derrière nous. La fâcheuse espéce de ma-

ladie dont ils étoient atteints, les rendoit si foibles & si languissans, qu'ils n'avoient pas la force de se soutenir sur leurs pieds. Il en périssoit tous les jours à peu près le même nombre, & ma presence ne leur étoit assurément d'aucun secours. Cependant, en mettant mon cœur à l'épreuve, je ne me sentis point capable d'abandonner tant de malheureux à l'horreur d'un tel sort. Je ne leur étois d'aucune utilité pour la guérison de leurs maux; mais je remarquois qu'ils recevoient de la consolation de mes visites, & qu'ils en avoient de la reconnoissance en expirans. C'en fut assez pour me faire prendre la résolution d'attendre à partir jusqu'à ce que la maladie les eût emporté tous, & de continuer à leur rendre tous les bons offices qui étoient en mon pouvoir. Je considérois d'ailleurs, qu'ils n'avoient entrepris le voyage que par zèle pour mon service & par obéïssance à mes ordres. Je crus leur devoir par reconnoissance, ce que je me sentois porté à leur accorder par tendresse de cœur & par humanité. La faim n'étoit pas un mal que nous dussions apréhender. Nos perfides Deserteurs, qui n'avoient point eu d'autre occupation que la chasse pendant plus de trois semaines, nous avoient fait sécher au Soleil, suivant leur usage; & nous trouvions à chaque pas dans la prairie des œufs de diverses sortes d'oiseaux, dont nous faisions notre mets le plus délicat.

Ce plan étoit le plus raisonnable que la prudence pût m'inspirer dans une conjoncture si difficile. C'étoit même le seul auquel je pusse m'arrêter. Mais l'ascendant de ma mauvaise fortune devoit l'emporter sur tous mes projets, pour les détruire, ou pour les faire tourner à ma perte.

Fin du Tome troisiéme.

LE-

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL,

Ecrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME QUATRIÉME.

JOSEF ... FREIBURG ...

A AMSTERDAM,
Chez J. RYCKHOFF, 1757.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE Mr. CLÉVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL.

LIVRE SEPTIÉME.

JE ne me hâtai point de retourner auprès de mon Epouse plus promptement qu'à l'ordinaire; un air de trouble & d'empressement l'auroit trop allarmé. Je ne la vis que le soir, après avoir visité mes malades & les avoir informés de la perfidie de leurs Compagnons, qu'ils aprirent avec une indignation furieuse. Ils furent si vivement touchés de la promesse que je leur fis de demeurer avec eux que

leur reconnoissance éclata par mille témoignages. Je me crus payé dès ce moment de tout ce que j'avois fait pour eux. La nuit étant venuë, je me rendis auprès de Fanny, qui ignoroit encore le départ de nos Infidèles, parce que le lieu de sa demeure étoit extrêmement à l'écart. Il étoit couvert d'une petite Colline qui le séparoit de la Prairie, & qui étant ombragée d'arbres épais, arrêtoit jusqu'à une certaine hauteur la communication du mauvais air. Je lui avois construit une Cabane de branches & de feuillages, où elle pouvoit être commodément avec ses femmes; de sorte que sans être fort à son aise, elle n'avoit du moins rien à souffrir des injures de l'air, ni rien à craindre de la Contagion. J'observois exactement la coutume que j'avois prise, de me mettre nud dans la Riviére à quelque distance de sa Cabane, & de changer d'habits avant que de m'en aprocher. Quoique je me fusse replongé dans mes tristes méditations en quittant le Quartier des malades, & que je n'eusse point cessé de m'affliger jusqu'au moment que je la vis, je pris une contenance paisible en entrant dans sa Cabane. Elle me demanda de mes nouvelles, & de celles de mes Compagnons. Ils sont partis, lui répondis je tranquilement. Il n'en seroit point échapé un, s'ils étoient demeurés ici plus long-tems. Nous serons obligés nous-mêmes de retourner à l'habitation, aussi-tôt que nos Malades seront morts ou guéris.

L'air calme de mon recit n'empêcha point que sa surprise ne fût extrême. Elle me regarda fixement, pour démêler ma disposition dans mes yeux, comme si elle se fût doutée qu'un événement si subit & si peu attendu avoit une cause extraordinaire. Madame Riding ne marqua pas moins d'étonnement, & elles s'efforcérent toutes

deux de me faire expliquer davantage Je demeurai ferme à leur cacher la vérité ; je convins même, qu'il y avoit de la justice dans le reproche qu'elles me firent, d'avoir manqué de prudence en ne retenant pas du moins un certain nombre d'Abaquis pour nous servir d'escorte. Ce fut ainsi que tout le poids de cette terrible avanture tomba sur moi seul, & que je m'accoutumai plus que jamais à prendre un front de Philosophie, au milieu de mes plus cruelles douleurs.

Avant que la Maladie des Sauvages parût se relâcher, il se passa cinq semaines, qui furent pour moi cinq années d'un cruel martyre. Les réflexions continuelles que je faisois sur mon sort, mes allarmes qui ne pouvoient diminuer tant que je ne verrois point de ressource assurée contre les périls de notre retour, la violence que je me faisois pour les cacher, me firent sentir dans ce court espace plus de tourmens réünis que je n'en avois éprouvé dans toute ma vie. Enfin, la Contagion cessa tout à-fait ; & de plus de cinq cens Abaquis qui étoient demeurés malades au départ de leurs Compagnons, à peine nous en resta-t'il soixante. Je pensai néanmoins à partir avec ces tristes restes qui étoient échapés du courroux du Ciel. J'en fis la proposition à mon Epouse. Elle versa des larmes en la recevant. Je crus comme elle, que sa douleur ne venoit que de la nécessité où nous nous trouvions d'abandonner l'entreprise que nous avions formée pour le salut de Mylord. Cette raison sans doute justifioit assez sa tristesse & la mienne. Mais elle m'a confessé depuis, qu'il se passoit alors dans son cœur des mouvemens plus vifs encore que ceux qui devoient y être excités par nos malheurs presens ; soit que ce fût

l'obscurité de notre sort qui lui causât des agitations qu'elle ne pouvoit démêler, soit que ce fût en effet un pressentiment de l'horrible catastrophe où le Ciel vouloit nous conduire avant que de nous faire quitter l'Amérique.

C'est un recit simple que je promets ici. L'événement tragique que je suis au moment de raconter, n'a besoin ni de préparations ni d'ornemens pour émouvoir un Lecteur qui n'est pas né barbare, & qui n'a point honte d'être homme, c'est-à dire, sensible aux mouvemens d'une juste compassion. Qu'on ne s'attende pas même qu'en raportant ce qui m'est arrivé, j'entreprenne d'exprimer ce que j'ai senti. L'expression de la parole n'est qu'une invention de l'art; image infidèle, qui répondroit trop mal aux sentimens les plus vifs & les plus intimes de la Nature.

Nous partîmes. Mon Epouse trembloit en se mettant sur le brancard. Elle portoit sa Fille dans ses bras. J'embrassai tendrement ces deux chers objets de mon affection, & je les recommandai intérieurement aux Puissances supérieures qui sont chargées du soin de l'Innocence. Quelque foible que fût encore la santé de mes Abaquis, ils ne souffrirent point que je misse la main au brancard. Ils partagérent entr'eux cette fatigue, & se relevérent successivement. Madame Riding fut portée de même. Je marchois près de mon Epouse, occupé de tout ce que j'avois à espérer & à craindre; mais sur-tout de la réception à laquelle je devois m'attendre dans l'habitation des Abaquis. Notre marche duroit depuis deux jours, & nous suivions sans difficulté la route par où nous étions venus. Quelques-uns de mes Sauvages, à qui j'avois fait prendre les devans par précaution, avec ordre

d'avoir

d'avoir ſans ceſſe les yeux ouverts pour obſerver les environs, s'arrêtérent au ſommet d'une Colline. Après quelques momens d'une conſidération fort attentive, ils retournérent bruſquement vers nous, en courant avec une viteſſe extraordinaire. Comme ils étoient à plus de mille pas de diſtance, je m'arrêtai pour les attendre, dans l'eſperance que s'ils nous aportoient quelque nouvelle fâcheuſe, j'aurois le tems de m'écarter à droite ou à gauche avec toute ma ſuite. J'avois les yeux tournés continuellement vers eux. A peine furent-ils au bas de la Colline, que je vis paroître au ſommet qu'ils venoient de quitter, vingt ou trente perſonnes qui ſembloient les pourſuivre, & qui ceſſérent néanmoins tout-d'un-coup d'avancer, lorſqu'ils eurent aperçu ſans doute le gros de mes gens qui s'étoient réünis autour de moi. Vingt ou trente ennemis n'étant point un nombre que je puſſe craindre, je ne crus pas devoir donner le moindre ſigne de frayeur; d'autant plus qu'ils nous avoient découvert, & que notre ſuite ne pouvoit être aſſez prompte pour leur ôter le moyen de nous joindre ſi c'étoit leur deſſein. Je réſolus même après un moment de délibération, de faire marcher une partie de mes Sauvages au-devant d'eux, ſous la conduite de deux Anglois, pour prévenir leur attaque s'ils venoient avec de mauvaiſes intentions; & de demeurer auprès de mon Epouſe avec quinze Abaquis, que je retins comme un Corps de réſerve. Pendant que je faiſois cette diſtribution, je remarquai que le ſommet de la Colline, ſe couvroit de nouveaux venus qui arrivoient comme à la file. Le nombre s'en accrut tellement, que je ne doutai point qu'ils ne fuſſent déja plus de cinq ou ſix cens. Je ſentis auſſi-tôt que j'avois beſoin du

secours du Ciel, & que ni la valeur ni la prudence ne pouvoient me tirer heureusement d'un pas si dangereux.

O Dieu ! vous sçavez avec quelle ardeur je vous invoquai. Autant de soupirs qui sortirent du fond de mon cœur, autant de prières enflammées qui sollicitérent votre puissante assistance. Je conjurai mon Epouse de demeurer sur son brancard, & je lui confessai en deux mots, que nous étions à l'extrêmité du péril. Cependant, lui dis-je, rendez vous maitresse de votre crainte ; ne faisons rien avec imprudence : c'est quelquefois dans le dernier danger que le Ciel fait éclater son secours, & peut-être est-ce à ce moment qu'il nous réserve. J'avois le cœur si serré en lui tenant ce discours, qu'il n'étoit point capable de s'ouvrir à l'espérance. Je l'embrassai. Elle me pria de ménager ma vie, & de penser que je me devois à elle & à ma Fille. Je ne lui répondis point, de peur d'augmenter son trouble en lui laissant voir le mien, je la quittai, résolu d'aller en personne au-devant de nos Ennemis.

J'avois deux raisons qui me portoient à prendre ce parti, l'une étoit la crainte que le combat se livrant trop près des Femmes, elles ne fussent exposées à l'atteinte des fléches ; l'autre, une envie pressante de tenter le caractére des Sauvages, avant que d'en venir aux mains, & que de leur laisser le tems de s'aprocher davantage. Mes Avant-coureurs n'avoient point d'autre éclaircissement à me donner que celui que je pouvois prendre par mes propres yeux. Ils s'étoient mis à fuir, comme j'ai dit, aussitôt qu'ils s'étoient vûs poursuivis. N'ayant donc plus un moment à perdre, je laissai les deux Anglois avec mon Epouse, & me faisant sui-

vre de mes ſoixante Abaquis, je marchai aſſez fiérement vers nos Ennemis, qui s'avançoient avec plus d'ordre que je n'en euſſe attendu d'une Troupe de Sauvages. Surpris peut-être de nous voir une contenance ſi réſoluë, malgré notre petit nombre, ils s'arrêtérent à cent pas de nous. Je continuois d'aller vers eux, & mon deſſein étoit de me détacher ſeul pour les aborder avec des ſignes de paix & de ſoumiſſion. Mais lorſque nous eumes fait quelques pas davantage, un Abaquis me dit que nous étions perdus, & qu'il reconnoiſſoit les Roüintons. Ce nom me pénétra d'horreur juſqu'au fond de l'ame. O Dieu! les Roüintons! Je demeurai comme immobile; ſans ſçavoir à quoi me déterminer. Eux, qui reconnurent preſque auſſi-tôt mes Compagnons pour des Abaquis; ne tardérent pas un moment à décocher ſur nous une grêle de fléches. Les Abaquis avoient été ſoutenus juſqu'alors par la confiance qu'ils avoient en moi; mais ils me tournérent le dos, lorſqu'ils virent quels Ennemis ils avoient à combattre. Si leur petit nombre rendoit leur fuite excuſable, elle ne leur en fut pas moins inutile; car leurs cruels Ennemis les pourſuivirent avec tant d'ardeur, qu'il n'y eut point un ſeul de ces miſérables aſſez heureux pour leur échaper.

Au moment qu'ils commencérent à fuir j'étois encore à trente pas du moins des Roüintons. Peut-être aurois-je pris auſſi le parti de la fuite, ſi je n'euſſe eu que ma vie à conſerver; mais j'étois réſolu au contraire, de la ſacrifier mille fois, pour un intérêt qui m'étoit bien plus cher qu'elle, & ſi je ne pouvois la rendre utile à mon Epouſe & à ma Fille, le ſeul bonheur que j'euſſe à ſouhaiter, étoit de la perdre. Un inſtant de réflexion me fit comprendre

que je ne devois rien espérer de la resistance. Je jettai mes armes à terre pour ôter aux Roüintons la pensée que j'eusse dessein de m'en servir. Quelques-uns se saisissant de moi, pendant que leurs Compagnons étoient à la poursuite des Abaquis ; ils reconnurent aisément que je n'étois point de la Nation qu'ils haïssoient, & ils demeurérent quelque-tems à examiner la maniére dont j'étois vétu, sans faire paroître qu'ils eussent dessein de me maltraiter.

Quoique leur langage ne fut pas tout-à-fait le même que celui des Abaquis, j'y trouvai assez de ressemblance pour espérer qu'ils pourroient m'entendre. Braves Amériquains, leur dis-je d'un ton humble & supliant, je ne suis pas votre Ennemi. Je suis un malheureux Etranger, que le hazard a conduit dans ce Desert, & qui ne venois à vous avec les Abaquis que pour vous demander de la protection & de l'amitié. J'implore votre pitié, pour ma vie & pour celle de ma famille qui va tomber aussi entre vos mains. Laissez-vous toucher par la misére d'un homme qui ne vous a jamais offensé. Ces impitoyables Sauvages se regardérent les uns les autres en riant, ou plûtôt en grinçant les dents d'une maniére effroyable. Leurs regards étoient vifs & brillans, mais de cet air cruel & malin qu'on represente ordinairement dans les yeux d'un Tigre. Leur taille étoit courte & ramassée, & presque tous avoient la bouche démesurée. Je jugeai qu'ils n'avoient point encore aperçu mon Epouse : car ayant tourné les yeux de son côté, lorsque je leur eus parlé d'elle, ils prirent leur course vers le lieu où elle étoit. Les plus prompts la joignirent en un instant, tandis qu'un petit nombre me conduisoit après eux en me tenant les deux bras. Je me sentois défaillir de crainte, &

je me croyois au mortel moment d'éprouver tout ce qu'un Pere & un Epoux ont à redouter de plus funeſte.

J'arrivai néanmoins auprès du brancard. J'y trouvai Fanny ſans connoiſſance, & ma Fille dans ſes bras, en danger de ſe tuer en tombant. Peut-être les Sauvages crurent-ils mon Epouſe morte, car ils la laiſſoient ſeule ſans le moindre ſecours, & ils s'occupoient à conſidérer Madame Riding & les deux Femmes, qui ſans être tombées évanoüies, avoient perdu la parole de frayeur & de ſaiſiſſement. N'ayant rien à ménager dans une ſi terrible circonſtance, je me dégageai aſſez violemment des mains de ceux qui me tenoient, & je me jettai ſur le viſage de mon Epouſe, avec des mouvemens trop confus pour être repreſentés. Je ſoutins ma Fille d'une main, tandis que je m'efforçois de ranimer ſa malheureuſe Mere, en ſerrant mes lévres contre les ſiennes, pour lui communiquer une partie du peu de forces qui me reſtoient. Elle ouvrit à la fin les yeux. Où eſt ma Fille? dit-elle dans ſon premier mouvement; & voyant que je la tenois entre mes bras: Oh! Cléveland, s'écria-t'elle avec un ſoupir qu'elle avoit à peine la force de pouſſer, donnez-moi mon Enfant; ne me quittez pas, je ſens que je n'en puis plus: nous ſommes perdus, n'eſt-ce pas, & il n'y a plus rien à eſpérer? Je n'eus le tems de lui dire que deux mots de conſolation. Je la conjurai de prendre un peu de courage. Le Ciel, lui dis-je, ne peut nous abandonner ſans cruauté. Soutenez-vous un moment. Ils ne m'ont point encore maltraité, & peut-être ſe laiſſeront-ils fléchir.

Pendant ce tems-là, ceux qui avoient pourſuivi les Abaquis n'ayant point tardé à leur cou-

per le chemin & à les arrêter, revenoient triomphans avec leur proye, & s'aprochoient de nous en pouſſant des cris qui me glaçoient d'horreur. Ils furent à nous en un inſtant. La foule de ceux qui eurent la curioſité de voir mon Epouſe, m'écarta d'elle en me preſſant de tous côtés. Ils ne lui firent point d'inſulte ; mais elle eut à eſſuyer les regards d'une multitude d'hommes affreux, qui augmentoient ſa frayeur en prenant ſes mains pour les conſidérer, ou en fixant leurs yeux féroces ſur les ſiens. Je continuois de tenir ma Fille dans mes bras. Il n'y avoit point moyen d'employer les priéres, ni même de les faire entendre, dans l'agitation où je voyois cette Troupe furieuſe, & parmi le bruit confus des cris continuels de leur joye. A qui d'entr'eux me ſerois-je adreſſé ? Il ſembloit qu'ils me mépriſaſſent & qu'ils me comptaſſent pour rien, en me voyant porter ma Fille d'un air abattu. Ils ne faiſoient plus d'attention à moi. Je vins à bout de me raprocher de mon Epouſe, & la foule diminuant autour d'elle, je m'aſſis à terre près de ſon brancard. Je ne ſçai point encore, lui dis-je, à quoi nous devons nous attendre. Eſpérons que le Ciel fera quelque choſe en notre faveur. C'eſt déja beaucoup, qu'ils nous ayent épargné dans le mouvement de leur premiére furie. La malheureuſe Fanny étoit dans un abattement qui ne lui permettoit guéres de répondre. Elle me demanda ſa Fille. Ses larmes, que la frayeur avoit comme étouffées juſqu'alors, commencérent à couler lorſqu'elle eut ſon enfant entre ſes bras. Elle l'embraſſa mille fois. O Dieu ! s'écria-t'elle, je ſerois trop heureuſe d'être morte ; mais ſauvez mon Epoux & ma pauvre Fille. Elle eut quelque conſolation en voyant auprès d'elle Mada-

me Riding & ſes Femmes, à qui l'on n'ôta point la liberté de s'aprocher.

J'étois tremblant d'inquiétude, en attendant à quoi tous les mouvemens des Sauvages pourroient aboutir. Ils s'étoient aſſemblés en cercle à quinze pas de nous, avec les Abaquis au milieu, & ils paroiſſoient délibérer ſur le ſort de ces miſérables Priſonniers. Enfin, la foule s'ouvrit, & ſe partagea en ſix bandes. Les ſoixante Abaquis furent diviſés dans le même nombre, & chaque bande en eut une part égale. Auſſitôt l'on ramaſſa du bois de toutes parts, & l'on fit d'autres préparatifs qui devoient être vraiſemblablement les préludes d'un funeſte ſacrifice. Je ne doutai point que les Rouintons n'euſſent pris le deſſein de faire périr leurs Ennemis par le feu. Je plaignis amérement ces malheureuſes victimes, & je m'affligeai de la néceſſité où j'étois d'être témoin de leur ſuplice.

Mais ce qui me ſurprit au dernier point, fut de les voir non-ſeulement fermes & tranquiles, mais gais même juſqu'à chanter & à donner des témoignages de joye, eux qui m'avoient paru conſternés de crainte un moment auparavant, & qui ne pouvoient ignorer le ſort cruel où ils étoient deſtinés. Il ſembloit qu'ils vouluſſent inſulter à leurs Ennemis, & qu'ayant perdu toute eſpérance de ſe ſauver de leurs mains, ils euſſent pris comme de concert la réſolution de braver leur cruauté, & de ne pas marquer la moindre foibleſſe. Je les entendis qui ſe vantoient hautement d'avoir fait à pluſieurs Roüintons le même traitement qu'ils alloient eſſuyer, & d'en avoir maſſacré ou brûlé un grand nombre dans leurs derniéres Guerres. Enfin les feux étant allumés, les Rouintons de chaque Bande prirent trois ſeulement de leurs Captifs; & au lieu de les jetter au milieu des flâ-

mes, comme je me l'étois imaginé, ils les liérent à des pieux qui en étoient extrêmement proches, de sorte que ces pauvres Abaquis sentoient les plus vives ardeurs du feu, qui fit changer en un moment leur peau de forme & de couleur. Ils furent ainsi rôtis peu-à-peu, sans rien perdre de leur constance. Leur Compagnons, qui s'attendoient au même sort, ne laissoient pas de les exhorter à la patience & au courage; tandis que leurs cruels Ennemis poussoient des cris de joye & sautoient autour d'eux en leur faisant toutes sortes d'insultes.

Ce n'étoit que le commencement d'une scène, dont la fin devoit être infiniment plus affreuse. Lorsque les trois Abaquis dans chaque bande eurent enfin perdu la connoissance & ensuite la vie, les Rouintons les détachérent de leurs pieux, & ayant achevé de les rôtir, ils s'assirent en rond pour faire la distribution de cette horrible viande. Les cadavres furent coupés en morceaux. Chacun en reçut sa part, & ils commencerent avec mille marques de joye le plus effroyable de tous les festins. Nous avions eu jusqu'alors la force de les regarder; & nous nous étions livrés à la compassion en voyant brûler les malheureux Abaquis; mais l'horreur de ce dernier spectacle nous fit baisser la tête & fermer les yeux. Nous demeurâmes dans cette situation pendant tout le reste de cet abominable repas, sans pouvoir même ouvrir la bouche pour exprimer notre consternation.

Je ne sçai quelles étoient les pensées de mon Epouse. Les miennes étoient si confuses, qu'il me seroit difficile d'en rendre compte. Un Lecteur pénétrant s'imagine bien que mon trouble ne venoit pas uniquement de la vûë d'une scène si barbare, & que dans le tems que le simple mouvement de l'humanité me faisoit prendre tant d'in-

térêt au ſort des Abaquis, j'étois en proye à des allarmes d'une autre ſorte. Quoique la maniére dont les Rouintons avoient commencé à nous traiter, ne nous menaçât de rien de funeſte, & que je ſçuſſe certainement que n'étant point Antropophages d'habitude, mais ſeulement dans les occaſions où la plûpart des Sauvages d'Amérique le ſont comme eux, c'eſt-à-dire, à l'égard des Priſonniers ennemis qu'ils font à la guerre, je ne devois rien conclure d'effrayant pour nous de la barbarie avec laquelle ils traitoient les Abaquis; cependant je ne me ſentois point auſſi raſſuré par ce raiſonnement, que j'étois tourmenté par mes craintes. L'eſprit a beau s'armer de force; ce n'eſt pas toujours ſur la grandeur du péril que ſe meſure l'épouvente; c'eſt pour l'importance des choſes qu'on peut perdre. Ne devois-je pas trembler pour tout ce que j'aimois? N'étions-nous pas au pouvoir d'une troupe cruelle de Sauvages? Pouvions-nous nous défendre contr'eux, ſi l'envie leur prenoit de nous inſulter? Elle ne leur prendra point: Ah! raiſon trop foible pour calmer une ſi terrible & ſi juſte inquiétude. En ſupoſant d'ailleurs, avec l'aſſurance même la plus parfaite, que l'exemple des Abaquis ne nous annonçoit rien de trop affreux, voyois-je clair de moment en moment dans celui où j'étois près d'entrer? Entre mille choſes que je pouvois craindre: s'en offroit-il une qui pût m'inſpirer un favorable ſentiment d'eſpérance? Le plus heureux tour de notre fortune, pouvoit-il être autre choſe qu'une extrême miſére? Je conſidérois ainſi mes maux ſous toutes leurs formes. Loin de chercher à me flâter, je me repreſentois ſucceſſivement tout ce qui pourroit m'arriver de plus redoutable; & après m'être ſi peu ménagé dans ce triſte examen, il ſe trouva que le coup dont j'é-

tois menacé, fut plus affreux que tous mes presſentimens, & plus horrible que toutes mes craintes.

Les ſix bandes des Rouintons s'étoient poſtées de telle ſorte, que nous en étions comme environnés. La plûpart ſe livrérent au ſommeil, après leur exécution inhumaine. Il me parut néanmoins qu'ils n'étoient pas ſi dépourvûs de raiſon & de bon ſens, qu'ils ne ſçuſſent ſe conduire avec quelque ordre ; & prendre certaines précautions. Je remarquai qu'ils avoient nommé des Gardes pour veiller ſur les Priſonniers. Quelques-uns s'aprochérent de moi. Je pris ce moment pour les prier avec douceur de s'expliquer ſur la maniére dont ils ſe propoſoient d'en uſer avec nous. Mais, ſoit qu'ils n'entendiſſent pas aſſez bien mon langage, ſoit que notre tranquilité leur inſpirât du mépris pour notre petite Troupe, ils ne daignérent point me répondre autrement que par des grimaces & des éclats de rire. Je tentai inutilement de les toucher par mes priéres & mes inſtances. La nuit étant venuë, nous fûmes gardés avec autant de ſoin que les priſonniers Abaquis. Le lendemain, nous vîmes avec le même effroi recommencer la fête cruelle, qui devoit durer autant qu'il y auroit d'Abaquis à devorer. Elle fut terminée le quatriéme jour. Nous avions heureuſement les proviſions dont nous nous étions munis pour notre route. On nous les laiſſa. J'eus beaucoup de peine à perſuader à mon Epouſe de prendre quelque nourriture pour ſe ſoutenir.

Enfin, nos Ennemis n'ayant plus rien qui dût les retenir dans le lieu où nous étions, j'attendois avec une frayeur inexprimable quel parti ils prendroient par raport à nous. J'obſervois tous leurs mouvemens. Ils ſe diſpoſérent à partir ; & vingt-cinq ou trente d'entr'eux s'étant

aprochez de moi, me firent entendre qu'il falloit nous lever pour les suivre. Nous obéïmes sans difficulté. Mon dessein étoit de faire porter le Brancard de Madame Riding par mes deux Anglois, & de me charger avec Rem de celui de mon Epouse : mais les Barbares, voyant que nous nous y disposions, nous ôtérent les brancards, les mirent en piéces, & nous contraignirent de marcher. Je pris ma Fille sur un de mes bras, & je prêtai l'autre à mon Epouse pour lui servir d'apui. J'ordonnai aux Anglois de rendre le même service à Madame Riding, qui étoit d'un âge & d'une grosseur à ne pouvoir faire cent pas sans secours. Nous marchâmes environ une demie heure dans ce triste état. Il fut impossible à Madame Riding d'avancer davantage. Elle se laissa tomber en poussant un profond soupir, & elle me dit que ne ponvant aller plus loin, elle étoit résoluë de mourir dans ce lieu. Un mouvement secret sembla m'annoncer tout-d'un-coup ce qu'elle avoit aussi à craindre. Je l'exhortai en vain à prendre courage & à rapeller toutes ses forces, rien ne pouvant l'engager à se lever, ou plutôt, ses forces ne suffisant plus pour cela, les Sauvages s'aprochérent d'elle. Ils s'arrêtérent quelque-tems à la considérer. Ensuite s'étant mis à délibérer ensemble, ils poussérent un grand cri lorsqu'ils eurent pris leurs résolutions, & la plûpart s'assirent autour de nous. Je m'étois senti malheureusement le bras si fatigué d'avoir porté ma Fille, que ne pouvant plus la soutenir, j'avois pris ce moment pour me soulager en la remettant à une des Femmes de mon Epouse. Les Roüintons s'en aperçurent, & ce fut aparemment ce qui leur fit enveloper cette malheureuse petite Créature dans la sentence portée contre Madame Riding.

L'envie qu'ils avoient de marcher promptement, leur fit naître celle de se délivrer de tout ce qui pouvoit retarder notre route.

Je cherche des raisons pour justifier leur barbarie. Hélas ! j'en cherche ; car qui croiroit sans cela que sous une figure semblable à la nôtre, il y ait eu des Monstres capables de se porter volontairement au dernier excès d'inhumanité, Madame Riding fut d'abord saisie brutalement par une douzaine de ces cruels. Elle jetta des cris, que le bruit de ceux qui l'environnoient ne me permit pas d'entendre long-tems. Je la perdis même de vûë dans la foule. Un instant après, quelques Sauvages arrachérent ma Fille des bras de la Suivante. Ah ! trop certain de leurs intentions, je me précipitai sur eux avec transport ; j'en abattis plusieurs qui s'opposoient à mon passage ; j'allai, je parvins jusqu'à ma Fille. Mais quel fruit pouvois-je attendre de mes efforts ? Elle fut enlevée à mes yeux. Je fus retenu & terrassé. On arrêta de même mon Epouse, qui s'étoit élancée sur nos barbares ennemis avec autant de furie que moi. On arrêta mes Anglois, les deux Femmes ; & ma résistance ne diminuant point contre ceux qui me tenoient à terre, ils prirent le parti de me lier les pieds & les mains, & de faire ensuite la même chose à tous ceux qui m'apartenoient.

Je demeurai hors d'état de faire le moindre mouvement. Ma raison, comme obscurcie par l'émotion de tous mes sens, m'abandonna jusqu'à un tel point, que je mordis la terre dans ce premier transport, & que ne songeant pas plus à ce que je devois à mon Epouse, qu'à ce que je me devois à moi-même, je ne fus capable pendant quelques momens ni de penser ni de réfléchir. Une violente palpitation de

cœur m'ôta même le pouvoir de pouſſer des cris & des plaintes. Il m'échapoit à peine quelques mots, foibles & entrecoupés : O ! ma Fille ! O ! mon Enfant ! O ! barbares qui me la raviſſez ! Mon viſage, que je ſerrois contre la pouſſiére, étoit couvert de pleurs ; & je ſentois dans le fond de mes entrailles des déchiremens plus cruels mille fois qu'on ne ſe repreſente les douleurs de la mort.

Cependant, mon Epouſe étoit à quatre pas de moi, dans une poſture à peu près pareille à la mienne. Plus heureuſe que moi dans ce premier moment de ſaiſiſſement & d'horreur, elle avoit perdu toute connoiſſance, & la mort ne l'auroit pas renduë plus immobile. Je ne tardai point à tourner ma triſte attention ſur elle, & à penſer au beſoin qu'elle pouvoit avoir de mon ſecours. J'ouvris les yeux ; je la vis dans l'état que je viens de décrire. Qu'on s'imagine, s'il ſe peut, quel fut le mien, partagé comme j'étois preſqu'également entre les mouvemens de la tendreſſe paternelle, & de l'amour conjugal. Je rampai juſqu'à elle. Je trouvai la voix, pour lui adreſſer mille choſes tendres & touchantes, elle étoit pâle & ſans chaleur. Son évanoüiſſement fut très-long-tems à finir. Les Roüintons qui étoient autour de nous, nous regardoient ſans paroître émus & ſans nous offrir le moindre ſecours. Ne lui voyant nul aparance de ſentiment & de vie, je la crus morte en effet, & je formai auſſi tôt la réſolution de ne pas lui ſurvivre. Je m'étendis auprès d'elle le plus décemment qu'il me fut poſſible ; je conjurai le Ciel d'abreger mes peines par une prompte mort ; & je fermai les yeux, avec le deſſein obſtiné de ne les r'ouvrir jamais.

En priant le Ciel de m'ôter la vie, c'étoit

une faveur que je lui demandois ; & il n'avoit pas deſſein de m'en accorder. Il eût été trop heureux pour Fanny & pour moi, que la Terre ſe fût ouverte pour nous recevoir enſemble & nous cacher éternellement dans un même tombeau. Nous étions condamnés à vivre long-tems, & à ſouffrir toujours. Je demeurai plus d'un quart-d'heure dans la ſituation où je m'étois mis à ſon côté. A force de ſouhaiter la mort, je m'étois perſuadé vivement qu'elle ne pouvoit être éloignée ; & la penſée que mes tourmens alloient finir, contribua peut-être un peu à les diminuer. Cependant un leger mouvement de mon Epouſe m'ayant fait connoître qu'elle reſpiroit encore, je ſortis de cette douloureuſe létargie, pour lui être de quelque ſecours. Je l'apellai par ſon nom. Elle me répondit par le mien ; & un inſtant après, elle me demanda triſtement ce que je croyois que ſa Fille fût devenuë. L'Amour plus fort que tous les maux, me fit comprendre auſſi-tôt qu'elle ne ſe figuroit point notre malheur auſſi terrible qu'il l'étoit. Je réſolus d'aider à ſon erreur, en détournant ſa crainte du côté ſur lequel elle devoit tomber : & m'aplaudiſſant de ce deſſein qui pouvoit lui épargner un renouvellement de mortelles douleurs, j'en tirai aſſez de force pour affermir le ton de ma voix, & pour imaginer une réponſe conforme à ſa penſée. Vous le ſçavez, lui dis-je, le Ciel a permis que les barbares Roüintons nous l'aïent enlevée. Quelque part qu'ils la conduiſent, eſpérons qu'il ne lui refuſera point ſon ſecours. C'eſt un malheur qui eſt maintenant ſans reméde. Ils ont emmené avec elle Madame Riding. Aparemment que voulant nous conduire plus loin, ils ont jugé à propos de les envoyer toutes deux dans quelque habita-

tion voisine, parce qu'ils apréhendent qu'elles ne nous causent de l'incommodité sur la route. Ah! s'écria-t'elle, qu'ont-ils fait de ma Fille? Je ne veux point vivre un moment, s'ils ne me la rendent. Je l'interrompis, pour la confirmer de plus en plus dans l'opinion où je continuois d'apercevoir qu'elle étoit. Je lui fis un reproche tendre, de ce qu'elle parloit de mourir si on ne lui rendoit sa Fille. Vous la préférez donc à moi, lui dis-je, & vous ne voulez pas regarder mon amour & ma presence comme deux fortes raisons qui vous obligent de vivre? Nous retrouverons notre Enfant: un heureux hazard, tel que nous en avons éprouvé mille fois, peut nous la rendre au moment que nous y penserons le moins. Mais que deviendrois-je, si vous alliez vous obstiner à haïr la vie? & que dois-je penser de votre amour, s'il ne vous fait pas préférer à la mort le plaisir de vivre avec moi. J'ajoutai quantité de raisons aussi pressantes, sans lui laisser le tems de répondre; & je lui fis confesser enfin, que de quelque maniére qu'il plût au Ciel de disposer de nôtre Fille & de tout ce qui nous apartenoit, nous devions chercher notre consolation dans l'assurance d'être aimés l'un de l'autre, & dans la faveur que les Barbares nous faisoient de ne pas nous séparer.

Il n'y avoit qu'un secours extraordinaire du Ciel, qui pût m'inspirer la fermeté dont j'avois besoin, pour arrêter ainsi le desespoir de mon Epouse; car ayant tourné la tête dans le tems même que je lui parlois, j'aperçus à cinquante pas de nous, la flâme qui s'élevoit au-dessus du Cercle des Sauvages; & je ne pus douter que ma Fille & Madame Riding ne servissent alors de proye aux flâmes, pour servir ensuite de pâture

à nos cruels Ennemis. Qu'un Pere, s'il en eſt d'auſſi tendre que moi, ſe tranſporte un moment dans ma ſituation, qu'il péſe mes tourmens, qu'il en juge; & s'il ſent que la ſeule compaſſion l'emeut aſſez vivement pour l'interreſſer à cette funeſte avanture, qu'il conçoive ce que j'ai dû reſſentir en l'éprouvant; & qu'il m'accorde le triſte avantage auquel je prétens, d'avoir été pendant toute ma vie le plus malheureux de tous les hommes.

Je me fis donc aſſez de violence, non-ſeulement pour déguiſer à Fanny l'excès de ma douleur, mais pour prendre ſoin encore de ne pas lui laiſſer apercevoir ces terribles flâmes, qui lui euſſent peut-être fait naître quelque ſoupçon. Je m'aſſis de maniére, que couchée à terre comme elle étoit, il lui fut impoſſible de les découvrir. Je lui fis même entendre, que les Sauvages ne s'étoient aſſemblés à quelque diſtance de nous, que pour choiſir entre eux ceux qu'ils deſtinoient à conduire Madame Riding & ma Fille juſqu'à l'Habitation la plus voiſine. Ces liens dont elle voyoit ſes mains chargées, auſſi-bien que les miennes, & qu'on lui avoit mis dans ſon évanoüiſſement, je lui confeſſai que c'étoit une précaution que les Sauvages avoient priſe pour nous ôter la penſée de ſuivre notre Enfant, & pour m'empêcher de rien entreprendre pour ſa délivrance. Enfin, je donnai un tour ſi aiſé à mes diſcours, & à toutes les réponſes que je fis à ſes objections, que ſi je ne diminuai point ſa douleur, je prévins du moins les tranſports où notre infortune l'auroit jettée, ſi elle en eût connu toute la tragique étenduë.

Nos gens étoient auprès de nous. Ils voyoient comme moi le feu du Bucher, & ce ſpectacle parloit ſi clairement, qu'ils ne pouvoient en-

ignorer le sens funeste ; mais ils eurent assez de pénétration pour entrer dans le dessein de la trouperie innocente que je faisois à mon Epouse. Ce ne fut que deux mois après, qu'elle fut informée ouvertement de la mort de Madame Riding & de sa Fille ; encore eus-je le soin de lui en cacher les horribles circonstances.

Je fis durer l'entretien que j'avois avec elle, & la situation dans laquelle nous étions elle & moi, jusqu'à ce que le retour des Sauvages me fit connoître que leur barbarie s'étoit entiérement satisfaite. Je leur tendis alors les bras, pour obtenir que nos liens nous fussent ôtés. Ils nous accordérent cette grace. Je fis prendre aussi-tôt à mon Epouse quelques rafraîchissemens, qu'elle consentit à peine à accepter. Je craignois que la foiblesse qui ne pouvoit manquer de lui demeurer après tant d'émotion, ne l'empêchât de marcher ; & cette crainte n'étoit que trop capable de m'en inspirer une bien plus forte : mais il arriva heureusement que les Sauvages prirent la résolution de passer la nuit dans le même lieu. J'en employai une partie à lui remettre le cœur, je ne l'exhortai à prendre un peu de sommeil, après qu'elle m'eut promis de faire elle-même ses efforts pour contribuer à sa consolation. Il paroîtra incroyable, qu'avec une santé foible & un corps des plus délicats, elle ait pû résister à tant de douleurs & de fatigues, surtout pendant plus de six semaines que nous passâmes ainsi avec les Roüintons, obligés de faire presque tous les jours une marche pénible, & exposés pendant la nuit aux injures de l'air. Mais de quoi n'est-on pas capable avec les deux motifs qui l'animoient, son affection pour son Pere, & son amour pour son Epoux ? Fanny m'aimoit. Hélas ! cette chére Epouse avoit pour

moi toute la tendreſſe de mille cœurs réünis. Un ſeul mot, une legére expreſſion de la mienne, eût ſuffi pour la raſſurer & la rendre intrépide dans l'extrêmité du danger. Elle n'aimoit guéres moins Mylord, ſon cher Pere. L'incertitude de ſon ſort, les périls où elle trembloit qu'il ne fût expoſé continuellement, l'eſpérance quoique foible & éloignée de le rejoindre par quelque heureux coup de la fortune, la ſoutenoient tous les jours au milieu de ſes fatigues & de ſes peines. C'étoit notre unique entretien, juſqu'au malheureux jour où elle perdit ſa Fille; & la douleur même qu'elle reſſentit de cette perte, ne put affoiblir ces deux premiers ſentimens. D'ailleurs, tout barbares qu'étoient les Roüintons, ils ne m'empêchérent pas d'employer tous mes ſoins, ſur-tout pendant la nuit, & à lui procurer les douceurs & les commodités que notre miſérable condition nous permettoit. Nous avions aporté quelques peaux de l'Habitation des Abaquis: elles nous ſervoient à lui compoſer un lit; & le ſecours de ſes Femmes & des deux Anglois qui étoient à veiller ſans ceſſe auprès d'elle, la garantiſſoit du moins de ce qui pouvoit bleſſer extraordinairement ſa ſanté. Si je le puis dire ſans diminuer le prix de ce qu'une ſi chére Epouſe a ſouffert & entrepris pour moi, j'étois incomparablement le plus à plaindre dans cette continuité de malheurs qui nous étoient communs. Je ne parle point des peines & des fatigues qui touchent le corps; le mien ſembloit s'y être endurci. Mais quelle idée n'aura-t'on pas des tourmens de mon ame, ſi l'on penſe que j'étois dévoré par mes peines, que je portois celles d'autrui; & que j'étois contraint non-ſeulement de les cacher toutes, mais de trouver encore aſſez de reſſources dans ma raiſon pour

soutenir & consoler les autres, moi qui avoit besoin à tous momens de faire les derniers efforts pour ma propre consolation.

Les Sauvages ne s'expliquant point sur les motifs de leurs courses, nous marchâmes long-tems au gré de leurs caprices, sans sçavoir quels étoient leurs desseins sur nous, & sans la moindre aparence d'un meilleur sort qui pût nous conduire à la fin de nos miséres. Je passe sur mille difficultés que notre courage nous fit surmonter. La Providence, qui m'avoit traité jusqu'alors avec tant de rigueur, me ménagea du moins par l'endroit le plus sensible, en conservant la santé de ma chére Epouse. Elle me préparoit aussi quelques momens de repos, comme une espéce de délassement au bout de cette voye douloureuse où j'avois marché sans cesse depuis mon départ de France. Il fallut néanmoins le payer encore bien chérement, & subir ainsi, pendant toute ma vie, l'Arrêt par lequel elle m'avoit condamné à ne jamais goûter de plaisir qui ne fût empoisonné presqu'aussi-tôt par la douleur.

Après six semaines de marche, pendant lesquelles il me fut aisé d'apercevoir que les Roüintons ne tenoient point de route fixe, & qu'ils erroient de côté & d'autre en cherchant à faire des Prisonniers ; ils commencérent à suivre plus directement la même ligne. Les voyant persévérer ainsi pendant plusieurs jours, je ne doutai point qu'ils ne se proposassent quelque lieu où ils avoient dessein de se rendre. J'observai qu'ils avançoient vers le Midi. Je le fis remarquer à Fanny, qui en eut de la joye, parce que nous étions persuadés l'un & l'autre que s'il y avoit quelque espérance de revoir jamais Mylord, c'étoit de ce côté-là qu'il le falloit chercher. Les Captifs que les Roüintons avoient faits étoient

en assez grand nombre, & leur dessein étoit effectivement de les conduire au lieu de leur retraite, pour l'usage auquel il les destinoient. Ils pressérent donc notre marche avec tant de diligence, que nous arrivâmes bien-tôt dans leur nouvelle Habitation. Ils furent reçûs avec joye de leurs Femmes & de leurs Enfans. Notre Troupe fut gardée avec soin pendant quelques jours qu'ils employérent à se délasser de leur voyage. Aussi-tôt qu'ils furent en état d'en entreprendre un autre, ils nous obligérent de le recommencer avec eux, sans qu'aucun de nos misérables Compagnons fût instruit de leur dessein. Cette nouvelle expédition dura peu. Nous gagnâmes en moins de deux jours une vaste Forêt dans laquelle ils nous firent pénétrer fort avant, & nous fûmes surpris de nous y trouver tout-d'un coup au milieu d'une infinité d'autres Sauvages, qui nous reçurent avec de grandes acclamations. J'ai toujours ignoré quel étoit le nom de leur Nation, & quelle espéce de commerce les Roüintons entretenoient avec eux: mais en réfléchissant sur la maniére dont nous fûmes reçus, je jugeai alors que ceux-ci, après avoir quitté le voisinage des Abaquis, avoient choisi leur retraite dans la contrée où nous étions; & que leur petit nombre les obligeant à ménager leurs nouveaux Voisins, ils s'étoient engagés ou par quelque Traité, ou par un mouvement volontaire, à leur fournir des Esclaves. Ils demeurérent peu de tems avec nous, après nous avoir livré. Quelque pût être notre sort dans ce changement de condition, je remerciai le Ciel de nous avoir sauvé des mains de ces cruels Maîtres. En rapellant les frayeurs horribles qu'ils m'avoient causé, je fis pour la premiére fois une réflexion qui les eût augmenté si je l'eusse fait

plutôt. A quel funeſte traitement aurois-je pû m'attendre de la part de cette affreuſe Nation, ſi quelqu'un d'entr'eux m'eût ſoupçonné d'avoir été l'inſtrument de leur ruïne, & le Chef qui leur avoit fait propoſer des conditions ſi dures par Youngſter & les Abaquis ? Le Ciel, qui ne vouloit point ma perte abſoluë, leur ôta ſans doute cette penſée. Ils m'avoient trouvé d'ailleurs avec un trop petit nombre d'Abaquis, & trop éloigné de l'Habitation pour me croire ce Gouverneur terrible dont la réputation les avoit fait trembler ; ſans compter que ne voyans point Youngſter, leur groſſiéreté leur avoit peut-être fait perdre des idées que ſa preſence auroit pû leur rapeller.

Quoiqu'il en ſoit ; cet heureux changement fut une grace ſignalée du Ciel. Nous trouvâmes de la douceur dans nos nouveaux Maîtres. Ils nous enfermérent avec cinquante-trois autres Priſonniers dans un lieu environné de pieux hauts & épais, & couverts de branches qui nous mettoient du moins à l'abri des injures de l'air. La nourriture nous fut fournie avec abondance. Il eſt vrai qu'un traitement ſi doux me fut ſuſpect pendant les premiers jours, & qu'il me vint à l'eſprit que c'étoit peut-être dans quelque vûë funeſte qu'on vouloit nous faire prendre des forces & de l'embonpoint. Mais la figure des Sauvages qui n'avoit rien d'abſolument féroce, & la tranquilité avec laquelle ils paroiſſoient devant nous, me raſſurérent entiérement. Je commençai même à me flâter dès-lors d'une eſpérance, qui fut à la fin remplie heureuſement. Je me ſouvins du raport qu'on m'avoit fait parmi les Abaquis, de certains Sauvages qui entretenoient un commerce d'Eſclaves avec les Colonies de l'Europe ; & ne pouvant point donner d'autre ex-

plication aux soins avec lesquels on nous traitoit, je m'imaginai que notre sort seroit d'être vendus avec tous ceux qui étoient Captifs comme nous. Je fis part de cette pensée à mon Epouse. Elle n'eut point de peine à se le persuader; mais je ne sçai si je dois donner le nom de joye aux mouvemens que mon discours parut lui causer. Le souvenir de son Pere & celui de sa Fille l'occupant toute entiére, elle me témoigna qu'elle ne pouvoit regarder comme un bonheur, ni souhaiter par conséquent, ce qui ne pouvoit manquer de l'éloigner de plus en plus de sa Fille, & de lui faire perdre, peut-être sans ressource, l'espoir de trouver son cher Pere & son cher Enfant. Je n'avois rien à opposer à des sentimens si justes. J'étois obligé de me réduire à des motifs généraux de consolation que je tirois de la volonté du Ciel, & de la nécessité où nous étions de suivre le malheureux cours d'une fortune qu'il n'étoit point en notre pouvoir de changer.

Enfin, le repos que nous prîmes pendant quelques semaines ayant paru suffisant aux Sauvages pour nous rétablir, ils ouvrirent notre prison, & ils nous firent connoître qu'il falloit nous disposer à les suivre. Notre route ne dura que quatre jours. Nous arrivâmes au commencement du cinquiéme sur le bord d'une Riviére médiocre, où nos Conducteurs nous firent arrêter. Quantité de branches & de troncs d'arbres, qui étoient répandus de côté & d'autre, nous aprirent que ce lieu étoit visité quelquefois par des hommes. Nous y passâmes encore quelques jours, sans y recevoir de lumiére sur notre sort. Je me confirmois seulement dans l'opinion que, soit à des Barbares, soit à des Européens, nous devions être vendus à d'autres Maîtres. Environ huit jours après notre arrivée, j'entendis les Sauvages qui nous con-

duiſoient jetter des cris de joye ; & tournant la tête pour en chercher la cauſe, je vis cinq ou ſix grandes Barques qui s'avançoient vers nous ſur la Riviére. Je ne tardai point à diſtinguer les Matelots & à découvrir leurs habits qu'ils étoient Européens. Je l'avouë, un mouvement de véritable joye ſe fit ſentir à mon cœur ; je levai les mains au Ciel, j'embraſſai mon Epouſe, & je crus du moins une partie de mes vœux exaucés. Les Barques furent à nous en un inſtant. Je reconnus les Matelots pour des Eſpagnols. De quelque Nation qu'ils puſſent être, c'étoit des hommes ; ce n'étoit plus de ſtupides & impitoyables Sauvages ; & dans le moment où nous étions, notre plus grande ſatisfaction devoit être ſans doute de nous revoir avec des Créatures capables comme nous de raiſonner, & d'entendre notre langage.

Cependant, mon Epouſe prit ces aparences du changement de notre fortune dans un ſens tout différent. Etant Fille d'une Mere Eſpagnole elle ſçavoit la Langue de ces Païs ; de ſorte que ne pouvant plus douter après quelques diſcours qu'elle entendoit tenir aux Matelots, que nous ne fuſſions au moment de quitter les Sauvages, & de nous éloigner par conſéquent plus que jamais des Rouintons, elle verſa un ruiſſeau de larmes, ſans que rien parut capable de la conſoler. Nous étions aſſis à terre, & elle avoit la tête apuyée ſur mes genoux. Je n'ignorois point ce qui l'affligeoit ſi vivement. D'ailleurs le nom de ſa Fille qui lui échapoit mille fois me faiſoit entendre ce qu'elle craignoit de perdre ſans retour en s'éloignant des Sauvages. Ce fut alors que je crus à propos de lui aprendre que cette chére Fille ne vivoit plus ; perſuadé, non-ſeulement qu'elle ſe réjoüiroit après cela de quitter les Sauvages, mais qu'elle regarderoit la mort de ſon Enfant

comme un malheur beaucoup plus supportable, que celui de la laisser après nous parmi les Rouintons. Je lui dis donc, sans prendre même la chose de trop loin, qu'elle étoit moins à plaindre qu'elle ne pensoit : qu'elle n'avoit plus rien à apréhender pour sa Fille ; que cette petite Créature étoit dans le sein de Dieu ; que si je ne lui avois pas annoncé plutôt cette nouvelle, j'avois été retenu par la crainte de lui causer trop d'affliction ; mais que la voyant dans un état où elle devoit sans doute m'entendre volontiers, je ne faisois plus difficulté de lui aprendre que notre Fille étoit plus heureuse que nous, puisqu'elle joüissoit du bonheur qui ne se perd jamais.

Mon discours fit une impression étonnante sur l'esprit de Fanny. Elle me regarda fixement, & je vis que sa surprise avoit seché ses larmes tout-d'un-coup. Mais, cher Cléveland, me dit-elle, ne me trompez-vous pas ? Est-il vrai que ma pauvre Enfant soit morte ? Je l'en assurai avec toutes les protestations qui pouvoient guérir ses doutes. Pour les circonstances, je les lui déguisai avec soin, & j'en inventai quelques-unes, autant par raport à Madame Riding qu'à sa Fille, que je crus propres encore à adoucir sa peine. Elle m'écoutoit avec une attention extrême ; lorsque je cessai de parler, j'aperçus ses pleurs qui recommencérent à couler. Elle joignit les mains, & les serrant l'une contre l'autre : O Dieu ! s'écria-t'elle tendrement, gardez mon Enfant dans vos bras. Tenez-lui lieu de Mere. Ne la laissez manquer de rien pour être heureuse. Vis, ma chére Fille, vis dans le sein de Dieu ; tu seras-là plus tranquile que ta malheureuse Mere. Et puis se tournant vers moi, d'un visage à demi consolé : Ah ! voilà une mort, me dit-elle, qui me rend la vie. En quelque lieu du monde, que ce

puisse

puisse être, je ne m'affligerai jamais de voir ce que j'aime aller au Ciel avant moi. Je ne suis plus inquiéte à présent pour ma Fille. C'est-là que je suis bien assurée de la retrouver un jour. Je la confirmai autant que je pus dans ces sentimens, quoiqu'il me fût aisé de juger qu'une consolation si prompte venoit moins de l'état heureux où elle croyoit sa Fille, que de l'état misérable, si je puis m'exprimer ainsi, où elle commençoit à s'assurer qu'elle n'étoit plus. L'image de cet enfant qui ne pouvoit se présenter à elle sans être accompagnée de l'horrible idée des Rouintons, & du souvenir de leurs cruautés, étoit un martyr continuel dont je venois de la délivrer; & en tournant, comme j'avois fait, ses pensées vers le Ciel, où son imagination ne lui représentoit rien que d'heureux & d'agréable, je l'avois mis dans une situation délicieuse, du moins en comparaison de celle d'où elle étoit sortie. Je n'avois rien de si consolant à lui proposer par raport à son Pere; mais je n'eus pas de peine néanmoins à lui faire comprendre que de quelque maniére que les Espagnols pussent en user avec nous, nous aurions toujours plus de liberté parmi eux que parmi les Sauvages, & qu'il nous seroit plus facile par conséquent d'y prendre des mesures pour le salut de Mylord.

Pendant que j'étois avec elle dans cet entretien, les Marchands Espagnols traitoient avec les Sauvages du prix des Esclaves. Ce marché se faisoit entr'eux par signe. La Marchandise de part & d'autre étant présente, ils pouvoient s'entendre & s'accorder sans beaucoup d'explication. Tous les Esclaves étoient prêts à être comptés & examinés; & les richesses des Espagnols qui consistoient dans un grand nombre de petits barils d'Eau-de-vie, en miroirs, en sifflets & en petits cou-

teaux, étoient étenduës sur l'herbe, comme pour exciter les desirs des Sauvages par une si belle montre. Lorsqu'ils furent convenus de prix & que les Marchandises furent livrées, les Sauvages se retirérent avec de grands cris. Les Espagnols nous firent alors avancer vers le rivage pour nous faire entrer dans leurs Barques. Quoique je fusse couvert de peaux avec toute ma famille, ils étoient bien éloignés de s'imaginer qu'il y eût six Européens parmi leurs Esclaves. S'ils nous eussent connus, peut-être leur avarice leur eût-elle fait refuser de nous acheter, parce qu'il n'y avoit nul profit à attendre de nous. Cette pensée qui m'étoit venuë d'abord, m'avoit fait ordonner à tous mes gens de se contenir dans un silence exact, jusqu'à ce que le marché fut entiérement conclu. Il y a des Sauvages de toutes sortes de stature & de couleur en Amérique; & la fatigue d'ailleurs nous avoit tellement changés, qu'à la réserve d'un peu plus de blancheur, nous n'étions guéres différens de nos Compagnons d'Esclavages.

Ce fut donc au moment qu'on alloit nous faire entrer dans la Barque, que j'adressai honnêtement quelques mots aux Marchands Espagnols. Je parlois assez leur Langue pour me faire entendre. Mon Epouse que je pris par la main, ses deux Femmes, Rem & mes deux Anglois, composans un petit cercle autour de moi, attirérent d'abord leur attention. Mais ce fut toute autre chose lorsqu'ils m'eurent entendu. Leur surprise se déclara par leurs regards curieux, qu'ils jettérent long-tems sur nous sans rompre le silence. Mon Epouse, craignant qu'ils n'eussent point compris mon discours, parce que je ne m'exprimois pas exactement, reprit la parole & leur expliqua en peu de mots, que nous étions

Anglois, & que nous avions une reconnoiſſance infinie du ſervice qu'ils venoient de nous rendre. Enfin ils ouvrirent la bouche pour nous demander par quel hazard nous nous étions trouvés dans une ſi miſérable condition. Je leur répondis, que nous leur donnerions la ſatisfaction d'en être inſtruits, lorſqu'ils auroient eu la généroſité de nous procurer un lieu de ſureté & de repos.

Quoiqu'il ne parut nulle trace de contentement ſur leur viſage, ils ne purent ſe diſpenſer de nous faire quelques civilités, & de nous ſéparer de la troupe des Eſclaves. La premiére choſe dont je les priai de nous informer, fut en quel lieu & dans quelle partie de l'Amérique nous nous trouvions avec eux. Ils m'apprirent que nous étions ſur la Riviére des Conchaques, qui va ſe jetter dans la grande Riviére de la Mobile, & qui ſe décharge avec elle dans la partie la plus Septentrionnale du Golfe du Méxique, qu'ils étoient habitans d'une Bourgade nommée S. Joſeph, qui eſt ſituée ſur la Côte du Golfe, à l'Orient de l'embouchure de cette Riviére; qu'ils avoient accoutumé de remonter ainſi dans les Terres pluſieurs fois chaque année, pour entretenir différentes ſortes de Commerce avec les Sauvages; avec les uns, Commerce d'Eſclaves; Commerce de Pelleteries avec d'autres, & qu'ils en tiroient un avantage conſidérable. Je me contentai de cette explication qui convenoit aſſez à nos intérêts & à nos deſſeins. Ces Marchands ne paroiſſans ni riches ni polis, je comptai auſſi peu ſur leurs honnêtetés que ſur leurs ſecours, & je réſolus de ne m'ouvrir à eux qu'autant que j'y ſerois déterminé par les occaſions. Ils ne furent pas long-tems, néanmoins ſans s'apercevoir

que notre condition naturelle ne répondoit point à l'état où ils nous avoient trouvés. Cette découverte piqua extrêmement leur curiosité ; mais je ne jugeai point à propos de la satisfaire.

Nous fumes douze jours à gagner l'Habitation de Saint-Joseph. Il y avoit peu d'Espagnols dans ce Bourg qui valussent mieux que ceux qui nous y avoient amenés. On ne put nous y refuser la liberté ; mais on ne l'accompagna de nulle offre de service, & de nulles marques de générosité qui pussent nous faire estimer de ceux de qui nous la recevions. A peine obtinmes-nous parmi eux dequoi satisfaire aux nécessités les plus communes de la vie. Nous fumes contraints néanmoins d'y passer plus de six semaines, en attendant, pour les quitter, une occasion qui ne devoit pas se presenter plutôt. Ce tems ne pouvoit nous sembler que bien long dans l'ardente impatience où nous étions d'entreprendre quelque chose pour l'éclaircissement de la destinée de Mylord. Après mille réflexions sur tout ce qui pouvoit servir de fondement à mes conjectures, & de motif à mes résolutions, je m'étois déterminé à prendre un parti qui m'avoit paru le plus solide, auquel je pusse m'arrêter. J'étois destitué de toutes sortes de secours ; il m'en falloit néanmoins de plus d'une espéce pour me rendre capable de servir Mylord. J'avois résolu de gagner l'Isle de Cuba qui n'est point à une distance extrême de Saint-Joseph, & d'aller implorer l'assistance du Gouverneur, qui étoit mon Grand-Pere, depuis que j'étois l'Epoux de Fanny. Quoiqu'il eût refusé autrefois son secours à Mylord pour faire la guerre à l'Angleterre, j'étois sûr qu'il se hâteroit de me l'accorder dans une circonstance si différente. Je comptois avec cela de laisser mon

Epouse auprès de lui, tandis que je retournerois au Continent avec tout ce qui me seroit nécessaire pour servir efficacement Mylord. Mais cette résolution, qui étoit aprouvée aussi de mon Epouse, je ne pouvois l'exécuter, faute de commodités pour la route, avant un certain tems auquel les Barques de Saint Joseph se rendroient à Carlos, pour le commerce des Esclaves. Cette dernière Ville étant située vers la pointe de la Presqu'Isle de Tégeste, je ne doutois point qu'il ne s'offrît là tous les jours des occasions pour passer à la Havana.

Nous attendions donc ce tems avec une impatience & un ennui qui croissoient tous les jours. Le tendre cœur de Fanny, qui avoit été soulagé d'une partie de ses peines lorsque son inquiétude avoit cessé pour sa Fille, n'en étoit pas devenu pourtant plus tranquile & plus heureux : les mortelles allarmes où elle étoit connuellement pour Mylord ne lui permettoit pas de s'occuper un moment d'autre chose. De mon côté, je n'avois point d'autre occupation que de m'affliger de mes propres douleurs, & de la consoler dans les siennes. Nous passions ainsi des jours & des nuits, dont la longueur nous paroissoit éternelle. Un jour, quelques-uns des Espagnols qui avoient marqué le moins de dureté pour nos peines, vinrent nous avertir qu'il étoit entré dans la Rade une Barque de Pensacola, & que celui qui paroissoit y commander ayant déclaré qu'il alloit à la Havana, il y avoit aparence qu'il ne nous refuseroit pas le passage si nous étions toujours dans le dessein de suivre la même route. Je me hâtai de l'aller trouver. La pauvreté de mes habits n'empêcha point qu'il ne me reçût honnêtement, lorsqu'il eut reconnu que j'étois Etranger. Il parloit notre Langue.

Je lui dis naturellement, qu'étant apelé à la Havana pour des affaires d'importance, & cherchant depuis long-tems l'occaſion d'y paſſer, je lui demandois pour moi & pour ſix perſonnes qui m'accompagnoient, la faveur de nous recevoir dans ſa Barque. Il me fit voir auſſi-tôt, mais avec beaucoup de civilité, que ſi nous étions ſept, ſa Barque étoit trop foible pour ſuporter un ſi grand nombre. Je ſuis porté en général, me dit-il, à rendre ſervice à toutes les perſonnes malheureuſes; mais particuliérement à des Etrangers. Le voyage même que j'ai entrepris, n'eſt qu'un effet de ce ſentiment. Mais, quoique j'aye deſſein de ſuivre les Côtes, comme j'ai fait depuis Penſacola, & que vous puiſſiez m'accompagner peut-être ſans péril juſqu'à la pointe de Tégeſte, je n'oſerois riſquer de paſſer avec vous la Mer de Bahama. Je le quittai ſans le preſſer davantage. J'aurois pû accepter du moins l'offre qu'il ſembloit me faire, de nous prendre avec lui pendant une partie de la route; mais les Barques de Saint-Joſeph devant partir peu de jours après pour Carlos, je ne voulus point lui cauſer la moindre incommodité.

Etant retourné dans la petite Cabane qu'on nous avoit donnée pour demeure, je racontai à Fanny ce qui venoit de m'arriver, & j'ajoutai, que la phiſionomie du Commandant Eſpagnol m'ayant plû beaucoup, j'étois fâché qu'il n'eût pu nous recevoir dans ſa Barque. Comme nous continuyons à nous entretenir, je vis à quelques pas de notre Cabane, qu'il ſe la faiſoit montrer par quelques habitans de nos voiſins. Il fut à la porte en un inſtant, & il entra d'un air honnête. Après avoir jetté les yeux pendant quelques momens ſur notre logement & ſur nous, il me reconnut pour le même qui lui avoit parlé un

quart-d'heure auparavant. Vous êtes surpris de me voir ici, me dit-il; mais je vous avouë que dans le chagrin que j'ai eu de ne pouvoir vous accorder le passage, je me suis informé un peu plus particuliérement de ce qui vous regarde, & ce que j'ai apris de votre misére m'inspire une compassion dont je souhaiterois de pouvoir vous donner des marques. Je vais à la Havana. Avez-vous-là quelqu'un qui s'interresse pour vous? Puis-je vous en aporter des nouvelles, ou leur en aprendre de vous? Puis-je d'ailleurs vous être utile en quelque chose? Il me fit ce compliment & toutes ces questions avec tant de naturel & un air si prévenant de générosité & de bonté d'ame, que ne pouvant m'exprimer assez facilement en Espagnol pour le remercier d'une maniére qui répondit à la faveur qu'il nous faisoit, je priai mon Epouse de prendre ce soin pour moi. Elle le fit avec grace, & comme elle parloit parfaitement l'Espagnol, il eut peine à la prendre pour une Angloise. Ce doute lui ayant fait naître l'occasion de la considérer de plus près, il aperçut bien-tôt, malgré la difformité de ses habits & l'altération que la tristesse & la fatigue avoient causée sur son visage, qu'il ne parloit point à une femme ordinaire. C'étoit un jeune homme de fort bonne famille: qui ayant reçu de la Nature un caractére tendre & généreux, & s'étant rempli la tête d'avantures extraordinaires, comme font la plupart des Espagnols en lisant des Romans, rapeloit tout à ses idées, & ne respiroit que les occasions d'exercer en Héros, son courage, sa tendresse, & sa générosité. Charmé donc de ce qu'il crut avoir découvert, il fit connoître à Fanny que ses yeux ne pouvoient être trompés en la voyant, & que la fortune n'avoit pû

ſa maltraiter ſi fort, qu'il lui fût aiſé de découvrir qu'elle n'étoit point dans ſa ſituation naturelle. Il ajouta à ce diſcours de nouvelles offres de ſervice. Mon Epouſe lui répondit, que le ſeul qu'elle eût à deſirer, étoit d'être tranſportée promptement dans l'Iſle de Cuba.

Le jeune Eſpagnol nous ayant marqué qu'il ſentoit redoubler ſon chagrin, de ne pouvoir nous donner ce témoignage d'eſtime & de bonne volonté, en prit occaſion de nous raconter la cauſe de ſon voyage. Je ſuis, nous dit-il, le Fils du Corrégidor de Penſacola. Quelques-uns de nos Habitans qui font un commerce d'Eſclaves avec les Sauvages, nous en amenérent pluſieurs il y a quinze jours, & parmi eux un Européen, dont je ſuis encore à ſçavoir le nom & le Païs particulier. Il ſçait pluſieurs Langues, & les parle toutes en perfection. J'étois à le voir arriver avec les Compagnons de ſa miſére : je fus frapé de ſon air : & la curioſité me l'ayant fait aborder, je démêlai aiſément qu'il méritoit une meilleure fortune. Je lui offris une retraite chez mon Pere. Il n'y eut point été deux jours, que ce paſſage ſubit de la miſére dont il ſortoit, à la vie douce que je pris ſoin de lui faire mener, lui cauſa une maladie dangereuſe. Elle dure encore ; mais n'en ayant pas eu moins d'aſſiduité à le voir & à l'entretenir, je lui ai trouvé tant de politeſſe, d'eſprit, & d'élévation d'ame, que je me ſuis accoutumé à le regarder comme un des premiers hommes du monde. Je l'ai ſondé pluſieurs fois ſur ſa naiſſance & ſur les avantures de ſa vie, il eſt impénétrable là-deſſus ; ſeulement, il m'a fait entendre qu'il ſouhaitoit une occaſion pour l'Iſle de Cuba. Je me ſuis imaginé qu'il vouloit y paſſer lui-même, & je me ſuis offert pour l'y conduire ; mais

il m'a témoigné qu'il n'avoit qu'une lettre à faire tenir au Gouverneur, qui eſt de ſes Amis. Le zèle que j'ai pour ſon ſervice, m'a fait prendre cette commiſſion moi-même. Sur quelques mots, ajouta l'Eſpagnol qui lui ſont échapés dans nos entretiens, je crois qu'il a été ſéparé par la fortune de quelques perſonnes qui lui ſont fort chéres, & que c'eſt la raiſon qui l'empêche de penſer à quitter le Continent, où il craint de les laiſſer après lui.

Nous ne pûmes entendre la fin de ce diſcours ſans être ſaiſis d'une émotion extraordinaire. Il fut impoſſible ſur-tout à mon Epouſe d'arrêter l'impétuoſité des mouvemens de ſon cœur. Ses larmes, ſes ſanglots ſe firent un paſſage malgré elle. Ah! c'eſt mon Pere; répéta-t'elle vingt fois, quoiqu'elle eût à peine la force de le prononcer. C'eſt mon Pere; c'eſt lui je n'en puis douter! Elle vouloit partir ſur le champ, pour ſe rendre à Penſacola, lorſque je la retins pour l'empêcher de ſortir, elle s'aſſit en me tenant par le bras, & en continuant de me dire avec un renouvellement de pleurs: C'eſt mon Pere, n'eſt-il pas vrai, Cléveland, que c'eſt mon Pere? Ah! courons, & ne perdons pas un moment. J'étois perſuadé, comme elle, que ce ne pouvoit être un autre que Mylord. Tout s'accordoit à me confirmer heureuſement dans cette opinion. Je m'expliquai néanmoins avec l'Eſpagnol, & lui ayant apris en deux mots ce que nous cherchions, & ce peu de lumiéres que nous avions reçuës en divers tems ſur le ſort de notre cher Pere, il ne douta pas plus que nous que ce ne fût lui-même qu'il avoit dans ſa maiſon.

Un événement ſi heureux parut le pénétrer de joye & d'admiration. Il leva les mains au Ciel; il proteſta qu'il ſe croyoit le plus fortuné de tous les hommes, de pouvoir contribuer au chan-

gement de notre fortune ; il nous pria de disposer de son bien, de ses forces & de sa vie. Jamais la générosité Espagnole ne s'exprima avec un tour plus noble & plus éloquent. Je le remerciai, avec un vif sentiment de reconnoissance. Il est clair, lui dis je, que c'est le Pere de mon Epouse, que vous nous faites retrouver. C'est un present plus cher que la vie, que vous nous allez rendre à tous trois. Votre cœur généreux a la plus belle occasion qui fut jamais de se satisfaire. Mais, s'il est possible, hâtez-vous de nous conduire à Pensacola. Comptez que la commission dont vous vous êtes chargé est inutile à present, & que vous n'avez point de plus précieux service à rendre à votre Hôte, que de nous mettre promptement entre ses bras. Il vouloit se donner le tems du moins de nous faire faire des habits; nous le priâmes de remettre ce soin à Pensacola, où nous accepterions volontiers de lui toutes sortes de bon offices, assez sûrs desormais de pouvoir lui en marquer par mille moyens notre juste gratitude.

Pensacola est une assez bonne habitation des Espagnols, située à l'Occident de S. Joseph, sur la côte de la même mer. Sans sçavoir au juste l'éloignement de ces deux places, je juge qu'il n'est pas considérable, puisque nous fimes le trajet par Mer en moins de deux jours. En arrivant dans le Port, l'Espagnol qui s'aperçut quelques habitans de sa connoissance, leur demanda s'il n'étoit rien arrivé de nouveau depuis son départ. Rien, lui répondit-on, excepté que l'Etranger que vous avez retiré chez vous est à l'extrêmité de sa vie. Mon Epouse & moi n'entendîmes que trop cette fatale réponse. Elle changea notre joye dans la plus mortelle fraïeur. Nous nous hâtâmes, en tremblans, de gagner

la maison du Corrégidor. Son Fils entra d'abord seul dans la chambre de Mylord. Cette précaution étoit nécessaire, pour le prévenir par degrés sur notre arrivée. Nous attendions à sa porte ; & dans la confusion des mouvemens de joye, de crainte, & de tristesse qui nous agitérent, nous nous tenions embrassés, en versans un torrent de larmes que nous ne sentions pas couler. Mylord fut instruit en un moment que nous étions proches de lui. Dieu ! que les sentimens de la nature sont tendres ! Sa foiblesse ne l'empêcha pas de faire tous ses efforts pour se jetter hors de son lit. Nous entendîmes le bruit de ses mouvemens, & le nom de Fanny qu'il prononçoit d'une voix comme étouffée par ses pleurs & ses soupirs. Nous entrâmes dans le moment que l'Espagnol l'arrêtoit. Il se retint lui-même en nous voyant paroître, & demeurant assis sur son lit, il ouvrit les bras, qu'il tendit vers nous d'une maniére toute passionnée. Ah! ma Fille! Ah ! Cleveland !Il étoit si ému, qu'il ne trouva point de voix pour s'exprimer davantage.

Nous nous jettâmes à genoux auprès de lui. Je lui baisois une main ; Fanny tenoit ses lévres serrées sur l'autre, & l'arrosoit de ses larmes. Nous faisions entendre quelque chose ; mais c'étoit moins des mots articulés, qu'un murmure tendre & plaintif qui marquoit à quel point nous étions touchés & attendris. Nous demeurâmes quelque-tems dans cette situation, & Mylord tenoit la tête panchée sur nous, sans être capable, non plus que nous, de prononcer une parole. Enfin je fus le premier qui rompit ce tendre & passionné silence. Nous nous revoyons donc, lui dis-je : Ah! Mylord, nous avons le bonheur de vous revoir ! Votre absence & l'incertitude de votre sort, ont toujours été le plus

insuportable de mes malheurs. Je les oublie tous. Je les pardonne à la Fortune. Elle vous rend donc à nous ! Qu'avions-nous de plus cher à lui demander ? Mais nous vous retrouvons malade, & dans le dernier danger ! Quoi ! le Ciel n'achevera-t'il pas le miracle qu'il a commencé en notre faveur ? Ne nous aura-t'il amenez si heureusement auprès de vous, que pour nous ravir peut-être aussi-tôt la satisfaction qu'il nous accorde ? Qu'il prenne du moins notre vie avec la vôtre ; qu'il ne nous sépare plus, si c'est par bonté & par compassion qu'il nous a réünis. J'ajoutai mille autres choses, tandis que ce cher Seigneur & mon Epouse se remettoient un peu de leur agitation. Il prit la parole à son tour, & quoiqu'il fut en effet dans un état très-dangereux, il tira assez de forces de sa tendresse pour nous exprimer sa joye dans les termes les plus touchans. Mais ce qu'il ajouta à la fin, étoit trop capable de nous empêcher d'en sentir. Je vois, nous dit-il, qu'il me reste peu de tems à vivre. La mort me sembloit affreuse, il y a un quart-d'heure, je ne pouvois l'envisager sans horreur ; mais je ne vois plus rien à present qui doive me la faire craindre. Vous êtes ici tous deux en sureté. Il vous sera facile de gagner l'Isle de Cuba, où vous trouverez votre Grand-Pere, qui vous verra arriver avec plaisir. Vous y ferez transporter mon corps, si vous le pouvez commodément, & vous prendrez soin de ma sépulture. O Ciel ! reprit-il avec une nouvelle ardeur, vous m'avez donc rendu mes chers Enfans, ma chere Fanny, mon cher Cléveland ! Ils fermeront mes yeux, ils recévront mes derniers soupirs, je mourrai dans leurs bras ! Il recommença ensuite à nous embrasser avec de nouveaux transports de joye & de tendresse.

Je ne pus répondre que par mes pleurs, à un discours dont chaque mot me pénétroit l'ame. Mon Epouse continuoit aussi de pleurer, sans pouvoir s'exprimer autrement que par quelques mots entrecoupés. Le jeune Espagnol, qui paroissoit attendri jusqu'au fond du cœur d'une scène si touchante, & qui sçavoit mieux que nous l'extrêmité du péril où étoit Mylord, nous exhortoit à nous retirer pendant quelques momens, pour lui laisser rapeler un peu de tranquilité. C'étoit mon dessein; je fis même un effort pour lui dire que nous espérions pour sa vie plus que lui même, & que nous allions le quitter un instant, de peur qu'une émotion si excessive n'augmentât son mal. Mais il s'y opposa absolument. Ne m'ôtez pas, nous dit-il, la seule douceur qui me reste à prétendre dans la vie. Ne voyez-vous pas que votre presence m'a ranimé? J'étois dans les langueurs du trépas il n'y a qu'un moment, c'est vous qui retenez mon ame dans ce corps foible & épuisé; & si je ne sentois que ma guérison est impossible, je l'attendrois de votre vuë, bien plus surement que des remédes. Il fallut demeurer auprès de lui. Il nous raconta, autant que sa foiblesse put le permettre, les malheurs qui lui étoient arrivés depuis notre séparation. Il y avoit peu de circonstances, qui ne s'accordassent avec le recit que nous avoit fait le Prisonnier Abaquis. Iglou, & les Anglois, qui l'avoient accompagné, avoient péri en le défendant. Il avoit été long-tems Captif, obligé de suivre les Sauvages dans toutes leurs courses, & exposé continuellement à une misére & à des fatigues si excessives, qu'elles avoient achevé de ruiner son tempérament, qui étoit déja affoibli depuis long-tems par les chagrins qu'il avoit essuyés pendant une grande

partie de sa vie. C'étoit depuis quinze jours seulement qu'il avoit été amené par les Sauvages sur la même Riviére où l'on nous avoit conduits, & qu'il y avoit été vendu avec un grand nombre d'autres Esclaves aux Espagnols de Pensacola.

Après nous avoir fait ce recit, il voulut entendre à son tour celui de nos Avantures. Je le fis en peu de mots, & j'omis à dessein tout ce qui eût été capable de lui causer une nouvelle émotion. Il ne sçut point que le Ciel nous avoit accordé une chére Fille. Mon Epouse me regardoit tendrement, lorsque je fus à cet endroit de ma narration. Je lisois dans ses yeux, qu'elle eût souhaité de pouvoir lui aprendre cette interressante circonstance, qui eût eu sans doute quelque douceur pour lui, s'il eût été possible de la détacher de ses funestes suites. J'affectai aussi de ne pas prononcer le nom de Madame Riding. Mais quoique le trouble où il avoit été jusqu'alors l'eût peut-être empêché d'y penser, il ne fut pas long-tems à me demander où nous l'avions laissée, & pour quelle raison il ne la voyoit point avec nous. Le déguisement m'auroit trop coûté, dans ce tendre mouvement de communication & d'ouverture de cœur. Je lui déclarai naturellement qu'il avoit plû au Ciel de la retirer à lui, & qu'elle étoit morte en chemin. Nous donnâmes tous ensemble des larmes à sa mémoire. Mylord arrêta du moins les siennes. Pourquoi la pleurer ? nous dit il, je ne tarderai pas deux jours à la rejoindre. Hélas, ajouta-t'il, vous serez plus à plaindre qu'elle & moi. Je vous laisse peut-être pour héritage la haine du Ciel, qui ne s'est point lassée de me poursuivre, & qui ne va sans doute s'attacher désormais sur vous. O Dieu ! comment puis-je espérer d'ê-

tre tranquille après ma mort, s'il faut que j'emporte cette triſte penſée en expirant ? Mais, reprit-il, en s'interrompant lui-même, pourquoi me tourmenter ainſi volontairement ? N'eſt-il pas naturel au contraire que j'explique favorablement notre rencontre ineſpérée, & la ſatisfaction de vous embraſſer qui m'eſt accordée aux derniers momens de ma vie ? Le Ciel n'eſt point trompeur : il commence à me traiter en ami. J'en veux tirer une augure favorable, pour vous, mes chers Enfans, & pour moi-même.

Je m'efforçai, pendant le peu de tems qui lui reſtoit à vivre, de le confirmer dans cette idée conſolante, & je remarquai qu'elle contribua beaucoup à lui procurer une mort paiſible. Il ne ſe trompoit pas, ſans doute, en eſpérant pour lui-même les plus libérales faveurs du Ciel. Sa vertu, ſi long-tems éprouvée, touchoit au moment de ſa récompenſe ; & cet heureux preſſentiment, qui rendit ſes derniers ſoupirs tranquilles, en étoit déja une. Mais ſes malheureux Enfans n'étoient point compris dans la ſentence qui finiſſoit ſes peines, & qui l'apeloit au bonheur.

Nous le perdîmes, le troſiéme jour après notre arrivée. Il avoit employé une partie du jour précédent, non-ſeulement à nous donner des conſeils ſur notre retour en Europe & ſur la conduite que nous devions tenir en arrivant, mais encore à nous expliquer toutes les reſſources que nous pouvions y trouver pour l'établiſſement de notre fortune, ſoit dans la faveur du Roi, ſoit dans les biens conſidérables qu'il avoit laiſſez entre les mains de Mylord Terwil, & qu'il comptoit que ce généreux Ami nous remettroit fidèlement. Il s'affoiblit beaucoup vers la nuit. Cependant, comme il conſervoit toute ſa rai-

son, il ne laissoit pas de trouver de tems en tems assez de force pour nous adresser quelques mots tendres & touchans. Il baisoit les mains de sa Fille, il serroit les miennes, il nous prioit instamment de retenir nos larmes, & de conserver l'un pour l'autre une mortelle affection; enfin, il nous avertit lui-même qu'il se sentoit prêt d'expirer; & il expira en effet un moment après, comme il l'avoit desiré, c'est-à-dire, entre les bras de sa Fille & les miens.

Dans l'excès inexprimable de tristesse & d'abattement que je ressentis à cette vûë, j'aurois souhaité de pouvoir me dérober aux yeux des hommes, & renoncer à tout autre sentiment que celui de la douleur. J'aurois souhaité d'être seul, dans la plus deserte contrée de l'Amérique, occupé en silence à méditer sur mes malheurs, à me contempler moi-même dans ce triste état, à demander raison au Ciel de sa rigueur, à solliciter sa justice ou sa bonté par mes gémissemens, supposé qu'il m'eût donné assez de patience pour ne pas l'irriter encore plus par mes murmures & par mes plaintes. Je me mis pendant quelques momens dans cet état par la force de mon imagination, & je trouvai de la douceur à m'entretenir d'une si funeste image. Mais les soupirs & les pleurs de mon Epouse m'ayant ramené de cette espéce d'égarement, j'éprouvai en la voyant, qu'on peut être remué tout à la fois par diverses passions, dans un dégré presque égal de violence. Elle embrassoit le corps pâle & froid de son Pere. Sa douleur s'exprimoit d'une maniére si touchante, que le Corrégidor, son Fils & toute sa maison, qui étoient presens, fondoient en larmes auprès d'elle. Je ne pus la voir si émuë, sans l'être moi-même jusqu'au fond de l'ame. Cette bonté

de naturel, qui me répondoit si bien de sa sincére affection pour moi ; son air de douceur qui ne l'abandonnoit pas, même dans un desordre qui tenoit quelque chose du desespoir ; ce torrent de pleurs aimables, qui couloient avec tant de graces au long de ses jouës ; & plus que tout cela le sentiment de ma tendresse, toujours vive & dominante, m'emportérent à un tel point, que je me livrai sans réflexion au mouvement de mon cœur. Je la pris brusquement entre mes bras. Je m'assis en la tenant ainsi embrassée. Vien, lui dis-je d'un ton tout de feu & d'amour, vien, mon aimable Fanny, mêle tes larmes aux miennes, n'en verse pas une qui ne tombe dans mon sein ; fais passer toutes tes peines dans mon cœur. Je veux être seule à les suporter toutes, & mourir mille fois pour t'en épargner une. Quelque remplie qu'elle fut du sujet de sa douleur, elle fut sensible à ce transport de tendresse. Je n'ai plus que vous, me répondit-elle languissamment ; Pere, Mere, Fille, j'ai vû mourir tout ce que je devois aimer. Hélas ! si je ne vous avois, que ferois-je de la vie, & voudrois-je la conserver un moment ? Nous continuâmes ainsi un entretien, tel que pouvoit nous l'inspirer l'amour & la tristesse. Le Corrégidor & son Fils prirent ce tems, avec beaucoup d'adresse pour transporter le corps de Mylord dans une chambre voisine ; & nous le redemandâmes en vain, lorsque nous nous fûmes aperçus de ce qu'ils avoient fait.

Ce n'est pas sans raison que je mêle au recit d'une de mes plus grandes infortunes, celui d'un mouvement d'amour, & de quelques expressions de la tendresse de Fanny & de la mienne. Cette observation ne paroitra pas indifférente à ceux d'entre mes Lecteurs qui auront assez de lumié-

res pour juger de la nature d'une passion que deux ans de mariage, & une chaîne continuelle de malheurs avoient été si peu capables d'affoiblir, qu'elle avoit la force de se faire écouter avec cet empire parmi les transports mêmes de la plus vive de toutes les douleurs. Sera-t'on surpris de lui voir produire après cela les effets terribles qu'on doit s'attendre à lire, & que je me suis engagé à raconter ? Fanny m'aimoit plus qu'elle-même. Je lui devins encore plus cher après la perte de son cher Pere. Hélas ! moi qui rends ce témoignage à son amour, de quels termes me servirai-je pour exprimer le mien ? Aurai-je jamais dit assez, si je ne confesse naturellement qu'elle étoit mon Idole ? Je l'adorois donc. J'en étois tendrement aimé. Par quel charme s'est-il pu faire que la défiance & les noirs soupçons ayent succédé à une si douce certitude ? C'est le seul point sur lequel on doit se préparer à l'étonnement ; car on sçait assez que la confiance une fois éteinte, l'amour le plus ardent est le plus prompt à se changer en fureur & à causer tous les effets de la haine.

Je ne sçai quel triste plaisir je trouve, à mesure que j'avance dans cette Histoire, à m'interrompre ainsi moi-même, & à prévenir, comme je fais, mes Lecteurs sur ce qui me reste à leur raconter. Chaque événement de ma vie n'a-t'il pas dequoi les attacher par des singularités touchantes, l'un a-t'il besoin du secours de l'autre pour se faire lire avec quelque attention ? Non ; mais c'est le goût de ma tristesse que je consulte, bien plus que les régles de la narration & que les devoirs de l'Historien. En quelque nombre que soient mes infortunes, & que soit leur diversité, elles agissent aujourd'hui tout à la fois sur mon cœur ; le sentiment qui m'en

reſte, n'a point la variété de ſa cauſe ; ce n'eſt plus, ſi j'oſe parler ainſi, qu'une maſſe informe de douleur, dont le poids me preſſe & m'accable inceſſamment. Je voudrois donc, ſi cela étoit poſſible à ma plume, réünir dans un ſeul trait toutes mes triſtes Avantures, comme leur effet ſe réünit dans le fond de mon ame. On jugeroit bien mieux de ce qui s'y paſſe. L'ordre me gêne ; ne pouvant repreſenter tous mes malheurs à la fois, les plus grands ſont ceux qui s'offrent le plus vivement à ma mémoire, & que je ſouhaiterois du moins de pouvoir expoſer les premiers.

Je continuërai néanmoins de ſuivre le cours des événemens. Après quelques jours paſſés dans l'excès de la douleur, & employés pourtant à la déguiſer pour rendre mon Epouſe plus capable de conſolation par mon exemple, je penſai à quitter Penſacola, & à faire mettre le corps de Mylord en état d'être tranſporté avec nous. Le Corrégidor & ſon Fils ne relâchoient rien de leurs civilités & de leurs attentions. J'avois cru pouvoir leur découvrir quelque choſe de la naiſſance & du rang de Mylord, pour animer leur zèle pendant les derniers jours de ſa maladie. Quoiqu'ils fuſſent généreux par inclination, cette connoiſſance ne fut pas inutile pour les diſpoſer encore mieux en notre faveur. Le Pere & le Fils n'épargnérent plus ni ſoins ni dépenſes. Nous conſentimes à accepter d'eux des habits, pour nous & pour nos Domeſtiques qui étoient toujours au nombre de cinq ; & lorſque le jour que nous avions marqué pour notre départ fut arrivé, non ſeulement nous trouvâmes une Barque bien ornée & prête à nous recevoir ; mais nous fûmes ſurpris de voir nos Bienfaiteurs diſpoſés à nous accompagner pour nous

ſervir eux-mêmes de Conducteurs. Je ne m'y opoſai point, étant bien aiſe au contraire de les voir avec nous à la Havana, où je me promettois que Dom-Pedro d'Arpez ne nous refuſeroit pas les moyens de leur marquer notre reconnoiſſance. L'unique choſe qui nous cauſa de l'inquiétude en partant, fut la petiteſſe de notre Barque, qui pouvoit à peine nous contenir au nombre de neuf, avec quelques Matelots. Il n'y en avoit point de plus grande, ni de plus commode dans la Rade de Penſacola. Rien n'auroit pu me faire conſentir à expoſer mon Epouſe au moindre péril; ainſi je pris la réſolution de nous rendre à Carlos en côtoyant la Terre; & de faire partir de-là un de mes Anglois pour aller donner avis de notre aproche au Gouverneur de Cuba, qui ne manqueroit point de nous envoyer prendre dans un bon Vaiſſeau. Nous arrivâmes heureuſement à Carlos. Je fis partir *Drink*, un de mes Anglois. Il fut de retour en moins de huit jours, avec un Vaiſſeau du Gouverneur, ſur lequel nous montâmes auſſi-tôt. Le vent nous mit en vingt-quatre heures dans le Port de la Havana.

Dom-Pedro d'Arpez nous reçut avec toute la tendreſſe d'un Grand-Pere qui n'avoit point d'autre Enfant que Fanny ſa petite Fille. Il ne ſe laſſoit point de nous embraſſer, & de nous dire que nous allions être la conſolation de ſa vieilleſſe. Le corps de Mylord, que nous aportions dans un cercueïl, étoit un triſte preſent à lui offrir. Il verſa des larmes, en ſe ſouvenant des efforts qu'il avoit fait pour arrêter cet infortuné Seigneur lorſqu'il avoit paſſé à Cuba. Il vivroit encore, nous dit il, il auroit été le maître ici plus que moi; & rien ne lui auroit manqué pour rendre ſa vie douce & agréable:

Ses regrets furent bien plus vifs, lorſqu'il eut appris dans quelle extrêmité de miſére nous avions vécu depuis deux ans, & par combien d'infortunes le Ciel avoit conduit Mylord à ſa derniére heure. Ce bon Vieillard ne pouvoit revenir de ſon étonnement. Tantôt il ſe reprochoit nos malheurs, comme s'il en eût été la cauſe, tantôt il prenoit le Ciel à témoin, que loin d'y avoir contribué, il n'avoit rien épargné pour les prévenir. N'ai-je pas fait, nous répétoit-il à tous momens, tout ce qui a dépendu de moi pour le retenir ? Ne lui ai-je pas prédit même une partie des funeſtes accidens qui lui ſont arrivés ? Pouvois-je lui accorder le ſecours d'armes & de Troupes qu'il me demandoit, lorſque la Paix venoit de ſe conclure entre l'Eſpagne & l'Angleterre ? N'étoit-ce pas ſes vrais intérêts que je lui remettois devant les yeux ? Pourquoi ne me laiſſoit-il pas du moins ſa Fille ? Ne devoit-il pas avoir plus de confiance en moi, qui étois ſon Pere, que dans tout le reſte du monde ? Que ne revenoit-il du moins à Cuba, lorſqu'il eut manqué ſon entrepriſe dans la Virginie ? Quelques inutiles que fuſſent ces plaintes, elles ſervirent à me faire connoître que nous pouvions tout attendre de la bonté & de l'affection de notre Grand-Pere. Il nous en donna peu de jours après des marques éclatantes, par la magnificence avec laquelle il rendit les derniers devoirs à Mylord. Cette triſte cérémonie renouvela toutes nos peines. Le ſeul motif qui eut quelque force pour me conſoler, fut qu'étant deſormais ſans péril & ſans crainte à la Havana ; j'aurois la liberté de me rendre à l'étude de la ſageſſe, que je n'avois pu cultiver depuis pluſieurs années que par mes réflexions. J'ai Fanny, diſois-je, & je retrouve des

Livres. Voilà deux puissans remédes qui pourront rendre peu-à-peu mon esprit tranquile, & fermer toutes les playes de mon cœur.

Dom-Pedro commença dès le jour de notre arrivée à nous traiter comme ses chers Enfans, & jamais il ne se relâcha de cette disposition dans la suite. Sa reconnoissance se signala d'abord pour les services que nous avions reçus du Corrégidor de Pensacola. Il fit au Pere un present des plus considérables, & il retint le Fils auprès de lui dans un des premiers Emplois de l'Isle. Comme je n'avois point encore avec mon Epouse d'autre lieu que celui de la bonne foi & du consentement paternel, Dom-Pedro me pressa beaucoup d'y ajoûter les cérémonies de l'Eglise. Cela fit naître un embarras. Nous n'étions pas Catholiques Romains; ce n'étoit point parmi des Espagnols, qu'il falloit chercher un Ministre Protestant; de sorte que le desir de Dom-Pedro, aussi-bien que le nôtre, n'eut point été satisfait de long-tems, si nous eussions absolument refusé de recevoir la Bénédiction Nuptiale d'un Prêtre de l'Eglise Romaine. Mais quoiqu'à parler proprement, je ne fusse attaché à aucune religion particuliére, je ne crus point qu'il y en eût une seule de toutes celles qui font profession de reconnoître & de servir un seul Dieu, dont les Ministres ne fussent respectables, par l'honneur qu'ils ont de le representer. Ainsi j'exhortai Fanny à ne pas se faire un scrupule de prononcer ses promesses en presence de l'Aumônier de Dom-Pedro. C'eût été un sujet de joye extrême, non-seulement pour lui, mais pour tous les Habitans même de la Havana, de nous voir entrer dans la Communion de leur Eglise; mais le Culte est si bizarre & si superstitieux parmi les Espagnols, qu'un

homme de bon sens, qui n'y est point attaché par les préjugés de l'éducation, n'en sçauroit prendre une idée favorable. Je priai donc le Gouverneur de me laisser libre sur cet article. Je lui promis seulement d'accorder de ma part la même liberté à Fanny, quelque parti qu'elle jugeât à propos d'embrasser.

Cette chere Epouse, malgré toutes les fatigues de nos voyages, & les douleurs de nos pertes, ne laissoit pas d'être dans une grossesse fort avancée. J'avois tremblé mille fois parmi tant d'agitations, pour ce qu'elle portoit dans son sein. Mais le repos de la Havana ayant bientôt rétabli sa santé, elle fit trois mois après notre arrivée, une double couche des plus heureuses. Elle mit d'abord au monde un garçon. Cette premiére délivrance ne l'ayant pas entiérement soulagée, j'avois quelque inquiétude sur les fâcheuses suites qui naissent quelquefois de ces accidens. Elle dura six semaines entiéres, au bout desquelles Fanny me fit Pere d'un second Fils, qui nâquit aussi heureusement que l'autre. Je remerciai le Ciel de ce present; mais sans pouvoir néanmoins me livrer à la joye, trop pénétré encore du terrible souvenir de la mort de ma Fille. O Dieu! m'écriai-je dans l'amertume de cette pensée, vous me donnez plus que vous ne m'avez ôté; mais quelque satisfaction que je reçoive jamais de la naissance de mes deux Fils, égalera-t'elle les excès de douleur que le sort cruel de ma Fille m'a fait sentir? Dom Pedro & mon Epouse ne virent dans l'augmentation de notre famille, qu'un sujet de joye & de consolation.

Mes occupations à la Havana furent pendant quelque-tems fort simples & fort unies. Je me répandois peu au-dehors. Tout le tems que je

ne passois pas auprès de mon Epouse ou avec Dom Pedro, je l'employois à l'étude. Quoique je n'eusse guéres que des Livres Espagnols, & que je ne goûtasse point le plus souvent la maniére de penser, ni le stile des écrivains de cette Nation, je ne laissois pas de trouver quelquefois dans leurs ouvrages d'excélens traits, qui me servoient comme d'ouvertures pour entrer dans des méditations plus profondes & plus utiles. Lectures & réfléxions, je raportois tout au réglement de mes mœurs & à l'établissement du repos & de la fermeté de mon ame. Mes anciens principes, ce précieux héritage que j'avois reçu de ma Mere, n'étoient pas sortis tellement de ma mémoire, qu'il ne me fût encore aisé d'y en découvrir les traces. Si mon esprit s'en étoit moins occupé depuis quelques années, parce qu'il avoit été rempli presque continuellement d'une infinité d'autres objets qui avoient partagé mon attention, j'en avois conservé la racine dans leur cœur; & l'on a vû jusqu'à present, qu'il s'en étoit toujours répandu quelque chose sur ma conduite. Je me les rapelai tous, dans le même ordre que je les avois apris. Je me remis en même-tems dans toutes les situations où je m'étois trouvé, depuis que j'avois abandonné la caverne de Rumney-hole & le tombeau de ma Mere. Je comparai toutes mes actions, mes vertus & mes foiblesses, mes peines & mes plaisirs, mes bonnes & mes mauvaises fortunes, l'usage que j'en avois fait, avec ces régles de Morale dont j'avois autrefois connu si clairement la sagesse. J'examinai dans quelles occasions, & par quel motif il m'étoit arrivé de m'en écarter. Etoit-ce ma faute ou la leur? foiblesse d'ame, emportement de passion de ma part; ou de leur côté, défaut de vérité pour me conduire,

duire, & de force pour me soutenir ? Je démêlai mieux que jamais la source de tous mes mouvemens, & les ressorts les plus secrets de mes passions. Enfin, je ne me contentai point d'avoir porté le flambeau au fond de mon cœur, pour le connoître ; je n'y découvris rien que je ne m'efforçasse d'en bannir si c'étoit un mal, ou d'y établir d'une maniére encore plus ferme, si je trouvois que ce fût quelque chose qui apartint à la vertu. Tâchant même d'étendre mes soins jusques dans l'avenir, je me fis comme un magasin d'armes Morales & Philosophiques, propres à me servir dans des occasions inconnuës, & dans mille circonstances que le tems pouvoit faire naître, & que je ne prévoyois point.

Il faut que je reconnoisse, à la gloire de la Philosophie & de la raison : ces deux Guides de ma conduite se trouvérent encore plus puissans que tous mes maux. Après tant de troubles & de douleurs, ils eurent le pouvoir de rétablir un certain calme dans mon ame, & de la mettre dans une situation d'où je recommençai du moins à envisager le bonheur, comme un état auquel il m'étoit encore permis d'aspirer. Il me resta bien un fond de mélancolie, que je n'espérai pas que le tems ni mes efforts fussent jamais capables de surmonter ; mais je m'accoutumai à le regarder moins comme une maladie de mon ame, que comme un de ces changemens climatériques qui viennent quelquefois de la différence des âges, & dont il y a peu de personnes qui n'éprouvent quelque chose à mesure que les années se multiplient. Ajoutez, que la seule fatigue des mes voyages, jointe aux agitations continuelles de l'inquiétude & de la douleur, avoit pu produire cette altération dans mes humeurs. Je parvins donc, sinon à oublier mes in-

fortunes, du moins à les suporter avec ce degré de patience & de résignation qui fait qu'on s'afflige sans trouble, & qu'on se plaint, si j'ose parler ainsi, sans douleur & sans murmure. Tels furent assez long-tems mes dispositions & mes sentimens à la Havana.

Pendant ce tems-là, j'avois été informé de toutes les révolutions qui étoient arrivées dans ma Patrie, depuis mon départ de France. J'avois apris le renversement de la République, celui de la Famille du Protecteur, le rétablissement de la Maison Royale, toutes les circonstances du rapel de Charles II. & le bonheur qui l'avoit accompagné dans ses premiéres entrepriſes. Ces heureuſes nouvelles nous euſſent fait naître l'envie de retourner en Europe, ſi nous euſſions pû quitter l'Iſle de Cuba avec bienſéance; mais nous devions de la reconnoiſſance & de l'attachement à Dom Pedro d'Arpez, qui ne ceſſoit point de nous combler de bienfaits. Mon Epouſe étoit portée à demeurer auprès de lui juſqu'à ce qu'il plût au Ciel de l'apeler à une meilleure vie, pour lui donner la conſolation d'avoir quelque perſonne chére qui lui fermât les yeux. Je ne me fis pas preſſer pour y conſentir. Pour lui, il comptoit tellement que nous étions avec lui pour toujours, qu'il ne lui vint pas même là-deſſus le moindre doute. Il étoit en effet ce que mon Epouſe avoit de plus proche, & il la regardoit elle & ſes Enfans, comme le ſeul rejetton direct qui reſtât de ſon ſang. Cependant malgré la tendre affection que nous portions à ce bon Vieillard, la différence des Nations faiſoit toujours que nous nous regardions chez lui comme des Etrangers; de ſorte que nous étions bien éloignés de nous attendre qu'il dût nous inſtituer, comme il fit dans la ſuite, ſes ſeuls & univerſels Héritiers.

Il m'arriva, avant la fin de cette année, de prendre part à une avanture si extraordinaire, qu'elle mérite bien que j'interrompe un moment le recit des miennes, pour la faire servir d'ornement à mon Histoire. C'est un délassement qui sera agréable à mes Lecteurs.

Le Capitaine d'un Vaisseau Espagnol arrivé de Porto Rico, étant venu rendre ses devoirs à Dom Pedro d'Arpez, lui raconta en ma presence, qu'il avoit essuyé une tempête des plus violentes entre la Jamaïque & la Côte de Nicaragua; & qu'il avoit été jetté par le vent sur le rivage d'une petite Isle deserte, qu'on nomme *Serrane*. Il y avoit passé deux jours, nous dit-il, pour attendre la fin de l'orage, pendant lesquels ses gens étoient descendus à terre, & s'étoient répandus dans l'Isle, qui n'a guéres plus de trois lieuës de circuit. Quoiqu'elle leur parût inhabitée, ils avoient aperçu dans plusieurs endroits les traces du pied d'un homme, & ne doutans point qu'avec plus de recherches ils ne découvrissent celui qui les avoit formées, ils n'avoient pas laissé un seul coin de l'Isle à parcourir & à visiter. Enfin, continua le Capitaine, ils virent sortir d'un trou dans l'enfoncement d'une petite Vallée, un homme d'une haute taille, couvert d'habits assez riches, mais sales & déchirés, qui prit promptement la fuite vers un petit Bois, aussi-tôt qu'il les eut aperçus. Ils n'eurent point de peine à le joindre, & s'en étans saisis, ils me l'amenérent. Je lui demandai en Espagnol, qui il étoit. Il me répondit dans sa Langue naturelle, qu'il étoit Anglois, & qu'il étoit surpris que n'ayant offensé personne de mon Equipage, on l'eût arrêté avec violence. Je lui fis des excuses honnêtes, & des offres de service. Il parut rêver un moment, & reprenant la

parole, il me dit qu'il avoit besoin de deux choses, & qu'il m'auroit obligation, s'il pouvoit les obtenir de moi. La premiére, étoit une petite provision de tout ce qui est nécessaire pour écrire, c'est-à-dire, d'encre, de plumes & de papier; la seconde quelques Livres, si j'en avois sur mon Vaisseau, pour lui servir quelquefois d'amusement dans sa solitude. Je lui promis sans difficulté deux faveurs si legéres; mais étant bien aise de le connoître davantage, je lui demandai ce qui pouvoit l'attacher à cette demeure deserte, & pourquoi il ne vouloit pas profiter de l'occasion qu'il avoit d'en sortir avec nous. Si je croyois, me répondit-il brusquement, qu'il y eût un honnête homme au monde, je ne tarderois pas un moment à y retourner. Mais après les trahisons que j'ai essuyées, je me cacherois volontiers dans le sein de la terre, pour être plus éloigné de ceux qui en habitent la surface. Il refusa absolument de s'expliquer davantage, & m'ayant pressé de lui donner ce qu'il m'avoit demandé, il me quitta en me supliant de ne pas permettre que mes gens le troublassent par leurs visites. Je le plaignis, ajoûta le Capitaine Espagnol, parce que sa physionomie & ses maniéres me parurent celles d'un honnête homme & d'une personne de distinction. Mais ne pouvant l'arracher de-là malgré lui, je profitai le lendemain du vent favorable, qui ne m'a point abandonné jusqu'ici.

Ce recit, qui n'avoit rien dont je dûsse être touché plus particuliérement que tous ceux qui l'avoient entendu avec moi, ne laissa pas de me fraper assez pour me faire remarquer que j'y prenois un extrême intérêt. Il ne sortit point de ma mémoire pendant plusieurs jours. Je méditois sans cesse sur cette force de raison & de coura-

ge, dont je supposois qu'un homme devoit être rempli, pour avoir pû prendre volontairement un parti aussi extraordinaire que celui de vivre seul dans une Isle deserte. J'y joignois la cause qui l'avoit déterminé ; c'étoit haine de l'injustice & de la trahison. Je me formai de ces deux réfléxions une idée admirable du caractére de l'Inconnu. Voilà, disois-je, un homme que j'aimerois infailliblement, si j'étois assez heureux pour le connoître. Il m'aimeroit aussi, car il me trouveroit cette droiture qu'il croit assurément bannie d'entre les hommes. Je n'ai plus d'ami. Qui m'empêche de chercher à m'en faire un, d'une personne dont l'humeur & les principes me paroissent s'accorder entiérement avec les miens ? C'est d'ailleurs un office de charité naturelle & de générosité que je rendrai à un malheureux qui semble ne pas mériter de l'être, que de contribuer à le consoler de ses peines, & à lui faire goûter peut-être plus de douceurs qu'il ne s'en promet à present dans la vie. Je me sentis ainsi fort porté à entreprendre exprès dans ce dessein le voyage de Serrane. Je m'informai de sa situation & de son éloignement. Tout ce que j'apris étoit plûtôt un nouvel engagement qu'un obstacle. Cette Isle est au Sud de la Jamaïque ; de sorte qu'ayant dessein depuis quelque-tems d'aller à Port-Royal, pour y être éclairci certainement de l'état de l'Angleterre, je pouvois sans détour passer en chemin par cette Ville. C'étoit un voyage à finir en fort peu de tems ; & toutes les Nations qui ont des établissemens dans cette partie de l'Amérique, étoient dans une profonde paix, il n'y avoit pas à craindre le moindre danger. Mon Epouse ne laissa point de s'allarmer de mon départ ; mais je vins à bout de lui

faire goûter mon entrepriſe. Vous ne vous oppoſeriez pas, lui dis-je, à un voyage que j'entreprendrois pour m'aller mettre en poſſeſſion de quelques treſors, & vous en condamnez un qui m'eſt inſpiré par la compaſſion & par la vertu. Laiſſez-moi chercher les richeſſes que j'eſtime. Si vous m'aimez aſſez pour ſouhaiter de me voir heureux, que vous importe par quels biens je le devienne, pourvû que je le ſois effectivement? Et puis, bonne & généreuſe comme vous êtes, pouvez-vous penſer autrement que moi ſur ce qui eſt capable de faire la félicité d'un bon cœur? Quand je vous dis qu'il me manque un ami, & que c'eſt l'eſpérance d'en acquérir un qui me fait mettre en chemin, ne ſentez-vous pas que ce que je deſire vaut bien la peine d'être cherché. Elle ne fit à cela qu'une objection. Ne ſuis-je donc que votre Epouſe, me dit-elle? Ne ſuis-je pas encore votre tendre & fidèle amie? Eſpérez-vous trouver dans un autre quelque choſe que vous n'apercevez point dans moi? Je lui répondis, que ce que j'apelois le bonheur de l'amitié, devoit être pris dans un autre ſens. Par raport à moi, lui dis-je, il ſupoſe ſi peu que je ne trouve point dans vous tout ce qui m'eſt néceſſaire pour être heureux, que c'eſt au contraire parce que je le ſuis infiniment, que j'ai beſoin aujourd'hui de cette autre félicité que je cherche dans l'amitié. Ecoute-moi, chére Fanny, ajoutai-je, & comprens ſi tu peux cette énigme-là: Tu me rends heureux, ma chére Ame; mais pour ſentir tout le bonheur que je goûte avec toi, il faut que j'aye quelqu'un qui ne ſoit pas toi, non-ſeulement à qui je puiſſe le dire, mais en qui j'aye aſſez de confiance pour le dire avec goût, & qui m'aime aſſez pour trouver du plaiſir à l'entendre.

Je partis de la Havana, dans un bon Vaisseau, & bien accompagné. Le vent me fut si favorable, que je fus le jour d'après à la Jamaïque. J'y trouvai un Vaisseau Anglois nouvellement arrivé de Londres, dont le Capitaine me confirma tout ce que j'avois apris de Dom Pedro d'Arpez, concernant l'heureux rétablissement de la Maison Royale. Ce n'étoit point un événement nouveau, puisqu'il y avoit déja plus de deux ans que le Roi Charles étoit monté sur le Trône ; mais j'en ignorois un grand nombre de circonstances, que je me fis raconter avec plaisir. Je m'informai ensuite si l'on avoit quelque connoissance à Port-Royal, d'un Anglois retiré dans l'Isle de Serrane, & obstiné à y vivre seul par haine contre les hommes. Personne n'en avoit entendu parler ; mais on m'aprit quelques particularités de cette Isle, qui augmentérent l'empressement que j'avois d'y arriver. On m'assura qu'elle tiroit son nom d'un Gentilhomme Espagnol nommé *Serrano*, qui y avoit passé un grand nombre d'années dans la même solitude que l'Anglois dont j'avois parlé ; que l'aproche en étoit non-seulement difficile à cause des rochers dont elle est environnée ; mais terrible même sur-tout pendant la nuit parce que du côté de Nigaraga elle paroît vomir des tourbillons de flammes ; que cela n'avoit point empêché que la curiosité n'eût porté plusieurs personnes à la visiter, & qu'il y étoit arrivé quelques avantures qui marquoient assez que ces flammes aparentes avoient une cause fort extraordinaire.

Là-dessus on me raconta, que Sir *Georges Aiskew*, après s'être rendu maître, au nom du Parlement, de l'Isle des Barbades, dont Mylord *Willoughby* étoit Gouverneur pour le Roi, avoit entrepris, sur le raport qu'on lui avoit fait dans

l'Isle de Serrane, d'en faire le voyage pour satisfaire sa curiosité. Il y arriva heureusement à l'entrée de la nuit, quoiqu'un peu effrayé par les flammes qui paroissoient s'élever de tous les endroits de l'Isle. L'étonnement succéda à sa frayeur, lorsqu'en aprochant du rivage, il crut remarquer que les flammes se retiroient devant lui, à mesure que son Vaisseau s'avançoit. Il mit pied à terre avec sa suite, qui étoit composée de gens aussi entreprenans que lui : & ne voulant point remettre au lendemain à aprofondir la cause de ce Phénoméne, il pénétra sur le champ dans l'Isle, en remarquant toujours que les flammes continuoient à fuir en quelque sorte devant lui. Enfin lorsqu'il commençoit à croire que ce n'étoit qu'un jeu de son imagination, elles s'arrêtérent si bien, qu'il lui fut impossible d'avancer. Surpris au dernier point, il tourna long-tems autour de l'endroit enflammé. Le feu sembloit sortir de la Terre même, & n'avoir point d'autre aliment. Il en aprocha ses mains, qui ne purent en soutenir la chaleur. La nuit s'étant passée sans autre accident, il vit la flamme disparoître avec l'obscurité. Mais comme il apercevoit toujours une épaisse vapeur qui s'élevoit du même endroit, il ordonna à quelques-uns de ses gens de retourner au Vaisseau, & d'en aporter des instrumens propres à creuser. Il y en eut quatre qui entreprirent d'ouvrir la terre. A peine eurent ils levé une couche de pierres chaudes, & presque brulantes qui couvroient la superficie, que le fond s'ouvrant sous leurs pieds, ils furent engloutis tous vivans, sans que leurs Compagnons osassent s'aprocher pour leur donner du secours. Sir George consterné de ce malheur, & peut-être fort effrayé, voulut reprendre aussi-tôt le chemin de son Vaisseau ; mais & lui-même & ses gens, se trouvérent comme

étourdis & enyvrés, soit que ce fut un effet de la vapeur, ou de quelque autre cause ; de sorte qu'ils eurent beaucoup de peine à gagner le rivage. Ils souffrirent même des douleurs très-aiguës dans tous leurs membres en s'éloignans de l'Isle ; & ce ne fut qu'après quelques jours de repos, qu'ils furent entiérement rétablis.

Sans chercher à aprofondir la vérité de cette avanture qu'il me sembloit d'ailleurs qu'on pouvoit expliquer d'une maniére fort naturelle, je ne pensai qu'à partir promptement pour Serrane. Le vent continuant à me favoriser, j'y arrivai en peu de tems, & je n'aperçus point de flammes en m'aprochant du rivage. Il est vrai que nous étions au milieu du jour, & que nous venions du côté du Nord. Je trouvai une Isle des plus nuës, sablonneuse & stérile sur ses bords. Il y avoit un si grand nombre de Tortuës sur le sable, que je jugeai avec raison que ceux qui y avoient vécu dans la solitude, n'avoient jamais eu d'embarras pour leur nourriture. L'Isle n'avoit guéres plus de trois lieuës de circuit : je comptai qu'il ne me seroit pas difficile de la parcourir avant la fin du jour, & de rencontrer quelque part le principal objet de mon voyage. Cependant, lorsque je me fus un peu écarté du rivage, je remarquai tant de petits bois & un terrain si inégal, que je craignis d'y trouver plus de peine que je ne m'étois imaginé. Je marchai de côté & d'autre avec quelques-uns de mes gens, pendant une partie de l'après-midi. Le soir s'aprochant, je pris le parti de monter sur le sommet d'une colline d'où je découvris non-seulement la Mer qui environnoit l'Isle ; mais plusieurs petites Vallées que je n'avois point encore aperçûës. Je n'y avois pas été dix minutes que je vis environ à un mille de distance un homme qui marchoit d'un pas lent vers le fond d'une

Vallée. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût celui que je cherchois. J'ordonnai à mes gens de m'attendre, & n'en prenant qu'un pour m'accompagner, je me hâtai d'avancer pour joindre l'inconnu avant la nuit.

J'arrivai auprès de lui sans qu'il se fût aperçu de mon aproche. Il n'étoit plus qu'à deux pas de son logement. Je m'arrêtai pour lui laisser le tems d'y entrer. C'étoit moins un trou, comme nous l'avoit representé le Capitaine Espagnol, qu'une cabane assez commode, quoiqu'elle ne fût composée que de bâtons de bois & de gazons. Je me presentai aussi-tôt à l'entrée. Sa surprise me parut grande. Cependant sans donner la moindre marque de crainte, il me demanda en Anglois ce qui m'amenoit là, & si je desirois quelque chose de lui. Comme mon dessein étoit de le connoître avant que de lui parler avec ouverture, je me contentai de lui faire une réponse assez honnête, pour l'empêcher de s'allarmer. Il reprit aussi-tôt la parole, & il me fit tout à la fois plusieurs questions : Si j'étois Anglois ? Où j'allois ? D'où j'étois parti ? L'ayant satisfait, il parut aprendre avec plaisir que je devois repasser à la Jamaïque, & il me proposa de l'y transporter avec moi dans mon Vaisseau. Cette demande m'étonna beaucoup. Aparemment, lui dis-je, que vous vous lassez de la solitude, & que vous voulez quitter tout-à-fait cette Isle ? Oüi, me répondit-il d'un air chagrin. J'y étois venu dans le dessein d'y passer le reste de ma vie ; mais les justes sujets que j'ai de haïr les hommes, ne peuvent l'emporter sur le fond de tristesse & d'ennui qui ne m'abandonne point ici nuit & jour. Je veux quitter l'Isle & retourner en Europe. Le Monde n'est plein que de perfides ; mais puisque c'est un mal nécessaire, il faut prendre patience, & vivre comme on peut parmi eux.

Je le considérois avec attention, pendant qu'il tenoit ce discours. Sa physionomie étoit assez heureuse; mais je lui trouvois quelque chose de rude dans le regard, & je ne sentois point cette douce satisfaction que je m'étois promise à le voir. Il étoit pâle, & son habillement paroissoit en fort mauvais ordre. J'ai peine à concevoir, lui dis-je, comment des raisons qui ne sont point assez fortes pour vous retenir ici, ont pû l'être assez pour vous y conduire. Sont-elles si secrettes, ajoutai-je, que vous ne puissiez m'en rien apprendre? Il me pria de m'asseoir auprès de lui, & ayant paru rêver un moment, il me dit qu'il n'avoit point d'intérêt à me cacher qui il étoit; que je lui paroissois d'ailleurs honnête homme, & que le service que j'allois lui rendre en lui donnant le moyen de retourner en Europe, méritoit bien qu'il s'ouvrît à moi avec quelque confiance.

Mon nom est célébre, me dit-il! Je suis le Général *Lambert*. Cromwel, qui me devoit toute sa fortune, & pour qui j'avois tout sacrifié, m'abandonna si perfidement, qu'il n'eut point honte à la fin de m'ôter jusqu'à mes emplois, le prix de mon sang & de mes services. *Fleetwood* & *Desborough*, qui n'ont jamais été capables de rien entreprendre sans mes conseils, & qui ne se seroient pas soutenus un moment sans mon apui, m'ont trahi encore plus cruellement, & cela dans le tems même que j'exposois pour eux ma vie & ma fortune. *Ingoldsby*, le plus perfide de tous les scélérats, & celui néanmoins de tous les hommes qui me devoit le plus de reconnoissance & d'attachement, a porté l'ingratitude & la perfidie, non-seulement jusqu'à abandonner mes intérêts, mais jusqu'à m'attaquer armes en mains; se saisir de ma personne, vendre ma tête à *Monk* pour une somme d'argent, & me charger de fers

dans un des plus noirs Cachots de Londres. Vous raconterai-je toutes les trahisons particuliéres que j'ai essuyées de la part de mes Amis, de mes créatures, de mes domestiques ? J'occuperois aujourd'hui la place de Cromwel, si j'eusse pu mettre dans ceux que j'ai comblés de bienfaits, je ne dis pas un vif sentiment de gratitude, mais ces premiers traits d'humanité, qui doivent du moins empêcher de trahir & de perdre ceux à qui l'on doit tout. Misérable que je suis ! je n'ai trouvé de fidélité dans personne ; ni pour la vertu, ni pour le crime. J'ai été abandonné, trahi, livré, condamné à mort par une sentence cruelle ; pardonné ensuite, mais avec des marques si insuportables de mépris & de dédain, que je n'ai pu regarder la vie comme une faveur. Le Roi m'a relégué pour le reste de mes jours dans l'Isle de Guernesey. J'ai balancé si je ne ferois pas mieux de les finir tout-d'un-coup par la mort, que d'aller m'ensévelir dans cette triste retraite. J'étois dans cette incertitude, lorsque j'ai été replongé dans de nouveaux malheurs, par une rencontre qui me cause à present autant de honte, qu'elle m'a causé successivement de plaisir & de douleur.

Etant prisonnier à la Tour, continua Lambert, j'avois lié une intime connoissance avec *Venables*, qui y avoit été renfermé à son retour de la Jamaïque. Quoique cette expédition eût réüssi heureusement, & qu'il eut soumis cette Isle à l'Angleterre, le Protecteur eut moins de joïe de cet avantage, que de ressentiment de ce que Venables avoit manqué une entrepriſe plus considérable sur l'Isle d'Hispaniola. Les mesures que Cromwel avoit prises lui-même à Londres pour la conquête de cette Isle, lui avoient paru si infaillibles, que ne pouvant en attribuer le mauvais succès qu'à l'imprudence de Venables qu'il

avoit choisi pour les exécuter, il le fit mettre à son retour dans une étroite Prison, où il demeura jusqu'au rétablissement du Roi. Ayant eu le même sort quelque-tems après, & la liberté de nous voir ne nous étant point refusée, j'apris de lui-même les causes secrettes qui avoient fait échoüer son dessein. Il étoit parti d'Angleterre avec cinq mille hommes; & quoiqu'il eût reçu les ordres du Protecteur, il les ignoroit encore, parce qu'ils étoient renfermés dans un Papier cacheté qu'il ne devoit ouvrir qu'à une certaine hauteur. La Flotte Angloise rencontra, peu de jours après son départ, un Vaisseau Espagnol qui faisoit la même route, & s'en étant emparée, Venables y trouva une jeune Espagnole toute charmante, qui retournoit à S. Domingue où elle étoit née. Il la vit. Il l'aima: Sa passion devoit être vive en naissant, puisqu'ayant ouvert à peu près dans le même-tems le Papier cacheté du Protecteur, & y ayant trouvé l'ordre de se rendre maître d'Hispaniola, en commençant par S. Domingue qui en est la Capitale, il n'eut point la force de cacher à sa Maîtresse le dessein de cette Expédition. Cette Fille étoit adroite. Elle sçut profiter de la foiblesse de Venables, pour lui faire trahir son devoir. Il est vrai qu'elle en fut le prix; & que soit par reconnoissance pour un tel sacrifice, soit par zèle pour sa Patrie dont elle se crut obligée d'empêcher la ruïne, même aux dépens de son honneur, elle se livra entiérement à son Amant, lorsqu'il eut exécuté sa promesse. Venables négligea donc, sous divers prétextes, de suivre le plan tracé dans le Papier de Cromwel. Il fit sa descente si loin de S. Domingue, qu'avant qu'il put se mettre en état de l'attaquer, les Espagnols eurent le tems de se fortifier assez pour rendre

tous ses efforts inutiles. Il n'en fit même que de très-foibles, & seulement pour déguiser le motif de sa conduite. La conquête de la Jamaïque lui coûta ensuite d'autant moins, qu'il y porta toute son ardeur, comme s'il eût espéré de justifier par-là ce qui venoit de lui arriver à S. Domingue. Mais il avoit affaire à un Maître dont le foible n'étoit pas de se laisser tromper facilement, & qui, sans connoître le fond du mystére, lui fit payer sa faute par la perte de sa liberté. Cependant son Espagnole, qu'il avoit amenée en Angleterre, le consoloit de cette disgrace. Il la mit pendant sa captivité entre les mains de quelques personnes de confiance, qui la lui restituérent fidèlement. Etant sorti de Prison, il se retira avec elle dans une maison de campagne, où elle n'étoit vûë que de lui. Je ne sçai si cette dangereuse Créature se lassa de la contrainte, ou si elle pensoit dès-lors à se procurer les moyens de retourner dans sa Patrie; mais je n'eus pas de peine à reconnoître, lorsque je la vis pour la premiére fois, que son attachement pour Venables étoit fort refroidi. Ce fut après que j'eus obtenu grace du Roi, qui changea ma Sentence de mort en un Banniſſement perpétuel. J'étois encore sous la garde d'un Messager d'Etat; mais j'avois la liberté de visiter mes connoissances. J'allai voir Venables à sa Campagne. Je fus charmé de sa Maîtresse. Elle s'aperçut de mes sentimens, & me jugeant propre, aparemment sur la connoissance qu'elle avoit de l'état de ma fortune, à la servir dans le dessein de quitter l'Angleterre, elle ménagea si adroitement la disposition où je ne lui cachai point que j'étois pour elle, qu'elle fit de moi une dupe des plus aveugles & des plus crédules. Je dois confesser à ma honte, que j'y allois de la meilleure

foi du monde. Elle m'avoit paru infiniment aimable. Moins accoutumé aux plaisirs de l'Amour, qu'aux intrigues de l'ambition & aux exercices de la guerre, je fus flâté de la trouver si facile à m'écouter. Je devins amoureux jusqu'au transport, & je remerciai la fortune, qui me préparoit une consolation si douce, après m'avoir si cruellement maltraité. Mon premier dessein fut de lui proposer de me suivre à Guernesey. Mais elle eut l'adresse de me persuader, que nous serions plus agréablement & avec plus de sûreté à S. Domingue. Je ne m'oposai que foiblement à ce projet. J'étois enyvré d'amour: Elle me donna la commission de chercher un Vaisseau pour l'Espagne. J'en trouvai un qui étoit prêt de faire voile pour Cadix. Nous nous dérobâmes tous deux si heureusement, que nous étions en Mer avant qu'on pût avoir le moindre soupçon de notre départ & du côté vers lequel nous devions tourner. Mon artificieuse Compagne fut complaisante pour tous mes desirs. Nous trouvâmes aisément à Cadix une occasion favorable pour Hispaniola. Nous y arrivâmes; & dans l'espéce d'enchantement où j'étois, il ne me vint pas même une fois à l'esprit que j'eusse la moindre défiance à concevoir. Ses Parens la reçurent avec beaucoup de joye. Elle leur aprit publiquement, & en ma presence, qu'aïant été prise par les Anglois & menée prisonniére en Angleterre, elle m'avoit l'obligation de sa liberté. Elle n'ajouta rien, quoique nous fussions convenus qu'elle me feroit passer pour son Epoux, & que je continuërois de vivre avec elle sous ce titre. Il est vrai que son silence sur cet article me causa quelque chagrin, & que j'attendois le moment de me trouver seul avec elle pour lui en faire un reproche; mais étant encore sans

défiance, je m'imaginai qu'elle vouloit s'expliquer en particulier avec sa famille, & je m'écartai exprès pour lui en donner l'occasion. Elle en profita effectivement ; mais ce fut pour me tromper avec la derniére perfidie. Elle confessa toute son Histoire à son Pere & à ses Freres. Ils prirent ensemble la résolution de se défaire de moi, de quelque maniére que ce fût, pour enterrer avec moi les avantures de leur Sœur & le deshonneur de leur famille. Je ne parle point de leur dessein par conjecture, c'est d'eux-mêmes que je l'ai apris ; & je dois regarder comme un miracle, le bonheur que j'ai eu d'échaper de leurs mains. Le coup se feroit sans doute exécuté la nuit suivante : mais un d'entr'eux ayant sçu heureusement, qu'il devoit partir le lendemain un Vaisseau pour Carthagéne, cette nouvelle leur fit changer de résolution. Ils prirent le parti de m'y faire embarquer, & de m'accompagner eux-mêmes jusqu'à ce Port, où il se trouve continuellement des Vaisseaux pour l'Europe. Leur dessein, en m'accompagnant, étoit d'être sans cesse auprès de moi, pour me forcer au silence jusqu'à ce que j'eusse quitté les côtes de l'Amérique. Ils étoient trois, qui devoient ainsi me servir de Gardes. N'ayant pû me ménager jusqu'au soir un moment pour entretenir ni même voir ma Maîtresse, je commençai à former quelques soupçons sur cette absence affectée. La cause m'en fut expliquée à l'entrée de la nuit, par les trois Freres ; & de peur, aparemment, qu'il ne me prit envie de leur donner quelques embarras par ma résistance, ils me déclarérent que la grace qu'ils me faisoient de m'accorder la vie, étoit contraire à leurs premiéres résolutions, & qu'il falloit m'en rendre digne par ma promptitu-

de à me rendre au Vaiſſeau, & ma facilité à me laiſſer conduire. Je compris auſſi-tôt, que j'avois été la dupe de la Sœur, & que j'allois être le joüet des Freres; cependant je fus gardé de ſi proche, que je ne pus rien entreprendre pour ma liberté. On me fit ſortir de la Ville & gagner le Port avant le jour, & l'on mit à la voile preſque auſſi-tôt. Vous pouvez concevoir quelle étoit ma rage. Je priai mille fois le Ciel de nous abîmer en ſortant du Port. Les trois Freres m'obſervoient avec tant de ſoin, qu'il me fut impoſſible de prendre un moment pour me précipiter dans la mer. Ce n'étoit plus l'amour qui me tourmentoit avec cette violence; c'étoit la honte & le deſeſpoir d'avoir été trompé ſi indignement. Pour comble de malheur, j'entendois à peine quelques mots d'Eſpagnol. Mes guides, à la vérité, ſçavoient parfaitement l'Anglois; mais j'euſſe ſouhaité de pouvoir m'exprimer dans toutes les Langues, pour me donner la conſolation, lorſqu'ils jugeroient à propos de me laiſſer libre, de publier la vérité de mon avanture, & de deshonorer à jamais l'infâme Créature qui s'étoit joüé de moi avec tant de perfidie. Pendant que j'étois dans ces agitations, un vent d'Eſt aſſez violent écarta notre Vaiſſeau de la route. Les trois Freres qui affectoient de me traiter avec une grande aparence d'honnêteté, me firent remarquer quantité de petites Iſles dont cette mer eſt parſemée. En me montrant celle-ci, ils racontérent l'Hiſtoire d'un certain Serrano qui y a vécu long-tems dans la ſolitude, & ils ajoutérent à leur recit des particularités ſi interreſſantes de la bonté de l'air & du terroir, qu'ils me firent naître tout-d'un-coup l'envie de m'y retirer comme dans un azyle. Je ne balançai point à leur en faire la propoſition. Ils n'avoient

point d'intérêt qui dût les empêcher d'y consentir. J'obtins du Capitaine, par leur moyen, permission d'y passer dans la chaloupe. Jamais résolution ne fut prise avec tant d'ardeur, & exécutée avec tant de courage. A peine consentis-je à recevoir quelques provisions, qui m'étoient néanmoins nécessaires jusqu'à ce que je pusse acquérir un peu de connoissance des lieux, & me mettre en état de ne devoir plus mes alimens qu'à la Nature. Je vis partir ceux qui m'avoient amené dans la chaloupe, sans daigner les regarder & leur dire adieu. Périsse toute la race perfide des hommes, m'écriai-je vingt fois dans le transport de haine dont j'étois animé contre le genre humain! Périssent toutes les parties habitées de la Terre, puisqu'elles ne contiennent que des traîtres & des ingrats! Je vivrai seul ici. Je n'y serai trahi de personne. Dans quel autre lieu irai-je chercher plus de repos & de consolation? L'entrée de ma patrie m'est fermée pour toujours. L'Isle de Guernesey, dont on me permet le séjour, vaut-elle le chemin qu'il faudroit faire pour m'y rendre! Je pourrois peut-être me faire valoir dans quelque Cour étrangére, & m'y procurer honorablement de l'emploi dans les Armes; mais que de contraintes & de grimaces pour m'y concilier des Amis & des Protecteurs? Et puis, ne trouverai-je point de tous côtés des hommes, c'est-à-dire, des perfides & des scélérats, dont le commerce m'est odieux, & avec lesquels je n'ai jamais goûté de satisfaction sincére, même en marchant sur leurs traces, & m'efforçant de leur ressembler?

Ces réflexions, ajouta Lambert, ont été assez fortes pour me soutenir ici pendant quelques mois, contre l'ennui de la solitude & les misères de l'état où vous me voyez. Mais je confes-

se que ma patience n'est plus égale dans tous les momens du jour. Je ne trouve point assez de ressources dans moi-même, pour remplir continuellement le vuide de mon imagination, & pour fixer cette activité inquiéte qui me fait sentir sans cesse que mon cœur a quelque chose à desirer. Un heureux hazard m'a procuré des Livres, mais si vous songez que la Guerre & les affaires politiques ont toujours fait ma principale occupation, vous ne serez pas surpris que j'aye peu de goût pour les Sciences, & que je lise peut-être les meilleures choses du monde, sans les connoître, ou du moins sans les sentir de cette maniére qui attache l'esprit & qui satisfait le cœur. Ainsi vous me ferez une extrême faveur, si vous consentez à me recevoir avec vous pour passer à la Jamaïque. J'ai dessein de me rendre de-là au lieu de mon exil. Je sçai que j'y trouverai des hommes. Ils me persécuteront. Ils me trahiront encore. Mais après les effets que je ressentis de leur fureur, il me semble que je dois moins les apréhender. Je les connois. Leur malignité ne surpassera point mon attente.

Quoique Lambert ne m'eût point fait ce recit sans émotion, il s'en falloit beaucoup qu'elle aprochât de celle que je sentois en l'écoutant. Son nom seul m'avoit d'abord glacé le sang. Je ne sçavois que trop, qu'il avoit été un des principaux Ministres des injustices de mon Pere; & s'il n'étoit pas du nombre de ces Parricides qui prononcérent la Sentence de notre malheureux Roi, personne n'ignore qu'il avoit eu beaucoup de part à ce crime, par ses insinuations & ses conseils. Loin donc de sentir croître le premier penchant qui m'avoit fait prendre intérêt à sa mauvaise fortune, j'eus besoin de plus d'un effort pour modérer d'abord mon indignation &

retenir les mouvemens de ma haine. Cependant, le recit de ſes malheurs & de ſes peines cauſa enſuite dans mon cœur un combat de quelques momens. Ce que je ne me ſentois pas porté à faire par inclination, la pitié l'auroit peut-être produit, ſi j'euſſe pu m'aſſurer que ſon horreur pour l'ingratitude & la perfidie lui fût venuë d'un ſentiment de vertu, & de quelque goût pour le bien. Il eſt homme, diſois-je; il eſt dans l'infortune; deux titres qui lui donnent droit à ma compaſſion & à mon ſecours. S'il s'eſt écarté long-tems de ſon devoir, il peut arriver qu'un heureux repentir l'y raméne, c'eſt un effet que les diſgraces qu'il a eſſuyées doivent produire naturellement. Etant occupé en partie par ces réflexions, dans le tems même que j'étois attentif à ſon diſcours, je ne pouvois avoir qu'un air extrêmement rêveur & apliqué. Il s'en aperçut en finiſſant, & il me demanda avec inquiétude ce que je penſois de ſon ſort & de ſon recit.

Je le regardai fixement, & je pris la parole qu'après avoir cherché mes expreſſions pendant quelques momens de ſilence. Lambert, lui dis-je d'un ton ferme, vous avez manqué de prudence. Votre intérêt demande que vous cachiez ſoigneuſement votre nom, qui n'eſt propre qu'à inſpirer de l'horreur à tous ceux qui vous connoîtront. Croyez-moi, il eſt de mauvaiſe grace de ſe plaindre des hommes & de les traiter de perfides, lorſqu'on a vos crimes à ſe reprocher. Ecoutez, ajoutai-je; vous ne ſçavez pas à qui vous vous êtes ouvert. Tout autre que moi, avec autant de déteſtation que j'en ai pour vos attentats & ceux de vos ſemblables, ne balanceroit peut-être pas à ſe ſervir de l'occaſion & du pouvoir que j'ai ici, de délivrer la Terre d'un homme auſſi méchant que

vous. Mais le Roi vous a pardonné, c'eſt au Ciel maintenant à vous punir. Je ſouhaite qu'un prompt repentir vous faſſe éviter ſes châtimens. Retournez en Europe, & vivez-y, s'il ſe peut, en honnête-homme. Je vous accorde volontiers le paſſage juſqu'à la Jamaïque.

Il étoit d'un caractére bruſque & violent. Cette réponſe le mit preſque en fureur. Ses yeux étincelérent. Qui que tu ſois, me dit-il avec une fierté extrême, tu es un lâche, de m'inſulter dans l'état où je ſuis. Je ſuis ſeul & ſans armes. Tu es armé & bien accompagné. Prie le Ciel de ne me rencontrer jamais dans un autre lieu. Il me preſſa enſuite de ſortir de ſa cabane, en ajoutant, qu'il périroit plûtôt que de m'avoir obligation, & que je pouvois quitter l'Iſle ſans le troubler davantage. Lambert, repris-je d'un ton paiſible, je n'ai pas eu deſſein de vous faire inſulte. Je vous ai dit naturellement ce que je penſe de votre conduite paſſée; & je ne m'exprimerois pas avec moins de liberté quand vous ſeriez encore en Angleterre, avec la même puiſſance, & à la tête d'une armée. Vous devriez regarder ma ſincérité comme une faveur, puiſqu'après le reproche que je vous ai fait de vos crimes, elle m'a porté auſſi à faire des vœux pour votre changement. Ne vous emportez point mal-à-propos, & ſi vous vous ennuyez du ſéjour de cet Iſle, profitez de l'occaſion d'en ſortir, comme vous l'avez ſouhaité. Son orgueïl ſe trouva ſi bleſſé de me voir continuer à lui parler ſur ce ton, qu'il paroiſſoit prêt à crever de rage. Il ſortit bruſquement de la cabane, en jurant qu'il ſçauroit quelque jour me rencontrer dans un autre état, & me faire payer cher mes injures. Je ne fis point d'effort pour le rapeler. Je quittai moi-même ſa demeure, je rejoignis

mes compagnons. Il me sembla que j'avois fait assez pour un homme de cette sorte, en consentant à le prendre dans mon Vaisseau, & à le conduire à la Jamaïque.

Cependant, pour remporter du moins quelque fruit de mon voyage, je continuai de visiter l'Isle, sur-tout du côté du midi, où j'étois bien aise de vérifier par mes propres yeux une partie de ce qu'on m'avoit raporté à l'occasion de Sir Georges Aiskew. La nuit n'étoit pas assez obscure, pour m'empêcher d'apercevoir tout ce qui pouvoit s'offrir d'extraordinaire. Je côtoyai long-tems le rivage qui répond à la côte de Nicaragua. Je n'y aperçus point de flammes, ni rien qui ressemblât à l'effrayante description qu'on m'avoit faite de cette partie de l'Isle. Seulement je vis sur le revers d'une colline, un mêlange de blancheur & d'obscurité, qui a peut-être une aparence de flâmes & de fumée pour ceux qui passent pendant la nuit dans ces mers, sans s'aprocher de l'Isle. Quoique ce spectacle n'eût rien de fort extraordinaire, nous marchâmes droit à la colline, pour en découvrir la cause. La blancheur nous paroissoit augmenter à mesure que nous avançions. Il se trouva à la fin, que ce n'étoit qu'un fond de terroir gras & bitumineux, qui n'étoit couvert d'herbe en nul endroit, & qui étoit comme divisé d'espaces en espaces par des fosses fort profondes. Quelque claire que fût la nuit, nous ne pûmes connoître parfaitement ce que c'étoit que ces fosses, & nous résolumes d'attendre le jour pour nous en éclaircir. Nous passâmes le reste du tems à nous reposer dans une Prairie. Le jour étant arrivé, nous remarquâmes distinctement qu'il sortoit de la fumée de plusieurs de ces ouvertures, & que le fond en étoit noir & sec, comme l'est un

lieu où le feu a passé. Elles avoient trop de profondeur, pour être examinées davantage ; mais je conjecturai que, soit que le feu du Ciel fût tombé sur cette terre grasse & l'eût enflammée, soit que la chaleur fût venuë de quelque cause intestine, il y avoit eu dans cet endroit une violente inflammation ; ce qui servoit à expliquer, du moins en partie, l'avanture de Sir Georges Askew.

Etant retourné au Vaisseau, la premiére chose que j'apris de mes gens, fut qu'il venoit de leur arriver un Etranger, qui avoit demandé d'abord où j'étois, & qui, ne me trouvant point de retour, les avoit priés de le recevoir à bord pour passer à la Jamaïque. C'étoit le Général Lambert. On me dit qu'il s'étoit retiré dans un coin du Vaisseau, où il étoit à rêver seul, d'un air chagrin, & qu'il n'y avoit parlé à personne, excepté pour s'informer en peu de mots qui j'étois, & quel dessein m'avoit amené à Serrane. Mais les Espagnols ausquels il s'étoit adressé n'étant point dans le secret de mes affaires, n'avoient pû l'éclaircir qu'en général sur ma patrie & sur mes liaisons avec le Gouverneur de l'Isle de Cuba. Je jugeai que malgré tout son ressentiment, il avoit fait des réflexions qui avoient refroidi son humeur boüillante, & qu'il aimoit mieux m'avoir l'obligation de son passage, que de manquer cette occasion de quitter la solitude. Je résolus non-seulement de ne pas m'y opposer & de le faire traiter avec honnêteté, mais de lui épargner même la confusion de reparoitre devant moi, en évitant de le voir jusqu'a Port-Royal. Je donnai ordre à quelques-uns de mes gens de prendre soin de lui & de lui offrir toutes sortes de rafaîchissemens. Il n'accepta que le nécessaire, & il continua de garder

un profond silence. Après avoir employé une partie du jour à visiter toutes les parties de l'Isle, nous nous remîmes en mer. Le vent nous reconduisit heureusement à la Jamaïque. Comme nous touchions à terre, & que l'Equipage commençoit à débarquer, Lambert me fit demander un moment d'entretien particulier dans ma chambre. J'y consentis volontiers. Il me plaisanta d'un air honnête. Le service, me dit-il, que vous venez de me rendre en m'accordant le passage, me fait oublier la maniére dure & offensante dont vous m'avez traité. Je ne sçai quelle raison vous avez eu de le prendre sur ce ton avec moi qui ne vous connois point, & qui ne vous découvrois mon nom & mes malheurs que pour m'attirer votre secours & votre compassion. Cependant, je vous quitte sans ressentiment, & je serois même ravi de pouvoir vous marquer de la reconnoissance. Ce discours, qu'il me fit avec beaucoup de douceur, me rendit incertain pendant quelques momens de la maniére dont je devois lui répondre : mais enfin je conclus après un peu de réflexion, qu'il y avoit trop peu de fond à faire sur un homme de son caractére, pour en attendre des sentimens constans de la vertu, & par conséquent, pour prendre un intérêt particulier à ce qui le touchoit. Ainsi, sans entrer dans la moindre explication, je me contentai de l'assurer que je ne lui souhaitois point de mal, & que j'étois même disposé à lui continuer mes services. Le seul que je vous demande, reprit-il, est de ne révéler ici mon nom à personne, & d'ordonner la même chose à ceux de vos gens qui peuvent le connoître. Je le lui promis, & nous nous séparâmes. Je ne l'ai pas vû depuis : mais j'aprens dans le tems même que j'écris ces

Mémoires,

Mémoires, qu'il est à Guernesey depuis longtems, & qu'il y méne une vie douce & tranquille.

Quoique je n'eusse point de motif particulier qui m'obligeât de repasser dans la Jamaïque, je revis avec plaisir Port-Royal, par cette seule inclination qui fait trouver de la douceur à se voir avec ses Compatriotes, & à s'entretenir du Païs où l'on est né. Je n'y avois nulle habitude; mais plusieurs personnes, auxquelles j'avois eu l'occasion de parler en y passant la premiére fois, me reçûrent encore avec honnêteté. Je ne leur avois apris ni mes desseins, ni ma fortune. Ils me connoissoient seulement sur le raport de mes gens, pour un Anglois qui avoit épousé la Fille du Gouverneur de Cuba. En s'entretenant avec moi, ils me demandérent si je n'avois pas entendu parler de Mylord Axminster. L'émotion que je sentis à ce cher nom faillit d'abord à me faire répondre avec une franchise que je m'étois proposé de ne point avoir. Cependant, m'étant remis avec un peu d'effort, je jugeai à propos, avant que de m'expliquer, de sçavoir de celui qui m'interrogeoit, dans quelle vûë il me faisoit cette question. Il me répondit naturellement, qu'il n'avoit point d'autre vûë que d'aprendre des nouvelles de ce Seigneur, qui avoit fait du bruit en Amérique quelques années auparavant, & qui avoit disparu ensuite, sans qu'on eût pu sçavoir ce qu'il étoit devenu; qu'on s'étoit imaginé qu'il avoit péri malheureusement par les mains des Sauvages; que le Roi, depuis son rétablissement, avoit donné ordre plusieurs fois qu'on le cherchât avec soin; qu'on s'y étoit employé inutilement; que depuis fort peu de tems, c'est-à-dire depuis que j'étois venu à la Jamaïque en allant à l'Isle de Serrane, il avoit passé

à Port-Royal un Vaisseau, dont le Capitaine ; qui étoit Anglois, quoique son Equipage fût composé de diverses Nations, s'étoit informé extraordinairement de tout ce qui regardoit ce malheureux Seigneur & quelques Anglois de sa suite ; & que n'en ayant pu rien apprendre de certain, il avoit remis à la voile aussi-tôt, sans s'expliquer autrement sur le dessein de son voyage.

Je ne crus pas pouvoir douter, après avoir entendu ce recit, que ce ne fut Madame Lallin qui faisoit chercher Mylord, moi, & toute notre malheureuse Famille. Je m'imaginai même qu'elle étoit dans le Vaisseau dont on me parloit, & que ne nous trouvant point à la Jamaïque, elle auroit tourné aparemment vers l'Isle de Cuba, pour tirer quelque information du Gouverneur, dont elle n'ignoroit pas que Mylord Axminster avoit épousé la Fille. Je me hâtai, dans cette pensée de quitter Port Royal pour regagner promptement la Havana. Ce devoit être pour moi un sujet de joye infinie, de revoir une Dame que j'avois de véritables raisons d'estimer. Le tems me parut long, dans cette espérance. Enfin nous arrivâmes, & je trouvai que j'étois attendu sur le rivage. Mais par qui ? le devinera-t'on ? Par mon Frere Bridge, & son ami Gelin. Leur vûë me causa une vive satisfaction. Je ne me souvins nullement de nos démêlés passés, & je fus encore plus éloigné de prévoir les maux qu'ils devoient me causer à l'avenir. Je me livrai au plaisir de les voir & de les embrasser.

Ils étoient arrivés huit jours avant moi, & s'étant fait connoître à mon Epouse & au Gouverneur, ils en avoient été traités avec beaucoup d'amitié. Ils eurent le tems en marchant par la Ville, de me raconter la conclusion de leurs

aventures. C'étoit un mélange de peines & de plaisirs, comme il arrive dans tous les événemens qui dépendent de la Fortune. Ils avoient découvert leur Isle, cet objet de tant de recherches & de desirs; mais ils n'avoient dû ce bonheur qu'à un accident des plus funestes. Après avoir continué leurs courses pendant plusieurs mois depuis notre séparation, ils étoient retournés à Sainte Héléne, autant par le désespoir de voir toutes leurs peines inutiles, que par la nécessité de renouveler leurs provisions qu'ils avoient eu le tems de consumer. Ils avoient passé l'Hiver dans le dessein de se remettre en mer au Printems. Lorsqu'ils commençoient à s'y préparer, ils virent un jour arriver dans le Port une Barque de la Colonie, avec un petit nombre d'Habitans qui la conduisoient. Leur joye étant égale à leur surprise, ils s'empressérent de leur parler & de leur faire toutes sortes de caresses, bien résolus en même-tems de les observer avec tant de soin, qu'il leur seroit impossible de se dérober, & de cacher leur départ & leur route. Mais ils n'eurent besoin, pour cela, d'adresse ni de précautions. Ces malheureux habitans venoient volontairement découvrir leur demeure, leurs infortunes, & le besoin qu'ils avoient de la charité & du secours du Gouverneur. Une maladie contagieuse qui s'étoit répanduë l'Eté d'auparavant dans la Colonie, en avoit emporté la plus grande partie. A peine étoit-il échapé cent personnes. Ce triste reste n'avoit pas laissé de se roidir contre la crainte & le danger; ils avoient rendu les derniers devoirs à leurs Compagnons, & la force du mal s'étant rallentie au commencement de l'Hyver, ils avoient espéré de pouvoir se rétablir peu-à-peu & réparer leurs pertes. Cependant le mauvais

état de leurs Terres, qui étoient demeurées sans culture, l'air de tristesse & de solitude qui régnoit continuellement parmi eux, mille difficultés presentes, & des craintes encore plus fâcheuses pour l'avenir, les avoient enfin portés unanimement à chercher du secours au-dehors, & à souhaiter même d'abandonner tout-à-fait l'habitation. Ce desir s'étoit fort augmenté par la connoissance qu'ils avoient acquise de la situation de leur Isle. Ceux qui étoient les dépositaires de ce secret, avoient été obligés de le communiquer en mourans; & dans le trouble continuel que la presence de la mort ne pouvoit manquer de causer à tout le monde, on n'avoit point gardé les mesures ordinaires pour l'empêcher de se répandre. Tout ce qui restoit d'Habitans en fut donc bien-tôt informé & l'on vit arriver à la fin, ce que la prudence des Anciens leur avoit fait aprehender dès l'origine de l'établissement; c'est-à-dire, que la connoissance du lieu fit naître l'envie de le quitter.

Pour éclaircir tout ce qu'on a pu trouver d'extraordinaire dans la description que j'ai faite de cette mystérieuse Colonie, je dois raporter ici ce que j'en ai vû moi-même en retournant en Europe. La partie méridionale de l'Isle de Sainte Héléne est environnée de Rochers, dont les uns sont d'une hauteur extraordinaire & bordent ce côté de l'Isle, comme autant de remparts; les autres ne paroissans qu'à fleur d'eau, en défendent l'aproche aux grands Vaisseaux, & ne la permettent pas même aux plus petites Barques, si ceux qui les conduisent ne connoissent parfaitement les détours & les passagers. C'est ce qui a fait que cette côte, qui d'ailleurs n'a rien d'agréable en aparence, a été négligée longtems par les habitans de l'Isle. C'étoit d'abord

des Portugais. Ils étoient en petit nombre, & ils n'avoient qu'un très-médiocre établissement dans la partie qui regarde le Nord. Mais ce qui est singulier, c'est que des roches escarpées, qui bordent l'Isle au Midy, renferment dans leur sein une Plaine qui n'a pas moins de cinq ou six lieuës de longueur; & que l'environnans aussi-bien du côté de la Terre que de la Mer, ils la dérobent aux regards non-seulement de ceux qui s'aprochent par mer en venans du Midy, mais de ceux mêmes qui habitent le Corps de l'Isle & ausquels il peut prendre envie d'en faire le tour. Ceux-ci, qui aperçoivent les rochers qui sont entr'eux & la Plaine, s'imaginent qu'ils sont au bout de l'Isle, & que c'est la mer qui se trouve de l'autre côté. Les autres, au contraire, croyent que les rochers qu'ils aperçoivent du côté de la mer, bornent la partie de l'Isle qui est connuë & habitée. Ainsi, de l'un & de l'autre côté, ce sont des rochers différens qu'on aperçoit, au milieu desquels est située la Plaine dont je parle, & que leur hauteur escarpée fait prendre pour une même masse, quoique le terrain qu'ils contiennent intérieurement ait plus de trois lieuës de largeur.

Cet espace de terre, si bien caché, & défendu si heureusement par la Nature, est le lieu même où la Providence avoit conduit les Rochelois, & auquel Bridge donne dans sa relation le nom d'Isle de la Colonie. On conçoit à present comment les habitans de cette retraite paisible y avoient pu passer tant d'années sans être connus de leurs voisins, & sans sçavoir eux-mêmes que leur demeure faisoit partie de l'Isle de Sainte Héléne. Ce secret, après avoir été découvert par Drington, s'étoit conservé parmi un petit nombre d'Anciens qui l'avoient gardé religieusement,

jusqu'à ce que le desordre causé par le mal contagieux avoit servi insensiblement à le faire révéler. Les habitans que la peste avoit épargnés, ne purent sçavoir long-tems qu'ils avoient d'autres hommes auprès d'eux, sans souhaiter de lier avec eux quelque commerce ; & dans l'embarras où ils se trouvoient par la mort de leurs Compagnons, l'ennui ayant bien-tôt succédé à la satisfaction qu'ils avoient goûtée pendant tant d'années dans leur solitude, ils prirent enfin le parti de faire avertir le Gouverneur de Sainte Héléne par leurs Députés, du besoin qu'ils avoient de son secours.

Si le premier mouvement de mon Frere & de ses deux amis les avoit portés à se rejoüir à la vûë de ces Députés, l'étrange nouvelle de la ruïne de la Colonie leur inspira d'autres sentimens. A peine osérent-ils s'informer si leurs Epouses étoient du malheureux nombre de ceux qui avoient péri. Le tendre Bridge craignoit cet éclaircissement, comme l'arrêt de sa mort. Il se trouva néanmoins, par une favorable disposition du Ciel, que la plus grande perte tomba sur celui qui étoit le plus capable de la suporter. Je veux dire que Gelin fut le seul qui eût perdu son Epouse. Mon Frere se fit répéter cent fois que sa chére Angélique étoit vivante, qu'il la reverroit, qu'il la posséderoit librement. Johnston se livra au même plaisir. Leur joye ne fut troublée qu'en aprenant la mort de Madame Eliot, de l'aînée de ses Filles, & de quantité d'autres personnes qui leur étoient chéres. Les trois jeunes Infidéles qui avoient trahi leurs Epouses & leurs Compagnons, étoient morts aussi. Gelin fut d'abord affligé jusqu'au transport : mais graces à son caractére, qui le rendoit aussi peu capable d'une longue douleur que d'une

douleur modérée, il se consola assez-tôt pour empêcher ses Amis d'apréhender les suites de son desespoir. L'impatience de Bridge lui permit à peine d'attendre que les Députés eussent fait leurs propositions au Gouverneur. Il contribua beaucoup à les faire écouter favorablement. Tout ce qu'ils demandoient leur fut accordé. Une partie des Habitans de Sainte Héléne se mit dans des Barques pour les accompagner à leur retour, & la curiosité porta le Gouverneur même à les suivre. Ils trouvérent encore dans les misérables restes de la Colonie, assez d'ordre & de traces de l'ancienne discipline, pour ne les voir qu'avec admiration. L'arrivée imprévuë de mon Frere & de Johnston combla de joye leurs Epouses. Il n'y avoit plus de Ministre ni de farouches Anciens, qui pussent s'opposer à leur bonheur. L'amour, la vertu, & même la fortune s'unirent pour les récompenser & leur faire oublier leurs peines. Heureux Epoux ! qui virent enfin leur tranquilité solidement établie pour durer sans interruption jusqu'à la mort.

Le Gouverneur ayant offert à tous les Habitans de la Colonie de les faire transporter avec tous leurs biens dans l'autre partie de l'Isle, pour ne composer qu'un même Corps avec ceux qui étoient sous son Gouvernement, ils y consentirent, & l'on travailla aussi-tôt à ce changement. Ils partagérent avec égalité l'argent qui étoit en dépôt dans le Magasin. Ce tresor étoit si considérable, que chacun eut dequoi mener une vie douce & commode. Cependant ils firent réflexion qu'étans Protestans, il leur seroit peut-être difficile de vivre long-tems en paix avec les Portugais, qui sont, comme on le sçait, le Peuple le plus intolérant de la Communion Romaine. Une sage prévoyance de ce qu'ils

avoient à craindre pour l'avenir, les porta à prier le Gouverneur de leur accorder à quelque distance de son habitation, un endroit commode pour en former eux-mêmes une nouvelle. Ils s'engagérent à le reconnoître pour leur chef, à condition qu'il les laissât libres dans l'exercice de leur Religion, & qu'il leur accordât tous les Priviléges des autres Habitans de l'Isle. Cet accord fut conclu de part & d'autre avec serment solemnel. Quelques Anglois qui étoient mêlés avec les Portugais, s'unirent à leurs Compatriotes pour jetter les Fondemens d'une nouvelle Ville. Elle prit en peu de tems une forme réguliére, & elle s'est depuis augmentée considérablement par la jonction d'un grand nombre d'Anglois & de François réfugiés. Mon Frere y fixa sa demeure avec ses deux Amis. Ils y passérent plus d'un an, pour se remettre de leurs fatigues, & s'accoutumer tranquilement à leur bonne fortune. Mais l'excélent naturel de mon cher Frere ne lui permit pas d'oublier tout à-fait que j'étois moins heureux que lui. L'état où il m'avoit laissé à la Havana venoit sans cesse à sa mémoire, & troubloit son repos. Si l'intérêt de son Epouse & celui de son propre bonheur lui avoit fait négliger le mien dans un tems où il étoit en effet aussi à plaindre que moi, il revint naturellement à sentir que j'étois son Frere, & que j'avois quelque droit à son secours. Ayant communiqué à Gelin la résolution où il étoit de me chercher, ou du moins d'aller jusqu'à l'Isle de Cube pour s'informer de ce que j'étois devenu, il l'engagea à se faire le compagnon de son voyage. Il pria Johnston de se charger pendant son absence du soin de son Epouse & de sa Fille, & montant sur le même Vaisseau dont il s'étoit servi si long tems dans ses courses, il se rendit

droit à la Jamaique, & de-là à la Havana.

Sa presence m'avoit pénétré de joye : son recit excita ma plus vive reconnoissance. Non-seulement je retrouvois une personne de mon sang, moi qui étois accoutumé à me regarder comme une branche détachée & sans racine, qui ne tenoit à rien sur la Terre, du moins par les liens de la nature ; mais j'acquérois, sans m'y être attendu, ce que je desirois avec tant d'ardeur, & ce que je venois de chercher inutilement à Serrane ; un Ami, un Compagnon de fortune, un témoin de ma conduite & de mes sentimens, un Confident de mes plaisirs & de mes peines. Je lui marquai toute la satisfaction que ces deux pensées devoient m'inspirer. Vous ne me quitterez plus, lui dis-je en le serrant tendrement, ou si quelque nécessité vous apelle ailleurs, vous souffrirez que je vous y accompagne. Vous êtes mon Frere : mais je sens que vous m'allez être encore quelque chose de plus précieux & de plus tendre ; vous serez mon cher & fidèle Ami. La fortune me traitera comme il lui plaira : mais elle n'a rien que j'apréhende ; si elle me laisse à present tout ce que je possède. En effet, mon cœur étoit si content, & mon imagination si agréablement remplie, que je dois compter ce moment pour un des plus tranquiles & des plus heureux de ma vie. En un instant d'attention, je réünis dans le même point de vuë toutes les circonstances de mon bonheur, & je m'attachai avec complaisance à les considérer. J'avois mon aimable Frere dans mes bras, j'allois me retrouver dans ceux de mon Epouse ; les souvenirs les plus affligeans du passé ne pouvoient tenir contre l'émotion d'un plaisir si vif & si present. Il n'y manquoit que d'avoir ma Belle-sœur à la Havana ; non-seulement pour la satisfaction que

j'attendois de sa presence, mais parce que je prévoyois que mon frere s'ennuyeroit bien-tôt de vivre sans elle, & qu'il se hâteroit de nous quitter pour retourner à Sainte Héléne. Cette réflexion me porta à lui proposer de faire partir sur le champ quelque personne de confiance sur le Vaisseau qui m'avoit aporté. Il n'eut pas de peine à se laisser persuader de changer de demeure, & de s'établir avec nous à la Havana : mais je ne pus l'engager à se reposer sur un autre du soin d'y amener son Epouse. Il me témoigna qu'il étoit absolument résolu de se remettre en Mer quelques jours après, & d'aller chercher lui-même sa famille à Sainte Héléne.

Fanny avoit étoit charmée de le voir. Elle le fut encore plus de l'espérance d'avoir bien-tôt ma Belle-sœur auprès d'elle. Cependant, je formai un dessein qui l'affligea. Ce fut d'accompagner Bridge dans son voyage. L'habitude où j'étois de voyager & de traverser les Mers, me faisoit compter la distance des lieux pour rien. Mon Epouse étoit en sureté à la Havana. Quelques mois d'absence ne pouvoient servir qu'à nous faire trouver de nouvelles douceurs à nous revoir. Faits comme nous sommes, nous avons besoin quelquefois de ce préservatif contre le réfroidissement de l'amour. J'avois fait cette réflexion plusieurs fois. Le fond des sentimens ne s'éteint jamais dans un cœur naturellement tendre & constant ; mais la familiarité avec ce qu'on aime ; & l'habitude continuelle de se voir, fait perdre tôt ou tard à l'amour quelque chose de sa vivacité. Un peu d'art l'empêche de s'endormir ; & ce secours qu'un homme qui pense peut tirer de son esprit pour nourrir ses sentimens, le rend plus capable que le commun des hommes, d'une passion forte & du-

fable. S'il entroit un peu d'expérience dans ce raisonnement, elle ne m'étoit pas venuë de la moindre diminution de ma tendresse pour Fanny : mais j'avois remarqué que ces petits ménagemens que j'apelle art dans un Amant qui raisonne, avoient servi plus d'un fois à redoubler son ardeur & la mienne ; & je concluois que ce qui pouvoit causer quelque augmentation dans une passion telle que la nôtre, devoit être capable à plus forte raison de l'empêcher de s'affoiblir.

Il m'arrivoit souvent, par exemple, de passer la plus grande partie du jour au milieu de mes Livres, & de n'admettre personne dans cette solitude. L'image de Fanny me revenoit alors cent fois. J'aurois souhaité d'être auprès d'elle. Il me manquoit quelque chose pour être dans une situation tranquile. J'obtenois sur moi néanmoins de me faire cette violence. Mais lorsque j'avois rempli le tems que je m'étois proposé de passer à l'étude, je retournois à elle avec tous les empressemens de l'amour, & je trouvois un goût plus délicieux que jamais à la caresser & à l'entretenir. Elle ne me cachoit point qu'elle éprouvoit la même chose : j'apercevois moi-même le renouvellement d'ardeur qui se faisoit dans ses sentimens. Elle se plaignoit avec une grace charmante de la dureté que j'avois de m'éloigner d'elle, pour m'ensévelir dans mon Cabinet. L'ennui qu'elle sentoit hors de ma presence, lui fit desirer d'être avec moi dans les tems mêmes que j'étois résolu d'employer toujours aux occupations de l'esprit. Je serai dans votre chambre, me dit-elle, je ne vous causerai pas le moindre trouble ; j'y serai tranquile, occupée à lire un bon Livre, ou à faire quelque ouvrage de main. J'y consentis. Mais

je m'aperçus bien-tôt que sa presence n'étoit point compatible avec l'aplication que demande l'étude. Au moindre mouvement qu'elle faisoit, mes yeux se tournoient comme naturellement vers elle. Elle demeuroit sans parler ; mais un regard, un souris me causoit plus de dérangement & de distraction, que n'auroit fait le bruit d'une Compagnie nombreuse. Quelquefois je n'étois pas le maitre de demeurer assis sur ma chaise, & d'arrêter le mouvement qui me portoit à m'aller placer auprès de la sienne. Elle en paroissoit pénétrée de joye, & elle me reprochoit en riant cet excès de foiblesse, qui deshonoroit, disoit elle, la Philosophie. Le reste du tems se passoit ensuite en tendresses & en badinages.

Dans le fond je ne pus réfléchir sérieusement sur ce mélange bizarre d'occupations graves & badines, sans en ressentir quelque honte. L'objet de mes études étoit si sérieux, qu'il méritoit d'être respecté, même par l'amour. Je priai instamment Fanny de demeurer desormais dans son apartement, & de me laisser suivre mon premier ordre de conduite. Elle ne me l'accorda qu'avec peine. Son dédommagement fut de venir de tems en tems dans mon Cabinet, où elle me promettoit en entrant de ne demeurer qu'un instant. Mais elle s'y oublioit des heures entiéres, soit à s'amuser autour de moi avec mes papiers & mes Livres. Enfin j'eus assez de force pour lui dire un jour que je voulois absolument être tranquile, & qu'elle me chagrinoit de me troubler si souvent. Je ne sçai si mon air fut assez sérieux pour lui faire croire que j'étois effectivement mal satisfait ; mais ayant demeuré quelque-tems sans me répondre & me voyant continuer ma lecture sans lui parler davantage, elle sortit de ma chambre en silence pour se re-

tirer dans la sienne. Je ne fis attention qu'un moment après, à la maniére dont elle étoit sortie. J'en eus de l'inquiétude ; & la connoissant extrêmement sensible, je me hâtai d'aller chez elle pour adoucir ce qu'il y avoit eu de trop dur dans mon expression. Je la trouvai assise, la tête apuyée sur sa main, & les yeux tout en pleurs. Elle s'efforça de prendre une autre contenance en m'apercevant, mais lorsque je lui eus expliqué que c'étoit la crainte de l'avoir offensée qui m'amenoit, elle ne put arrêter ses larmes qui recommencérent à couler avec abondance. Je la pressai de m'aprendre ce qui pouvoit l'émouvoir jusqu'à ce point. Ce ne fut qu'après de longues instances qu'elle ouvrit la bouche, en baissant les yeux, pour se plaindre de ce que j'étois tout-à-fait changé pour elle, & de ce que je l'aimois si peu, que je trouvois plus de plaisir dans un Livre que dans sa presence & son entretien. Elle ajouta qu'elle ne reconnoissoit que trop, qu'en perdant son Pere, elle avoit perdu le principal lien qui m'attachoit à elle ; & que si je la traitois avec cette dureté, je la rendrois la plus malheureuse de toutes les femmes.

Quoique je ne me sentisse point assez coupable pour mériter des reproches si amers, je n'examinai point s'ils étoient justes, & je m'efforçai de la consoler par les plus tendres assurances d'amour & de fidélité. Nous fimes la paix. Loin de lui sçavoir mauvais gré de cette querelle, & d'en prendre sujet d'estimer moins son caractére, je l'expliquai comme l'effet d'une extrême délicatesse de sentimens, qui ne devoit servir qu'à me la rendre plus chére, & à me la faire trouver plus aimable. Je m'accusai d'avoir mal conçu jusqu'alors un des principaux devoirs de

la vertu & de la sagesse. Le but de mes études devoit être non seulement de travailler à mon bonheur, & à ma perfection, mais de me rendre utile, autant qu'il m'étoit possible, au bonheur des autres ; car ces deux obligations touchent presque également un homme raisonnable & vertueux, qui sent qu'il est fait pour la Société, & qu'il se doit par conséquent aux autres presque autant qu'à lui-même. Or quel étrange fruit me proposois-je dans mes études, si l'aplication même que j'y aportois, produisoit un effet tout opposé à celui que la raison devoit me faire desirer ? J'étudie, disois-je, pour me former à l'humanité, à la douceur, à la complaisance, & le travail par lequel je crois tendre à ce but, m'en écarte lui-même, & me fait commettre ce qui doit servir à me le faire éviter. Il choque mon Epouse, il me rend distrait, farouche, dur même & grossier, puisque j'ai été capable de la traiter si brusquement qu'elle en est touchée jusqu'aux larmes. Je ne suis donc point dans la voye qui conduit à la sagesse & à la vertu ; ou plutôt j'y suis, mais j'y marche mal. Je ressemble à un homme qui chercheroit à plaire, & qui, faute d'art & de ménagemens dans ses soins & ses services, ne réüssiroit qu'à les rendre importuns : il parviendroit ainsi à se faire haïr, par les moyens qui servent à faire aimer.

Mais, indépendamment de ce motif, qui n'étoit tiré que des idées de l'Ordre, & qui n'agissoit, si j'ose ainsi parler, que sur ma raison, je n'avois qu'à suivre le mouvement de mon cœur, pour me porter à tout ce qui pouvoit plaire à ma chére Epouse. Je réglai mes études, & la durée de ma solitude, de concert avec elle : j'y mis les bornes qu'elle desira ; & une des principales conditions auxquelles il fallut

consentir, fut qu'elle auroit la liberté d'entrer à toutes les heures dans mon Cabinet, & de me faire mêler un peu d'amour dans mes occupations les plus sérieuses. Elle en abusa; car telle étoit encore la force de sa passion, qu'elle ne pouvoit être contente un moment loin de moi. Je ne cacherai point, que ma foiblesse étoit égale pour elle. Je ne l'avois jamais vu si charmante. On a dû comprendre, que dans les premiéres années de notre mariage elle étoit dans l'âge le plus proche de l'enfance: ses charmes étoient encore naissans. Mais elle entroit alors dans cette fleur de jeunesse, où il ne manque rien à la perfection de la beauté. Ajoutez, que les fatigues qu'elle avoit essuyées en Amérique l'avoient extrêmement changées, & que le repos où elle vivoit à la Havana, lui rendoit un air d'embonpoint qui relevoit toutes ses graces. Je l'aimois donc avec plus d'ardeur que jamais. Chere Fanny! Hélas, je l'aimois plus que moi-même. Pourquoi rougirois-je d'une passion si juste, & autorisée de toutes façons par le devoir? Et Comment réüssirois-je d'ailleurs à exprimer bien-tôt l'excès de mon infortune, si je ne confessois ici celui de mon amour?

Cependant, comme je veillois toujours assez sur moi-même pour conserver de la modération dans mes desirs, je ne me livrois pas aux sentimens de ma tendresse presente avec si peu de mesures, que je ne portasse souvent mes réflexions sur l'avenir. Si le cœur de Fanny étoit tel que je le desirois, il falloit pour le bonheur du mien, qu'il le fut toujours. C'étoit dans cette vûë que je méditois souvent sur la nature de nos inclinations & de nos attachemens, & que mettant mon propre cœur à toutes les épreuves, je tâchois de démêler ce qui étoit capable d'affoiblir ou d'aug-

menter ſes ſentimens. Je ne faiſois point de découverte, que je ne vérifiaſſe auſſi-tôt par l'expérience. Sans avertir Fanny de mon deſſein, j'eſſayois ſur elle, en quelque ſorte, l'efficacité de mes remédes, ſemblable à un Médecin qui feroit ſon étude continuelle de la ſanté d'une perſonne qu'il aime, & qui, ſans attendre le tems de la maladie, s'attacheroit à pénétrer le fond de ſon tempéramment, à découvrir de quel côté il peut s'altérer, à lui préparer les potions les plus ſalutaires, & à lui en preſenter quelquefois un leger eſſai, ſoit pour s'aſſurer ſeulement de l'effet qu'elles peuvent produire au beſoin, ſoit dans l'eſpérance qu'elles préviendront la naiſſance du mal, ce qui eſt encore mieux que de les réſerver pour les guérir. J'employois ainſi toute mon attention & mon adreſſe à chercher ce qui pouvoit fixer l'amour dans le cœur de Fanny. De petites abſences, ménagées avec art, m'avoient déja paru d'un ſecours admirable. J'en avois éprouvé plus d'une fois l'effet, même avant mon voyage de Serrane & l'arrivée de mon Frere. Quoiqu'il ne m'en coutât guéres moins qu'à mon Epouſe pour me réſoudre à ces ſéparations volontaires, j'étois déterminé par la raiſon, & ſoutenu par l'eſpoir d'un redoublement d'amour & de plaiſir, ſur lequel je comptois à mon retour.

Je perſiſtai donc dans la reſolution de partir avec Bridge & Gelin pour Sainte Héléne. Ils paſſérent environ ſix ſemaines à la Havana, au bout deſquelles nous montâmes ſur le Vaiſſeau qui leur apartenoit. J'avois eu ſoin de le faire mettre en ſi bon état, qu'il n'y en avoit point qui valût mieux dans le Port. Sur la route nous relâchâmes à la Jamaïque, uniquement pour aprendre quelque nouvelle de l'Europe. Il y étoit arrivé tout récemment un Vaiſſeau parti de Londres. Je

parlai au Capitaine. S'il ne m'aprit rien de fort interreſſant touchant l'Angleterre, il m'entretint du ſujet de ſon voyage, & en m'aprenant qu'il devoit faire voile au premier jour à la Virginie, il me fit naître un deſſein que je devois regarder comme l'époque du plus horrible de tous mes malheurs. Je ne manquai point de m'informer d'abord s'il iroit juſqu'à Powhatan. Il me dit que c'étoit le terme de ſa route. Je le priai inſtamment de demander des nouvelles d'une Dame Françoiſe, nommée Madame Lallin; & s'il la trouvoit dans cette Ville, de lui dire que je faiſois ma demeure dans l'Iſle de Cube, chez le Gouverneur de la Havana, & que je l'invitois à profiter de la premiére occaſion qui s'offriroit pour m'y venir joindre. Non-ſeulement il ſe chargea volontiers de cette commiſſion, mais il ajouta, qu'il pouvoit lui-même rendre ſervice à cette Dame, en la tranſportant où je ſouhaitois de la voir. Son Vaiſſeau étoit Marchand. Il s'étoit défait à la Jamaïque d'une partie de ſa Cargaiſon, & les Marchandiſes qu'il aportoit d'Europe n'étant que pour l'uſage de notre Nation, il ſe propoſoit de vendre le reſte dans nos Colonies du Nord. De-là ſon deſſein étoit de revenir, chargé des denrées du Païs, dans le Golfe du Méxique, pour les debiter aux Eſpagnols; & de prendre d'eux de nouvelles Marchandiſes qu'il devoit porter en Europe. Cet arrangement étoit ſi favorable pour Madame Lallin, que je ne doutai point qu'elle ne pût être à la Havana, même avant mon retour de Sainte-Héléne. En réfléchiſſant ſur les facilités de ſon voyage, il me vint à l'eſprit d'accompagner moi-même le Capitaine juſqu'à Powhatan. Je devois aſſez de reconnoiſſance à Madame Lallin pour lui faire cette civilité. Bridge & Gelin ne pouvoient s'offenſer que je les

abandonnaſſe pour remplir un devoir ſi juſte. Ma compagnie ne leur étoit d'aucun ſecours, & notre ſéparation ne changeoit rien à la promeſſe qu'ils m'avoient faite de revenir à la Havana. Je leur propoſai mon deſſein. Ils le trouvérent juſte, & ils ne marquérent point d'autre peine en me quittant, que celle qu'ils alloient ſentir pour mon abſence. Enfin, que dirai-je pour juſtifier ce funeſte voyage? Si tous les événemens ſont conduits par la Providence, de ſorte qu'il n'arrive rien que par ſa direction & par ſon ordre, dois-je donner à mon entrepriſe une autre cauſe que ſa volonté; & ne dois-je point reconnoître qu'il n'y avoit ni réflexions ni prudence qui puſſent me faire éviter ce qu'elle avoit réſolu?

Je quittai mes Amis après être convenu avec eux du tems auquel ils tâcheroient de me rejoindre. Je comptois que mon retour ſeroit infailliblement plus prompt que le leur. Je me mis en Mer avec joye, me faiſant un plaiſir extrême de la ſurpriſe agréable que j'allois cauſer à Madame Lallin. Mes aveugles deſirs tendoient ainſi à maperte, car je ne faiſois plus un pas qui ne m'aprochât du précipice. J'allois moi-même allumer le feu qui devoit me conſumer, & cauſer avec ma ruine celle de mon Epouſe, de mes Amis, & de tout ce qui m'étoit cher. Que je devrois haïr Madame Lallin! Horrible Furie, dont je devrois déteſter juſqu'au ſouvenir! C'eſt elle qui m'a perdu. Sans elle, ne ſerois-je pas heureux? Ma fortune n'avoit-elle pas repris une face riante & tranquile? Avois-je quelque autre raiſon de craindre qu'elle pût changer? Hélas! j'étois ſi ſatisfait de ma condition, que je commençois à perdre le ſouvenir de mes infortunes paſſées; je ne les voyois déja plus que dans l'éloignement, lorſqu'un tiſon fatal de haine & de diſcorde vint ral-

fumer des flâmes presque éteintes, r'ouvrir dans mon ame les sources de la douleur, & joindre à mes anciennes blessures des coups si terribles & si imprévus, qu'ils ont mis dans le même danger, mon bonheur, ma vie & ma raison. Cependant, en accusant cette Dame de tous mes maux, je dois confesser qu'elle n'en fut qu'innocemment la cause. En quelque endroit du Monde que son désespoir & son mauvais sort l'ayent conduite, je lui dois cette justice. Elle étoit bonne, douce, obligeante, attachée à ma famille, amie de la paix, & incapable de contribuer volontairement aux malheurs qu'elle m'a causés. Elle m'a perdu sans le vouloir. Mais son innocence ne met point de changement dans ma misére!

Le vent n'ayant pas cessé de nous être favorable jusqu'à l'entrée de la Riviére de Powhatan, nous arrivâmes heureusement dans cette Ville. J'apris du premier venu que Madame Lallin y étoit toujours, & qu'elle y avoit vécu jusqu'alors fort honorablement. Je me fis conduire sur le champ à sa maison. Mon arrivée lui causa une des plus grandes joyes qu'elle eût jamais ressenties. Je ne lui en marquai pas moins de la revoir, & j'augmentai beaucoup sa satisfaction, en l'assurant que c'étoit uniquement pour l'amour d'elle que j'avois entrepris le voyage. Elle accepta avec empressement l'asile que je lui offris dans l'Isle de Cuba auprès de mon Epouse; & elle me pria de la regarder, après Fanny, comme la personne du monde qui auroit toujours le plus d'affection pour moi, & qui tâcheroit le plus sincérement de se conserver la mienne. Elle me fit un long recit de ses avantures, qui étoient assez touchantes pour interresser beaucoup ma compassion. Le Capitaine Will avoit mis le comble à sa perfidie, en l'obligeant à l'épouser; ou plutôt en lui faisant recevoir malgré

elle, du Miniſtre de ſon Vaiſſeau, une bénédiction vaine & ſans effet, puiſqu'elle étoit forcée, & que ni careſſes ni menaces n'avoient pû engager cette malheureuſe Dame à y conſentir. Lui-même n'avoit jamais eu deſſein de regarder cet engagement comme un mariage légitime. Il avoit voulu ménager ſa réputation, en donnant un voile honnête à ſon infamie, & prévenir non-ſeulement ſa honte, mais le châtiment même qu'il pouvoit craindre pour une action de cette violence, lorſqu'il ſeroit de retour en Angleterre. Etant le Maître abſolu dans ſon Vaiſſeau, il avoit fait ſubir enſuite à Madame Lallin toutes les loix que ſa paſſion l'avoit porté à lui impoſer. Il l'avoit conduite à la Jamaïque & dans la Virginie; & s'il l'avoit toujours traitée honnêtement, ç'avoit été moins ſur le pied d'une Epouſe, que d'une Maîtreſſe dont il croyoit s'être acquis le pouvoir de diſpoſer. Pour elle, qui gémiſſoit ſans ceſſe de l'eſclavage où elle étoit retenuë, il ne s'étoit pas preſenté d'occaſion de fuïr, dont elle n'eût tâché de profiter; mais ſes efforts avoient été inutiles; tant que le Capitaine avoit eu aſſez d'amour pour veiller ſur elle avec une continuelle attention. Enfin, lorſqu'il commença à ſe refroidir, & que penſant à retourner en Europe, il ſouhaita peut-être d'être défait d'elle & de la laiſſer en Amérique, elle s'aperçut qu'elle étoit moins obſervée. Will étoit alors revenu à la Jamaïque, où il devoit laiſſer une partie de ſes Troupes. Il lui avoit accordé la liberté de ſortir du Vaiſſeau, pour prendre quelques jours de repos à Port-Royal. Elle fit la confidence de ſes peines à un honnête-homme, qui lui promit de faciliter ſa fuite, & qui trouva en effet le moyen de la faire embarquer ſecrettement dans un Vaiſſeau qui partoit pour *Lucayoneque*. Ce ne fut qu'après diverſes avan-

tures, & un nombre infini de peines, qu'elle gagna la Virginie, où elle espéroit de trouver Mylord Axminster, & moi peut-être avec lui. Ayant conservé les sommes d'argent qu'elle avoit aportées de France, il ne lui manqua rien pour mener une vie douce à Powhatan, & elle s'y mit en si bonne réputation par son honnêteté & sa sagesse, qu'elle inspira assez d'estime pour elle à quelques Anglois des plus considérables de cette Ville, pour leur faire naître l'envie de l'épouser.

Elle fut si satisfaite de ce que j'avois entrepris pour elle, & de l'espérance que je lui donnois de vivre tranquilement dans ma famille, où elle se promettoit beaucoup de douceur dans la compagnie de mon Epouse, qu'elle marqua une impatience extrême de quitter Powhatan. Les affaires du Capitaine ne nous arrêtérent pas plus de quinze jours. Nous partîmes avec un bon vent. J'eus le plaisir en quittant cette Ville de voir tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens marquer à ma Compagne le regret qu'ils avoient de son départ, & la combler des témoignages de leur estime.

Sur la route, je trouvai dans les entretiens continuels que j'eus avec elle, que son esprit & son cœur n'avoient rien perdu par l'infortune. Il me parut au contraire que ses chagrins avoient fortifié sa raison, & je l'en estimai davantage, d'avoir sçu tirer un si excélent fruit de l'adversité. Elle pensoit juste; elle s'exprimoit avec grace, & tout ce qu'elle disoit avoit quelque chose de réfléchi, qui flâtoit extrêmement le penchant que j'avois moi-même à me recueillir & à méditer. Je ne lui cachai point la satisfaction que j'avois de la trouver dans un si bon goût. Je gagne bien plus que vous lui dis-je, à vous avoir rencontrée. Vous allez servir au bonheur de ma vie. Ce que j'ai cru vous devoir

par reconnoissance, je vais le faire à present par un motif d'intérêt & de propre utilité. Votre conversation sera pour moi une espéce charmante d'étude, dont je suis sûr de recueillir plus de fruit que de mes livres. Je lui apris là-dessus, que j'attendois à la Havana mon Frere Bridge, dont le caractére avoit beaucoup de ressemblance avec le nôtre. Quelle douceur, continuai-je, ne trouverons-nous pas dans la maniére dont nous allons vivre ? Notre vie sera toute composée de raison. Nous en passerons une partie à lire, une autre à nous communiquer nos réflexions. Mon Epouse elle-même n'est point incapable d'entrer dans ce projet. Il ne nous manquera rien pour être heureux ; car, ajoutai-je, il n'y a plus d'aparence que nous ayons rien à démêler desormais avec la fortune. Notre condition est fixée. Je ne vois plus par quel endroit nous pourrions apréhender ses coups. Tel étoit mon aveuglement sur le plus grand péril dont j'eusse jamais été menacé. J'y touchois, sans le moindre pressentiment qui pût m'en avertir ; & tout servit à me confirmer long-tems dans la plus malheureuse de toutes les erreurs.

Nous arrivâmes à la Havana. Quelques ordres que j'eus à donner pour le service du Capitaine qui nous avoit amené, m'ayant retenu long-tems dans le Port, le bruit de mon retour fut si prompt à se répandre, que mon Epouse en fut assez-tôt informée pour venir au-devant de moi avec Dom Pedro d'Arpez. Je fus surpris de voir paroître le carosse du Gouverneur, & me doutant qu'il y étoit avec Fanny, j'offris la main à Madame Lallin pour nous avancer ensemble. Fanny la prit d'abord pour ma Belle-sœur ; avec laquelle elle s'imaginoit que

j'arrivois de Sainte-Héléne. Mais je m'expliquai auſſi tôt, & je lui apris que c'étoit cette même Dame qui m'avoit écrit chez les Abaquis, qui étoit partie de France avec moi, qui m'avoit donné dans mille occaſions des marques d'amitié & de généroſité ; enfin, que c'étoit Madame Lallin, & que je la lui offrois comme une Amie & une Compagne, dont elle goûteroit bien-tôt l'eſprit & le mérite. Je continuai à lui raconter en peu de mots, par quel hazard j'avois eu l'occaſion d'aller moi-même à Powhatan, pour offrir à cette Dame une retraite auprès de nous, ſuivant le projet qui l'avoit amenée en Amérique. C'eſt une autre Madame Riding, ajoutai-je, que je vous preſente, & que je vous prie de recevoir avec amitié.

Si l'on ſe rapelle tout ce que j'ai raporté, dans plus d'une occaſion, du caractére de Fanny, & de cette délicateſſe inquiéte qui la portoit naturellement à la jalouſie, on entrera ſans peine dans le ſens de tout ce qui me reſte à raconter. Qu'on ſe ſouvienne de cette profonde triſteſſe dans laquelle elle s'étoit comme obſtinée chez les Abaquis ; de ces allarmes qu'elle n'avoit pu cacher, même dans les premiers jours de notre engagement ; de ſes diſtractions, de ſes pleurs même & de ſes ſoupirs ; & quiconque lira cette funeſte partie de mon Hiſtoire, ſera bien mieux inſtruit de la cauſe de mon malheur, que je ne l'étois moi-même au tems qu'il m'eſt arrivé. Qui le comprendroit, ſans cette clef ? Mais après le ſoin que j'ai pris de préparer de ſi loin mes Lecteurs à ce recit, ils ne trouveront rien d'obſcur dans les ténèbres où ils me verront marcher. Ils joüiront clairement du ſpectacle de mes peines. Hélas, que n'avois-je alors pour les éviter, les lumiéres que je donne ici pour les faire entendre !

Eloigné, comme j'étois, de toute ombre de défiance, je n'observai pas même de quel air mon Epouse écoutoit ce discours ; je n'étois occupé que du plaisir de la revoir & de lui procurer une Amie. Cependant, si j'y eusse fait réflexion, dès ce premier moment, j'aurois pû découvrir, comme je l'ai sçu trop certainement dans la suite, quelque altération sur son visage, & beaucoup de contrainte dans ses manières. L'opinion qu'elle avoit prise de mes sentimens pour Madame Lallin, depuis qu'elle avoit sçu que cette Dame avoit quitté son Païs pour m'accompagner jusqu'en Amérique ; & la confirmation qu'elle croyoit en avoir euë dans le soin avec lequel je lui avois caché long-tems cette circonstance de mon voyage, ces deux raisons, dis-je, eussent suffi seules pour lui rendre Madame Lallin odieuse, & sa presence desagréable. Lorsqu'elle vit non-seulement que c'étoit moi-même qui souhaitois de l'avoir avec nous, mais que je m'étois donné la fatigue de faire exprès le voyage de Virginie pour l'amener à la Havana, & pour lui offrir une retraite auprès de moi ; elle se crut trop assurée, qu'il entroit de la passion dans une civilité si excessive, & que je l'avois par conséquent trompée elle-même dès le commencement de notre mariage, ou abandonnée dans le cœur depuis que j'avois recouvré sa Rivale. Quels progrès cette pensée ne fit-elle pas tout-d'un-coup dans un caractére tel que celui de mon Epouse ? tendre au-delà de mes expressions, timide & facile à s'allarmer, toujours pleine de la crainte de n'être pas assez aimée ; possédée avec cela d'une mélancolie douce qui lui faisoit chercher la solitude, pour s'y livrer, à la rêverie dans tous les momens qu'elle ne passoit pas avec moi. Hé-

les

las ! l'inſtant de mon arrivée fut le dernier de ſon repos. Cette chére Epouſe n'eut plus que des joyes feintes qu'elle eut la conſtance d'affecter pour ſauver les aparences ; & ſa diſpoſition habituelle fut la douleur, avec tous les triſtes effets qui l'accompagnent.

Je m'aperçus ſi peu de ce changement, que je me crus au contraire dans une des plus agréables circonſtances de ma vie. Il ne me manquoit que mon Frére & ſon Angélique pour me perſuader abſolument que je n'avois plus rien à deſirer. Je témoignai ces ſentimens à mon Epouſe. Elle y répondit avec ſa tendreſſe ordinaire. Je l'excitai à marquer de l'amitié à Madame Lallin ; & cette Dame m'ayant paru tout-à-fait revenuë de la foibleſſe qu'elle avoit euë long-tems pour moi, je ne fis pas difficulté dans toutes les occaſions de lui prodiguer mille careſſes innocentes, qu'elle recevoit comme autant de marques de la ſincére affection que j'avois pour elle. Fanny ſe faiſoit aſſez de violence, pour lui donner de tems en tems quelques démonſtrations extérieures de ſon eſtime. Mais il eſt facile de juger qu'elles n'étoient pas ſincéres. Elle ſouffroit mortellement, lorſqu'il lui arrivoit d'être témoin des miennes. C'étoit un ſuplice pour elle, que de me voir entretenir quelquefois ſon Ennemie en particulier, ou faire avec elle un tour de promenade dans le Jardin du Gouverneur. Elle venoit ſouvent nous interrompre, & quoiqu'elle tâchât de prendre alors un viſage riant, j'ai fait réflexion dans la ſuite, qu'il m'eût été aiſé d'y remarquer de l'agitation, ſi je n'euſſe été accoutumé à regarder ſes petites inégalités comme un effet ordinaire de ſa mélancolie.

Deux mois ſe paſſérent, ſans qu'il lui fût encore rien échapé qui put me faire connoître ſon

trouble & me causer de l'inquiétude. L'arrivée de mon Frere avec son Epouse & Gelin, devint bien-tôt pour elle & pour moi une nouvelle source de maux irréparables. Dom Pedro, qui étoit attentif à prévenir tous nos desirs, jugea, par la satisfaction que nous eûmes de les voir arriver, qu'il ne pouvoit nous obliger davantage qu'en leur offrant sa maison pour demeure. Je les fis consentir par mes instances à l'accepter. Bridge aimoit inséparablement Gelin : ainsi, c'étoit les retenir tous deux, que d'en engager un. Il y avoit d'autant moins de difficulté, que la maison, ou plutôt le Palais du Gouverneur, étoit d'une si vaste étenduë, que nous pouvions y occuper chacun notre apartement sans y causer le moindre trouble. Nous nous trouvâmes donc tous logés sous le même toît.

Lorsque nous fumes un peu revenus du premier mouvement qu'inspire la joïe de revoir des personnes qu'on aime, chacun pensa à se faire des occupations de son goût, pour remplir les momens que nous ne pouvions pas toujours passer ensemble. Mon choix étoit fait : c'étoit l'étude. Bridge, qui n'y étoit pas moins porté que moi par inclination, prit le même parti. Madame Lallin se détermina aussi à demeurer une partie du jour occupée de quelque lecture ; & comme j'avois formé dans mon cabinet une Bibliothéque de tout ce que j'avois pu découvrir des bons Livres à la Havana, elle s'accoutuma à venir souvent m'y trouver, soit pour choisir ceux qu'elle jugeoit les plus agréables, soit pour se procurer avec moi quelques momens de conversation. J'avois compté que mon Epouse choisiroit aussi ce genre sérieux d'amusement, pour lequel elle avoit toujours eu du goût. Ce-

pendant elle déclara ouvertement, que son dessein étoit de tenir sans cesse compagnie à ma Belle-sœur, pour s'occuper avec elle de quelque ouvrage de main. Ce fut son desespoir secret, & son aversion pour Madame Lallin, qui lui fit prendre cette résolution ; sur-tout lorsqu'elle eut remarqué que cette Dame venoit souvent dans mon Cabinet. Pour elle, il ne lui arriva plus d'y mettre le pied. Cette ancienne ardeur qu'elle marquoit pour me voir & pour m'entretenir, parut s'éteindre tout-à-fait. Si elle quittoit quelquefois ma Belle-sœur, c'étoit pour se retirer seule dans une allée écartée du Jardin, & pour s'y livrer à toutes les agitations de son ame. Je ne pus manquer de faire quelque réflexion sur le changement de sa conduite ; mais quelle raison aurois-je eu de l'attribuer à une si cruelle cause, & comment l'aurois-je soupçonnée de se défier de mon cœur, lorsque je n'y sentois pour elle que les mouvemens les plus tendres de l'amour, & le témoignage assuré d'une constance immortelle.

Gelin, qui n'avoit pas autrement d'inclination pour l'étude, s'attacha à la compagnie de ma Belle-Sœur & de Fanny. Dans les idées de politesse & de galanterie qui sont communes à tous les François, il auroit cru blesser l'honneur de sa Nation, s'il eût abandonné ces deux Dames lorsqu'il pouvoit les amuser par son entretien. Sa vivacité, soutenuë de beaucoup de facilité à s'exprimer, ne laissoit guéres de vuide dans la plus longue conversation ; & je suis obligé, malgré le mal qu'il m'a fait, de confesser qu'il étoit d'un commerce agréable. Il passoit donc une partie du jour auprès de mon Epouse & d'Angélique. Je veux croire qu'il n'eut point d'abord d'autre vûë que de satisfaire sa politesse, ou tout

au plus de se procurer un plaisir plein d'innocence, dans la compagnie de deux Dames infiniment aimables. Si je ne me trompe point dans cette opinion, je dois le plaindre : je connois la tyrannie des passions, & je puis me persuader encore, même en détestant sa mémoire, qu'il fut peut-être plus malheureux que coupable. Mais si c'est volontairement qu'il se jetta dans le crime, si c'est de dessein formé qu'il conjura ma perte, & sur ces principes trop ordinaires aux François, qui leur font regarder une intrigue d'amour comme un badinage, se trouvera-t'il quelqu'un qui ne le haïsse point avec moi, comme un monstre qui viola les droits les plus saints, & qui se rendit coupable des plus noirs de tous les crimes.

Il devint amoureux de mon Epouse. Dans un caractére comme le sien, il n'y avoit point de compassion qui pût être foible & modérée. On a vu dans la relation de son avanture de Sainte-Héléne, qu'il étoit adroit & fertile en inventions. Toute son étude s'attacha d'abord à connoître le fond du naturel de Fanny, pour attaquer sa vertu par l'endroit le plus foible. Il n'eut pas de peine à remarquer qu'elle étoit mélancolique. Mais ses yeux perçans pénétrérent beaucoup plus loin. Il ne put la voir & l'observer continuellement, sans découvrir qu'elle étoit agitée de quelque passion violente. Il la suivit de si près, & il examina toutes ses démarches avec tant d'adresse & de persévérance, qu'il saisit enfin le secret de son cœur. Ce fut sur cette connoissance, qu'il établit tout l'espoir de ses amoureux succès. J'entre ici dans un détail, dont on s'étonnera de me voir si parfaitement informé. Mais demanderai-je trop à mes Lecteurs, si je les prie de suspendre leur jugement & leur attention ?

Le cruel Gelin ne tarda guéres, après cette découverte, à mettre en usage tous les secours qu'il put tirer de son esprit artificieux. Le premier dessein qu'il forma, fut de se servir de ses lumiéres pour s'insinuer dans la confidence de mon Epouse. Il prit l'occasion d'une promenade qu'elle faisoit seule au Jardin, pour avoir avec elle un entretien particulier. Là, après mille protestations de respect & de sincére estime, il lui fit entendre, non pas qu'il se fût aperçu de sa tristesse, mais qu'il avoit découvert quelque chose qui pourroit lui en causer beaucoup. Il Il lui fit même des excuses d'avoir différé peut-être trop long-tems à lui faire cette ouverture; & quelque pressé qu'il en eût été, lui dit-il, par la reconnoissance dont il se croyoit redevable à notre famille, il avoit été retenu par la crainte d'y causer du trouble, ou du moins quelque refroidissement d'amitié. Mais le mal paroissant croître de jour en jour, & les conséquences n'en pouvant être que très-fâcheuses, il se croyoit obligé de lui dire que Madame Lallin étoit passionnée pour moi, & qu'elle gardoit si peu de mesures, qu'elle en donnoit des marques scandaleuses; qu'elle étoit seule avec moi dans mon Cabinet à toutes les heures du jour; qu'il avoit entendu des choses qu'il ne jugeoit point à propos de répéter; qu'à la vérité, il ignoroit absolument si je répondois à cette passion; mais que c'étoit cette raison même qui l'obligeoit à rompre le silence, afin que mon Epouse pût remédier au mal, s'il étoit encore tems de l'arrêter.

Un discours si adroit eut tout l'effet que Gelin s'en étoit promis. La bonne & crédule Fanny n'y aperçut que l'avis d'un Ami fidèle & désintéressé, qui s'accordoit parfaitement avec ses pro-

pres idées, & qui confirmoit toutes les préventions de sa jalousie. Elle n'y répondit d'abord que par un ruisseau de larmes, & par des plaintes de sa mauvaise fortune. Gelin affecta de la vouloir consoler; mais ce fut d'une maniére qui l'engagea à s'ouvrir davantage. Elle lui confia toutes ses peines. Elle lui confessa qu'elle n'avoit rien entendu de lui, dont elle ne fût bien instruite depuis long-tems. Elle eut même l'imprudence de lui avoüer qu'elle se croyoit trahie de moi, & qu'elle étoit trop certaine que j'aimois Madame Lallin autant que j'en étois aimé. Rien ne pouvoit être plus favorable pour Gelin. Son but étoit de se rendre, en quelque sorte, nécessaire à mon Epouse, sous le prétexte de la servir ou de la consoler. Il avoit remarqué qu'elle m'aimoit encore avec trop d'ardeur, pour qu'il osât se flâter que son cœur fût une conquête aisée; mais il espéra que dans la relation étroite qu'il se promettoit d'avoir avec elle, il trouveroit par degrés le moyen de l'attendrir. Les ouvertures de cœur, les communications de sentimens, l'air mystérieux de confiance, soit autant de symptômes qui apartiennent à l'amour, & qui ne manquent guéres d'en être la cause, quand ils n'en sont pas l'effet. Gelin parvint effectivement à une partie de ce qu'il prétendoit auprès de Fanny; & s'il n'obtint pas sa tendresse, il eut du moins le premier rang dans son estime & dans son amitié.

Ce ne fut plus entr'elle & lui que rendez-vous secrets, raports, mystéres, signes particuliers d'intelligence. Il n'échapoit plus à Madame Lallin de me dire un mot, ni de me jetter un regard, qui ne fût interprêté dans le sens le plus malin. Gelin avoit l'œil sur nos moindres mouvemens. Il en tenoit un compte exact, qu'il ne manquoit point de rendre tous les jours à mon Epouse. S'il

n'apercevoit rien qui ne fût susceptible d'un mauvais sens, sa malignité supléoit au défaut de la matiére. Il portoit l'impudence jusqu'à se glisser dans mon apartement, & prêter l'oreille à la porte de mon Cabinet, pour recueillir quelque chose de mes entretiens avec Madame Lallin. Les expressions les plus innocentes de l'amitié & de la confiance prenoient dans sa bouche un tour corrompu & empoisonné. Cet indigne Confident achevoit ainsi de perdre de plus en plus ma malheureuse Epouse. Il est vrai que les fruits qu'il en tiroit, n'étoient guéres favorables à sa passion. Il vouloit lui inspirer de l'amour, & il ne faisoit entrer dans son cœur que du trouble & de la tristesse. Trop certaine de son malheur, & comme accablée par les nouvelles confirmations qu'elle en recevoit de jour en jour, elle vivoit moins, qu'elle ne languissoit dans un continuel desespoir. Elle n'avoit plus que deux occupations, mais toutes deux funestes & violentes : l'une de se livrer à la douleur lorsqu'elle étoit seule & qu'elle pouvoit éviter d'être observée ; l'autre, de faire des efforts infinis pour la cacher, lorsqu'elle étoit obligée de paroître en compagnie. Aussi, sa santé ne put-elle résister long-tems contre des agitations de cette nature. Elle s'affoiblissoit à vue d'œil. Sa couleur & son embonpoint diminuoient tous les jours. Le poison qu'elle avoit eu la force de tenir si long-tems renfermé, gagnoit peu à peu les dehors, & commençoit à corrompre son sang & ses forces, après avoir infecté toutes les facultés de son ame.

Je vivois pendant ce tems-là dans une confiance & une sécurité, qui rendoient mon malheur infiniment plus déplorable. Loin de former le moindre soupçon contraire à mon repos, s'il m'arrivoit de faire quelque réflexion sur le chan-

gement que j'apercevois dans la conduite de Fanny, c'étoit pour m'en réjoüir, comme d'une chose que j'avois souhaitée, & que je croyois d'un extrême avantage pour elle. Je m'imaginois qu'elle trouvoit dans la compagnie de ma Belle-sœur & de Gelin un amusement si agréable, qu'il triomphoit de sa mélancolie. Si ma tendresse y perdoit quelque chose, parce que je passois une partie du jour sans la voir, je trouvois de la douceur à penser qu'elle étoit tranquile & satisfaite. Je lui marquois même souvent la joïe que j'en avois, & je remerciai plus d'une fois Gelin & Angélique d'avoir eu le secret de changer ainsi son humeur. C'étoit souffler sur les flâmes, & attiser le feu qui la dévoroit; car elle ne manquoit point d'expliquer ces marques de satisfaction comme une preuve manifeste de mon infidélité. J'étois charmé qu'elle me laissât libre avec Madame Lallin. Sa presence m'étoit devenuë odieuse & importune. Tels étoient les tristes raisonnemens de son cœur malade, & de son esprit troublé. Nous ne laissions pas de nous voir plusieurs fois le jour, mais c'étoit en public. Le soir, il arrivoit toujours que la nuit étoit fort avancée lorsqu'on se retiroit. J'attribuois sa pesanteur & son abattement au sommeil. Elle ne se refusoit point à mes caresses; mais j'avois peine à tirer d'elle quelques paroles. Elle faisoit semblant de s'assoupir presque aussi-tôt. Je passois néanmoins la nuit délicieusement auprès d'elle; heureux de cette seule pensée, que je régnois dans son cœur, & qu'il étoit aussi tranquile que le mien.

Cependant sa santé continuant à s'altérer tous les jours, il parut visiblement sur son visage qu'elle souffroit quelque douleur dont elle ne se plaignoit point. Je lui marquai de l'inquiétude. Elle confessa qu'elle se trouvoit mal, & elle en prit

occasion de se faire préparer un lit différent du mien. Allarmé de ses moindres maux, j'interrompis l'ordre de mes études pour demeurer plus régulièrement auprès d'elle. Je remarquai en l'observant, qu'elle étoit agitée. Elle parloit peu. Ses yeux s'attachoient languissamment sur moi, & malgré l'effort qu'elle faisoit pour se vaincre, il lui échapoit souvent des soupirs. Ma Belle-sœur me dit en confidence, qu'elle croyoit s'être aperçuë que la source du mal étoit moins dans le corps que dans le cœur & l'esprit, & qu'elle ne doutoit pas que Fanny n'eût quelque sujet considérable de chagrin. Je me ménageai un moment de solitude avec elle. Je l'embrassai avec toute ma tendresse. Je la conjurai de s'expliquer, & de m'ouvrir son cœur, à moi qui étois son cher Epoux, qui l'adorois, & qui ne pouvois vivre un instant tranquile s'il manquoit quelque chose à son repos & à son bonheur. Elle me parut incertaine pendant quelques momens, comme si l'ardeur de mes expressions l'eût émuë, & qu'elle eût été prête à me communiquer le secret de ses peines. Hélas! j'en suis sûr, ce fatal secret vint jusqu'au bord de ses lévres, & nous pouvions encore être heureux s'il en fut sorti tout-à-fait. Mais quelque réflexion funeste, qui étoit l'effet des malignes inspirations de Gelin, le fit rentrer dans des ténébres que mes yeux ne purent pénétrer. Elle me répondit en soupirant, qu'elle n'étoit point toujours la maitresse de son imagination; que malgré elle les tragiques avantures de son Pere & de sa Mere lui revenoient souvent à l'esprit; qu'elle ne pouvoit penser sans frémir aux cruels desastres qui avoient détruit sa famille; que n'ayant nulle raison d'espérer que le courroux du Ciel la ménageât davantage, elle s'attendoit à quelque fin funeste, qui répondroit aux malheureux commen-

cemens de sa vie. Elle ne put retenir ses larmes en finissant ces paroles ; & son cœur, qui étoit serré de tristesse, se soulagea en poussant une infinité de soupirs.

Je me sentis si attendri de la voir dans cet état, que pour peu qu'elle eût conservé de liberté d'esprit & de raison, il eût été impossible que des marques si sincéres de ma tendresse & de ma douleur ne lui eussent point fait ouvrir les yeux sur son injustice & sur mon innocence. Je pris une de ses mains, que je serrai contre mon visage. O chére Fanny ! lui dis-je avec un sentiment de cœur inexprimable ; ô charme tout-puissant de ma vie & de mes peines, comment pouvez-vous vous affliger par des craintes si injustes, & par des souvenirs que vous devriez avoir effacés. Le passé n'est point en notre pouvoir; mais où voyez-vous de quoi trembler pour l'avenir ? Ne sommes-nous pas l'un à l'autre ? Tout le pouvoir de la nature empêchera-t'il que je ne vous adore, que vous ne m'aimiez, que vous ne soyez à moi pour toujours ! Et si cela est aussi sûr qu'il doit le paroître, qu'y a-t'il à present dans la vie qui puisse être un malheur pour vous & pour moi ? Non, non, ajoutai-je en l'embrassant, ce n'est point sentir le prix du bonheur dont on joüit, que d'être troublé continuellement par la crainte de le perdre. Votre cœur est trop inquiet. Je veux vous donner un moyen de le rassurer : c'est que la place de la crainte y soit toujours occupée par l'amour.

Comme je n'avois nul sujet de me défier de sa sincérité, je pris la réponse qu'elle m'avoit faite pour l'aveu de ses véritables peines, & je ne pensai qu'à lui procurer des amusemens qui pussent écarter les pensées qui l'affligeoient. Je fis prier les principales Dames de la Havana de

se rendre chez nous tous les jours après-dîner, & de former dans sa chambre des parties de jeu & de plaisir. J'y assistois moi même constamment. Soit par un effet de dissipation, soit que ma presence continuelle servît à la tranquiliser, elle se rétablit en peu de tems ; nous reprîmes nos exercices ordinaires. Je remarquai le zèle de Gelin à la servir pendant sa maladie ; mais il ne me vint pas même à l'esprit qu'il pût y entrer autre chose que de la générosité & de l'amitié.

Je fus obligé quelques mois après, pour faire plaisir au Gouverneur, de me charger de quelques affaires qu'il avoit à régler à la Vera-Cruz. Ce voyage fut plus long & plus ennuyeux, que pénible. Je trouvai à mon retour, ma Famille & mes Amis dans une santé parfaite. Gelin étoit mieux que jamais avec Fanny, c'est-à-dire, qu'il continuoit à l'empoisonner par ses inclinations & ses conseils. Il ne manqua point de lui faire apercevoir, qu'une absence de plusieurs mois n'avoit rien diminué de ma passion prétenduë pour Mme. Lallin. Si je n'avois à donner dans la suite, des preuves claires & sans replique de la vertu inébranlable de mon Epouse, il paroîtroit incroyable qu'avec la confiance & l'affection qu'elle avoit pour Gelin, elle eût pu se défendre si long-tems contre ses séductions. Ce malheureux s'étoit rendu tellement maître de son esprit, qu'elle ne faisoit plus rien sans l'avoir consulté. Il n'étoit plus à lui faire l'aveu de sa passion ; mais il s'y étoit pris avec tant d'adresse, qu'elle n'avoit pu s'en offenser. Cependant, la maniére dont elle avoit reçu sa déclaration lui ayant ôté la hardiesse de la renouveler, & ce qu'il apercevoit tous les jours de son caractére ayant presque achevé de lui faire

perdre l'espérance, il s'étoit réduit à son premier dessein, qui étoit d'allumer de plus en plus sa jalousie; sûr que sa tendresse pour moi s'éteindroit tôt ou tard avec son estime, & qu'il lui deviendroit plus facile de s'insinuer dans son cœur après m'en avoir chassé. Il affectoit donc d'éviter ce qui sentoit l'amour, & de lui marquer en tout une envie desinterressée de la servir. Elle qui étoit la douceur même, & qui n'avoit jamais eu cette sorte d'expérience qui aprend à son sexe à se défier du nôtre, ne croyoit rien risquer en accordant son estime & sa confiance à une personne qui lui témoignoit tant d'attachement. Elle avoit d'ailleurs entendu mon Frere se loüer mille fois de la générosité de son ami Gelin. Elle me voyoit moi-même le traiter avec amitié; & pour lui rendre justice, il ne lui manquoit aucune des qualités qui forment, dans l'opinion commune, l'homme de mérite & l'homme aimable. Ciel! comment puis-je parler avec cette modération, d'un cruel qui m'a précipité dans le dernier excès du desespoir & de la misére!

Le tems de ma ruïne aprochoit. Dom Pedro d'Arpez, cassé de vieillesse, & se sentant proche de sa fin, fit un Testament par lequel il me laissoit tout son bien. Il ne survécut pas longtems à cette derniére disposition. Une maladie précipitée le mit au tombeau. Aussi-tôt que notre reconnoissance se fut acquitée, en lui rendant magnifiquement les derniers devoirs, je ne pensai plus qu'à recuëillir son héritage & à retourner en Europe. Mon dessein étoit d'équiper exprès un Vaisseau, pour être absolument le maître de ma route. Les Biens que Dom Pedro m'avoit laissez étoient si considérables, que cette dépense me paroissoit legére; & dans la résolution

où j'étois de me rendre droit en Angleterre avec mes richeſſes, ma famille & mes amis, je n'étois point d'avis de m'expoſer à la diſcrétion d'un Capitaine Eſpagnol. Mon Frere avoit renvoyé à Sainte-Héléne le Vaiſſeau qui l'avoit aporté avec ſon Epouſe & Gelin : je pris donc le parti d'en acheter un qui avoit été conſtruit peu de tems avant la mort du Gouverneur, & je donnai des ordres ſi preſſans, qu'il fut préparé avec beaucoup de diligence. Mais comme nous nous diſpoſions à nous mettre en mer, j'entendis un jour Bridge qui ſe plaignoit avec Gelin de la néceſſité où ils étoient, en retournans en Angleterre, de laiſſer après eux leur ami Johnſton à Sainte-Héléne. J'aimois Bridge comme moi-même. Je lui fis un reproche de ne m'avoir pas fait connoître plutôt qu'il prit aſſez d'intérêt à Johnſton, pour ſouhaiter de l'avoir avec lui. Vous deviez l'amener, lui dis-je, lorſque vous vintes ici pour vous y établir avec moi. Tout ce qui vous eſt cher, ne ſçauroit manquer de me l'être beaucoup. Mais j'y ſçai un reméde, ajoutai-je, c'eſt de prendre notre route par Sainte-Héléne. Le détour n'eſt pas infini ; & avec le plaiſir de rejoindre Johnſton & ſon Epouſe, qui ſera votre principal objet, vous aurez celui de nous faire voir cette belle Campagne où votre Angélique eſt née, & dont vous nous avez raconté tant de merveilles. Cette propoſition cauſa une joye extrême à mon Frere. Nous ne tardâmes point à partir, & ce fut pour Sainte-Héléne que nous mîmes à la voile.

Notre route fut heureuſe, mais nous ne l'achevâmes pas ſans crainte. La Guerre étoit alors déclarée entre l'Angleterre & la Hollande. *Holms*, à la tête d'une Eſcadre Angloiſe, s'étoit emparé des Iſles du Cap-Verd, & de quelques Forts

que les Hollandois ont sur les côtes de Guinée. J'avois été informé avant mon départ de la Havana, que les Etats de Hollande avoient envoyé tout récemment dans ces mers leur Amiral *Ruiter*, avec une Flote considérable ; & dans l'ardeur qui lui faisoit chercher à tirer vengeance des Anglois, il ne pouvoit être que très-dangereux pour moi de tomber entre ses mains. Ce n'est pas que nous dussions apréhender naturellement sa rencontre ; mais on sçait que sur mer un coup de vent raproche quelquefois tout-d'un-coup des Vaisseaux bien éloignés. Cette crainte m'avoit porté à prendre Pavillon Espagnol, & à prier tous les Anglois qui étoient dans mon Vaisseau, de ne pas s'exprimer dans leur Langue, s'il nous arrivoit malheureusement de tomber dans la Flote de Ruiter. Avec cette précaution, j'évitai un danger dont rien ne m'eût pu sauver autrement ; car nous rencontrâmes en effet Ruiter dans la mer d'Ethiopie, & nous dûmes notre salut qu'aux aparences & au nom d'Espagnols.

Après m'être échapé si heureusement d'un tel péril, ce n'étoit point dans le sein de la paix & de la confiance, ni par la main d'une Epouse & d'un Ami, que je m'attendois de périr. J'avois essuyé dans toute ma vie des infortunes & des pertes, & je n'avois déja que trop bien acquis la qualité de malheureux : mais j'avois toujours eu du moins quelque raison de m'attendre à mes peines ; j'avois eu quelque marque ou quelque pressentiment, qui les avoit précédé. D'ailleurs, en perdant quelque chose de cher & de précieux, il m'étoit toujours resté quelque chose de plus cher encore, qui pouvoit servir à me consoler par cette seule pensée, que le Ciel, en m'ôtant le bien que je regrettois, m'en avoit

du moins laissé d'autres dont la perte m'eût rendu infiniment plus misérable. Ici, sans pressentiment, sans réflexion ; presque sans le moindre intervale, la fortune en deux tours de rouë me précipite au fond de l'abîme. Elle m'y fixe sans retour. Elle m'ôte l'espoir, le remède, les consolations ; enfin, elle me rend tel qu'on va voir, & qu'on aura peine à le croire.

Nous arrivons à Sainte-Héléne ; un Vaisseau François qui venoit des Indes, y entroit dans le Port au moment de notre arrivée. Nous abordons ensemble. Les premiéres nouvelles dont mon Frere est informé, sont la mort de Johnston & celle de son Epouse. Cette perte lui causant beaucoup de chagrin, je m'employai pendant quelques jours à le consoler. Rien ne pouvoit nous arrêter à Sainte-Héléne, après que nous eûmes vu la Campagne de la colonie ; & il nous fut aisé de nous procurer cette satisfaction, parce que les Portugais ayant fait sauter à force de poudre quelques parties de rochers qui la séparoient du reste de l'Isle, la communication par terre étoit devenuë libre & facile. Nous pensions donc à nous remettre en mer, & n'ayant point d'autres Ports à gagner que ceux d'Angleterre, je fis un compliment honnête à Madame Lallin & à Gelin qui étoient François, sur la satisfaction que je ressentois de pouvoir leur assurer une retraite tranquile dans ma Patrie. Signal funeste de ma ruine. Fanny avoit juré de ne pas mettre le pied en Angleterre, si j'y menois avec moi Madame Lallin. Les artifices de Gelin l'avoient engagée à prendre cette téméraire resolution, & voyant qu'elle ne pouvoit l'exécuter qu'en fuyant avec lui, elle y consentit lorsqu'elle se vit assurée que je ne pensois point à me séparer de sa Rivale. La nuit suivante fut

prise pour le départ ; &, ce qui est horrible à raconter, Fanny se leva pendant mon sommeil, du lit où elle étoit avec moi, elle quitta mon côté, pour suivre un infâme, qui rioit peut être de sa foiblesse au moment qu'il l'enlevoit comme sa proye, & qu'il se croyoit prêt à triompher de son honneur & de sa vertu.

On ne sçut cette nouvelle que le lendemain ; & il étoit même fort tard avant qu'on en fût assuré parfaitement. Le Vaisseau François étoit parti ; Fanny & Gelin ne paroissoient pas. On les chercha d'abord, on s'informa avec soin si personne ne les avoit vus ; & lorsque toutes les recherches eurent été inutiles, on ne balança point à s'imaginer la vérité. Peut-être étois-je le seul de tous les Habitans de l'Isle, qui n'en étoit pas encore instruit. Je demandai plusieurs fois où étoit mon Epouse. Tant qu'on l'ignora, on me répondit d'une maniére qui me causa de l'inquiétude ; & lorsqu'on fut pleinement assuré de mon malheur, on eut l'adresse de me rendre tranquile en me le déguisant. Cependant, comme il étoit impossible de me le cacher plus longtems que jusqu'à la fin du jour, Bridge prit le parti de me l'annoncer. Ce cher Frere, qui m'aimoit avec la derniere tendresse, & qui étoit lui-même si consterné de mon malheur, qu'il avoit presque autant de besoin que moi de consolation, se trouva dans un embarras extrême lorsqu'il lui fallut ouvrir la bouche & trouver des expressions pour se faire entendre. Il sçavoit, par l'aveu que je lui en avois fait mille fois, qu'il n'y avoit rien dans mon cœur au-dessus de Fanny. Il connoissoit mes sentimens jusqu'au fond, par les tendres & sincéres confidences que je lui en faisois tous les jours. Toutes mes passions en effet se réduisoient à celle-là. Sans

ceſſe attentif à veiller ſur les mouvemens de mon cœur, & à régler ſes inclinations, je ne lui laiſſois que la liberté d'être tendre & de ſe livrer à l'amour. C'étoit toute la douceur de ma vie, le charme de mes peines, & le dédommagement de la contrainte perpétuelle où je tenois tous mes autres deſirs. Raiſon, devoir, penchant naturel d'un cœur infiniment ſenſible, tout s'accordoit à rendre l'amour néceſſaire à mon bonheur. Auſſi m'en étois-je fait une ſi douce habitude, que de même qu'il faut reſpirer pour vivre, il me falloit aimer Fanny & être aimé d'elle, pour être heureux. Bridge le ſçavoit; il n'étoit que trop certain par conſéquent qu'il alloit me donner le coup mortel en m'aprenant ce que j'avois perdu.

J'étois ſeul dans une chambre, occupé à lire. Il y entra d'un air qui me fit frémir, en me faiſant connoître tout-d'un-coup une partie de ſes agitations. Mais quelle aparence d'en pouvoir deviner la cauſe? Je le crus attaqué de quelque maladie ſubite; ou ſi j'entrevis dans ſes yeux quelque choſe de plus funeſte, ce fut d'abord ſur lui que tombérent mes craintes & ma compaſſion. Il ne me laiſſa pas long-tems dans cette erreur. Je me levois: Demeurez, demeurez, me dit-il, en me faiſant remettre ſur ma chaiſe: ne quittez pas une poſture dont vous aurez beſoin pour m'entendre. Il s'aſſit auprès de moi. Sa voix étoit tremblante, & ſon viſage ſi changé, que ne pouvant rien comprendre à ce que je voyois, je demeurai interdit, en tenant les yeux attachés ſur lui. O pauvre Cléveland! reprit-il auſſi-tôt, comment dois-je te préparer au coup que je te vais porter! Ton cœur ne ſaigne-t'il pas déja? O malheureux Frere! n'entendez-vous pas du moins à demi, ce que je n'ai pas la

force de vous raconter ? Ces quatre mots, prononcés du ton le plus passionné & le plus tragique, me pénétrérent d'horreur & de saisissement. Malgré la multitude d'idées affreuses qui se presentérent sur le champ à mon esprit, je crus démêler aussi-tôt le plus cruel malheur que j'eusse à redouter. Fanny est morte ! Non, interrompit-il, ce que j'ai à vous aprendre est plus terrible que la mort de Fanny ! Ah ! Bridge, achevez donc, & ôtez-moi la vie tout-d'un-coup. Hélas ! c'est ce que je crains, reprit-il, en s'attendrissant jusqu'aux larmes. Trop malheureux Cléveland ! je sens que je te vais percer le cœur, & je ne puis te cacher ton malheur, ni même te le déguiser. Mais, mon cher Frere, ajouta-t'il en m'embrassant, vous avez de la force d'esprit & de la constance ; recevez le coup que je vais vous porter, comme vous en avez déja reçu quantité d'autres. Songez que nous ne sommes pas faits pour être heureux, ni vous ni moi ; & que le Ciel nous ayant fait naître pour être misérables, il faut que notre triste destinée se rempliſſe. Je fis quelques efforts pour me remettre. Hé bien, parlez, cher Bridge, ne me ménagez pas ; je suis prêt à tout entendre : si Fanny n'est pas morte, je me crois assez de fermeté pour suporter toute autre perte.

Après m'avoir répondu qu'il le souhaitoit, mais que je cesserois bien-tôt de regarder la mort de Fanny comme le plus grand mal qui pût m'arriver, il m'aprit la nouvelle funeste de sa fuite avec Gelin, & toutes les circonstances qu'il avoit pu découvrir. Ils étoient sortis ensemble pendant la nuit sans autre suite que le Valet de Gelin & une Femme-de-chambre. A peine avoient-ils emporté quelques habits; mais ils s'étoient pourvûs d'une grosse somme d'argent. Gelin n'avoit eu sans

doute nulle peine à obtenir du Capitaine François, d'être reçu à son bord avec sa proye ; & selon les aparences, il n'avoit pas attendu le dernier moment pour se ménager son amitié. Le Vaisseau avoit mis à la voile avant le jour, ce qui marquoit clairement qu'ils étoient d'intelligence. Bridge, en finissant ce recit, accabla le perfide Gelin de malédictions, & soit pour flâter ma douleur par le témoignage de la sienne, soit que l'excélence de son caractére lui fît prendre autant de part qu'il le témoignoit à ma peine, il me fit voir par mille marques qu'il en étoit inconsolable.

Pour moi, qui me crus alors arrivé au comble de l'infortune & de la douleur, je ne laissai pas de résister pendant quelques momens aux assauts du plus horrible desespoir. Je me fis même une violence incroyable, pour prendre cet air de constance & de fermeté dont je m'étois fait fort à mon Frere. Il est clair, lui dis-je d'une voix basse, que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Je le suis au-delà même de mes craintes & de mon imagination. Ce que j'entens est plus triste sans doute que la mort de Fanny, & mille fois plus terrible & plus insuportable que la mienne. Votre raport, ajoutai-je, en m'efforçant de le regarder d'un œil ferme, est aparemment certain ? Il ne me reste point le moindre lieu à l'espérance ? Il me répondit, que je devois bien juger que le mal étoit sans remède, puisqu'il avoit cru impossible de me le cacher, & nécessaire de me l'aprendre. Il ajouta à cette confirmation quelques raisonnemens sur le parti qu'il croyoit à propos que nous prissions ; comme de nous mettre promptement en mer, & de poursuivre le Vaisseau François qu'il ne nous seroit peut-être pas impossible de rejoin-

dre. J'eus la force de l'écouter, & celle de répondre juſte à ſes propoſitions. Mais ſi mon ame avoit encore aſſez d'empire ſur elle-même pour ſe contraindre juſqu'à cet excès, elle n'en avoit point aſſez ſur mes ſens pour en arrêter plus long-tems le trouble & le deſordre. Les mouvemens cruels qui me déchiroient le cœur, ſe communiquérent en un moment au cerveau; je ſentis que ma raiſon s'obſcurciſſoit tout-d'un-coup : j'étendis les bras vers Bridge, comme ſi la Terre ſe fût dérobée ſous mes pieds, & que j'euſſe cherché à me tenir à quelque choſe. O mon Frere! lui dis-je, je me meurs. En effet je tombai ſur lui, ſans le moindre reſte de ſentiment & de connoiſſance.

Il fit venir du ſecours, & l'on prit long-tems des ſoins inutiles pour me les rapeler. Madame Lallin & ma Belle-ſœur s'y employérent avec toute l'ardeur de leur amitié. Elles y réüſſirent à la fin. Mais il s'étoit fait un ſi étrange épuiſement dans mes forces, que je demeurai plus d'une heure ſans en trouver aſſez pour répondre à leurs queſtions, & pour leur faire connoître que j'étois revenu à moi-même. J'avois les yeux fermés, & la tête apuyée languiſſamment contre le dos de ma chaiſe. Ma reſpiration étoit haute & convulſive. J'entendois tout ce qui ſe diſoit autour de moi, mais je ne me ſentois ni le pouvoir ni la volonté de remuer la langue pour y prendre part. Qu'on ſe figure une Victime étenduë au pied de l'Autel, après avoir reçû le coup du ſacrifice : j'étois dans le même état, ſans autre mouvement que celui d'une palpitation violente, qui ſe communiquoit du cœur à toutes les parties de mon corps, & qui cauſoit un tremblement viſible dans tous mes membres.

Cependant, étant revenu tout-à-fait à force de soins & de secours, j'embrassai ceux qui m'avoient rendu leurs services avec tant de zèle; Je leur dis : Hélas ! votre amitié s'est trompée en me rapelant à la vie. Vous sçavez quel fardeau je vais avoir à porter. Vous avez vû la Nature se déclarer par mon évanoüissement & ma longue défaillance. Pourquoi l'avez-vous ranimée ? N'est ce pas un signe qu'elle est trop foible pour soutenir long-tems des maux, dont elle n'a pû même suporter le premier sentiment ? Ils me répondirent, qu'ils étoient certains que mon courage seroit plus fort qu'elle. Je pris cette occasion pour les prier de me laisser seul : Si vous le croyez, leur dis-je, je vous demande en grace de m'abandonner pour quelque-tems à moi-même, & de me laisser faire tous mes efforts pour le rapeller. Quoique je n'eusse réüssi qu'imparfaitement à leur cacher mon désespoir, ils connoissoient si bien mon caractére, qu'ils se reposérent sur la parole que je leur donnai de ne me porter à rien de funeste. J'obtins d'être seul, comme je le souhaitois. Mon Frere me demanda si je n'aprouvois point la proposition qu'il m'avoit faite, de nous mettre promptement à la poursuite du Vaisseau François. Je me reposai de tout sur son affection & sa prudence. Il fit faire les préparatifs de notre départ avec tant de diligence, que nous fûmes en état de mettre à la voile le lendemain à midi.

On s'imagine bien sans doute, que ce n'étoit point par indifférence que je m'abandonnois ainsi à sa conduite. Tout étoit au contraire agité & tumultueux dans mes idées & dans mes sentimens ; & c'étoit cette raison même qui me portoit à me remettre de mes soins les plus importans, sur un Frere dont je connoissois la sagesse

& le zèle pour mes intérêts. Je dois confeſſer que je n'étois point capable alors de prendre par choix la moindre réſolution. Dans le trouble d'eſprit & de cœur où j'étois, je ne pouvois même démêler quels étoient les mouvemens qui dominoient dans mon ame. Il me fut impoſſible après deux heures de ſolitude & de méditation, de me répondre nettement à moi-même lorſque je me demandai ſi je deteſtois mon Epouſe, ou ſi je l'adorois encore ; ſi je ſouhaitois de pouvoir l'enlever à ſon perfide Amant, ou s'il n'étoit pas mieux pour mon honneur & même pour mon repos, de les abandonner tous deux à la juſtice du Ciel & à leur mauvais ſort. Je n'avois pas la force de m'arrêter deux inſtans de ſuite à cet examen. J'avois encore moins celle de me repreſenter Fanny diſpoſée à fuir avec Gelin, réſoluë volontairement à abandonner ſon Epoux & ſes Enfans, quittant mon lit pour ſuivre un Adultere, occupée peut-être à recevoir ſes careſſes : Dieux ! tous mes eſprits ſe confondoient à la ſeule aproche de cette idée ; & ne me ſentant point capable d'en ſoutenir un moment la preſence, j'en détournois mon attention, pour me réduire à plaindre mon ſort, ſans oſer preſque penſer à cette foible & malheureuſe créature.

Cette diſpoſition, que je retrace ici en peu de mots, fut pendant long-tems mon état habituel. Le poids de mes maux étoit comme renfermé au fond de mon cœur. Mon courage s'employoit moins à le guérir par mes efforts, ou à le diminuer par mes réflexions, qu'à me faire une illuſion continuelle pour m'en dérober la vûë. Mon ame reculoit de frayeur à cet objet, comme ma main ſe ſeroit retirée d'un fer brulant auquel elle auroit touché ſans réflexion. Ce-

pendant tout servoit à m'y rapeler : mes Enfans qui étoient sans cesse devant mes yeux lorsque nous nous fûmes remis en Mer ; ma Belle-sœur qui pleuroit continuellement la honte de son Amie, & qui prononçoit le nom de Gelin mille fois le jour avec détestation, Madame Lallin même qui augmentoit mes peines, & qui les renouveloit à tout instant, en me disant mille choses qu'elle croyoit propres à me consoler. Pour Bridge, qui fut le seul à qui je ne craignois point de me laisser voir à découvert, il eût contribué sans doute plus que personne à ma guérison, si j'eusse été capable de goûter quelque reméde. C'eût été dans la sagesse de ce cher Frere, dans sa douceur, dans sa tendre & sincére affection, que j'eusse trouvé mes consolations les plus solides. Mais, loin de recueillir les fruits que j'avois lieu d'espérer quelque jour de son amitié, telle fut la barbarie de mon sort, qu'il servit lui-même de catastrophe à mes tristes avantures de l'Amérique. On va voir par son exemple, si c'est ici bas que la vertu doit s'attendre d'être récompensée ; & par le mien, qu'il peut y avoir un progrès sans fin dans l'infortune, puisqu'on peut devenir plus malheureux qu'on croyoit lorsqu'on croyoit déja l'être infiniment.

Malgré la diligence avec laquelle nous étions partis de Sainte-Héléne, les vents furent si contraires, que nous n'avançâmes pas beaucoup dans notre route. Mon Frere étoit desespéré de ce retardement, qui détruisoit toute l'espérance qu'il avoit eu de joindre le Vaisseau François. Pour moi dont les sentimens étoient toujours si incertains, que je ne sçavois ce que je devois craindre ou desirer, je m'occupois moins à réfléchir & à raisonner qu'à gémir. Nous fu-

mes plus de trois mois à gagner la hauteur de l'Eſpagne. J'avois reçu ſur mon Vaiſſeau à la Havana quelques Eſpagnols de conſidération, qui m'avoient prié de les débarquer à la Corogne. Bridge eut ſoin de faire prendre cette route à notre Pilote. Nous y arrivâmes heureuſement : mais comme notre deſſein n'étoit pas de nous y arrêter, nous n'entrâmes point dans le Port. Mon Frere fit moüiller l'ancre à quelque diſtance, & ſe mettant dans la plus grande de nos Chaloupes, avec les Eſpagnols & trois Anglois de notre ſuite, il ſe rendit à terre en un moment. La curioſité étoit ſon unique motif. Il tâcha même de m'engager par de fortes inſtances à lui tenir compagnie, pour diſſiper un peu mes chagrins par cet amuſement ; mais rien n'étant capable de me divertir & de m'amuſer, je refuſai d'avoir pour lui cette complaiſance. Hélas ! je le refuſai : mon deſſein étoit d'éviter un plaiſir, que je n'étois point capable de goûter ; & le Ciel, qui vouloit épuiſer ſur moi toute ſa colére avant mon retour en Europe, prit cette occaſion pour conſommer ma ruïne & rendre ma miſére accomplie.

Mon malheureux Frere entra donc dans le Port de la Corogne. C'eſt de lui-même que j'apris bien-tôt les circonſtances que je vais raconter. En abordant, il quitta les Eſpagnols qui devoient prendre la poſte pour Madrid ; & ne s'étant propoſé que le plaiſir d'y viſiter la Ville, il y employa la plus grande partie du jour dans le deſſein de retourner au Vaiſſeau avant la nuit. Il revenoit au Port vers le ſoir pour s'embarquer à l'inſtant. Comme il étoit prêt à mettre le pied dans la Chaloupe, il ſe ſent arrêté par le bras, & tournant la téte, auſſi-tôt il reconnoît Gelin. Quelle ſurpriſe ! A

peine

peine en crut-il d'abord ſes yeux ; & dans la premiére confuſion de ſes mouvemens, il demeura interdit juſqu'à ne pouvoir s'exprimer. Cependant, ce perfide ſe jette à ſon col, l'embraſſe étroitement, & marquant une joye infinie de le revoir, il lui confeſſe que venant de l'apercevoir ſur le Port, il n'avoit pu réſiſter à l'envie d'accourir à lui, pour lui témoigner qu'il étoit toujours le plus tendre & le plus ſincére de tous ſes Amis. Mon Ami, lui dit Bridge, qui n'étoit revenu de ſon étonnement que pour ſe livrer à l'indignation & à la colére : Quoi, traître ! n'eſt-ce pas toi qui a deſhonoré mon Frere, & violé les droits les plus ſaints de l'honneur & de l'amitié ? De quel front oſes-tu te preſenter à moi, & comment crois-tu pouvoir éviter ici le châtiment de tes crimes ? Quoique Gelin ne dût point s'attendre à un traitement plus favorable, il parut extrêmement embarraſſé de cette réponſe. Il faudroit avoir connu ſon caractére, pour comprendre tout ce qu'il y a d'étrange dans l'avanture que je raconte. Au fond, ce malheureux avoit mille qualités excélentes. Il avoit de l'eſprit, de la généroſité, de la tendreſſe de cœur ; & tout autre motif qu'une paſſion amoureuſe ne l'auroit jamais rendu capable d'une lâcheté. Mais étant d'une vivacité qui l'emportoit ſur ſes réflexions, il n'avoit fait attention à rien, pour ſe ſatisfaire du côté de l'amour. Quelque furieuſe que fut ſa paſſion pour mon Epouſe, & quelques crimes qu'il eût à ſe reprocher, il ne put voir mon Frere, qu'il aimoit paſſionnément, ſans ſe ſentir preſſé du deſir de l'embraſſer. Peut-être ſa legéreté l'empêcha-t'elle même de penſer, qu'il devoit craindre ſa colére, & qu'il ne pouvoit

plus prétendre d'en être traité comme un Ami. Quoiqu'il en soit, il fit paroître plus de douleur que de ressentiment, après avoir écouté ses reproches ; & s'attendrissant même jusqu'aux pleurs, il le conjura de lui accorder un moment d'entretien particulier.

Bridge balança, si le parti qu'il devoit prendre d'abord n'étoit pas de le faire arrêter. Cependant, ayant le cœur si bon qu'il ne le put voir touché jusqu'à ce point, sans l'être un peu lui-même, & sans sentir quelques retours de son ancienne amitié, il consentit à l'entendre. Ses pleurs, & sa hardiesse même à se presenter, pouvoient être l'effet de quelque repentir. Bridge se flata de cette pensée; & s'écartant avec lui sur le sable, au côté le plus desert du Port, ils commencérent un entretien dont on pourroit juger par la conclusion, quand je me dispenserois d'en raporter la premiére partie. Gelin confessa nettement qu'il étoit coupable. Mais rejettant son crime sur la violence d'une passion sans bornes, il tâcha d'exciter la pitié de mon Frere & de lui persuader qu'il ne méritoit point sa haine. Eh ! quels sentimens faut-il donc que j'aye pour vous, lui dit Bridge, lorsque vous trahissez mon amitié & ma confiance, que vous ôtez l'honneur à ma famille, & que vous mettez le poignard dans le sein d'un Frere qui m'est aussi cher que moi-même ? Perfide Gelin ! que vous avions-nous fait ? Ne vous ai-je pas toujours regardé comme le plus cher de mes Amis ? Mon malheureux Frere n'avoit-il pas cette opinion de vous ; & ne vous a-t'il pas traité lui-même, à ma priére, avec une honnêteté & une affection qui méritoient toute votre tendresse ? Ne vous a-t'il pas offert sa maison, une part à ses biens & à sa

fortune ? Auroit-il eu plus de bonté pour vous, si vous lui aviez apartenu d'aussi près que moi par le sang ? Et pour récompense, vous le couvrez d'infamie ! vous l'assassinez cruellement en lui enlevant tout ce que son cœur aimoit ! Dites après cela que vous méritez ma compassion, & que je ne dois point vous haïr ; moi qui suis obligé de vous déteſter plus que Cléveland. Car n'est-ce pas sur moi que retombent toutes vos perfidies ? Ne vous ai-je pas introduit dans sa maison ? N'est-ce pas sur mon témoignage qu'il a pris pour vous de l'estime & de la confiance ? Lorsque je vous reproche ici nos malheurs communs, n'a-t'il pas droit de me reprocher en particulier tous les siens ? Mais qu'avez-vous fait de son Epouse, continua Bridge ? Vous êtes-vous hâté de combler bien-tôt notre honte ? Vos infâmes desirs ont-ils tardé bien long-tems à se satisfaire ? C'est sans doute de concert avec elle, que vous nous avez trahis, & vous avez insulté ensemble plus d'une fois à notre infortune & à nos peines ?

Malgré l'obstination de Gelin dans son crime, j'ai sçu de mon Frere que ces reproches l'avoient pénétré jusqu'au fond du cœur. Il ne se défendit que par quelques paroles confuses & embarrassées. Cependant, étant pressé de nouveau & sans doute avec trop peu de ménagement, de s'expliquer sur le lieu où il avoit laissé Fanny, & sur la maniére dont il vivoit avec elle, il répondit fiérement, qu'elle étoit en sûreté, & qu'il auroit toujours pour elle plus de considération que je n'en avois eu. Ces derniers mots piquérent Bridge. Comment perfide ! reprit-il, tu prétens donc la garder ? Aussi long-tems, lui dit l'autre, qu'elle sera contente de mes services, & qu'elle aura besoin de mon secours.

Peut-être mon Frere eut-il tort de ne pas lui demander l'éclaircissement de ces paroles. Quoique je n'y visse pas plus que lui clair lorsqu'il me les raporta, j'ai conçu long-tems après qu'avec un peu plus d'explication, elles eussent peut-être servi à me faire pénétrer dans ce fatal mystére; & si cette connoissance n'avoit rien changé à mes malheurs, elle auroit pû me donner un peu plus de force pour les suporter. Peut-être que Gelin par un reste d'honneur & d'amitié, alloit lui découvrir non-seulement la retraite de mon Epouse, mais encore le motif de sa fuite, & les circonstances qui pouvoient en diminuer le crime & la honte. Il y a du moins de l'aparence qu'avec un peu plus de modération, Bridge eût évité le malheur qui le menaçoit. Mais il étoit entraîné tout à la fois par l'ascendant de son mauvais sort, & du mien; & lui qui étoit le plus doux & le plus patient de tous les hommes, se livra trop tôt au juste ressentiment qu'il eut de se voir insulté par un Ami perfide. Aussi long-tems, s'écria-t'il, qu'elle aura besoin de tes services? Loin de marquer du repentir, comme je me l'étois figuré, tu joins donc la raillerie à l'ingratitude, & l'outrage à la trahison? Va, nous prendrons des voyes plus sûres pour tirer raison de tes perfidies. Et en même-tems qu'il prononçoit ces paroles avec beaucoup de feu, il s'efforça de le saisir au colet & de l'arrêter, pour le conduire ensuite à mon Vaisseau, où nous aurions tenu conseil sur la maniére dont nous devions en user avec lui.

Gelin étoit vigoureux. Il échapa des mains de mon Frere, & il prit la fuite. Cependant, étant poursuivi de près & se voyant dans la nécessité de repasser auprès de la Chaloupe, où il ne pouvoit manquer d'être arrêté par nos An-

glois, qui paroissoient même l'avoir déja aperçu & venir à sa rencontre, il ne ménagea plus rien pour sauver sa liberté. Il mit l'épée à la main, & se tournant tout d'un-coup vers mon Frere, il fondit si impétueusement sur lui, que quoiqu'il eut le tems de tirer aussi la sienne, & de se mettre en défense, il ne peut éviter de recevoir un grand coup qui le perça d'outre en outre. L'infortuné Bridge tomba sans forces. Gelin, en retirant son épée du sein de son Ami, en vit sortir un ruisseau de sang. Ce spectacle l'émut jusqu'au fond du cœur. Il en oublia l'intérêt de sa liberté & de sa vie : & la tendresse de l'amitié prenant le dessus sur toutes les autres passions, il se jetta par terre à corps perdu, pour embrasser mille fois celui qu'il venoit de massacrer.

Pendant qu'il le serroit de toute sa force, en lui demandant pardon, & en poussant des cris pitoyables, les trois Anglois, qui avoient redoublé leur course en voyans de loin le combat, s'approchérent du lieu où couloit le sang de leur Maître. Dans la fureur qu'ils sentirent à cette vuë, ils ne s'arrêtérent point à distinguer si c'étoit haine ou amitié qui tenoit Gelin attaché sur son cadavre. Ils le percérent de plusieurs coups, sans que ce malheureux Garçon jettât une plainte, ni qu'il fit le moindre mouvement pour se défendre. Mon Frere respiroit encore ; mais il avoit perdu tout-à-fait la connoissance. Ils tinrent conseil ensemble sur le parti qu'ils avoient à prendre. Comme ils étoient incertains de ce qui pouvoit leur arriver de la part des Espagnols s'ils étoient découverts auprès de deux corps qui paroissoient sans vie, ils conclurent que le plus sûr pour eux étoit de regagner promptement le Vaisseau avec le cadavre de leur Maître. Ils firent avancer la Chaloupe vis-à-vis du lieu du combat, qui étoit le

rivage même de la Mer ; & s'embarquans auſſi-tôt, ils arrivérent à bord à l'entrée de la nuit.

Un ſi funeſte accident ſe répandit en un inſtant par tout le Vaiſſeau. Bridge étoit chéri de tout le monde. Sa mort, qui paſſa d'abord pour certaine, fit pouſſer des cris aux plus inſenſibles. Quelque peu de part que j'euſſe pris, depuis notre départ de Sainte-Héléne, à ce qui ſe paſſoit autour de moi, je fus frapé d'entendre un bruit que je n'y avois jamais entendu. Je craignis que dans l'abſence de mon Frere, qui faiſoit l'office de mon Lieutenant, il ne ſe fût élevé quelque déſordre parmi les Matelots, & j'envoyai pour s'en informer un Valet qui étoit toujours dans ma chambre auprès de moi & de ma famille. Le bruit ceſſa, mais mon Valet ne revint point. On l'avoit arrêté par la même raiſon qui faiſoit que ma chambre étoit le ſeul endroit du Vaiſſeau où notre perte ne fut point encore connuë, c'eſt-à-dire, pour ménager ma Belle-ſœur, ſa Fille & moi, dont on jugeoit bien que la douleur ne manqueroit point d'être extrême. Nos gens avoient eu cette attention. C'étoit rendre en effet un ſervice conſidérable à ma Belle-ſœur & à ſa Fille, que de leur épargner les vifs tranſports que cauſe preſque toujours une douleur ſubite & imprévuë, & de prendre des meſures pour les y préparer. Mais pour moi qui étois accoutumé plus que jamais à juger d'un événement au premier coup d'œil, & à le dépoüiller de toutes ſes circonſtances pour l'enviſager en lui-même, il importoit peu de quelle maniére le plus affreux malheur me fût annoncé. Dans l'état où j'étois, la mort de mon Frere étoit ce qui pouvoit m'arriver de plus funeſte. Peut-être n'en aurois-je pas porté le même jugement avant qu'elle fût arrivée : mais c'eſt qu'il ne me ſeroit pas tombé

alors dans l'esprit qu'elle fût possible, ou du moins qu'elle pût être si prochaine; & qu'occupé comme j'étois de l'infidélité de mon Epouse, je n'avois rien de plus terrible devant les yeux, que le sujet present de mes peines.

J'attendois le retour de mon Valet, ou plutôt, mon inquiétude & ma curiosité avoient cessé avec le bruit; lorsque ce même Garçon que j'avois envoyé, étant rentré dans ma chambre, me pria à l'oreille d'en sortir un moment. Un des trois Anglois qui avoient accompagné mon Frere à la Corogne, étoit dehors à m'attendre. Il m'aprit en peu de mots, non que son Maître fût mort ou mourant, mais qu'ayant été blessé à terre, il l'avoit ramené heureusement avec ses Compagnons, & qu'avant que de m'informer de cette nouvelle, ils avoient eu soin de le mettre dans un endroit commode, pour lui faire rapeler ses esprits & pour panser sa blessure. Il ajouta, que c'étoit la crainte de m'allarmer trop qui leur avoit fait prendre cette précaution; & qu'ils s'étoient même crus obligés de m'avertir encore avant ma Belle-sœur, afin que je pusse régler moi même de quelle maniére je souhaitois qu'on lui communiquât cette triste avanture. Je le loüai de sa sagesse & de sa discrétion, & je me fis mener aussi-tôt dans la chambre où ils avoient mis mon Frere. Je donnai ordre qu'on ne parlât de rien aux Dames jusqu'à mon retour. Quoique je ne fusse point sans inquiétude en allant, j'étois si éloigné de croire mon cher Bridge dans l'état où je l'allois voir, que je n'avois pas même conçu que sa blessure vint d'une autre cause qu'une chute ou de quelque autre accident ordinaire. Cependant, l'air de langueur & le profond silence avec lequel il me tendit les bras au moment qu'il me vit paroître, me fit naître tout-d'un-coup d'étranges soupçons.

J'aprochai pour l'embrasser. Il étoit pâle, sans force, presque hors d'état de prononcer une parole; en un mot, tel qu'il devoit être après avoir perdu presque tout son sang par sa blessure, & après un évanoüissement de deux heures dont il ne faisoit que revenir. Je lui demandai à lui-même, par quelle funeste avanture il se trouvoit réduit à cette extrêmité. Quoiqu'il pût à peine ouvrir la bouche, sa réponse me fit pressentir toute l'horreur du sort qui m'attendoit, en réüniſſant à mes peines presentes l'idée des nouvelles douleurs dont j'étois menacé. Il m'aprit la rencontre qu'il avoit faite de Gelin, l'entretien qu'il avoit eu avec lui, le peu de lumiéres qu'il en avoit tirées; mais qu'il jugeoit suffisantes, me dit-il, pour confirmer la honte de mon Epouse, & pour me faire oublier éternellement cette misérable. Il me parla de son combat, & de l'action de Gelin qui s'étoit jetté sur lui pour l'embrasser, après l'avoir percé d'un coup d'épée. Pour sa mort il ne put m'en aprendre que ce qu'il s'étoit fait raconter lui-même par ses gens depuis qu'il étoit revenu de son évanoüissement. Il demeura quelques momens en silence après ce discours, comme pour reprendre haleine, & il me regardoit d'un œil aussi abattu par la douleur, que par l'épuisement de ses forces. Voilà, mon cher Cléveland, reprit-il, l'état de votre fortune & de la mienne. J'ai cet avantage sur vous, que je touche au moment où l'on perd le sentiment des plaisirs & des peines, & où tout devient égal & indifférent par la mort. Cependant, en faisant réflexion, ajouta-t'il, sur ce qui se passe actuellement dans mon cœur, j'ai peine à comprendre que je puisse être aussi insensible qu'on le prétend, lorsque j'aurai perdu le peu de vie qui me reste. C'est de quoi je m'entretenois lorsque vous êtes entré dans ma cham-

bre. Je ſçai dans quelle ſituation je vous laiſſe, troublé, languiſſant, accablé de douleur, & privé de la conſolation que vous étiez ſûr de trouver toujours dans un Frere, qui n'avoit rien de plus cher que vous. Je laiſſe dans le même état mon Epouſe & ma Fille. O Dieu! ſerai-je tranquile dans votre ſein même avec de ſi triſtes ſouvenirs?

Quoique le témoignage de mes propres yeux m'aſſurât, autant que ſon diſcours, de l'extrême péril où étoit ſa vie, je ne lui répondis qu'en l'exhortant à bien eſpérer de la bonté de ſon tempérament & de la force des remédes; & malgré les incroyables agitations de ma douleur, je me rendis le maître de tous mes mouvemens. Les efforts que je fis pour étouffer juſqu'à mes ſoupirs furent ſi violens; que je ſentis plus d'une fois cette eſpéce de frémiſſement que je m'imagine que l'ame doit éprouver lorſqu'elle eſt prête à ſe ſéparer du corps. Cependant, un moment de réflexion ſur la néceſſité dont il étoit pour l'intérêt de mon Frere, de ma Belle-ſœur, de mes Enfans, & pour le mien même, de conſerver toute la liberté de mon eſprit, me fit trouver aſſez de force pour ſuſpendre ainſi les effets du plus vif & du plus invincible deſeſpoir. Qu'on ne s'imagine point qu'en faiſant étalage de ma fermeté, j'aye ici en vuë cette fumée qu'on apelle gloire, & l'eſtime de ceux qui aprendront mes malheurs & ma conſtance. Hélas! ſi je ne l'ai point dit aſſez, je veux le répéter encore; je ne demande que leur compaſſion.

Le Chirurgien du Vaiſſeau à qui j'ordonnai en particulier de me dire naturellement ce qu'il penſoit de ſa bleſſure, me confirma dans l'opinion que j'en avois formée. Elle eſt ſi mortelle, me dit-il, que je ne conçois point comment il a pu vivre un moment après l'avoir reçuë. Tous les

intestins sont percés, & vous ne devez espérer à présent de le conserver qu'aussi long-tems que le Ciel voudra faire un miracle. Je me raprochai du malade après cette sentence. Il prévint ce que j'avois dessein de lui dire, en me priant instamment de lui procurer la vûë de son Epouse & de sa Fille. Je trouvai cette demande si juste, & je craignis si fort qu'il ne fût privé de la consolation de les embrasser pour la derniére fois, que je le quittai sur le champ, pour aller préparer ma Belle-sœur à cette visite. Mes gens, qui me virent passer, me proposérent de mettre à la voile avant la nuit, de peur que nous ne fussions exposés le lendemain, de la part des Espagnols, à quelques recherches qui pourroient nous causer de l'embarras. J'y consentis. On leva l'ancre aussi-tôt. Je ne m'arrêtai point un instant à donner un ordre, & je ne fus guéres plus long-tems à déclarer à ma Belle-sœur, qu'il falloit s'armer de courage & de résolution, pour voir son Epoux dans un état auquel elle ne s'attendoit point. Cette courte absence m'ôta néanmoins la satisfaction de recevoir les derniers soupirs de mon cher Frere. Il expira avant que je pusse être de retour dans sa chambre, c'est-à-dire, quatre minutes après que j'en fus sorti.

Quelque habitude que j'eusse prise de dépoüiller, comme j'ai dit, tous mes malheurs de leurs circonstances, pour n'y considérer que ce qu'ils avoient de réel, j'avouë que ç'en fut une bien terrible & bien insuportable que cette tromperie du sort qui sembloit ne m'avoir éloigné de mon Frere pendant un instant que pour saisir aussi-tôt cette occasion de me le ravir. A peine lui avois-je dit quatre mots, depuis que j'avois été averti de sa blessure. Mille sentimens tendres

que la douleur & l'amitié avoient fait naître en confusion dans mon cœur, s'y trouvoient resserrés sans pouvoir éclater. Je m'étois contraint auprès de lui, pour le ménager dans l'état où je l'avois vû, & je me trouvai obligé en aprenant sa mort, de me faire encore plus de violence pour ménager ma Belle-sœur & sa Fille, & pour les porter à la modération par mon exemple. Je sortois de ma chambre avec elle, lorsqu'un Valet vint au-devant de moi. Il est trop tard, Monsieur, me dit-il, la larme à l'œil, mon Maître vient d'expirer. Ma Belle-sœur & sa Fille l'entendirent. Leurs cris, & leurs efforts pour courir, l'une à son Epoux, l'autre à son Pere, surpassent toutes mes expressions. J'eus une peine infinie à les arrêter, avec le secours de quelques-uns de mes gens, & à les faire retourner à ma chambre, où je les laissai gémir en liberté. Madame Lallin, & leurs Femmes, y étoient pour s'oposer à leurs transports. Je les priai de prendre ce soin, tandis que je me retirai dans un coin oposé, & que je m'y livrai à cette sorte de douleur qui est le plus mortel poison de l'ame, parce que rien ne s'en répand au-dehors, & qu'elle s'enyvre en quelque sorte, en le dévorant tout entier.

Cependant après avoir passé quelque-tems dans cette triste occupation, je ne pus refuser de répondre à quelques-uns de mes gens qui entrérent brusquement dans ma Chambre, en demandant à me parler. Drink, l'un de ceux à qui j'avois donné le plus d'autorité, me dit d'un air effrayé, qu'on apercevoit sur Mer un spectacle épouventable, & qu'il étoit à propos que je sortisse un moment pour en juger moi-même. Je montai sur le pont; il étoit encore nuit; mais l'obscurité ne servit qu'à me faire découvrir plus

aisément ce qui se presenta à mes yeux. C'étoit un globe de flâmes qui paroissoit assez éloigné, & qui s'élevoit vers le Ciel avec une activité extrême. Après l'avoir considéré long-tems sans pouvoir m'imaginer ce qui pouvoit lui servir d'aliment au milieu des eaux, je me figurai à la fin que ce devoit être quelque Vaisseau où le feu avoit pris, & qui étoit par conséquent dans le dernier péril. Je donnai ordre aussi-tôt qu'on tourna la voile de ce côté-là pour lui aporter du secours. Je fis même tirer quelques-coups de Canon, & allumer plusieurs flambeaux, pour avertir l'Equipage de notre aproche. Cette précaution ne fut point inutile. Un moment après nous vîmes paroître deux Chaloupes, remplies chacune de quinze ou seize personnes qui nous tendoient les bras, en demandans d'un ton pitoyable d'être reçuës à bord, & d'être secouruës. Je ne balançai point à leur permettre de monter dans le Vaisseau. Ils racontérent leur infortune. Le feu s'étoit mis en effet dans leur Bâtiment, & ils avoient couru risque d'être consumés par les flâmes. C'étoit des François qui venoient de la Martinique, & qui retournoient à Nantes en Bretagne, où ils étoient nés presque tous. J'ordonnai qu'ils fussent trajtés avec humanité. Ils me demandérent quelle route je tenois. Je l'ignorois moi-même. Nous n'étions pas encore bien éloignés de la Côte d'Espagne. Malgré le trouble de ma douleur, & l'image presente de la mort de mon Frere, je ne pouvois oublier que mon Epouse étoit sans doute à la Corogne, & qu'il dépendoit peut-être de moi de me saisir d'elle. L'embarras où me jettoit cette pensée, achevoit de me déchirer le cœur, & je fus longtems avant que d'en venir même à la délibération. J'avois honte de sentir que l'amour m'inter-

reſſât encore pour elle juſqu'à ce point. Je ſoupirois, je prenois intérieurement le Ciel à témoin de mes peines ; mais je ne pouvois me réſoudre à quitter un lieu où j'avois raiſon de croire qu'elle étoit. Cependant, les derniéres paroles de mon Frere s'étant preſentées à mon eſprit dans toute leur force, le ſentiment de ma honte ſe réveilla tellement, que je pris mon parti tout-d'un-coup. Eloignons-nous, dis-je bruſquement à mes gens, fuyons cette malheureuſe Côte à force de voiles ; gagnons Nantes, puiſque la charité m'oblige, après avoir reçu ces honnêtes François, de les remettre dans leur Païs. C'eſt notre route pour l'Angleterre ; & il m'eſt indifférent d'ailleurs en quel endroit du monde j'aille achever ma triſte vie. Quoique cette réſolution n'eût point été l'effet d'un raiſonnement tranquile, je m'y confirmai de plus en plus en avançant.

Le vent qui continua de nous être contraire, rendit notre voyage extrêmement long & pénible. Je le paſſai dans un abattement ſi profond, que je ne fis pas même uſage de mon eſprit pour méditer & pour réfléchir. Toute la capacité de mon ame, ſi j'oſe parler ainſi, étoit employée en ſentiment. Il ſe trouva parmi les François que j'avois à bord, quelques perſonnes de mérite, qui étant bien-tôt informés de mes pertes, s'offrirent officieuſement à me conſoler par leur compagnie & par leur entretien. Je les priai de rendre ce ſervice à ma Belle-ſœur, & ils s'y prirent avec tant d'eſprit & de politeſſe, que leurs ſoins ne lui furent pas tout-à-fait inutiles. Pour moi, qui étois auſſi peu capable de deſirer de la conſolation que d'en recevoir, je me tenois renfermé du matin au ſoir dans le Cabinet qui touchoit à ma Chambre, & je n'y voulois même

souffrir la presence de personne. J'étois sans livres ; j'avois toujours fait fort peu de cas de ceux que j'avois en Amérique, & quoiqu'ils eussent servi pendant long-tems à m'occuper, je les comptois presque pour rien ; de sorte qu'espérant d'être bien-tôt en Europe, j'avois négligé d'en prendre sur le Vaisseau, en partant de la Havana. Je n'avois donc, pour me soutenir contre le poison qui me rongeoit le cœur, que le secours invisible du Ciel, & la force de mon tempérament.

Nous arrivâmes enfin à Nantes. Le bon office que j'avois rendu aux Habitans de cette Ville en recevant leurs Concitoyens dans mon Vaisseau, m'y procura un accueïl honnête & plein d'amitié. On m'y offrit d'abord toutes sortes de plaisirs & de divertissement ; mais je ne tardai guéres à déclarer que les marques de joïe m'importunoient ; & que dans la disposition où j'étois, la plus grande faveur qu'on pût me faire, étoit de me laisser seul & en liberté. J'employai les premiers jours à faire ensévelir honorablement mon cher Frere. Hélas ! que je lui portai d'envie, en lui voyant prendre possession de la paix éternelle dans l'asyle du tombeau !

La misére où la plûpart des François que j'avois amenés se trouvoient réduits par la perte de leur Vaisseau, me fit naître une envie, que j'exécutai avec l'aplaudissement & l'admiration de tous les Nantois. Ce fut de leur faire present du mien. J'étois riche, peu attaché à mes richesses, & extrêmement sensible à la compassion. C'étoit me satisfaire moi-même, que de leur accorder cette faveur. Elle fut regardée néanmoins comme un effet inoüi de générosité. Rien ne me pressoit de me rendre en Angleterre ; je pouvois toujours y passer facilement de France, où les occasions s'en presentent à tous momens dans

tous les Ports. Je récompensai aussi fort libéralement les Matelots qui m'avoient servi depuis la Havana, & je ne retins que six Domestiques, avec les Femmes de ma Belle-sœur & de Madame Lallin.

En abordant en Europe, je fis réflexion, malgré mon accablement, que j'avois des soins & des mesures à prendre dont rien ne pouvoit me dispenser. Il falloit pourvoir à l'éducation de mes Enfans, & à celle de la fille de mon malheureux Frere, qui ne devoit pas m'être moins chére que mes deux Fils. Il falloit chercher une retraite pour ma Belle-sœur & Madame Lallin, & leur assurer une honnête subsistance. J'étois assez riche en argent comptant, pour satisfaire à ces obligations, & rien ne pouvoit me causer d'inquiétude de ce côté-là, sur-tout par raport aux deux Dames, à l'égard desquelles il m'étoit facile de m'acquiter en leur laissant à elles-mêmes le choix de leur demeure. Mais quoique je fusse en état de faire élever honnêtement mes deux Fils & la petite Bridge, je ne me déterminai pas aisément sur le lieu ni sur la méthode de leur éducation. Pour la méthode, j'aurois souhaité qu'il m'eût été possible de la régler moi-même, & de faire pour eux ce que ma Mere avoit fait pour moi. Je m'entretins même long-tems de cette idée : mais je ne me trouvois point l'esprit assez tranquile pour une entreprise qui eût demandé toute mon attention & tous mes soins. Je considérois d'ailleurs, que la profonde tristesse qui régnoit dans mon ame, ne pouvoit manquer de se répandre sur mes instructions, & de communiquer peut-être quelque chose de trop sombre & de trop farouche à des Enfans de cet âge. Ajoutez que j'avois apris par mon propre exem-

ple, que les méthodes singuliéres d'éducation, quelques sages qu'on les supose, ne produisent pas toujours un effet avantageux. Nous sommes faits pour la Société : la droite raison veut donc que les premiéres leçons qu'on nous donne, répondent à cette destination naturelle. Il me semble que c'est en écarter un Enfant, que de le retenir dans la solitude, & de l'empêcher de prendre dès ses premiéres années les connoissances dont il doit faire un perpétuel usage pendant le cours de sa vie. Les préceptes de la Philosophie sont, à la vérité, de tous les tems & de tous les âges : mais comme on ne peut les regarder dans leur plus grande utilité que comme des aides & des moyens de sagesses, c'est-à-dire, comme des régles qui doivent nous diriger & nous soutenir dans l'exercice de nos devoirs, il est clair que leur connoissance doit être précédée, ou du moins toujours accompagnée de celle de ces mêmes devoirs; sans quoi je ne vois point qu'elle puisse produire de fruit raisonnable & asluré. Or, les plus naturels & les plus indispensables par conséquent de tous nos devoirs, sont ceux de la société; & ce n'est point par de simples spéculations qu'on peut s'en instruire : ils forment promptement la Science du monde, qui ne s'aprend guéres autrement que par la pratique. Ainsi je concluois, que la méthode la plus utile que je pusse choisir pour l'éducation de mes Enfans, étoit de les faire entrer dans le train commun, en les mettant dans une Ecole publique : non que cette voye n'ait peut-être aussi ses inconvéniens, mais je les trouvois legers, en les comparant avec le grand nombre & la solidité de ses avantages.

Après m'être arrêté à cette méthode, il étoit

queſtion de me déterminer ſur le lieu. Je me trouvois en France ; il m'étoit libre d'y demeurer, ou de paſſer en Angleterre. Mais n'ayant pas deſſein de m'éloigner de mes Enfans, j'aurois voulu connoître dans l'un ou l'autre de ces deux Royaumes, une ville dont le jour fut également convenable pour eux & pour moi. Il ne falloit pour eux qu'un Collége, ce qui n'étoit pas difficile à trouver : mon embarras rouloit ſur moi ſeul. Après tant de pertes & de malheurs eſſuyés, dans quel endroit du monde me convenoit-il de chercher un azyle ? Si je ne ſuivois que le mouvement aveugle d'une douleur inceſſamment preſente, je n'avois plus d'autre azyle à deſirer que le tombeau. Je n'étois plus capable de mettre aucune différence d'eſtime & de goût, entre une demeure & une autre demeure. L'excès de ma triſteſſe me faiſoit regarder tout avec indifférence, pour ne pas dire avec averſion & avec dégoût. Semblable à un malade qu'une fiévre brûlante tient attaché au lit de douleur ; le feu qui coule dans ſes veines éloigne le ſommeil de ſes yeux, & ne lui laiſſe pas goûter un moment de repos : il ſe tourne mille fois ; il change à tout inſtant de ſituation, pour en trouver une qui ſoulage ſes peines cruelles ; il étend ſes membres fatigués vers toutes les parties de ſon lit ; & il eſpére en vain de celle où il s'avance, le ſoulagement qu'il n'a pu trouver dans celle qu'il a quittée ; chaque poſture nouvelle que ſon inquiétude lui fait prendre, lui paroît toujours la plus douloureuſe & la plus inſuportable. Ainſi en ne conſultant que l'agitation de mon ame, je ne voyois point de lieu ſur la Terre qui pût s'attirer ma préférence, & me faire naître le moindre eſpoir de reméde ou d'adouciſſement pour mes peines.

Mais j'avois peut-être quelque chose de plus consolant à attendre de ma raison. Quoique les ressources qu'elle m'offroit fussent encore impuissantes, je sçavois du moins par l'expérience du passé, que si mes maux presens n'étoient pas absolument incurables, c'étoit d'elle seule que je devois en espérer la guerison. Sans ressentir encore l'efficacité de son secours, j'en connoissois la force ; & je n'ignorois point par quelle voye elle me feroit retrouver le repos, si je pouvois prendre assez sur moi-même pour suivre sa direction. La principale difficulté consistoit donc à me mettre en état de l'écouter, & de recommencer peu à peu à goûter ses principes, que ma douleur n'avoit point détruits, mais dont elle avoit comme suspendu l'usage. J'avois besoin pour cela, de choisir une demeure où je pusse trouver, soit dans le commerce des personnes avec lesquelles j'aurois à vivre, soit dans le renouvellement de mon ancienne aplication à l'étude, des moyens & des facilités pour apaiser la révolte de mes sens, & pour faire reprendre tout son empire à ma raison. Il est vrai néanmoins, que ma derniére infortune étoit de telle nature, qu'elle demandoit des remédes plus forts que celles qui l'avoient précédées. Tout ce qui ne subsiste plus, peut être oublié : le ressentiment des outrages, celle de la perte des biens & d'une condition miférable, s'éteint par la succession des années qui en affoiblit le souvenir. La perte même des personnes chéres, quelques douloureuses qu'en ayent été les circonstances, n'est point un mal à l'épreuve du pouvoir du tems : les regrets & les desirs s'enséveliſſent à la fin avec les espérances. Mais l'infidélité d'une Epouse, avec les noires circonstances que j'ai raportées, une douleur aussi juſ-

te que je m'imaginois la mienne, dont la cause toujours subsistante se representoit sans cesse à ma mémoire, pouvoit-elle cesser un moment de m'affliger ? Quel tems ma raison pouvoit-elle choisir pour arrêter les plaintes continuelles de mon cœur, ou pour se faire entendre parmi tant de tristesse & de confusion !

Cependant l'espoir que je fondois sur son secours, fut le seul motif qui me fit préférer Saumur à tous les lieux où j'aurois pû fixer ma demeure & celle de mes Enfans. Cette Ville étoit alors dans un haut degré de splendeur, & sa réputation ne pouvoit être établie sur deux meilleurs titres, puisqu'elle la devoit aux Sciences & à la Religion. Elle étoit remplie de personnes pieuses, de Professeurs habiles, & d'une infinité d'Etrangers qui s'y rendoient de tous les Païs Protestans pour y puiser la sagesse & la vertu, comme dans leur source. Mes Enfans ne pouvoient être élevés dans une meilleure Ecole ; & je crus que pour moi-même, il y avoit peu de lieux où je pusse me promettre autant de soulagement & de solide consolation. Dans quelque partie du Monde que fût mon Infidèle, mon dessein, comme je l'ai déja dit, n'étoit pas de la chercher. Il me sembloit au contraire, que malgré tout l'amour que je conservois encore pour elle, j'eusse refusé de la voir, si le hazard m'en eût presenté l'occasion. La seule résolution que j'eusse pû prendre par raport à elle, si j'eusse connu le lieu de sa demeure, eût peut-être été de la faire arrêter, sans lui laisser sçavoir que ce fût par mes ordres, & de la faire renfermer dans quelque lieu de sureté, où sa clôture m'auroit répondu pour toute sa vie de la sagesse de sa conduite. Ce n'étoit point un desir de vengeance qui m'inspiroit cette pensée ;

Qu'elle vive, disois-je malgré l'amer sentiment de ma tendresse & de ma foi méprisées ; qu'elle soit même aussi heureuse, que sa lâcheté la rend indigne de l'être : Que tout le bonheur qu'elle m'a ravi, se joigne au sien, pour lui en composer un plus parfait ; ou si la justice du Ciel demande qu'elle soit punie, que ce ne soit du moins que par son repentir & par ses remords ! Mais je dois trop à la mémoire du Vicomte d'Axminster, pour souffrir que sa Fille la deshonore, s'il dépend de moi de l'empêcher. Je me saisirai de sa personne, & je la renfermerai dans un lieu sûr, mais commode, où je lui procurerai encore tous les agrémens qui seront en mon pouvoir. Elle est douce, ajoûtois-je : la mort de Gelin lui fera sans doute ouvrir les yeux sur son crime ; elle ne souffrira point impatiemment la retraite. Elle y vivra peut-être contente, & je serai le seul misérable.

C'est ainsi que l'ancienne habitude que j'avois formée de modérer mes passions, me soutenoit encore contre celles qui n'avoient pas pris tout-à-fait l'ascendant sur ma raison. Jamais la haine & la vengeance n'ont eu la force de répandre leur poison dans mon cœur. Il n'y a que la douleur & l'amour qui y ayent disputé l'empire à la sagesse. Mais ces deux tyrans n'y ont fait que trop de ravage, & j'ignore encore quand il plaira au Ciel de me délivrer tout-à-fait de leur pouvoir.

Aussi-tôt que je fus fixé dans ma résolution d'aller à Saumur, je communiquai mon dessein à Madame Lallin & à ma Belle-sœur, & je les priai en même-tems de penser elles-mêmes à se choisir une retraite. Leur réponse fut plus prompte que je ne m'y étois entendu. Elle fut si unanime, que je ne doutai point qu'elle ne fût concer-

tée. Nous ne vous quitterons point, me dirent-elles presque en même-tems : c'est notre résolution ; & nous vous prions de ne pas vous y opposer. Vous avez besoin d'être consolé ; personne ne vous rendra ce service plus volontiers que nous. Et comme je leur voulois faire entendre que j'étois résolu de mettre mes Enfans dans une Ecole publique, elles me représentérent, qu'ils étoient encore trop foibles pour être confiés à des mains étrangéres. Madame Lallin me promit de servir de Mere à mes deux Fils, pendant que ma Belle-sœur s'occuperoit de l'éducation de sa Fille. Ses instances furent si pressantes, que n'ayant point d'objection raisonnable à lui faire, je m'y rendis sans difficulté ; de sorte que continuant ainsi à m'aveugler plus que jamais sur la principale cause de mon malheur & de celui de mon Epouse, je consentois imprudemment à ce qui devoit servir à le perpétuer. Nous convînmes de nous rendre incessamment à Saumur & d'y loüer une maison où nous vivrions en commun. Quoique mon nom ne fut point assez célébre pour m'attirer des distinctions, nous réglâmes que j'en prendrois un autre, voulant éviter tout ce qui pourroit sentir l'éclat, & s'opposer à l'aplication que je me proposois d'aporter à l'Etude. Les deux Dames en prirent aussi d'absolument inconnus. Nous partîmes de Nantes, immédiatement après la conclusion de la Paix de 1667. entre la France & l'Angleterre ; & nous fimes en peu de tems notre voyage, qui étoit court & facile.

La paix avoit amené tant d'Etrangers à Saumur, que ce ne fut pas sans peine que nous trouvâmes une maison commode. Mon premier soin fut de la meubler de livres, & de tout ce qui pouvoit servir à mes nouveaux projets de Philosophie. Je l'avois choisie dans un endroit écarté de la Ville,

à dessein d'y être le maître de mon repos, & de régler à mon gré le tems de ma solitude & celui de mes communications au dehors. Je laissai le gouvernement de mon ménage & de mes Enfans à mes deux Compagnes ; & renfermé du matin au soir dans mon Cabinet, je recommençai à me nourrir de léctures & de réflexions ; cher exercice qui avoit fait toute la douceur des premiéres années de ma vie, & dont je me flâtois de retirer les mêmes fruits. Quoique j'eusse passé plusieurs années sans livres, les traces de mes anciennes études subsistoient encore ; de sorte que sans avoir besoin de remonter aux élémens, il me fut facile de reprendre des voyes que je n'avois jamais perduës de vuë tout-à-fait. Je les repris au point même où je les avois quittées ; c'est-à-dire, que comptant toujours sur la solidité des principes dont je m'étois rempli dans ma premiére jeunesse, je cherchai dans mes livres & dans mes réflexions, par quel moyen j'en devois faire l'aplication à l'état present de mon ame. Cet objet m'occupa pendant quelques semaines. J'y réünis tous mes efforts & toute mon attention ; je dis l'attention & les efforts dont j'étois capable : car il faut que je confesse ici à ma honte, ou à celle même de la Philosophie, ma solitude extérieure & mon assiduité aparente à l'étude, furent d'infidèles images de la disposition intérieure de mon esprit. Dans le tems que j'avois les yeux attachés sur un livre, insensiblement mon attention s'en éloignoit, pour se transporter dans tous les lieux où s'étoit passée la scène de mes pertes & de mes malheurs. Elle se fixoit sur le spectacle sanglant de ma Fille & de Madame Riding, égorgées à mes yeux & dévorées par des Tigres revêtus d'une figure humaine ; sur mes horribles souffrances dans les deserts de l'Amérique ; sur la

mort déplorable de Mylord Axminſter ; ſur l'infidélité & la fuite honteuſe de mon Epouſe ; ſur l'effet funeſte de la généroſité & de l'amitié de mon cher Bridge ; enfin, ſur tous les coups cruels que j'avois reçus de la fortune, & par un reſſentiment de l'avenir, ſur ceux que j'avois encore à apréhender. Cette repreſentation terrible n'agiſſoit guéres moins vivement ſur mon cœur, que n'avoit fait auparavant la preſence même des objets ; & lorſque je revenois à moi faute de conſtance & de force pour ſoutenir plus longtems une ſi triſte conſidération, je me trouvois ordinairement les yeux tout en larmes, & le cœur gros de ſoupirs, qui cherchoient violemment à s'ouvrir un paſſage. S'il m'arrivoit quelquefois de m'attacher d'une maniére plus ferme à ma lecture, j'étois bien éloigné d'en tirer l'utilité que j'en avois attenduë ; les concluſions que j'en déduiſois, ne ſe faiſoient point ſentir à mon ame ; mes méditations étoient ſéches & ſtériles ; j'apercevois des vérités, mais ſans découvrir le raport qu'elles pouvoient avoir à ma ſituation, & ſans ſçavoir de quelle maniére il falloit les employer pour les rendre propres à me ſervir de remédes. Eſt-ce là, diſois-je quelquefois avec étonnement après quantité d'inutiles réflexions, eſt-ce là cette ſource de paix & de ſageſſe, où je puiſois autrefois ſi heureuſement ? Sont-ce là les mêmes principes ſur leſquels ma force & ma tranquilité étoient autrefois bien établies ? Eſt-ce de leur côté, ou du mien, qu'il eſt arrivé du changement ? Je comprens qu'ils ont pû me manquer au beſoin, lorſque le trouble inſurmontable de mon imagination les déroboit à ma vuë ; comment me ſerois-je reſſenti alors de leur influence ? Ils ne pouvoient ni ſe faire apercevoir, ni ſe faire entendre d'une ame qui ne voyoit & qui n'écoutoit que

sa douleur. Mais qui les empêche à ce moment de reprendre sur elle leur ancien empire ? Je m'efforce ici de les rapeler ; je les cherche, je les invoque, je leur ouvre un cœur malade & affligé, qui languit en attendant leur secours. Pourquoi tardent-ils à le lui faire éprouver ? Que ne lui rendent-ils le calme qu'il desire, ce calme heureux dont il joüissoit autresois, & dont il croyoit leur être redevable ?

L'impuissance de mes lectures & de mes réflexions me fit penser à la fin qu'il falloit nécessairement qu'il y eut quelque erreur dans le fond de ma Philosophie ; & ne pouvant me persuader que l'inutilité de mes efforts vint absolument d'elle, j'aimai mieux croire que c'étoit moi-même qui m'écartois du droit chemin dans mes principes, ou dans ma méthode. Voici de quelle maniére je raisonnai : La Nature, disois-je, ou pour parler sans figure, la Sageſſe Divine n'a pu permettre que les hommes fussent exposés à des maux sans remède. En leur donnant l'existence, elle s'engage en quelque sorte à leur donner les moyens de se conserver ; sans quoi, dans la multitude infinie d'accidens qui peuvent sans ceſſe leur arriver, ils seroient les plus infortunés de tous les Etres, de se trouver sujets à de continuelles douleurs, en même tems qu'ils sont partagés de la raison, parce qu'il sembleroit alors qu'elle ne leur seroit accordée que pour les sentir. Aussi voyons-nous qu'il y a peu de maladies auſquelles la lumiére naturelle, ou d'heureuses expériences ne nous fassent découvrir quelque remède. S'il s'en trouve d'incurables, elles ne doivent point être mises, non plus que les monstres, sur le compte de la Nature ; il suffit que, suivant les Loix communes, on ne voit guéres d'infirmités qui ne puissent être guéries par le secours de la médecine. Ce

soin

soin de la Providence ne s'est-il pas étendu jusques sur les bêtes ? Nous remarquons tous les jours, qu'elles connoissent l'usage des simples, & de quantité de choses salutaires qu'elles prennent pour se soulager dans leurs maladies. Ainsi la Sagesse de Dieu a pourvu à la conservation de ce qui subsiste, sans en excepter les animaux privés de raison.

Or si cette disposition paroît juste & nécessaire à l'égard du corps, cette partie de notre être, qui est sans contredit la plus basse, & qui ne tire sa dignité que de son union avec notre ame ; croirons-nous, sans offenser la sagesse & la justice de notre Auteur, qu'il ait négligé la plus noble de nos deux substances, jusqu'à lui refuser des secours qu'il accorde à la plus méprisable ? La douleur, & toutes les autres passions violentes, sont proprement les maladies de nos ames. Une fièvre empestée ne cause point plus de ravage dans la masse du sang, que ces tyrans ne répandent de desordre dans la raison. Seroit-il possible qu'il n'y eut point de ressource contre leurs cruelles attaques, & que le plus douloureux de tous les maux fût un mal incurable ? Il ne l'est point, ajoutois-je, ou je n'ai qu'une fausse idée de la justice du Créateur. Si je réüssis donc si mal à me délivrer de ma douleur, je suis certain que c'est ma faute, ou celle du remède que j'employe : la mienne, s'il est vrai que je me sois égaré dans ma méthode, ou dans quelqu'un de mes principes ; celle du remède, si la guérison de l'Ame surpasse peut-être le pouvoir de la Philosophie, & si le Ciel attache un si grand effet à quelqu'autre cause.

Mais, reprenois-je, quel sujet ai-je de me défier de la Philosophie ? N'est-ce pas elle qu'on a regardée dans tous les tems, comme la régle des mœurs, & la modératrice des passions ? Les plus grands hommes n'ont-ils pas eu recours

à elle, lorsqu'ils ont eu quelque chose à guérir ou à réformer dans leur cœur ? Lui supposoient-ils un pouvoir qu'elle n'a point ; & se seroient-ils trompés comme moi, en se promettans d'elle un secours qu'elle ne pouvoit leur donner ? Là-dessus je pris la résolution de remonter mes propres traces, pour commencer un nouvel examen de mes principes & de toutes mes anciennes connoissances. La fidélité de ma mémoire me rendoit cette entreprise facile. Je me fis une étude, pendant quelques jours, de rapeler ce que j'avois apris par les instructions de ma mere, ou par mes lectures ; & ce que j'avois pensé moi-même jusqu'alors de plus raisonnable en matiére de bonheur & de sagesse.

Je pris les choses jusques dans leur origine. Je me situai dans le premier moment où l'on peut supposer qu'un homme commence à faire un libre usage de sa raison. N'ayant rien de plus present que lui-même, c'est sur son propre être que sa premiére attention doit tomber. Il en examine la nature ; il reconnoît qu'elle est composée. Deux substances différentes, & d'inégale dignité dans leur essence, se trouvent unies, & comme confondues, pour produire des actions qui leur sont communes. Chacune des deux, considérée en elle-même, n'est capable de rien moins que des opérations de l'autre : & réunies ensemble, elles produisent une même opération. Notre corps se remuë, il marche, il agit, c'est à quoi il est propre par sa nature ; cependant, il ne se remuëroit point sans le concours de l'ame, qui n'est pas capable de mouvement. Notre ame reçoit les sensations de la douleur & du plaisir ; c'est aussi sa nature : cependant, elle ne les recevroit point sans le concours & l'entremise du corps, qui n'est point capable de sentir.

Voilà donc deux parties du même Etre, qui ſont néceſſaires l'une à l'autre. Le corps, n'éxécutera rien, ſans le ſecours de l'ame; & ſans l'entremiſe du corps, l'ame demeurera dans une continuelle apathie. Cette dépendance mutuelle établit-elle leur égalité? Non. Je vois, au contraire, que le corps ne contribuë aux actions qui lui ſont communes avec l'ame, que d'une maniére baſſe & groſſiére, c'eſt-à-dire, par de ſimples mouvemens: s'il a quelque autre propriété qui lui ſoit particuliére, elle n'eſt pas plus noble; c'eſt uniquement celle de recevoir un nombre borné de figures & de combinaiſons, avantage ſi mince, qu'il ne mérite pas même le nom de perfection. D'un autre côté, j'aperçois dans l'ame tous les caractéres d'une véritable grandeur. Quel nom donnerai-je à cette faculté admirable qu'elle a de connoître, de juger, & de ſentir? C'eſt elle-même qui s'étudie, qui ſe contemple, qui ſe replie ſur ſa ſubſtance, & qui en démêle la nature & les propriétés. Malgré la dépendance où elle eſt du corps, elle s'en dégage aſſez pour le conſidérer comme un être tout différent d'elle, inférieur à elle, & qui n'a rien de plus recommandable que l'honneur de lui être uni pour compoſer un tout avec elle. Elle le pénétre, elle le meſure, elle l'aprécie; elle le trouve ſi mépriſable, qu'elle ne met guéres de différence entre n'être point, & n'être comme lui qu'une vile & inſenſible portion de matiére.

De-là, ſi elle s'attache à conſidérer tout ce qu'elle eſt capable d'apercevoir, elle découvre bien-tôt que, ſi elle tient à un corps matériel par des loix qu'elle ne comprend point encore, elle tient d'un autre côté à quelque choſe de plus relevé & de plus digne d'elle. Pour peu

qu'elle faſſe uſage du pouvoir qu'elle a de réfléchir, elle parvient aux idées de l'ordre, & à celles des perfections & des vertus; & ſentant que ce qu'elle aperçoit n'eſt point elle-même, elle conclud, que ce qui ſe repreſente ſi parfaitement à elle, doit avoir une réelle exiſtence, puiſque le néant ne ſçauroit être aperçu. Une découverte de cette importance la rend d'abord inquiéte & incertaine: elle ſe demande ce qu'elle doit penſer d'un être qui ne ſe manifeſte à elle qu'en partie, mais par une voye ſi lumineuſe & ſi ſublime. Son attention augmente. Elle reconnoît ſans peine, qu'il doit être plus parfait qu'elle, puiſque c'eſt lui qui l'éclaire. Mais n'a-t'elle pas d'autre liaiſon avec lui, que celle d'une perception ſimple & paſſagére? Comment s'eſt-il fait du moins, qu'elle ne l'ait pas euë plutôt? Là, elle veut ſe replier ſur le paſſé, pour examiner le progrès de ſes connoiſſances; & elle reconnoît avec étonnement, qu'elle ne fait que commencer à connoître.

C'eſt ici que ſon admiration redouble, avec ſa ſurpriſe. Elle n'a pas beſoin de beaucoup d'efforts, pour découvrir en même-tems l'époque toute récente de ſon exiſtence. Mais de qui l'a-t'elle reçûë? Elle voit manifeſtement qu'elle ne ſe l'eſt pas donnée. Qui l'aidera à connoître l'Auteur & la ſource de ſa vie?

Elle ſort d'elle-même, pour cette intereſſante recherche. Son attention s'attache ſur tout ce qui l'environne. Que d'objets ſe preſentent à elle, & avec quelle avidité veut-elle tout aprofondir! Cependant elle trouve bien-tôt, que ſon examen aura moins d'étenduë qu'elle n'a penſé. Dans tout ce qu'elle aperçoit, il ne s'offre rien qui ſoit capable d'éclaircir ſes doutes. Cet immenſe compoſé qu'on apelle Monde, ne l'ar-

rête qu'un moment ; car, avec un peu d'attention sur la moindre de ses parties, elle aprend à juger de toutes les autres. Elle n'y voit que de la matiére, c'est-à-dire, une substance grossiére & insensible, dont toutes les différences ne consistent que dans la variété de ses configurations & de ses mouvemens, & précisément de la même nature que celle de son corps qu'elle a déja reconnuë & mépriſée. Elle sent trop sa noblesse, pour attribuer son origine à une cause si vile.

Il est vrai que parmi ces parties de matiére qui ne lui paroissent capables que d'un mouvement passif & aveugle, elle en aperçoit quelques-unes qui semblent se mouvoir avec plus de choix & de liberté. Elle remarque que leurs actions sont trop variées, & en même-tems trop liées & trop réguliéres dans leur variété, pour ne pas partir d'un principe de connoissance & de raison. Leur figure d'ailleurs est exactement semblable à celle de son propre corps : elles lui paroissent tendre vers les mêmes choses, & être sensible aux mêmes besoins. Elle en conclut, qu'elles n'agissent pas seules ; qu'elles sont accompagnées de quelque chose qui lui ressemble : enfin, qu'elles sont, comme son corps, l'envelope de quelque être plus noble qu'elles. Heureuse découverte ! Ne seroit-ce pas à quelqu'un de ces êtres nobles & immatériels qu'elle seroit redevable de son existence ? Ils pensent, ils sentent, ils réfléchissent comme elle ; n'auroient-ils pas pû lui communiquer ce qu'ils possédent ?

Mais s'ils lui sont semblables, comme elle n'en sçauroit douter, pourquoi joüiroient-ils d'un pouvoir qu'elle sent bien qu'elle n'a point ? En supposant même qu'ils l'eussent effectivement, de

qui l'auroient-ils reçû ? car il n'eſt que trop clair qu'ils n'auroient pu ſe le donner. Non plus qu'elle, ils ne demeuroient pas long-tems dans la dépendance humiliante d'un corps, s'ils pouvoient diſpoſer d'eux-mêmes, & changer quelque choſe à leur condition. Il faut donc qu'elle abandonne l'examen de ce qui eſt autour d'elle, comme une conſidération inutile à ſes recherches. Elle ſe trouve placée dans le monde, mais elle comprend trop bien qu'elle n'en vient point, & qu'elle ne ſçauroit raporter ſon origine à ce qui n'étant tout au plus que ſon égal, n'a pu commencer non plus qu'elle d'exiſter ſans une cauſe.

Cependant, elle tire un fruit précieux de cette excurſion qu'elle a faite au-dehors. En parcourant la matiére dont ce vaſte Univers eſt compoſé, il lui ſemble qu'elle y a remarqué quelque choſe qui s'eſt attiré comme naturellement ſon admiration. Ce n'eſt point le fond de la matiére même, elle lui a paru également mépriſable dans toutes ſes formes : mais que doit-elle penſer de cet ordre étonnant qui éclate dans l'arrangement de ſes parties ? Quelle juſteſſe de raports ! Quelle régularité de proportions ! Quel exact enchaînement de cauſes & d'effets ſubordonnés ! d'un autre côté, quelle grandeur dans la diſpoſition générale du deſſein ! Quelle noble ſimplicité dans l'exécution ! Quelle uniformité conſiante dans ſa durée ! Qui a rendu la matiére capable de former ainſi le plus magnifique & le plus raviſſant de tous les ſpectacles ? Quelque deſir que l'Auteur d'un ſi bel Ouvrage puiſſe avoir de ſe tenir caché, il eſt impoſſible qu'on ne le reconnoiſſe pas à ſa marque ; il faut que ſa puiſſance ſoit infinie, pour avoir tiré d'une ſubſtance auſſi vile que la matiére, le fond de

tant de productions admirables. Sa sagesse ne doit point être plus bornée que sa puissance, pour s'être representée d'une maniére si frapante dans l'ordre & la distribution de son ouvrage. Enfin, sa bonté doit être égale à sa Puissance & à sa sagesse, pour avoir pris plaisir à répandre sur les Créatures tant de splendeur & d'ornemens.

Ici l'ame philosophe, que je supose toujours attentive, sent réveiller toute la capacité qu'elle a de comparer & de réfléchir. Elle rapelle avec une joye avide, les premiéres idées qui ont donné lieu à ses recherches; & elle commence à voir sensiblement qu'elles se réalisent. Cet Etre inconnu, qu'elle n'apercevoit que par les notions vagues de l'ordre & des perfections, se dévoile & se fait connoître à elle d'une maniére presque sensible. Ses incertitudes ne sçauroient durer plus long-tems. Elle tient ce qu'elle a cherché; c'est l'Auteur de la Nature, c'est le sien, c'est la source de la vie, le principe de toute lumiére, c'est la régle de l'ordre, de la sagesse, de la bonté, de la justice, de toutes les perfections & de toutes les vertus: ou plûtôt, c'est l'ordre même; son essence est la sagesse, la justice & la bonté. Il est toute vertu, toute perfection & toute excélence.

Un Philosophe qui a pû s'élever une fois jusqu'à cet heureux point de connoissance, se flâte avec raison, d'avoir atteint au plus haut dégré de lumiére, où son ame soit capable de parvenir. Tout le reste n'en est plus que le dévelopement & l'exercice. Il ira desormais de science en science, c'est-à-dire de certitude en certitude. Quelle vaste carriére s'est ouverte devant lui! Le voilà d'abord assuré de la vérité de toutes ses idées, & de l'infaillibilité de ses jugemens, s'il les porte avec une considération attentive. Etant l'ouvra-

ge d'un Etre dont la sageſſe & la bonté ſont infinies, il n'apréhende point que les qualités qu'il a reçuës de ſa main ſoient des preſens trompeurs. Le même fond d'intelligence qui l'a rendu capable de ces grandes idées, d'ordre, de juſtice, de bonté & de ſageſſe, ne ſçauroit l'abandonner dans les examens moins difficiles : il a trouvé des principes ; il va ſe faire une occupation tranquile & agréable de l'étude des conſéquences.

Premiérement, il examine de nouveau la nature de ſon Ame, pour y démêler avec plus de clarté les traits du Créateur. S'il en a reconnu de ſi divins dans la matiére, à quoi doit-il s'attendre dans une ſubſtance infiniment plus relevée? En effet, il y en aperçoit deux, qui lui paroiſſent d'une grandeur avec laquelle rien ne peut entrer en comparaiſon. L'un eſt cette faculté même de penſer, par laquelle elle eſt capable de connoître, & de multiplier à l'infini ſes connoiſſances ; faculté ſi noble, que lui-même qui la poſſéde ſe trouve embarraſſé à l'expliquer. Il voit mieux ce qu'elle n'eſt pas que ce qu'elle eſt. Elle n'eſt rien d'aprochant de la matiére ; toute la variété poſſible des figures & des mouvemens de la matiére, ne produira rien qui reſſemble à une penſée. Elle n'eſt pas non plus l'harmonie, l'ordre, la juſteſſe & la perfection qui réſultent d'un certain arrangement des parties de la matiére : car ſi cette harmonie & cette perfection ont une exiſtence propre & réelle, il eſt clair qu'elle eſt dépendante de celle de la matiére ; & l'Ame ſent trop bien que la ſienne ne dépend de rien de matériel. La répugnance même, & le chagrin qu'elle reſſent de ſe voir aſſujettie à ſon corps dans quelques-unes de ſes opérations, eſt une preuve naturelle qu'elle ne lui doit rien, & qu'elle ne lui eſt unie que par

des loix qui la contraignent. D'ailleurs, si l'Ame n'étoit que l'ordre, l'harmonie & la perfection du corps, comment seroit-elle plus grande que l'étenduë de ce corps? Sa grandeur devroit répondre exactement aux parties du corps auquel elle apartiendroit. Or l'Ame se sent plus grande que toute la masse de la matiére réünie; elle s'éléve infiniment au-dessus d'elle, elle en voit les bornes: elle n'est donc rien qui apartienne à la matiére. Mais qu'est-elle donc? Peut-être est-elle réservée à une plus parfaite connoissance d'elle-même dans un autre tems ou dans un autre état: mais elle est sûre du moins, qu'elle pense; avantage inestimable, qui suffit pour établir sa dignité & la grandeur infinie de son Auteur.

Ce premier trait d'un Ouvrier divin est sans doute le plus éclatant; mais il n'est pas le seul qui soit digne de lui. Le Philosophe n'a qu'à se consulter un moment, qu'aperçoit-il? Je me trompe, car il cesse ici d'apercevoir; mais il sent dans le fond de son être une secrette inclination, un penchant actif, qui le porte, il ne sçait encore à quoi. Comment pourra-t'il définir ce sentiment? C'est l'exigence de quelque besoin inconnu, qui demande d'être rempli. Si ce n'est point une douleur, c'est du moins la privation d'un plaisir nécessaire. Il manque d'un bien, sans lequel il ne peut être tranquile; il y tend sans cesse, sollicité à le chercher par un mouvement involontaire, & comme entraîné par un ascendant irrésistible.

Il reconnoît donc, non-seulement qu'il est capable de desirs, mais qu'il en a d'invincibles & de plus étendus que ses connoissances. Cette réflexion ne sert d'abord qu'à l'allarmer. Ce n'est pas tout-d'un-coup, qu'il pénétre dans la

ſage diſpoſition du Créateur. Il regarde d'abord ſes deſirs comme un aveu naturel & une marque humiliante de l'imperfection de ſon être ; & il en eſt d'autant plus affligé, qu'il ne comprend pas même quel peut être leur objet & leur terme. Nuages importuns qui ne ſont propres qu'à troubler la ſérénité de ſon ame ? Diverſion chagrinante, qui retardera les progrès de ſes connoiſſances, & qui l'empêchera de faire un uſage tranquile de la capacité qu'elle a de penſer ! S'il n'oſe ſe plaindre de ſon Auteur, & ſoupçonner ſa bonté ou ſa ſageſſe ; il gémit du moins de ſa condition, il perd quelque choſe de l'opinion qu'il avoit de ſa propre grandeur, & pour en ſauver en quelque façon les reſtes, il prend le parti de réprimer & d'éteindre s'il peut ſes deſirs, pour ſe livrer par l'exercice d'une faculté plus noble, à la contemplation de la vérité. Mais ſon erreur ne ſçauroit durer long-tems. A peine a-t'il fait quelques pas vers la vérité, qu'il la reconnoît pour l'objet même de ſes deſirs. Il ne peut s'y tromper ; ſon cœur s'enflamme à meſure qu'il s'en aproche. Son inquiétude ſemble prête à ſe fixer, & ſes beſoins à ſe remplir. Il lui ſemble qu'elle ſoit faite pour lui, ou du moins lui pour elle. Il eſt vrai que plus il s'avance à ſa découverte, plus ſon ardeur augmente pour la découvrir parfaitement. Mais ce redoublement de deſirs n'a plus rien d'incommode & d'affligeant ; c'eſt la ſituation d'un homme qui joüit d'un grand bonheur, dont il ne peut ſe raſſaſier ; il eſt heureux, & il veut l'être encore davantage. Ainſi le Philoſophe trouve une ſource nouvelle de contentement & d'admiration dans ce qui cauſoit ſa peine. Ce qu'il regardoit comme une imperfection dans ſon être, lui paroît un nouveau trait des perfec-

tions infinies de son Auteur. Non-seulement il voit qu'il a été fait, mais il sent encore qu'il n'a été fait que pour lui. Ses desirs se trouvent assortis, pour ainsi parler, à ses idées. Par ses idées, il le connoit comme l'Auteur de son être; & il se porte à lui par ses desirs, comme à son souverain bien & à l'Auteur de sa félicité.

Un homme qui vit dans l'esclavage des sens, & qui n'a peut-être jamais fait attention aux deux grandes facultés de son Ame, n'est point capable de concevoir la joye que ces sublimes & interressantes découvertes répandent dans l'Ame d'un Philosophe. Non, il n'en est point capable : car s'il l'étoit, il en seroit jaloux, & il ne tarderoit guéres à mépriser toute autre joye. Aussi est-ce de ce point qu'il faut commencer à marquer l'heureux cours d'une vie raisonnable & véritablement Philosophique. Quiconque a connu son Auteur, & s'est bien connu soi-même, ne fait plus, s'il le veut, que des pas certains vers le bonheur & la sagesse. La voye lui est ouverte, il est sans cesse à la vuë du terme. Dirigé par ses lumiéres en même-tems qu'il est poussé par ses desirs, il n'est pas plus capable de s'égarer par ignorance, que de s'arrêter par langueur. Si sa qualité d'Homme l'oblige à quelque relation avec les Créatures de son espéce, il sçait jusqu'où s'étend ce devoir. Il en prend la regle dans la source même de l'ordre & de la justice, qu'il contemple incessamment. Les devoirs du sang, tels que la tendresse & l'attachement pour ses proches; ceux de l'humanité, tels que la bonté, la douceur, l'oubli des injures, la compassion pour les peines; ceux de la raison. comme l'égalité d'Ame, la constance, le mépris du superflu, & l'usage moderé du nécessaire, sont autant de conséquences qui

coulent naturellement de ſes principes, & qui forment le ſiſtême de ſa morale. Il copie en quelque ſorte ſon Auteur, & il s'agrandit en imitant les ſouveraines perfections par leſquelles il ſe communique à lui. D'ailleurs, le commerce des hommes n'eſt point un obſtacle à la ſageſſe pour celui qui l'aime & qui tend ſincérement à elle. Il trouve au contraire de l'utilité à les connoître. N'ai-je pas dit qu'ils portent tous la marque du Créateur ? Le Philoſophe l'aperçoit, quoiqu'ils la défigurent. Cette vuë ſert à nourrir ſes deſirs. Il tourne à ſon profit juſqu'aux effets de leurs paſſions déréglées : leurs arts, leurs ſciences, qui ſont pour la plûpart les inventions de l'intérêt ou de la vanité, il les fait ſervir à ſes deſſeins, comme autant de ſecours qui étendent ſes connoiſſances. Ce ſont des effets excélens d'une mauvaiſe cauſe, qu'il rectifie de plus en plus par l'uſage qu'il en fait faire, & qu'il raméne ainſi à leur véritable deſtination. Enfin, il tire un avantage conſidérable de la vuë même des foibleſſes & des folles agitations des hommes. La comparaiſon qu'il en fait avec la vigueur & la tranquilité continuelle de ſon ame, ſert à l'attacher de plus en plus à ſes principes. Elle lui rend ſon bonheur plus cher, & le fruit de ſes recherches plus précieux. Il ſe dévouë ſans réſerve à la ſageſſe par cette double raiſon de l'aimer ; qu'elle le rend heureux, & qu'il ne voit hors d'elle que des inſenſés & des miſérables.

Que lui manque-t'il après cela pour mériter le nom de Sage ? Réuniſſons toutes nos connoiſſances naturelles, & toutes les forces de notre raiſon, pour nous en faire une plus juſte idée. Quelqu'un lui donnera peut-être plus d'étenduë, mais je doute qu'on puiſſe s'en former

une plus sublime. C'est dans cet heureux état que le Philosophe doit être également insensible, & aux maux qui ne peuvent le lui faire perdre, & aux biens qui peuvent lui venir d'une autre cause : les premiers doivent être trop foibles pour lui causer les émotions de la douleur ; & ceux-ci doivent lui paroître trop mépriſables, pour lui faire goûter un vrai sentiment de plaisir. A la vérité, l'ordre de la nature assujettit son ame aux organes du corps ; il est impossible qu'elle se défende de le voir, lorsque les yeux s'ouvrent ; qu'elle n'entende point, lorsque les nerfs de l'oreille sont ébranlés, & qu'elle s'empêche de sentir aussi-tôt qu'il se passe quelque mouvement extraordinaire dans la portion de la matiére à laquelle elle est comme attachée. Mais ce sentiment est-il capable de diminuer sa grandeur & d'affoiblir sa liberté ? Elle le rejette lorsqu'elle le reconnoît indigne d'elle. Elle le reçoit du moins sans s'y arrêter & sans y consentir. Plus sa dépendance du corps lui paroît incommode & humiliante, plus elle y trouve dequoi se consoler, par la certitude qu'un état si violent ne sçauroit être d'une longue durée. Comment en douteroit-elle ? Elle connoît trop bien les Loix invariables de l'ordre primitif & éternel. L'ordre de la nature n'en est qu'une exception. Elle est même assurée que l'un doit tenir à l'autre par quelque lien secret, quoiqu'il soit encore obscur pour elle ; & elle compte sur un tems de manifestation & de lumiére, où les obscurités & les exceptions venans à cesser, elle verra tout retourner à sa fin, & rentrer paisiblement dans l'ordre général. Elle se sent donc faite pour un autre état ; elle y touche déja par l'ardeur de ses desirs, & par la certitude de ses espérances ; & constamment indifférente pour tout ce qui ne

ſçauroit empêcher qu'elle n'y parvienne un jour ; elle mépriſe le plaiſir, elle compte pour rien la douleur, elle voit ſans s'émouvoir l'agitation de tout ce qui l'environne : elle verroit de même le renverſement de la nature & l'entiére deſtruction de l'Univers.

Tels ſont les fondemens ſur leſquels j'avois cru ma force & ma conſtance établies. Telles avoient été les premiéres leçons de mon enfance. Mes études, les exemples & les inſtructions de ma Mere avoient roulé continuellement ſur ces principes. Ils m'étoient devenus comme naturels, à force de les avoir entendus & de m'être efforcé moi-même de les tenir ſans ceſſe preſens à ma mémoire. En effet, leur impreſſion s'étoit fait ſentir à mon cœur, tant qu'ils n'y avoient point trouvé d'obſtacle qui pût les empêcher de ſe faire ſentir librement. Ils avoient ſervi de régle à ma vie pendant qu'elle étoit tranquille. Je m'étois cru Philoſophe ; & peut-être l'étois-je véritablement, avant que d'être arrivé à un certain dégré de miſére & d'infortune. Mais c'étoit cette penſée même qui me confondoit, & qui me rendoit la Philoſophie ſuſpecte. Car pourquoi m'abandonnoit-elle lorſqu'elle m'étoit devenuë le plus néceſſaire ? Quelle idée devois-je prendre d'un reméde, dont l'utilité diſparoiſſoit au moment de la maladie ? Cependant, je ne pouvois diſconvenir que les principes dont je venois de faire un nouvel examen, n'euſſent toujours la même ſolidité. Il n'y a rien de certain dans le monde, diſois-je, ſur quoi l'on puiſſe compter, ſi ce qui me paroît invinciblement établi par des raiſonnemens ſi clairs, n'eſt qu'un ſophiſme & une malheureuſe illuſion. Si c'eſt à la vraye ſageſſe que je me ſuis attaché conſtamment, que ne me fait-elle donc recueillir les

fruits qu'elle promet ? Et ſi c'eſt l'erreur que j'ai pris pour la vérité, que je ſuis à plaindre d'être tout à la fois tourmenté par la douleur, & abandonné par la raiſon.

Il me vint à l'eſprit qu'il y avoit peut-être auſſi de l'injuſtice dans mes plaintes, parce qu'il me ſemble que ce n'étoit point aſſez de connoître l'excélence d'un reméde, & que pour en faire une ſage aplication, il falloit connoître en même-tems la nature du mal. J'examinai là-deſſus avec ſoin en quoi conſiſtoit proprement la douleur. Je reconnus bien-tôt qu'étant un pur ſentiment de l'ame, & ne pouvant ſe repreſenter par des idées, elle ne ſçauroit être mieux définie que par le mot même de *Douleur*, qui ſert à l'exprimer ; car c'eſt la définir d'une maniére bien obſcure & bien imparfaite, que de l'apeler ſimplement une averſion de l'ame, comme font quelques Philoſophes. En général, puiſque nous ignorons la nature même de l'ame, il n'eſt pas raiſonnable de prétendre expliquer ce que c'eſt qu'un ſentiment. Or s'il eſt impoſſible de connoître en quoi conſiſte la douleur, il eſt clair que ce n'eſt pas directement ſur elle que ce doit faire l'aplication du reméde. Cette méthode bleſſeroit la raiſon. Delà il me fut aiſé de conclure que c'étoit à ſa cauſe qu'il falloit néceſſairement remonter.

Je n'entrai point dans la diſcuſſion de toutes les voyes différentes par leſquelles le ſentiment de la douleur peut être communiqué à l'ame : toutes mes réflexions ſe raportoient à mes ſeuls beſoins. Il étoit conſtant que la mienne ne venoit que de la perte où de l'infidélité de ce que j'avois eu de plus cher, & des circonſtances terribles qui avoient toujours accompagné mes malheurs. Telle étoit la cauſe de la maladie de

mon ame. Je me demandai alors s'il étoit vraisemblable que la Philosophie pût couper cette source de mes maux ? En la supposant capable de ce miracle, je conçus qu'elle ne pouvoit l'opérer que de trois manieres. L'une étoit d'ôter au spectacle de mes infortunes, qui m'étoit sans cesse present, cette force dominante avec laquelle il agissoit sur moi, qui, ne se bornant point à me pénétrer du plus vif sentiment de douleur, me forçoit quelquefois à pousser des cris involontaires, dont je ne m'apercevois que par l'étonnement de ceux qui demeuroient avec moi & qui paroissoient effrayés de les entendre. Quelle aparence que la Philosophie pût produire un effet si merveilleux ? Le Ciel même l'auroit-il pû, sans changer la nature des choses ? Il y a de la contradiction qu'on puisse perdre sans regret ce que l'on aime : mais si l'on aime avec la passion la plus tendre & la plus parfaite, si ce qu'on aime si parfaitement, on le perd par la plus cruelle de toutes les morts, ou par la plus noire perfidie ; quel pouvoir arrêtera les transports & les larmes que ces redoutables coups doivent nécessairement exciter ? L'action d'un feu dévorant n'est pas plus prompte ni plus infaillible. Je comprenois bien que par le secours de la Philosophie j'eusse pû réüssir peut-être à me garantir des excès de l'amour & de l'amitié ; mais ayant ouvert une fois mon cœur à ces deux passions, je ne voyois pas moins clairement, que tous leurs effets étoient comme nécessaires, & que des malheurs qui tiroient leurs forces de ces deux causes, surpassoient le pouvoir de la Philosophie.

La seconde voye qu'elle pouvoit prendre pour le soulagement de ma douleur, étoit de me communiquer du moins autant de force pour soute-

tenir mes infortunes, qu'elles en avoient pour se faire sentir. Belle & flâteuse idée ! Hélas ! puisqu'elle plaît à la raison, que n'agit-elle donc aussi sur le cœur ? L'expérience, plus puissante que tous les raisonnemens, m'aprenoient sans cesse, que ce n'est point de ses idées que l'ame doit attendre du secours contre ses sentimens. Il ne me sembloit pas même possible de m'imaginer une nouvelle situation de mon ame, dans laquelle je pusse supposer qu'elle se trouvât plus tranquile. Un accroissement de force & de lumiéres ne pouvoit être qu'une augmentation de mes peines, parce que ç'eût été un nouveau degré de captivité pour les sentir.

Enfin, le troisiéme moyen étoit de détourner infailliblement mon attention des principales causes de ma douleur; & de faire prendre, pour parler ainsi, le change à mon ame, en l'accoutumant peu-à-peu à s'occuper d'un autre objet. Cette voye de guérison me parut d'abord badine & frivole, & je la rejettai plus promptement encore que je n'avois fait les deux premiéres. Cependant j'y revins à la fin, comme à la plus solide, lorsque j'eus fait réflexion qu'elle étoit la seule possible. Il est certain, disois-je, que mes malheurs sont d'une nature à se faire sentir nécessairement à mon ame aussi long-tems qu'elle s'attachera à les considérer. Il ne l'est pas moins, qu'elle ne peut tirer, ni d'elle-même, ni de la Philosophie, assez de force pour résister à ce sentiment; & qu'elle doit renoncer par conséquent à toute espérance de repos & de bonheur, tant qu'elle le conservera. Mais qui m'empêche d'espérer que son attention pourra prendre un autre objet, qui la fera passer peu-à-peu à un autre sentiment ? Ce grand changement ne sçauroit être sans doute l'ouvrage d'un moment; mais il est

clair qu'il peut arriver par degrés. Oüi, ajoutai-je, c'eſt un ſervice que la Philoſophie eſt capable de me rendre, & que je veux attendre d'elle. J'étois peut-être ſur le point de la condamner injuſtement. Ce que je demandois d'elle eſt effectivement impoſſible, parce qu'il eſt contraire à la Nature : mais ce qu'elle m'offre ici eſt infiniment raiſonnable. Elle peut ſe rendre maîtreſſe de mon eſprit, en le rempliſſant peu-à-peu des vérités ſublimes qu'elle propoſera à ſa conſidération ; le cœur, qui n'a que des mouvemens aveugles, ſe tourne infailliblement vers les objets de l'eſprit. Le mien deviendra donc tranquile, lorſque je ſerai occupé d'une méditation ; & je retrouverai ainſi le repos, le bonheur & la ſageſſe.

Cette réflexion me réconcilia pour quelques momens avec la Philoſophie. Je me flâtai qu'elle produiroit ſon effet ſur moi, du moins à l'avenir ; & je paſſai, de cette eſpérance, à la penſée que c'étoit dans ce ſens ſans doute qu'il falloit expliquer les éloges qu'on lui a donnés dans tous les tems, & le pouvoir qu'on lui attribuë de guérir les maladies de l'Ame. Mais le Ciel, qui me préparoit des remédes plus certains, & plus convenables à mes maux, permit que cette penſée fût ſuivie d'une nouvelle réflexion qui me replongea dans mes incertitudes, & qui me fit reprendre d'elle une auſſi mauvaiſe opinion que jamais. Elle me guérira donc, diſois-je, en détournant mon attention de mes peines. Mais ſi c'eſt-là tout le pouvoir qu'elle a ſur nos Ames, repris-je tout-d'un coup, quel eſt ſon avantage particulier ? Je ne vois dans cet effet rien qui lui ſoit propre, & que je ne puiſſe attendre également des Sciences les plus communes. Que dis-je ? Il n'y a point d'occupation vaine & mépriſable, qui ne doive le produire beaucoup plus infailliblement ; car la la repreſentation d'une Comédie, par exemple,

un Concert harmonieux d'inſtrumens de Muſique, une partie de chaſſe ou de bonne chére; en un mot tout ce qui ſera capable de faire une forte impreſſion ſur mes ſens, le ſera beaucoup plus de s'attirer l'attention de mon eſprit, que de ſéches & ingrates ſpéculations qui n'ont pas le pouvoir de ſe faire ſentir par elles-mêmes à mon cœur. Voilà donc, continuai-je avec une eſpéce de courroux, à quoi ſe réduit cette vertu tant vantée de la Philoſophie, & ce ſouverain empire qu'elle s'attribuë ſur ſes paſſions! Impuiſſant fantôme, que j'ai révéré trop long-tems, & dans lequel j'avois placé follement toute ma confiance! Non, non, ajoutai-je, je ne ſerai plus le joüet d'une fauſſe & inutile ſageſſe. Si je me ſuis perſuadé avec raiſon, que la bonté du Ciel doit un remède aux maladies de l'ame; j'ai dû penſer auſſi, que ce ne ſçauroit être un remède vague & ſans force, qui ne peut rien opérer par lui-même. J'en demande un qui guériſſe à coup ſûr; & puiſque la Philoſophie n'en eſt pas capable, je me défie d'elle, & je rejette deſormais ſon ſecours.

J'aurois gagné beaucoup à reconnoître ainſi l'impuiſſance de toutes les ſpéculations Philoſophiques, ſi j'euſſe découvert en même-tems quelque reſſource ſolide ſur laquelle j'euſſe pû fonder de plus ſûres eſpérances. Mais en rejettant un infidèle apui, mes peines & mon embarras ne diminuoient point. Ils devoient croître au contraire, parce que n'ayant rien à ſubſtituer au fantôme que j'avois détruit, je demeurois en quelque ſorte plus déſarmé & moins défendu. Auſſi paſſai-je les jours ſuivans dans un abattement qu'il m'eſt impoſſible de décrire. Tout m'étoit à charge, tout ſembloit conſpirer à augmenter mon ennui. Les Livres que j'avois aimés juſqu'alors avec idolâtrie, me devinrent odieux & inſupor-

tables. Je les regardois comme autant d'imposteurs qui m'avoient séduit par des fausses promesses, & qui m'abandonnoient cruellement au besoin. Je ne mis plus le pied dans mon cabinet, pour éviter leur presence, me figurant, lorsque je me trouvois au milieu de ma Bibliothéque, que j'y étois comme environné d'une multitude d'Amis perfides. Je n'aurois pas souffert patiemment qu'on eût prononcé devant moi le nom de *Platon* & de *Sénéque*, & je formai plus d'une fois la pensée de brûler leurs Ouvrages. Mon unique occupation pendant sept ou huit jours, fut de me promener seul dans un assez grand Jardin qui appartenoit à ma Maison, & de m'y ensévelir dans un abîme de méditations sombres & funestes. Madame Lallin & ma Belle-sœur marquoient beaucoup d'inquiétude pour ma santé & d'attention sur toutes mes démarches; mais je leur fis connoître que leurs soins me gênoient, & j'exigeai absolument qu'elles n'interrompissent point mes profondes rêveries & ma solitude.

Il y a peu de personnes qui, dans le recit d'une avanture telle que je vais la raporter, ne se crussent obligés par amour pour leur réputation, d'en déguiser quelques circonstances. Pour moi qui ai toujours fait profession de croire que le bien ou le mal d'une action doit se tirer du principe qui fait agir, & qu'il n'y a par conséquent que le motif qui deshonore, je n'ai point honte de me laisser voir tel que je suis au Public, & de lui faire l'aveu ingénu de mes fautes. C'est assez que je puisse me rendre cet honorable témoignage, que mon cœur a toujours suivi par inclination la vertu & la sagesse; & que s'il s'est trompé quelquefois dans son objet, il n'a jamais manqué de droiture dans ses intentions.

Loin de trouver dans la solitude de mon Jar-

din le soulagement que j'y cherchois, ma douleur s'accrut tellement par mes tristes réflexions, que je tombai en peu de jours dans la plus dangereuse & la plus terrible de toutes les maladies. Je ne puis la faire mieux connoître qu'en la nommant, *une horreur invincible pour la vie*. C'est une espéce de délire frenétique, qui est plus commun parmi les Anglois que parmi les autres peuples de l'Europe. Mais quoique cette raison le fasse regarder comme une maladie propre à notre Nation, il n'est pas moins surprenant que j'en aye ressenti des atteintes si pressantes, moi qui avois passé plusieurs années dans des climats éloignés, & qui me trouvois d'ailleurs en France, où l'air est si pur, que nos Anglois le vont prendre pour remède contre cette noire disposition de l'ame. J'aurois peine à expliquer par quels degrés je parvins au dernier excès de la folie & de l'aveuglement : mais ce qui paroîtra incroyable à mes Lecteurs, je regardai pendant quelques jours mes transports furieux comme l'effet de la plus haute sagesse, & je ne crois pas que j'aye fait dans toute ma vie de raisonnemens plus méthodiques que ceux qui me conduisirent jusqu'au bord du plus affreux précipice.

Ce fut le troisiéme jour après que j'eus fait divorce avec mes Livres, que je ressentis le premier accès de la maladie dont je parle. Il fut si vif & si pressant, que si j'eusse eu un poignard à la main, dans le premier moment, je me serois percé le cœur sans réflexion. Cependant, comme il s'étoit fait tout-d'un-coup une grande révolution dans mes esprits, je ne fus pas longtems à m'apercevoir qu'il venoit de m'arriver quelque altération extraordinaire. Cette pensée m'ayant rendu plus attentif, je démêlai aussi-tôt ce qui se passoit dans mon ame, quoique ce ne

fut encore qu'une impreſſion aveugle & involontaire. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que cette découverte ne m'allarma point. Le deſordre de mes humeurs avoit déja corrompu ma raiſon. Je me familiariſai en un moment avec l'image de la mort; & ſi j'eus quelque étonnement, ce fut d'avoir attendu ſi tard à prendre le parti de mourir qui me ſembloit auſſi doux que néceſſaire. Je cherchois le reméde des maladies de l'ame, diſois-je; le voilà découvert. Il eſt ſimple, il eſt court, il eſt tel que mes maux le demandent. Quel aveuglement m'empêchoit de le découvrir plutôt? Oüi, reprenois-je: il a tous les caractéres qui peuvent prouver ſon excélence. Il eſt facile, il eſt preſent à tous les malheureux, ſon effet eſt certain, & je n'y vois d'ailleurs rien d'amer ni de rebutant. Combien de chemins peuvent en un moment me conduire à la mort? Il ne me reſte qu'à choiſir le plus ſûr & le plus abregé.

Ma mémoire ne manqua point de me fournir quantité d'exemples, qui ſervirent encore à confirmer ma réſolution. Je conſidérois que les plus grands hommes avoient eu recours à cette voye pour ſe délivrer de leurs peines. Dira-t'on que c'étoit défaut de ſageſſe & de vertu dans *Caton*, défaut d'eſprit dans *Démoſthène*, ou de courage dans *Mitridate* & dans *Marc-Antoine*? Il eſt donc certain, concluois-je, que le courage, l'eſprit, la vertu & la ſageſſe, ne ſe trouvent point bleſſés par une mort volontaire. Or, ce qui s'accorde ſi bien avec les plus belles qualités de l'ame qui ſont des preſens du Ciel, ne ſçauroit être un mal; ce doit même être une vertu. En effet, les lumiéres de la raiſon ne nous portent-elles pas à deſirer la mort? L'ame la plus tranquile & la plus malheureuſe doit gémir dans

l'esclavage du corps. C'est un état violent de pesanteur & d'obscurité qu'elle doit souhaiter de voir finir. Les liens qui la tiennent captive sont durs, humilians, injustes, & contraires à l'ordre. Avec quelle ardeur doit-elle desirer de les rompre!

Quoique la résolution que je pris de mourir, ne fit que s'affermir à chaque instant, & que je ne trouvasse rien qui s'y oposât dans ma raison, j'eus assez de force pour différer de quelques jours l'exécution de mon dessein. Le motif de ce délai fut tout différent de ce qu'on croiroit pouvoir s'imaginer. Je n'avois point d'autre vuë que de justifier cette étrange démarche à mes propres yeux par de nouvelles réflexions, & de me convaincre de plus en plus que le Ciel même ne la condamneroit point. Je me fis une violence infinie pour obtenir ce retardement de moi-même. Chaque moment que j'ajoutois à ma vie, en différant celui de ma mort, me sembloit une espéce de larcin que je faisois à mon repos & à mon bonheur. J'employai quatre jours entiers à faire un nouvel examen des raisons que j'avois de mourir. Il ne me parut point qu'elles eussent rien perdu de leur force. La seule objection qui m'arrêta pendant quelque-tems fut celle-ci : Mon ame se trouve renfermée dans un corps par la volonté du Souverain Auteur de mon être. Il ne la retient point dans cette captivité sans raison. Je ne puis comprendre le secret de ses vuës impénétrables ; mais je suis sûr qu'il ne sçauroit se conduire par d'autres régles que celles d'une Justice & d'une Sagesse infinies. Je dois donc les respecter, même sans les connoître. Il a marqué la durée de mes jours ; je viole ses ordres ; si j'en précipite la fin. Oüi, répondis-je, après une longue

méditation, je les viole sans doute, si je suis persuadé qu'ils subsistent, autant que je le suis qu'il les a portés : mais s'il les a changés lui-même, ou du moins s'il les interprète autrement pour moi que pour le commun des hommes, dois-je moins de respect à ses derniéres volontés que je n'en devois aux premiéres ? En permettant que je fois tombé dans l'extrêmité de l'infortune & de la douleur, il m'a excepté du nombre de ceux qu'il condamne à vivre longtems. Il est impossible qu'étant infiniment bon par essence, il se fasse un plaisir de me voir traîner une vie misérable. L'excès même de mes peines est un témoignage clair & intelligible qu'il me permet de mourir.

Il ne me restoit, après cette conclusion, que de choisir le genre & le moment de ma mort. Ces deux articles me causérent peu d'embarras. Je résolus de me servir de mon épée pour me percer le cœur, & de ne pas remettre le tems de l'exécution plus loin qu'à l'après-midi du même jour. Il y avoit dans le Jardin plusieurs allées profondes, & écartées du corps de la maison : je choisis celle qui me parut la plus favorable à mon dessein. Un Cabinet de verdure, qui étoit dans le plus obscur enfoncement, devoit être le Théâtre de mon action sanglante. J'examinai avec soin, si je pouvois m'assurer de n'y être aperçu de personne. Au reste, je pris ce petit nombre de mesures avec une tranquilité surprenante. Je ne me sentois ni trouble ni empressement. Mes grandes douleurs étoient comme suspenduës par un effet anticipé de ma résolution. Pour le peu de tems qu'elles avoient à durer, ce n'étoit plus la peine qu'elle se fissent sentir. Quand on est prêt de sortir d'un rigoureux esclavage, on n'arrête guéres les yeux

sur

sur les maux qu'on a soufferts, ou sur les chaînes qu'on va quitter ; on n'est plus sensible qu'aux douceurs de la liberté.

Je pris donc paisiblement le chemin de la maison, & comme l'heure de dîner aprochoit, je crus que pour éviter toute affection, il falloit encore une fois prendre place à table avec ma Famille. Les deux Dames remarquérent que je paroissois plus tranquile que je ne l'avois été depuis long-tems. Elles m'en témoignérent quelque chose ; ma réponse les confirma dans leur opinion. Je les quittai à l'ordinaire, & n'étant monté à ma chambre que pour prendre mon épée, je me rendis aussi-tôt au Jardin. Mon cœur continuoit d'être dans une paix profonde ; je n'avois pas même d'inquiétude pour la vie à venir. Je ne me sentois coupable de rien à l'égard du Ciel, & quelque obscur que fut mon sort après la vie que j'allois perdre, je tirois des idées générales de la Justice & de la bonté de mon Créateur, une espéce d'assurance qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi dans la nouvelle condition où j'allois entrer. J'arrivai au Cabinet de verdure. Je m'assis tranquilement dans le coin le plus enfoncé. Je tirai mon épée hors du fourreau, & j'en considérai un moment la pointe avec un regard fixe & attentif. Je ne puis cacher que je sentis un leger frémissement qui se répandit dans tous mes membres, mais loin qu'on puisse lui donner le nom de crainte, il ne servit qu'à me faire faire une réflexion consolante sur le bonheur de mon ame, qui touchoit au moment de sa liberté. Je soûris même de la foiblesse de mon corps, & le regardant avec dédain : Ton régne est passé, lui dis-je, rentre dans la poussiére dont tu es sorti. Si j'ai besoin encore un moment de ton

ſecours, c'eſt pour te faire ſervir toi-même à notre ſéparation éternelle. Auteur de mon être, ajoutai-je en fermant les yeux & en faiſant comme un effort pour me replier ſur moi-même, prends pitié de ta Créature, & dirige mes premiers pas dans l'obſcurité où je vais entrer. Tu es par-tout, mon ame ne ſçauroit manquer de tomber dans ton ſein.

J'avois le bras levé. Il eſt certain qu'il n'y avoit plus qu'un inſtant d'intervale entre ma vie & ma mort. Ciel! par quel miracle arrêtâtes-vous la pointe de mon épée, qui devoit déja être dans le lieu de mon cœur? Un bruit que j'entendis à quelques pas du Cabinet, me fit baiſſer la main tout-d'un-coup, & cacher derriére moi mon épée, de peur d'être aperçu. C'étoit mes Enfans. Madame Lallin & ma Belle-Sœur, qui avoient cru me trouver plus tranquille qu'à l'ordinaire en dînant, les avoient envoyés après moi, pour contribuer par leurs careſſes & par leur badinage à m'entretenir dans ce nouvel air de tranquilité. Ils s'aprochérent, & m'embraſſans l'un après l'autre avec les marques d'une tendre affection, ils me prirent les mains, en me faiſant quelques queſtions puériles & innocentes, ſuivant la portée de leur âge. Je les laiſſai faire d'abord, & je demeurai dans une eſpéce d'inaction, cauſée par mon incertitude & ma ſurpriſe. Cependant, comme ils continuoient à me carreſſer & à m'interroger, mon attention ſe tourna ſur eux. Je les regardai pendant quelque-tems, avec cette tendre complaiſance que la nature réveille aiſément dans le cœur d'un Pere. Le plus âgé ne paſſoit pas huit ans, & ils avoient tous deux les graces les plus aimables de l'enfance. Ils vont me perdre, diſois-je en moi-même; ils demeureront après

moi ſans protection & ſans ſuport, abandonnés par une Mere dénaturée, & privés de leur malheureux Pere. Que deviendront-ils ? Ma Belle-Sœur & Madame Lallin ont marqué juſqu'à preſent de la tendreſſe pour eux, mais qui me répondra qu'elles la conſerveront lorſque je ne ſerai plus ? Un ſimple mouvement d'amitié ſera-t'il dans elles, ce que la Nature n'a pu faire dans leur Mere ? O Dieu ! pourquoi permettiez-vous que je les miſſe au monde ? Un homme auſſi infortuné que moi n'eſt-il pas une eſpéce de monſtre dans la ſociété des autres hommes ? Comment votre ſageſſe & votre bonté peuvent-elles ſouffrir que la race s'en perpétuë ?

Ces réflexions venans à ſe joindre avec le noir poiſon qui circuloit dans mes veines & qui infectoit mon ame, me conduiſirent peu à peu à une des plus affreuſes penſées qui ſoient jamais tombées dans l'eſprit humain ; & ce qui paroîtra ſans doute incroyable, c'eſt qu'avançant toujours de raiſonnement en raiſonnement, je ne tirai point de concluſions qui ne me paruſſent tenir manifeſtement aux principes les plus juſtes & les mieux établis. J'ai réſolu de mourir, diſois-je, pour finir une vie qui eſt trop malheureuſe pour être ſuportée avec patience. Je ſuis convaincu non-ſeulement que le Ciel aprouve ma réſolution, mais que c'eſt lui-même qui me l'inſpire. Or s'il m'eſt permis de me donner la mort, pour mettre fin à des maux incurables, ne me le ſeroit-il pas de même de me la donner pour prévenir des maux inévitables ? Supoſons un moment, que je ne me trouve que dans ce dernier cas, c'eſt-à-dire, menacé d'une multitude de malheurs extrêmes & infaillibles : il eſt évident que tout ce que je puis faire aujourd'hui pour me délivrer d'un mal preſent, je le

pourrois alors pour me garantir d'un mal futur? Ce cas est précisément celui de mes Enfans. Ils ne sont pas nés pour être plus heureux que moi. Leur destinée est trop claire. N'eussent-ils à craindre que la contagion de mes infortunes, ils doivent s'attendre à une vie triste & misérable. Quel meilleur office puis-je donc leur rendre, que de leur fermer l'entrée d'une carriére de douleurs, en terminant leurs jours par une prompte mort? Ils passeront avec moi à une condition plus heureuse. Ils mourront avec leur Pere. Si je regarde la mort comme un bien, pourquoi ferois-je difficulté de la partager avec mes chers Enfans?

En finissant ce funeste raisonnement, je les pris tous deux dans mes bras, assis encore comme j'étois; & penchant la tête contre leurs visages, je les serrai chacun de leur côté contre le mien. J'agissois sans réflexion, & par le seul instinct de la Nature. Je demeurai quelque tems dans cette situation, sans que mon esprit fut arrêté à rien de certain, & sans oser faire le moindre mouvement pour exécuter la sanglante résolution que je venois de prendre. Mon cœur, que je sentois si libre & si tranquile un moment auparavant, s'étoit apesanti tout-d'un-coup; & par un effet de ce changement dont je ne m'apercevois point encore, il sortoit de tems en tems des larmes de mes yeux. Cependant, lorsque je vins à faire attention à l'incertitude où j'étois, je la regardai comme une foiblesse. Je me levai tout-d'un-coup. C'en est fait, m'écriai-je; je mourrai, & ils mourront tous deux avec moi. Je suis leur Pere; le soin de leur bonheur me regarde: une vaine pitié ne m'empêchera point de leur procurer le seul bien qu'ils peuvent recevoir de moi. Je prononçai ces paroles avec un trouble qui ne me permit point

de faire attention qu'ils avoient assez raison en comprendre le sens ; de sorte que me voyant à la main mon épée nuë, que je leur avois cachée jusqu'alors, ils sortirent tout effrayés du Cabinet. C'est ici qu'on aura peine à décider lequel est le plus admirable, de ma folle & opiniâtre cruauté, ou du respect & de la soumission de mes pauvres Enfans. Irrité de les voir fuir, je les rapelai d'un ton menaçant ; & ces timides & innocentes victimes, qui étoient accoutumées à respecter mes moindres ordres, ne balancerent point de retourner sur leurs pas. Ils vinrent en pleurans jusqu'au Cabinet ; s'arrêtans seulement à la porte, ils se mirent à genoux tous deux, comme pour me demander la vie, qu'ils voyoient trop clairement que j'avois dessein de leur ôter. Je ne résistai point à ce spectacle. J'avouë qu'il m'émut jusqu'au fond du cœur. Il n'y a ni sagesse, ni folie, qui puisse endurcir contre les sentimens de la Nature. Mon épée tomba d'elle-même de mes mains ; & loin de penser plus long-tems à égorger mes chers Enfans, je sentis que j'aurois sacrifié mille fois ma vie pour défendre la leur. Je me livrai tout entier à ce dernier mouvement. Venez, petits infortunés, leur dis-je en ouvrant tendrement les bras ; venez embrasser votre malheureux Pere: venez, ne craignez rien. Le desordre de mes sens avoit altéré ma voix, & je m'efforçois inutilement de retenir mes larmes. Ils vinrent à moi. Je les tins long-tems serrés, avec un transport de tendresse paternelle. Ils se rassurérent. Le plus jeune que j'apelois *Thoms*, & pour lequel j'avois toujours marqué un peu de prédilection, me demanda avec l'ingénuité de son âge, pourquoi je l'avois voulu tuer ? Cette question, prononcée d'un ton tendre & timide, acheva de me percer le cœur. Je ne lui répondis qu'en l'embrassant de nouveau ; & je ne fus capable

pendant quelques momens, que de verser des pleurs & de pousser des soupirs.

Cependant, comme mon imagination s'étoit remplie pendant plusieurs jours, du dessein & des préparatifs de ma mort ; quelque changement que je vinsse d'éprouver, il étoit difficile que ces horribles idées pussent s'effacer tout-d'un-coup, & m'abandonner entiérement. J'en sentis le péril, si elles venoient à se renouveler de toute leur force ; & voulant mettre du moins mes Enfans en sureté, je leur ordonnai de se retirer & de retourner au logis. Ils me quittérent, sans oser ajouter un seul mot.

Etant demeuré seul, je rapelai tout ce qui venoit de m'arriver. Je fus d'abord incertain si je devois en remercier le Ciel comme d'une faveur, ou me le reprocher comme une foiblesse. En supposant que ce fussent des raisonnemens solides qui avoient produit ma résolution de mourir, il n'y avoit point à douter que le sentiment contraire qui en avoit empêché l'exécution, aussi-bien par raport à mes Enfans qu'à moi-même, ne fût un défaut de courage & une véritable lâcheté. Mais si l'ancien principe de la Philosophie de ma Mere, que tous les mouvemens de la Nature sont droits & apartiennent à l'Ordre ; si ce principe, dis-je, cher & sacré à ma mémoire, qui m'avoit servi si-souvent de régle de conduite, étoit aussi juste qu'il me l'avoit paru, quelle opinion devois-je avoir de mes derniers raisonnemens, lorsqu'ils se trouvoient directement opposés aux plus necessaires & aux plus vifs de tous les mouvemens de la Nature ? Il n'y avoit point de milieu entre ces deux alternatives : il falloit reconnoître nécessairement, ou que ma raison m'avoit trompé, en me faisant prendre un parti qui blessoit la Nature ; ou que les inspirations de la Nature étoient injus-

tes & contraires à l'Ordre, ſi elles l'étoient à la raiſon qui eſt elle-même l'exemplaire & la régle de l'Ordre. De quelque côté que je fiſſe pancher la balance, ce ne pouvoit être qu'après un long examen; & cette diſcuſſion étoit trop importante & trop délicate, pour en faire l'ouvrage d'un moment. Je remis donc à méditer de nouveau ſur cet obſcur Problême, dont la déciſion devoit entraîner celle de ma vie ou de ma mort. Mais, quoique le but de ce délai fut de ne rien entreprendre avec une précipitation condamnée par la Sageſſe, il me fût aiſé de ſentir qu'il s'étoit fait quelque changement dans le fond de mes diſpoſitions. Soit que la noire mélancolie dont j'avois été poſſédé, commençât d'elle-même à ſe diſſiper: ſoit que la tendreſſe paternelle eût cauſé une forte révolution dans mes humeurs, je m'aperçus que s'il me reſtoit quelque envie de mourir, elle n'étoit plus ſi impétueuſe & ſi difficile à modérer.

Quand elle eût été beaucoup plus preſſante, il m'eût été impoſſible de la ſatisfaire le même jour. Mes enfans étoient retournés au logis, ſuivant mes ordres. Leur frayeur s'étoit ſi bien peinte ſur le viſage, que les deux Dames en avoient aperçu les marques. Elles les avoient interrogés; & quoiqu'elles n'euſſent pû tirer d'eux la vérité de l'avanture, qu'ils eurent la diſcrétion de cacher, je ne ſçai par quel motif, elles en avoient aſſez découvert pour concevoir de l'inquiétude. Leur affection pour moi les fit accourir au Jardin. Je les entendis qui s'avançoient dans l'allée; & ne doutant point d'abord qu'elles ne vinſſent ſur le raport de mes Enfans qui avoient pû les inſtruire de tout ce qu'ils avoient vû, je penſai avec quelque confuſion au perſonnage que j'allois faire à leur arrivée. J'eus le tems de cacher mon épée. Elles entrérent dans le Cabinet. J'attendis qu'elles com-

mençaſſent à s'exprimer. Les marques de leur inquiétude furent obligeantes ; mais j'eus lieu de m'aſſurer qu'elles ignoroient le deſordre où je m'étois trouvé, & j'affectai de les entretenir de maniére à leur en ôter le ſoupçon. Il n'a jamais été connu que de mes Enfans, qui en ont toujours conſervé le ſouvenir, & de Mylord Comte de *Clarendon*, à qui j'ai fait enſuite cette confidence dans les communications mutuelles d'une tendre amitié ; de ſorte que c'eſt un de mes plus intimes ſecrets, que je révéle ici au Public.

Fin du Tome quatriéme.

BINDING SECT. OCT 11 1968

PQ
2021
P5
1757
t.3-4

Prevost, Antonie François
Le philosophe anglois

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY